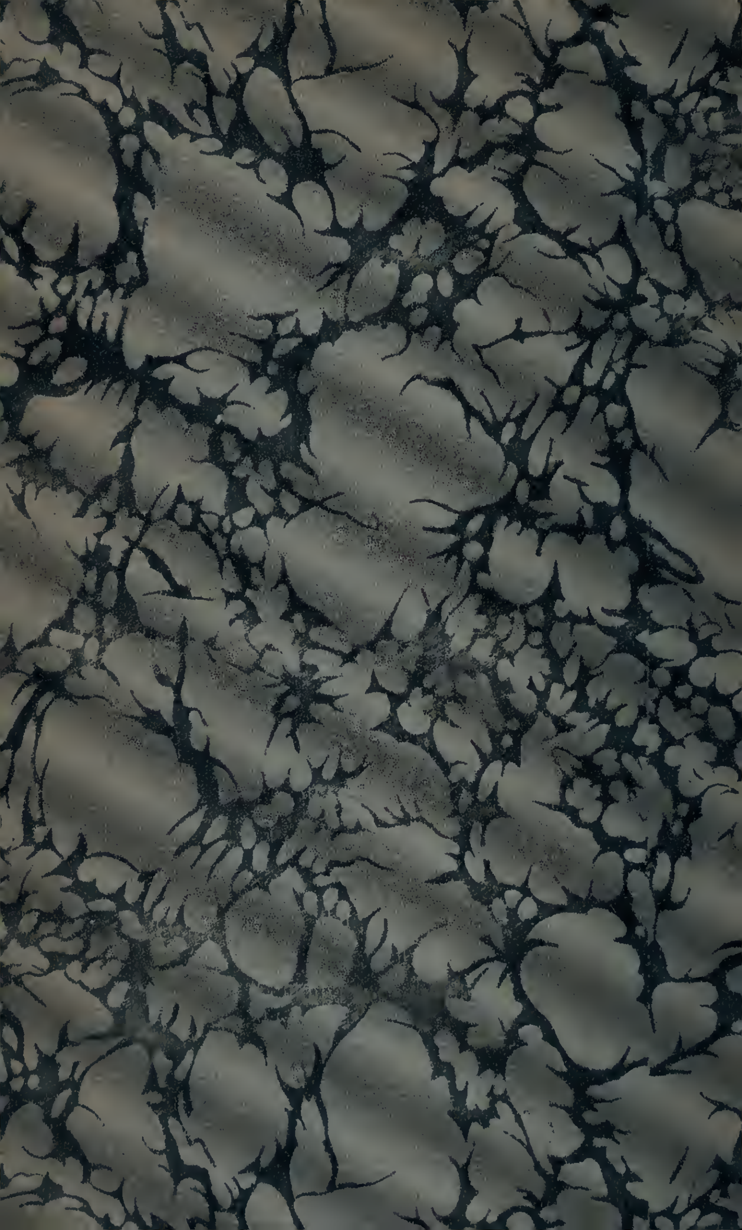
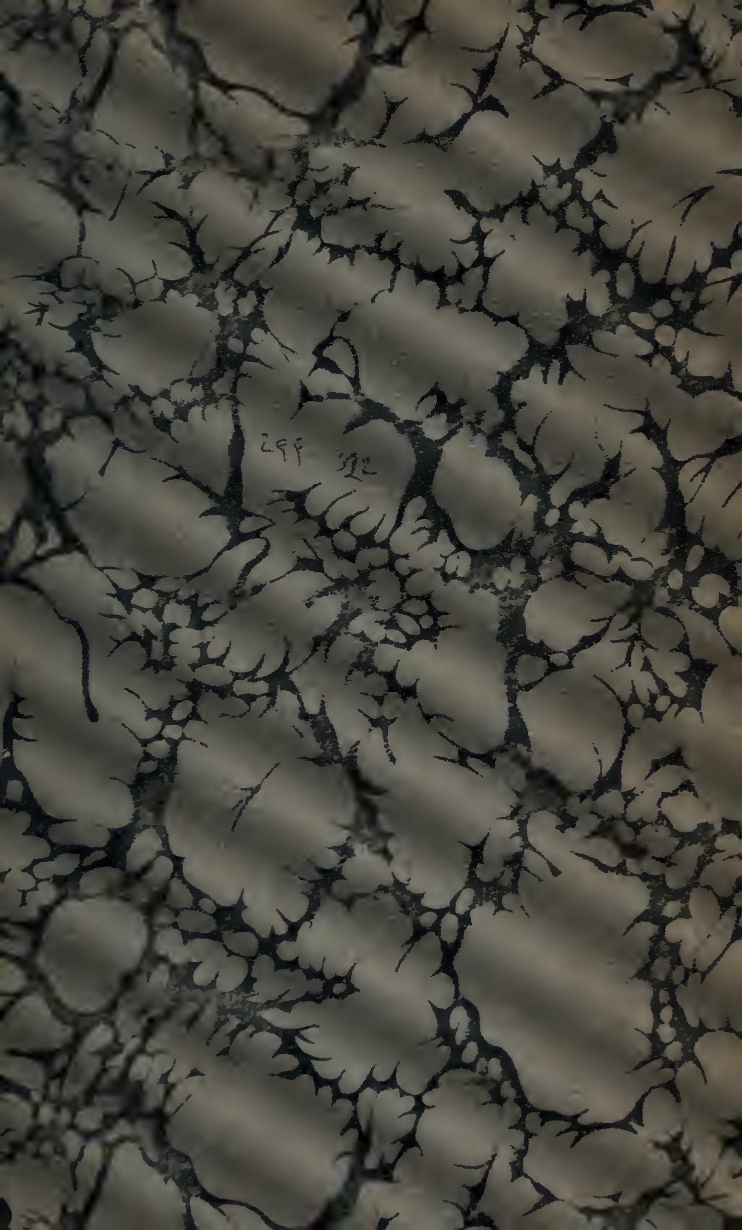

3 1761 05979022 0





BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

A. DE PONTMARTIN

SOUVENIRS D'UN VIEUX CRITIQUE

VII



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1884

SOUVENIRS

D'UN

VIEUX CRITIQUE

VII

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18.

Causeries Littéraires	1 vol.
Causeries du Samedi.	1 —
Contes d'un Planteur de choux	1 —
Contes et Nouvelles.	1 —
Les Corbeaux du Gévaudan.	1 —
Dernières Causeries littéraires.	1 —
Dernières Causeries du Samedi.	1 —
Dernières Semaines Littéraires.	1 —
Entre Chien et Loup.	1 —
Le Filleul de Beaumarchais	1 —
La Fin d'un Procès	1 —
Le Fond de la Coupe	1 —
Les Jeudis de madame Charbonneau	1 —
Lettres d'un Intercepté.	1 —
La Mandarine.	1 —
Mémoires d'un Notaire	1 —
Mes Mémoires. — Enfance et Jeunesse ; Seconde Jeunesse	2 —
Nouveaux Samedis.	20 —
Nouvelles Causeries littéraires	1 —
Nouvelles Causeries du Samedi.	1 —
Nouvelles Semaines Littéraires	1 —
Or et Clinquant	1 —
Pourquoi je reste a la campagne.	1 —
Le Radeau de la Méduse	1 —
Les Semaines Littéraires.	1 —
Souvenirs d'un Vieux Critique.	6 —
Souvenirs d'un Vieux Mélomane	1 —

PARIS. — IMP. DE LA SOC. ANON. DE PUBL. PÉRIOD. — P. MOUILLOT. — 67720.

LF.H

SOUVENIRS

D'UN

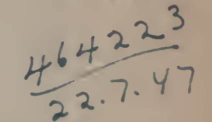
VIEUX CRITIQUE

PAR

A. DE PONTMARTIN

SEPTIÈME SÉRIE





PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1886

Droits de reproduction et de traduction réservés.

PQ
282
P8
t.7

SOUVENIRS

D'UN

VIEUX CRITIQUE

Mgr LE DUC D'AUMALE

Histoire des princes de Condé pendant les seizième et dix-septième siècles. — Tomes III et IV.

I

Une femme d'un charmant esprit, d'une intelligence aussi exquise qu'élevée, la dernière des Célimènes, madame A...-P..., ex-sociétaire de la Comédie française où elle n'a pas été remplacée, me disait un jour, à propos d'un aimable académicien : « Il sait mieux que personne comment il *faudrait* faire un chef-d'œuvre. » Après avoir lu avec enthousiasme les deux nouveaux volumes de l'*Histoire des princes de Condé*, l'idée m'est venue, à moi aussi, qui ne suis ni académicien, ni aimable, de me demander comment on *pourrait* faire un chef-d'œuvre.

Il s'agit d'une race guerrière, où figure, au bon

moment, un héros immortel; son histoire ne pouvait être mieux racontée que par un homme de guerre, et, si cet homme de guerre, subitement arrêté, à vingt-six ans, dans sa glorieuse carrière par la plus inepte et la plus fatale des révolutions, a eu le temps d'inscrire sur ses états de service un ou deux faits d'armes où sa bravoure, la rapidité de son coup d'œil, sa verve prime-sautière, son ardeur impétueuse, offrent maintes analogies avec celui qu'il a choisi pour son modèle avant de le prendre pour son sujet, la situation n'en est que meilleure. Est-ce tout? Pas encore. Si cette race illustre et martiale est aussi une race auguste, assez voisine du trône pour l'inquiéter quand elle ne le défend pas, peut-elle rencontrer un historien mieux prédestiné qu'un prince qui est son égal et son héritier par droit de naissance? Si le récit nous transporte dans une société incomparable dont les dernières traces ont été, de longue date, effacées par les lourds sabots de la démocratie, quel précieux avantage pour la peindre que d'être à son niveau par les souvenirs d'enfance, les raffinements attiques d'éducation et de milieu, et les traditions de famille! Si cette société, à l'apogée de sa phase chevaleresque, spirituelle et galante, est surtout remarquable par un groupe de femmes telles qu'il n'en exista jamais en aucun temps, en aucun pays, sous aucun régime, n'est-ce rien que de pouvoir en parler avec la certitude de ne pas commettre une seule fausse note? Certes, M. Victor Cousin a prouvé que l'on pouvait, moyennant un peu de génie, discourir éloquemment sur les grandes dames

de la première moitié du grand siècle sans être précisément un Montmorency; mais ne vous semble-t-il pas que, dans ces magnifiques études, il y ait quelque chose de l'éblouissement du parvenu, heureux et fier d'être reçu de plain-pied dans le salon de la duchesse de Longueville et de la marquise de Rambouillet, ou le parti pris d'un philosophe en disponibilité, furieux de voir la génération nouvelle manquer de respect aux objets de son culte?

L'énumération est longue; elle n'est pas complète. Croyez-vous que le chef-d'œuvre que je rêve et qu'il *faudrait faire* sera moins parfait, si de douloureuses circonstances donnent à l'historien de cette grande race assez de loisirs pour s'entourer d'innombrables documents, disputer des liasses de parchemins à la poussière et à l'oubli, rectifier des erreurs accréditées autour de son principal personnage? Si son immense fortune lui permet un luxe de recherches, d'informations et d'années d'attente interdit à la pauvreté? Si enfin les catastrophes, les vicissitudes, dont il fut le témoin et la victime, qui le menacent peut-être encore sous les traits des plus abominables forbans de la politique, l'ont de bonne heure initié à la philosophie de l'histoire?

J'allais oublier un détail indispensable à *mon* chef-d'œuvre; un grand talent d'écrivain, une vocation d'historien, un style simple, ferme, sobre, nerveux, tout en muscles, un je ne sais quoi qui indique, comme dans les *Commentaires de César*, que la plume fait

l'*intérim* d'une épée, que l'action et le récit se tiennent par mille liens, qu'entre ce récit et cette action la transition est naturelle, l'alliance étroite, la soudure imperceptible.

Maintenant, il est temps de renoncer au conditionnel. Après vous avoir dit comment on pouvait faire un chef-d'œuvre, je puis ajouter : « Le chef-d'œuvre est fait. »

En dépit des gloires plus modernes du merveilleux état-major groupé autour de Napoléon Bonaparte, le nom du Grand Condé a conservé un tel éclat, un tel prestige, que, à mesure qu'on en approche, on se sent entraîné, soulevé, au point de négliger tout ce qui va être lui et n'est pas encore lui. On dirait un grand feu allumé au centre de la principale allée du parc de Chantilly et rejetant dans la pénombre les arbres séculaires, les eaux jaillissantes, les massifs d'arbustes et les corbeilles de fleurs. Néanmoins, je ne puis résister à l'envie de citer quelques lignes, que leur sobriété et leur concision ne rendent que plus saisissantes et plus terribles. Si le sujet n'était pas trop grave pour se prêter à un jeu de mots, je dirais que la portée en est d'autant plus vengeresse qu'elle est plus Tacite. Le prince Henri de Condé, père du Grand Condé, prisonnier à Vincennes, est enfin rendu à la liberté :

« Le premier soin du prince et de la princesse fut de rendre grâces à Dieu, et le brillant cortège les accompagna dans la charmante église qu'on admire en-

core à Vincennes, digne sœur de la Sainte-Chapelle de Paris. — En ce moment d'allégresse, Condé ne se doutait guère qu'un jour, le dernier de ses descendants demanderait en vain à s'agenouiller devant ce même autel, pour offrir à Dieu sa suprême prière! et que, de la salle où les officiers du régiment de Normandie, réunis autour d'un somptueux banquet, portaient joyeusement la santé du Roi, on pouvait voir le coin du fossé où serait fusillé le duc d'Enghien! »

Il ne se doutait pas non plus que l'auteur de ce meurtre, après d'épouvantables désastres, attirés par sa faute, resterait l'idole de la France, et que d'autres princes de sang royal, français de cœur et d'âme, ne demandant qu'à servir leur pays, exilés pendant vingt-trois ans, attendraient un jour, pour savoir s'ils doivent oublier ou reprendre le chemin de l'exil, le bon plaisir de législateurs qui s'appellent Camélinat, Brialou, Millerand et Basly.

M. Regis de Chantelauze, dans un article vraiment très beau (*Correspondant* du 10 février), a fait excellemment ressortir l'art prodigieux avec lequel l'illustre historien, en présence de cette infinie variété de figures, les esquisse, les dessine, les grave ou les peint, suivant leur plus ou moins d'importance et de relief. Henri II de Condé ne revit-il pas tout entier dans les pages suivantes :

« Henri II de Condé se ressentit toujours de cette lacune de son éducation que nous avons signalée,

lacune essentielle surtout alors : il ne fut pas préparé pour les armes. Ceux qui l'ont accusé de faiblesse au feu l'ont calomnié; il fit et renouvela ses preuves. Devant Montpellier, Bassompierre fut frappé de son sang-froid. Au siège de Dôle, il restait calme dans sa hutte sous une pluie de boulets. On le vit souvent en péril durant la campagne du Languedoc comme à Fontarabie. Il manquait d'élan, il négligeait le combat, il administrait la guerre. Ses soldats le voyaient rarement; il se tenait loin de ses troupes. Cet éloignement habituel donnait lieu à des commentaires fâcheux; le plus souvent il paraissait trop tard. Jamais il n'acquit cette autorité que donnent l'assiduité, l'action personnelle et constante. Les rapports avec lui n'étaient pas sûrs. Persévérant dans ses haines, souple avec quiconque, de près ou de loin, tenait aux dépositaires du pouvoir; absolument attaché à ses créatures, souvent injuste et brutal avec les autres, enclin à désavouer au premier accident ceux qui n'étaient pas ses complaisants ; incapable de tirer parti des hommes de valeur, qui ne sont pas toujours les plus maniables, il ne savait ni imposer l'obéissance, ni la rendre facile, et se trouvait, en somme, toujours mal secondé, mal obéi. Avec beaucoup d'application, un sens droit, le désir de bien faire, l'esprit net, la conception prompte, il ne put mener à bonne fin aucune entreprise militaire. »

Ce portrait n'est pas seulement de main de maître. En nous disant ce que Henri de Condé n'a pas été, il nous fait pressentir ce que Louis de Condé va être.

Les défauts du père deviennent l'envers des qualités du fils; on trouve d'ailleurs, à chaque ligne, une leçon applicable aux princes appelés à commander une armée, et cette application fait coup double; elle va du vainqueur de Rocroy au vainqueur de la Smala, des Condés à leur historien, qui, sans le malheur des temps et l'injustice des hommes, aurait passionné l'histoire au lieu de l'écrire, et serait aujourd'hui inscrit sur notre livre d'or à la première page, au premier rang de nos gloires militaires.

Rendons pourtant justice à Henri de Condé. Au milieu des inégalités, des imperfections de son caractère, il eut du moins un mérite : ce fut de bien élever son fils. C'est ici que Mgr le duc d'Aumale nous révèle ce que j'appellerai volontiers un Condé inédit pour la majorité des lecteurs. L'histoire a ses mirages comme le roman. A ce nom magique, notre première idée était de nous figurer un de ces *enfants des dieux* dont parle la Bruyère, ayant reçu du ciel tous les dons du génie comme tous les priviléges de la naissance, possédant par intuition, par instinct, par une sorte de divination surhumaine, ce que les simples mortels demandent à de patientes études, né, en un mot, général d'armée comme d'autres naissent poëtes ou orateurs. Assurément, on est tenté de s'en tenir à cette légende, lorsque l'on voit, à la fin de la journée de Rocroi, le duc d'Anguien sortant de cette mêlée furieuse, les cheveux épars, les yeux pleins d'éclairs, l'épée à la main. Ce n'est plus le jeune homme à l'aspect un peu délicat qui passait, la veille, devant le front des trou-

pes. Il est transformé, l'action l'a grandi; son visage irrégulier est devenu superbe; c'est le général obéi de tous; c'est le premier soldat de l'armée, c'est le dieu Mars.

Le tableau est aussi beau que le sujet; le peintre est à la hauteur du modèle. Mais, avant d'arriver à ce point culminant où l'on dirait que le soleil levant du grand siècle concentre ses plus purs rayons, quelle préparation! quelle culture! Le terrain est excessivement fécond; mais avec quel soin il est travaillé! C'est de l'accord de l'éducation la plus forte, la plus virile, la plus savante, avec une nature merveilleusement douée que s'est formé ce type immortel de l'héroïsme princier, un peu différent de celui des grands hommes de guerre montés de grade en grade; car ceux-ci ont des années pour s'acclimater à la gloire et gagner, dans toute sa plénitude, la confiance des troupes; tandis que pour ceux-là, il n'y a pas de milieu : d'emblée, du premier coup, ils sont forcés de se montrer dignes et capables de commander des armées et d'être généraux sans avoir été soldats. Cette nuance n'a pu échapper à Mgr le duc d'Aumale, pour qui les glorieuses campagnes d'Afrique ont suivi de si près les années de collège.

Il n'y a pas de fils de famille pauvre se préparant à l'École polytechnique qui ait plus travaillé que cet *enfant des dieux*. Ce ne sont pas seulement les exercices du corps et les arts d'agrément, que lui enseignent les meilleurs maîtres : la danse, la paume,

l'équitation, la chasse ; il étudie à fond la philosophie, les sciences, la littérature, le droit. Bientôt le latin n'a plus de secrets pour lui : « C'est en maniant et remaniant cette langue mâle et nerveuse, c'est dans le commerce des immortels écrivains de l'antiquité, que cette brillante intelligence s'ouvrit, acquit la force et la souplesse, devint un puissant instrument de travail. » — On le voit, nous sommes loin de cette fiction démocratique, d'après laquelle un grand seigneur d'ancien régime en savait assez, quand il avait appris à tirer au vol et à signer son nom. Ici, je ne puis me défendre d'un curieux rapprochement : voilà trois illustres hommes de guerre : Condé, Villars et Maurice de Saxe. C'est le plus grand qui est le plus instruit. Le duc d'Aumale, qui est lui-même en mesure de lire Juvénal et Tacite dans le texte original, nous conte que le jeune duc d'Anguien, entré dans une ville prise, fut harangué en latin, et qu'il répondit dans la même langue, plus correctement et plus élégamment que son docte interlocuteur. Le maréchal de Villars, opérant en pays conquis, lève un impôt sur un couvent. L'impôt était lourd ; le couvent se disait pauvre. Le prieur et trois ou quatre de ses religieux allèrent trouver le maréchal, et, pour le fléchir, lui débitèrent une homélie cicéronienne. Villars répondit : « Je *non comprehendo* le latin ; mais, *si non payatis* la contribution, *faciabo vobis coupare pedes, manus et cætera.* » — L'histoire ajoute que la contribution fut payée dans les vingt-quatre heures. Quant à Maurice de Saxe, on connaît l'orthographe fantaisiste de la *bage* à un *cha-*

Mgr le duc d'Aumale retrace en traits ineffaçables les secrètes souffrances et les sourdes révoltes du jeune duc d'Anguien sous le joug de fer du cardinal de Richelieu. A Dieu ne plaise que nous adoptions les sinistres caricatures de *l'Homme rouge,* d'après Victor Hugo et Alfred de Vigny! On doit pourtant avouer que, pour être apprécié à sa valeur, Richelieu a besoin de lointain. La nécessité des amputations n'en implique pas l'agrément. Il y a des grands hommes nécessaires; il y en a d'utiles; il y en a d'aimables; ce n'est pas dans cette dernière catégorie qu'il faut chercher Richelieu. Il est si peu aimable, que, lorsqu'on le soupçonne d'avoir aimé ou possédé une femme, on est tenté de confondre sa maîtresse avec ses victimes. Il semble que chacune de ses caresses lui a laissé du sang à la joue. C'est le bourreau de Joseph de Maistre, idéalisé, agrandi, élevé à sa plus haute puissance, joignant le génie qui commande au bras qui exécute, inflexible dans l'accomplissement de sa mission, et jetant ses bois de justice dans la balance où la Royauté chancelante risque de peser d'un moindre poids que la noblesse féodale. Il déblaie la monarchie, mais il l'isole; il la délivre de ses antagonistes, mais il la prive de ses supports. Il prépare, pour la fin du siècle et pour le siècle suivant, une noblesse de cour qui, en cessant d'être dangereuse, devient inutile, et dont l'inutilité brillante, frivole, inquiète, finira par créer un autre genre de péril.

Dans ses rapports avec le duc d'Anguien, l'implacable despotisme de Richelieu eut des conséquences fâ-

cheuses. Ce n'est pas impunément qu'une nature ardente, impérieuse, impatiente, prédestinée au commandement, ayant conscience de sa force, subit des servitudes qui l'humilient dans son orgueil, l'oppriment dans sa volonté, la paralysent dans son initiative, la meurtrissent dans les sentiments les plus intimes et les plus chers. Imposer par contrainte à celui qui devait être le Grand Condé un mariage démenti par son cœur, c'était mêler à ses premières victoires, aux éclatants débuts dont il était justement fier, un fond d'aigreur et de rancune qui risquait plus tard de se traduire en révolte. Lui montrer l'autorité suprême ailleurs que sur le trône, c'était l'habituer à ne voir qu'un ministre là où il aurait fallu un roi; c'était amoindrir tout ensemble dans son esprit ce que la Royauté avait de sacré, ce que la rébellion avait de coupable. Écoutons Mgr le duc d'Aumale, qui a su donner à cette partie de son récit tout l'intérêt d'un grand drame. N'oublions pas que Richelieu a forcé le duc d'Anguien d'épouser sa nièce, Claire-Clémence de Maillé :

« L'âge, les souffrances, l'habitude de voir tout céder, l'avaient rendu plus irascible et plus orgueilleux encore; il ne pouvait supporter la moindre résistance, même dans une circonstance futile. A ses yeux, le duc d'Anguien était de sa famille, plutôt même *de sa maison*... Il était prêt à lui fermer l'avenir, à le châtier sans pitié à la moindre velléité d'indépendance. Il lui convenait du moins de le faire croire; car il y avait un peu de mise en scène dans sa vio-

lence... Il ne songeait pas à briser un instrument dont il connaissait la valeur; mais il voulait avoir M. le duc dans la main, souple, humilié, docile jusqu'à l'asservissement... Toutes ces colères du cardinal avaient une cause générale; la nature des relations de M. d'Anguien et de sa femme. Richelieu savait ce qui se passait dans leur alcôve. Il devinait les réserves tacites, les arguments qu'on préparait pour un divorce. Il voulait, avant de mourir, être assuré que M. le duc était un mari de bonne foi, et il finit par le dire fort crûment. Eut-il l'assurance qu'il désirait? Ce qui est certain, c'est que, un peu plus de neuf mois après sa mort, le duc d'Anguien eut un fils. »

L'illustre historien décrit admirablement (pages 478 et 479) *la tempête sous un crâne*, tout ce qui s'agitait dans la grande âme du duc d'Anguien, opprimé par Richelieu. — « La colère, longtemps accumulée, fermentait dans son cœur. Ce n'était pas un puéril privilège, c'était l'honneur de sa maison qu'il croyait avoir abandonné. En reconnaissant aux princes de l'Église une supériorité que les princes de sa race ne leur avaient jamais concédée, il se voyait tombé au niveau de ces Carlovingiens abâtardis que le Pape traitait en vassaux. La fureur l'aveuglait; tout son sang bouillonnait. Déjà on peut deviner cette violence, cet orgueil sans frein, qui plus tard l'entraîneront si loin. »

Richelieu faisant trancher la tête de Montmorency, de Cinq-Mars et de de Thou, est explicable et excu-

sable. La raison d'État plaide pour lui. On aurait plus de peine à lui pardonner si, en tyrannisant le duc d'Anguien, il l'avait, dès 1642, poussé à quelque parti extrême, à quitter la France, à « aller à l'étranger pour y vivre de son épée » — et nous eût fai perdre le futur vainqueur de Rocroy à la veille de cette radieuse journée. Rapprochement bizarre! voilà deux grands hommes dont la politique, essentiellement française, contribua puissamment à notre salut, à notre grandeur, deux hommes dont les fautes ou les faiblesses furent amplement rachetées par le mérite d'être arrivés tout à point pour faire sortir de son berceau sanglant le siècle de Louis XIV : Henri IV et Richelieu ; — et des circonstances particulières ont fait de leur mort une délivrance pour deux princes de la maison de Condé, aussi française pourtant que la physionomie du Béarnais et la politique du cardinal ! Henri II de Bourbon eut le droit de se réjouir du crime de Ravaillac ; son fils eut lieu de se féliciter en voyant Richelieu disparaître ; la mort du roi populaire avait rendu à Henri de Condé la sécurité de l'époux. La mort du ministre impitoyable restitua au duc d'Anguien la liberté du génie.

Richelieu meurt ou achève de mourir le 4 décembre 1642. C'est comme un lourd nuage qui se dissipe, un rideau de théâtre qui se lève, découvre des perspectives nouvelles et laisse voir l'avenir du Grand Condé dans un horizon de gloire. Louis XIII, qui pourrait dire, comme le Louis XVII du poète : *Où donc ai-je régné ?...* suit de près dans le tom-

beau le corps dont il fut l'ombre, le serviteur qui fut son maître, le sujet qui le dispensa de régner, la volonté qui le dispensa de vouloir. On dirait qu'il n'a plus rien à faire en ce monde depuis qu'il n'a plus à contresigner une autre pensée que la sienne, et que, ne pouvant plus se déléguer, il ne peut plus vivre. Il meurt le 14 mai 1643. « Le 19 mai, ajoute Mgr le duc d'Aumale, on célébrait à Saint-Denis le service du feu Roi. Le même jour, à la même heure, le duc d'Anguien gagnait la bataille de Rocroy. »

La bataille de Rocroy! l'homme de guerre qui l'a décrite et retracée avec cette incroyable intensité de vérité et de vie, qui a su la rendre visible sans détails trop techniques pour notre ignorance, l'écrivain qui l'a ressuscitée en la racontant, qui nous en donne la sensation complète comme s'il nous transportait sur le champ de bataille, eût été digne et capable de la gagner comme son héros; il eût été du moins digne et capable d'en gagner d'autres et de renouveler cette provision de gloire que nos maîtres d'aujourd'hui dilapident comme nos finances et couvrent d'une si épaisse couche de honte, qu'il faudra bientôt beaucoup de mémoire pour s'en souvenir ou des yeux de lynx pour l'apercevoir. A l'heure où j'écris, j'ignore où en est la question de l'expulsion des princes; mais, tandis que j'écrivais, j'étais obsédé par une image, tout à fait en harmonie avec nos grandeurs républicaines : les jacobins de 1886 trônant, émargeant, exploitant notre ruine, calomniant ou suppri-

mant notre passé, faisant dater notre histoire du règne d'autres jacobins dont ils héritent, pendant qu'un prince héroïque, qui est en même temps un historien de génie, se vengerait d'un nouvel exil en nous laissant un livre immortel.

II

Chateaubriand a écrit les lignes suivantes à propos de l'oraison funèbre du Grand Condé par Bossuet : « Quand nous avons vu l'orateur emboucher la trompette épique pendant une moitié de son récit et donner, comme en se jouant, un chant d'Homère,... les larmes de l'admiration ont coulé de nos yeux, et le livre est tombé de nos mains. »

A Dieu ne plaise que je veuille dérober à Bossuet un atome de sa gloire pour l'ajouter à celle de l'historien des princes de Condé! Mais il me semble que, à dater de la page 91 du quatrième volume jusqu'à la fin de cet admirable chapitre, la sensation homérique nous gagne et nous pénètre encore plus qu'à la lecture du sublime chef-d'œuvre consacré par l'admiration de deux siècles. R. Chantelauze dit excellemment : « Le récit de la bataille de Rocroy par Bossuet est comme un bas-relief dans lequel, pour se conformer aux règles de l'art et à l'exiguïté de son cadre, l'orateur a dû sculpter à grands traits les épisodes les plus saillants, les principaux personnages. A côté de

cet héroïque récit, celui de Mgr le duc d'Aumale, plus développé, plus savant, plus particularisé comme l'exigeait l'histoire, n'en est pas moins saisissant et grandiose. Au lieu d'un bas-relief, il a peint une large fresque, et cette fresque, dans la plupart de ses parties, nous paraît être aussi un vrai chef-d'œuvre. »

On ne saurait mieux dire.

Adoptons pour le moment le plus usé, le plus vulgaire des *clichés*. L'Aigle de Meaux planait si haut, qu'il ne pouvait apercevoir que les cimes. Il était si près du ciel, qu'il rapportait tout à l'inspiration divine. Il restait, dans la chaire de Notre-Dame, si complètement évêque, qu'il aurait craint d'amoindrir ou de profaner sa dignité épiscopale en entremêlant de trop de détails guerriers ce panégyrique d'un homme de guerre. C'est de l'éloquence, et de la plus magnifique ; ce n'est pas tout à fait de l'histoire. Il y a toujours un peu de convention dans l'éloquence, alors même que l'Aigle dont nous parlions tout à l'heure la cache sous ses ailes ; cette convention est surtout inévitable sous le grand règne où le génie était forcé de se plier à certaines disciplines. Je me bornerai à citer ce passage qui n'en est pas le moins beau : « Montrons dans un prince admiré de tout l'univers, que ce qui fait les héros, ce qui porte la gloire du monde jusqu'au comble, valeur, magnanimité, bonté naturelle, — voilà pour le cœur, — vivacité, pénétration, grandeur et sublimité de génie, — voilà pour l'esprit, — ne seraient qu'une illusion, si

la piété ne s'y était jointe; et enfin que la piété est *le tout* de l'homme. » — Quand on est dominé par cette pensée — et Bossuet ne pouvait en avoir d'autre, — il serait difficile de retracer en détail les faits et gestes des lieutenants du Grand Condé, tous braves comme leur épée, mais médiocres catholiques, lorsqu'ils n'étaient pas protestants.

Maintenant, pour apprécier à leur juste valeur ces pages homériques de Mgr le duc d'Aumale, rendons-nous un compte exact de la situation.

Le duc d'Anguien n'a pas vingt-deux ans. Nul ne peut douter de son courage et de ses aptitudes militaires ; mais il ne les a encore exercés que dans des conditions secondaires. Si les troupes ont confiance en lui, c'est d'instinct plutôt que par expérience. Elles sont d'ailleurs en proie à une sorte de vague inquiétude et de découragement. Des revers récents leur inspirent cette terreur superstitieuse qui est trop souvent l'avant-coureur d'une défaite. Elles ressemblent à ces joueurs qui, avant de lancer les dés ou de mêler les cartes, se disent que tout est perdu s'ils perdent. L'armée qu'elles vont combattre passe pour invincible, et peu s'en faut qu'elles ne qualifient de démons ces « *tercios viejos*, ces hommes de petite taille, au teint basané, à la moustache troussée, coiffés de chapeaux étranges, appuyés sur leurs armes ». En quelques traits, l'illustre historien nous les rend visibles. Quoi de plus heureux, au milieu de ces images guerrières, émouvantes, redoutables, que le souvenir de *Don Quichotte*, « la porte de l'hôtellerie bien connue

s'ouvrant devant un homme au teint brun, à la moustache longue, qui paraît revenir du pays des Maures ». — Mgr le duc d'Aumale ajoute ces détails aussi pittoresques que concis : « Ces fantassins avaient à un haut degré certaines vertus du soldat, la frugalité habituelle, la patience, le mépris de la mort. Fiers, fatalistes, violents, impitoyables, se montrant à l'occasion sans frein dans la débauche, et, au lendemain d'un pillage, reprenant leur vie de misère et de résignation. » — Avec ma manie de rapprochements, j'imagine que ces diaboliques *tercios viejos* devaient produire sur l'armée française une impression analogue à celle que, cent soixante-six ans plus tard, les soldats de Napoléon produisirent sur les Espagnols.

Tout ce prologue de la bataille est d'un relief, d'une vie, d'une couleur extraordinaires.

C'est un vrai coup de maître d'avoir réservé pour ce moment d'attente solennelle, — j'allais dire d'anxiété, — le portrait du héros. Regardez la belle gravure, placée en tête de ce volume, et où l'on reconnaît l'habile direction de notre cher et vénéré Henrique-Dupont; puis passez à la page 91 et lisez ces quelques lignes : « Louis de Bourbon était de stature moyenne, mince, bien proportionné, d'apparence délicate, mais musculeux et rompu aux exercices du corps, au maniement des armes et du cheval. La moustache naissante recouvrait à peine une lèvre un peu épaisse; la bouche était grande, le menton fuyant, les pommettes saillantes; le profil très arqué

exagérait ce qu'on est convenu d'appeller le type bourbonien. Il avait le front superbe, les yeux bleu foncé, un peu à fleur de tête, mais très beaux, le regard pénétrant, et dans toute sa personne un charme étrange qui saisissait et subjuguait. Suivons-le dans cette revue émouvante, passée en présence de l'armée ennemie en bataille, à la veille d'une journée qui peut décider du sort de la France. »

Oui, suivons-le ; nous n'aurons pas de peine à le reconnaître d'après ce portrait où l'écrivain rivalise avec le burin le plus magistral. Et quel état-major ! Claude de Létouf, baron de Sirot ; « trempé à toute épreuve, doué de la sagacité militaire, il avait beaucoup d'acquit et encore plus de confiance dans son propre mérite ». — Gassion, « homme de guerre autant qu'on peut l'être, n'ayant rien du courtisan, ni de passion que pour son métier, également prompt à la répartie et à l'action, reître avec la verve d'un Gascon; on ne rencontre guère de figure plus originale ». — Je m'arrête ; il faudrait tout citer ; mais comment résister à l'envie de saluer encore le duc d'Anguien après la victoire? — « Lorsque, le tumulte du combat apaisé, Anguien embrassa d'un coup d'œil ce champ de bataille couvert de débris fumants, ces longues files de prisonniers qu'on lui amenait, ces drapeaux qu'on entassait à ses pieds, tous ces témoins d'une lutte terrible et d'un éclatant triomphe, il se découvrit, et son cœur s'éleva vers celui qui venait de bénir les armes de la France : *Te Deum laudamus !*

Est-ce assez beau ? Il y a eu donc un siècle, — bien arriéré, il est vrai, — le siècle de Pascal, de Corneille, de Racine, de Molière, de la Fontaine, de Bossuet, de Fénelon, de madame de Sévigné, où les généraux et les princes victorieux se découvraient, élevaient leur cœur vers le ciel et rendaient grâces à Dieu ! Aujourd'hui, nous sommes plus avancés. Le ciel est désert ; Dieu n'existe pas et il n'y a plus de victoire. On accuse la République de compliquer notre situation. Quelle injustice ! Elle la simplifie. Si le général Boulanger, ex-courtisan de Mgr le duc d'Aumale, ex-habitué de l'archevêché de Besançon, voulait entonner un *Te Deum*, de quoi pourrait-il remercier Dieu ? De sa victoire contre les particules ? Dieu n'intervient pas pour si peu, et il suffit d'être général pour battre en brèche les particuliers.

Résumons en quelques mots l'effet que produisent ces irrésistibles chapitres : quand il s'agit de la bataille et de ses préliminaires, il semble qu'on y est. Quand il s'agit du duc d'Anguien, il semble qu'on le voit.

J'ajoute ici un souvenir personnel. Je me souviens d'avoir entendu dire, dans mon enfance, par un arrière-grand-oncle, qui datait de madame de Pompadour, que, étant tout jeune, il avait connu de vieux chevaliers de Saint-Louis dont les pères, plus ou moins invalides, presque aussi mutilés que Rantzau, racontaient que le plus beau moment de leur carrière militaire avait été « DE VOIR LE GRAND CONDÉ L'ÉPÉE A LA MAIN ».

Je risque une remarque, peut-être paradoxale. Marengo, à l'aurore du Consulat ; Rocroy, dans la période croissante du grand siècle, offrent, selon moi, de singulières ressemblances. En 1643 comme en 1800, on sent un souffle de renouveau circuler dans l'air. Bien que le siècle de Louis XIV ait déjà quarante-trois ans lors de la bataille de Rocroy, on peut dire que cette victoire l'inaugure, puisque Louis XIV n'en a que cinq. Ici et là, quoique dans des conditions différentes, la France a besoin d'être lavée : en 1800, du sang des victimes de la Terreur ; en 1643, du sang des guerres de religion et des guerres civiles ; il lui faut un bain de gloire pour se nettoyer de ces sanglantes souillures. Condé et Napoléon Bonaparte remporteront d'autres triomphes, celui-ci surtout qui, n'étant pas né près d'un trône, devait voir, un jour, tous les rois de l'Europe s'agenouiller sur les marches du sien. Pourtant ils ne retrouveront peut-être jamais cette sensation matinale, ce rayonnement que Vauvenargues a salué dans une phrase immortelle. Mais l'analogie la plus frappante, c'est que les deux batailles furent ou parurent perdues avant d'être gagnées. En rencontrant, au plus fort de la mêlée, l'intrépide Sirot, on songe à l'héroïque Desaix, avec cette différence que Desaix périt en décidant la victoire, et que Sirot, en passe de devenir maréchal, ne fut tué que neuf ans plus tard : « ... Le mouvement s'accélère ; déjà ceux de nos bataillons qui n'ont pas été rompus par Isembourg se sont rapprochés de la réserve. Sirot se détache de sa troupe : — « Que

faites-vous donc? demande-t-il. — Tout le monde bat en retraite, lui répondent les premiers qu'il rencontre; la bataille est perdue. — Perdue? s'écrie-t-il, allons donc!... Sirot et ses compagnons n'ont pas donné! Face en tête! » Plus loin, Sirot discute vivement avec la Vallière et conteste cet ordre de retraite que le général en chef n'a pas donné. — « Face en tête! crie-t-il; personne ne vous poursuit; la journée n'est pas terminée; nous ne pouvons abandonner notre général. A l'ennemi! je vous conduirai! » Déjà les officiers ramènent leurs hommes en levant leurs chapeaux : « A M. de Sirot! à M. de Sirot! »

Dans cette mêlée, l'historien ne perd pas de vue son héros : « La direction de la fumée, la plaine couverte de fuyards, la marche de la cavalerie d'Alsace, l'attitude de l'infanterie ennemie, tout lui montrait, en traits terribles, la défaite d'une grande partie de son armée. Il n'eut pas un instant d'accablement : il n'eut qu'une pensée : arracher à l'ennemi cette victoire éphémère, dégager son aile battue, non en volant à son secours, mais en frappant ailleurs. Quelques minutes de repos données aux chevaux essoufflés lui ont suffi pour arrêter le plan d'un nouveau combat; conception originale dont aucune bataille n'offre l'exemple. »

N'est-ce pas aussi à Marengo qu'un des combattants dit à Bonaparte : « Général, il est trois heures; la bataille est perdue, mais nous avons le temps d'en gagner une autre. »

Ainsi, dès ses premiers pas, le duc d'Anguien ju-

tifiait ce que devait dire de lui un bon juge : — « Il réunissait deux facultés maîtresses qui marchent rarement ensemble. A l'impétuosité de l'attaque, il joignait la plus invincible opiniâtreté. »

Voici ma seconde remarque, dont je suis beaucoup plus sûr. Lorsque j'étais au collège, pendant ces années de folie qui précédèrent la chute de Charles X, s'il nous arrivait de rappeler Rocroy, Lens ou Fontenoy, aussitôt nos vétérans, oracles de notre jeune libéralisme, s'écriaient en ricanant : « Les victoires d'ancien régime ! Allons donc ! Batailles à l'eau de rose ! Promenades militaires ! Les généraux y allaient en chaise à porteurs ou dans un de ces carrosses que nous voyons dans les tableaux de Van der Meulen, et, le soir, les officiers faisaient venir les violons pour danser le menuet avec les grandes dames de la cour. Parlez-nous d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Marengo, de Wagram, de Friedland ! Voilà les vraies batailles !... »

Loin de moi l'envie de déprécier les victoires du Consulat et de l'Empire ! Elles sont françaises comme leurs aînées. D'ailleurs, que lui resterait-il, si on lui ôtait cela, au pauvre grand homme qui, déjà de son vivant, se plaignait de sa famille et dont la gloire traîne après elle, comme des boulets, les fautes d'un de ses neveux et les incongruités de l'autre ? Mais, en vérité, si les batailles ne peuvent se passer d'être sanglantes pour être prises au sérieux, je cherche en vain ce qui manque à celle-ci. A chaque page du livre de monseigneur le duc d'Aumale, je rencontre

les plus beaux noms de l'ancienne France et en note : « Tué au pont de Charenton... Tué à Rocroy... Tué à l'assaut de Thionville... Tué à Nordlingen... Tué devant Philisbourg... Mourut de ses blessures... Tué au passage du Rhin..., etc., etc. » Ces jeunes gentilshommes ne nous apparaissent un moment que pour saluer de leur épée le drapeau de la France, offrir leur poitrine à l'ennemi et mourir. Le livre d'or de la noblesse française devrait être largement bordé de noir. Les champs de bataille sont d'immenses cimetières où les lauriers étouffent sous les cyprès. Une main invisible écrit en tête de parchemins qui remontent à la seconde race ou à la première croisade : « Bon pour trois pouces de fer, une balle ou un boulet de canon. » La mort a des goûts aristocratiques, comme la société qu'elle décime. Il lui plaît que ses favoris, ses habitués, ses courtisans, ses *premiers sujets*, lui arrivent dans un manteau de pair en guise de drap funèbre. Ce ne sont pas des violons et des airs de danse que l'on entend le lendemain des victoires, ce sont les gémissements et les sanglots des sœurs, des épouses et des mères. Le couvent, avec ses expiations, ses austérités et ses pénitences lève à son tour sa dîme sur ces âmes désespérées qui ne veulent être consolées que par le bon Dieu et ne trouvent plus d'abri que dans le cloître. Leurs amours profanes, si elles ont à s'en repentir, se transforment en tendresses divines. Elles aiment encore, mais d'un amour qui pleure et qui prie. Ces femmes, qui ont été l'ornement de la cour la plus

brillante de l'Europe, et qui peut-être, dans l'enivrement de leurs triomphes mondains, se regardaient comme supérieures aux coups du sort, les voilà foudroyées comme de simples mortelles; les voilà passant, comme des ombres plaintives, des palais et des salons dans le sanctuaire. Une robe noire ne suffirait pas à leur deuil; il leur faut la bure des carmélites. Je me trompe peut-être, et je risque de faire sourire à mes dépens; mais il me semble qu'il y a, dans ce spectacle, dans cette alliance de la noblesse avec la mort, dans cette restitution de la mort à la vie céleste, une grandeur hors de la portée des sociétés modernes. En revanche, elles ont la vapeur, les chemins de fer, la Bourse, le télégraphe, le téléphone, le conseil municipal de Paris, M. Floquet et M. Zola.

J'avais un moment regretté que Mgr le duc d'Aumale n'eût pas fait dans ses récits une plus large place aux belles contemporaines du duc d'Anguien et de ses braves lieutenants. Il m'a suffi de réfléchir pour renoncer à ce regret. Historien militaire, le duc d'Aumale a sans doute craint, sinon d'efféminer, au moins de féminiser son livre (ce qui n'est pas tout à fait la même chose), s'il laissait le roman de cette glorieuse époque empiéter sur son histoire. Avec une modestie charmante, il se borne à évoquer ces séduisantes figures et à rappeler le philosophe *in partibus* qui les a si amoureusement peintes, soit pour se consoler de ses désillusions philosophiques, soit pour être plus sûr, en choisissant, à deux siècles de distance, les souveraines de son cœur, de s'accorder

avec son maître Platon. D'ailleurs, l'éducation et l'adolescence de Louis de Bourbon, essentiellement viriles, dérobées autant que possible à l'influence des femmes, se seraient malaisément prêtées à des échappées romanesques au milieu de ces scènes guerrières. Ainsi que le remarque avec raison Regis Chantelauze d'après le duc d'Aumale, le Grand Condé fut dès l'abord un héros historique, jamais un héros de roman. Il manqua de ces délicatesses de sentiment que l'on apprend dans la société des femmes. Cette société a des avantages et des périls. Elle assouplit les caractères; mais elle en affaiblit le ressort; elle enlève à la force ce qu'elle donne à la grâce. Elle enseigne à être chevaleresque plutôt qu'héroïque. Elle cultive la *sensibilité*, — mot charmant que notre démocratie a tué, — aux dépens de ce mélange d'impassibilité et de rudesse, de sang-froid et d'âpreté, qui convient aux grands batailleurs et qui caractérisait Condé. En sortant des mains de ces enchanteresses, on est plus aimable; mais l'amabilité n'est pas nécessaire et peut devenir embarrassante pour les consommateurs illustres de chair à canon. Qui fut moins aimable que le vainqueur d'Austerlitz?

Le duc d'Anguien n'eut pas besoin, comme Achille à Scyros, de voir des glaives et des javelots pour se révéler à lui-même. Son éducation le sépara de ce sexe qui devait le soumettre, d'ailleurs, à une épreuve douloureuse et singulière... Il se trouva placé entre sa femme, qu'il n'aima jamais, qui lui fut imposée par Richelieu, et une jeune fille, Marthe du Vigean, de

trop petite noblesse pour qu'il pût l'épouser en cas d'annulation de son mariage, trop pure et trop pieuse pour être sa maîtresse. « Dans ce brillant essaim, nous dit avec une nonchalance exquise Mgr le duc d'Aumale, le duc d'Anguien a distingué tout d'abord sa cousine, Isabelle de Montmorency, dont la beauté hautaine l'attire un moment et le retiendra plus tard; mais les charmes, la grâce chaste d'une vierge de dix-neuf ans, qui semblait destinée à l'autel, lui inspirèrent un sentiment plus durable : l'amour vit de contrastes..... Marthe, fraîche, belle, avait un penchant pour le cloître. Le héros adolescent s'éprit de cette âme tendre qui, encore presque enflammée de l'amour divin, semblait se dégager du Carmel pour s'attacher à lui. »

J'imagine que, à dater de Rocroy, l'aigle inspira une telle admiration et comme un religieux effroi à ces colombes, qu'elles n'osèrent plus l'aimer. L'aire fait peur aux nids. Quoi qu'il en soit, entre la femme qu'il avait épousée sans pouvoir l'aimer et celle qu'il chérissait sans pouvoir l'épouser, n'était-ce pas le cas d'aimer, avant tout, le métier des armes et la gloire? Les femmes ont des finesses et des subtilités d'analyse qui nous échappent. Elles se savent secondaires dans le cœur des grands hommes. Elles ont auprès d'eux, en permanence, une rivale idéale qui les humilie de sa supériorité et mêle une secrète inquiétude à leurs félicités, à leurs tendresses. Elles voudraient le héros tout entier à elles seules, et leur instinct féminin les avertit que, s'il cédait à leur vœu, il s'amoindrirait

Si elles se trouvaient en face d'une rivale en chair et en os, — en chair surtout, — leur rôle serait tout tracé. Elles emploieraient, pour la combattre et la vaincre, leurs armes naturelles ou acquises. Mais, avec la gloire, leur situation est d'autant plus délicate que chaque avantage qu'elles prendraient diminuerait d'autant les titres de leur idole à leur amour. En outre, elles devinent, chez cet homme trop supérieur, un fond d'orgueil et d'égoïsme qui se suffit à lui-même et ne lui permettrait jamais de se donner tout entier. C'est peut-être ce qui explique pourquoi tant de femmes distinguées se sont éprises d'imbéciles, et pourquoi les hommes illustres sont rarement aimés comme ils voudraient l'être.

Ai-je besoin de rappeler que tout n'était pas fini avec Rocroy? Ce fut un merveilleux commencement auquel la suite répondit. Le duc d'Aumale, comme son héros, se soutient jusqu'au bout. L'espace nous manque pour le suivre à travers cette glorieuse série de sièges et de combats. Turenne va paraître. Après avoir énuméré les noms et les titres de ces deux rivaux de gloire, Mgr le duc d'Aumale ajoute un de ces mots dont il a le secret et qui semblent gravés avec la pointe d'une épée : « L'histoire dit Turenne et Condé. »

Ils se font valoir l'un par l'autre. Tout en réduisant à néant la légende d'après laquelle Condé aurait tout su sans avoir rien appris, l'illustre historien maintient le contraste entre les deux physionomies, les deux caractères, les deux génies. Les pages 250 et 251 sont

au nombre des plus belles de ce livre, où tout est beau.

Je finis par deux réflexions toutes personnelles : il y a quelques années, dans un accès de mauvaise humeur contre le 16 mai, j'eus le grand tort d'engager un des plus éminents collègues de Mgr le duc d'Aumale à l'Académie française à écrire désormais l'histoire et à ne plus en faire. Cette fois, c'était tout le contraire. Volontiers je me serais plaint que l'historien des princes de Condé n'eût pas ajouté une page royale à sa propre histoire avant de nous conter celle du vainqueur de Rocroy. Eh bien, la lecture de son livre m'a tellement enthousiasmé, que je n'ai plus de place pour les regrets et pour les plaintes. Secondement, au milieu de nos sujets de tristesse, d'indignation et de colère, n'est-ce pas une consolation et une revanche que, au moment où le moins français, le plus byzantin de tous les Césars de contrebande, de tous les Augustules de pacotille vient de lancer à nos princes une nouvelle gorgée de fiel, Mgr le duc d'Aumale, dont il est habitué à esquiver les défis et dont le nom seul devrait, s'il savait rougir, le faire rougir de honte, ait d'avance répondu à ses grossières et odieuses calomnies en nous donnant un livre admirable, dont les lecteurs ont le droit de se demander lequel est le plus passionnément français de l'auteur ou du héros?

LE ROMAN CONTEMPORAIN

OCTAVE FEUILLET. — *La Morte.*

Ce n'est pas un éloge que mérite le nouveau roman d'Octave Feuillet. Dans un pareil succès que serait une louange de plus? C'est un hymne de reconnaissance. Il est possible que ce livre de trois cents pages devienne, non pas seulement, suivant l'expression banale, un événement littéraire, mais une date, la date d'une réaction définitive contre cette exécrable littérature dont l'opprobre rejaillit sur la société tout entière, puisque cette société aveugle, folle, possédée de la manie du suicide, fournit à ces turpitudes des curieux, des curieuses, des acheteurs, des lecteurs et des lectrices. *La Morte* arrive à propos. Déjà l'on peut signaler quelques symptômes favorables. Depuis la catastrophe de Decazeville et le meurtre de M. Watrin, l'auteur de *Germinal* ne s'appelle plus Émile Zola, il s'appelle Boulabert. De même que son rival Boulabert avait fourni dans un de ses chefs-d'œuvre, à un assassin dont le nom

m'échappe, tous les moyens de tuer proprement son homme sans le faire trop crier, de même M. Zola, dans son épopée où les mineurs et surtout les *mineures* montrent tant de choses, semble avoir appris à ses héros et à ses héroïnes comment *ça se joue*, quand on veut travailler moins, être payé plus cher, et se débarrasser d'un sous-directeur trop énergique. Or, en pareil cas, le gros public est inexorable. Tant qu'il ne s'agit que de satisfaire sa curiosité, d'épuiser une sensation, d'éprouver une impression analogue à celle qu'on ressent, au théâtre, en assistant à une scène sanglante, tragique ou mélodramatique, tout est pour le mieux et l'on accepte même le *de plus fort en plus fort*, comme chez Nicolet. Mais, lorsque l'illustrissime romancier, au lieu de se borner à avoir des disciples qui exagèrent ses saletés, a des élèves qui mettent en action ses violences, lorsqu'on s'aperçoit qu'il possède deux manières de faire école, on se ravise et le bon sens reprend ses droits. Plus on a montré de faiblesse, de complaisance, de connivence au profit de l'auteur de ces monstruosités, plus on déploie de rigueur. Ne voulant plus être son complice, on devient son juge. On lui en veut à la fois des immondes tableaux qui font son succès, et du tort que l'on a eu de l'acheter et de le lire. Une femme d'esprit, à qui j'avais reproché de s'être mis *Germinal* sur la conscience, sans même avoir pour excuse le plaisir de feuilleter un livre amusant, me disait hier : « Vous prétendiez que *Germinal* était assommant... Non, il est *égorgeant.* »

Par quels moyens *la Morte* aura-t-elle l'honneur d'inaugurer et de seconder cette réaction si désirable, si nécessaire, si urgente, pour épargner à notre malheureuse société le désastre suprême, le malheur de s'avilir avant de périr? Par des moyens bien simples, quoiqu'ils ne soient à la portée que des hommes d'un grand talent; en prouvant qu'une analyse psychologique, une étude des divers états de l'âme dans leurs rapports avec les réalités de la vie pratique, peut émouvoir bien plus profondément que toutes les violences et toutes les audaces du roman naturaliste. Ce que je ne me lasse pas d'admirer dans ce chef-d'œuvre d'Octave Feuillet, c'est tout ensemble l'invincible argument qu'il fournit au spiritualisme chrétien contre les doctrines matérialistes, — et aussi le merveilleux tour de force qui consiste à prendre l'âme humaine, cette disgrâciée, cette proscrite, pour centre et pour arbitre des événements et des actes qui vont tour à tour nous charmer, nous attendrir, nous étonner et nous terrifier.

Rien de plus difficile que de rendre compte d'un récit que tout le monde a déjà lu, et dont les éditions, à l'heure où j'écris, ont atteint un chiffre colossal. On risque ou d'être peu intelligible, ou d'apprendre au lecteur ce qu'il sait déjà, et de meilleure source. Essayons pourtant.

Les trois principaux personnages, le vicomte Bernard de Vaudricourt, le docteur Tallevant et Sabine, sa nièce et son élève, incarnent chacun à sa façon

le matérialisme moderne. Bernard de Vaudricourt, gentilhomme de haute naissance, de bonne mine, d'élégance impeccable, est plutôt sceptique que matérialiste. Quoiqu'il soit spirituel et lettré, son incrédulité est moins scientifique que pratique et mondaine. Tout autre est le matérialisme du docteur Tallevaut et de Sabine. Mais ici je m'arrête pour demander si on ne va pas un peu trop loin en traitant le docteur de matérialiste. Ce gros mot ne saurait s'appliquer à un savant qui, regardant de bonne foi les vieilles religions comme éteintes, s'en est créé une nouvelle où il admet l'idée de Dieu à titre de créateur de ce monde visible ou invisible dont la science, cette héritière du dogme sous bénéfice d'inventaire, interroge et pénètre tous les secrets. Écoutons-le.

« Puis, revenant à ses sentiments religieux : — Croyez-moi, mon ami, disait-il, il y a une douceur infinie à sentir qu'on est dans la vérité et qu'on marche, pour ainsi dire, la main dans la main de l'Éternel, parce qu'on fait son œuvre avec lui... C'est ainsi que je vis, pour mon compte, dans une sérénité qui a, je puis le dire, quelque chose de paradisiaque. »

C'est un peu la confession du Vicaire Savoyard, doublée d'une armure scientifique. Il ne faudrait pas chercher bien longtemps sous les voûtes de l'Institut, pour découvrir de doctes académiciens qui pensent, écrivent ou parlent comme cet excellent Tallevaut, et qui seraient fort effarouchés si on les qualifiait de matérialistes.

Il y a là une nuance délicate, admirablement saisie. La belle âme du docteur Tallevaut, dévot de la science, explique sa quiétude, et sa quiétude nous fait comprendre comment, en communiquant cette science à sa pupille Sabine, dont il songe à faire sa femme, il a cru la mettre de moitié dans ces mystiques joies, dans ces délices intellectuelles qui lui suffisent. N'ouvrant plus la Bible, il a oublié que c'est sur l'arbre de science que l'on cueille le fruit défendu.

A ces trois personnages, qui, pour être bons, ont besoin d'être inconséquents, Octave Feuillet a opposé une famille du bon Dieu, la famille de Courteheuse, et, dans cette maison bénie, l'angélique Aliette, prédestinée, par ses perfections mêmes, au rôle de victime et de martyre. Comme ce contraste est finement touché! Avec quel tact l'illustre conteur a évité tout ce qui, dans cette peinture d'un intérieur où se conservent, comme dans un reliquaire, les plus pures traditions du passé, ressemblerait à de la caricature! Aliette est pieuse comme on l'était au dix-septième siècle, dans le voisinage de Port-Royal; mais son intelligence n'en est pas moins cultivée; — ni vide, ni étroite. Elle n'a lu ni *Sapho*, ni *Pot-Bouille*, mais elle sait par cœur nos grands classiques. Peut-on dire que, entre Bernard et elle, l'abîme soit infranchissable? Moins qu'on ne le croirait, étant donnés la dévotion de l'une, l'athéisme de l'autre : Bernard de Vaudricourt s'est calomnié en se représentant comme un homme sans foi ni loi, prêt à railler violemment toutes les croyances sous prétexte qu'il les a perdues. Dans le

naufrage absolu de ses convictions religieuses, quelques épaves ont surnagé : l'élégance des manières, qui ne va pas sans l'élévation des idées ; la finesse des organes de l'esprit, que blesserait le cynisme d'une impiété vulgaire ; le souvenir d'une éducation chrétienne, le respect et le regret de ce qu'il n'a plus, l'habitude de comprendre ce qu'il a cessé de croire. Il aimerait mieux redevenir chrétien avec Montalembert et Albert de Mun que rester libre penseur à la façon de Paul Bert et de Goblet. Est-ce assez pour assurer le bonheur d'Aliette, en supposant que, contre toute vraisemblance, ces deux destinées se rencontrent et s'unissent? Hélas! l'invraisemblable est quelquefois vrai. Octave Feuillet a décrit avec un art incomparable les préliminaires de cet inquiétant mariage, les aveux où se révèle, faute de mieux, la loyauté de Bernard de Vaudricourt, la stupeur de cette pieuse famille, qui dirait volontiers à ce fils des croisés s'accusant d'athéisme ce que Mgr le cardinal archevêque de Paris disait au sieur Léo Taxil : « Un athée! qu'est-ce donc que cette bête-là? » — Pour surmonter ces obstacles, vaincre ces répugnances et réaliser cet impossible, Bernard a deux complices : le cœur de l'innocente Aliette, colombe fascinée par l'épervier, et un évêque, son oncle,... je dirais un *amour d'évêque*, si une telle familiarité était permise en un sujet aussi grave. Mgr de Courteheuse, évêque de Saint-Méen, est un de ces personnages de second plan que l'auteur de *la Morte* excelle à rendre, en quelques traits, aussi vivants, aussi *ressemblants* que

si nous les avions connus. En sa qualité de gentilhomme, de prêtre et de directeur des consciences, Mgr de Courteheuse est moins effrayé de la confession de Bernard que le reste de la famille. Il y a là une nuance d'une sagacité rare. L'amiral, oncle, lui aussi, d'Aliette, sa mère, sa tante, dévotes renforcées, ne peuvent voir sans épouvante ce réprouvé, ce mécréant que Satan a marqué de sa griffe. L'évèque est moins exclusif; l'expérience lui a enseigné que l'on ne doit jamais désespérer d'une âme, surtout quand cette âme, plus égarée que perverse, garde de sa haute origine la nostalgie du beau, la haine de l'hypocrisie, l'horreur du mensonge. Il a vu des pécheurs revenir de loin, sans avoir, pour les ramener à Dieu, un apôtre aussi charmant qu'Aliette. Il lui semble que ce charme si pénétrant et si doux, ces exemples si persuasifs, cette manière si suave de rendre la foi en donnant le bonheur, auront une vertu communicative, et qu'il sera impossible d'y toucher sans en garder le parfum ; à peu près comme ces indifférents qui entrent dans une de nos cathédrales gothiques, et qui en sortent vaguement émus de l'odeur de l'encens, des murmures de la prière, du chant des mélodies sacrées, de la mystérieuse fraîcheur du sanctuaire, du retentissement des pas sur les dalles, de cette demi-obscurité qui est l'ombre pour les yeux et la lumière pour les âmes. Il ne serait pas prêtre, s'il ne croyait pas à la puissance illimitée de la grâce divine ; où cette intervention surnaturelle s'exercerait-elle mieux que sous le chaste regard d'Aliette? Elle

aime Bernard, elle en est aimée. L'amour ne saurait admettre longtemps que les consciences demeurent séparées quand les cœurs sont unis. D'ailleurs, Mgr de Courteheuse a vu pleurer sa nièce, et nous avons pu surprendre quelques larmes sous sa paupière épiscopale.

Les voilà donc mariés, Aliette et Bernard. Les dissonances ne se font pas attendre. Assurément le vicomte de Vaudricourt n'est pas insensible à la douceur d'être aimé par cette délicieuse créature, de découvrir que cette intelligence virginale n'est pas murée, mais agrandie par la foi ; que sa délicate et attentive culture n'y a laissé croître et s'épanouir que des fleurs exquises ; qu'elle est incapable de comprendre et d'imiter les *grandes dames d'aujourd'hui*, mais qu'elle se tient beaucoup plus près de madame de Sévigné et de madame de la Fayette. Le jeune ménage pourrait donc marcher sans trop d'encombre, et la légère déception qu'il éprouve en voyant arriver une fille au lieu d'un garçon désiré et espéré par les grands parents ne suffirait certainement pas à troubler la lune de miel ; mais le monde? Ici, le romancier nous offre une admirable page de satire vengeresse. Pour se complaire dans une littérature infecte, énergiquement flétrie, l'autre jour, par MM. Ludovic Halévy et Pailleron, qui ne sont pas, que je sache, des casuistes trop rigides, — il a bien fallu que la société se mît au diapason de ces grossières orgies, et que l'on pût dire : « Elle a la littérature qu'elle mérite. » —

Vaudricourt ne se serait jamais marié, s'il avait dû épouser une de ces femmes essentiellement *modernes*, qui mettent leur vanité à paraître ce qu'elles ne sont pas, que l'on pourrait appeler des courtisanes platoniques, et qui ne sont jamais plus fières que lorsque, par l'audace de leurs manières et la licence de leur langage, elles se sont offert et ont donné à leur entourage l'illusion du *Demi-Monde*, dont elles copient l'argot et les toilettes. Que ne doit pas souffrir Aliette dans ce milieu où l'on se débraille d'autant plus qu'on s'ennuie davantage ! La sensitive sous des doigts de portefaix, l'hermine ayant à défendre ses blancheurs immaculées contre les éclaboussures d'un tombereau d'ordures, donneraient à peine une idée d'un pareil supplice. A la fin, une scène plus scandaleuse que les autres, une odieuse promiscuité de cocodettes et de cocotes avec accompagnement de chansons de café-concert et de dévergondages chorégraphiques, amène une crise qui fait honte à Bernard de Vaudricourt, et le décide à partir pour la campagne avec Aliette.

La campagne ! Ce n'est pas l'idylle qui nous y attend, c'est la tragédie. Bernard, qui s'ennuie malgré les touchantes concessions de sa femme, se trouve un jour en présence d'une sorte de Diane chasseresse, dont l'exubérante beauté est relevée par un air de hardiesse quasi virile. C'est Sabine, nièce, pupille et élève du docteur Tallevaut, fixé dans le voisinage, *un saint qui ne croit pas en Dieu* ou, du moins, ne croit

pas au nôtre. Sabine, initiée à sa science, associée à ses travaux, confidente de ses secrets, s'est si complètement identifiée à l'ensemble de ses doctrines idéalistes tout à la fois et matérialistes, qu'il pourrait l'appeler son *Alter ego :* à peine réclamerait-elle contre cet adjectif masculin qui ne lui déplairait pas.

Il n'y a pas encore de relations de voisinage entre les châtelains de Valmoutiers et la maison du docteur, lorsque la petite Jeanne tombe malade. Quelle maladie! Le croup, ce monstre invisible dont le seul nom fait frissonner les mères, et qui parfois, pour les consoler d'avoir perdu leur enfant, les emporte avec lui. Le croup! Le vieux et honnête docteur Raymond, simple médecin de campagne, se reconnaît ou se croit incapable de lutter contre le mal, qui s'aggrave d'heure en heure; les parents ont perdu la tête. Il n'y a que le docteur Tallevaut qui puisse sauver Jeanne. Bien qu'il n'exerce plus la médecine et qu'il se soit consacré tout entier à ses études scientifiques, il cède aux ardentes prières de Bernard et surtout d'Aliette, dont la douleur maternelle et la physionomie angélique lui inspirent la plus vive sympathie.

La scène est étonnante de réalité. La précision chirurgicale laisse intacte l'émotion du récit. Voulez-vous mesurer la distance entre un talent grossier et un talent raffiné? Comparez l'opération du pied-bot dans *Madame Bovary*, qui vous condamne à subir un

cours d'anatomie en cinquante-cinq pages, à cette terrible opération de *trachéotomie* où ne manque pas un seul détail, mais où chaque détail technique est humanisé et, pour ainsi dire, attendri par le magnétisme de *sensibilité* (pardon!) qui va de l'enfant à la mère, de l'épouse à l'époux, du docteur à Sabine. Quand, après une nuit d'angoisse, Jeanne est sauvée, il résulte de l'enchaînement des faits que cette guérison presque miraculeuse n'eût pas été possible sans la science et la dextérité de Tallevaut, mais que le docteur n'aurait pas réussi sans l'intrépide et intelligent concours de sa pupille Sabine.

Pourtant cette guérison n'est encore que précaire. Cette convalescence sera lente. Pour l'affermir, il faudra un traitement suivi, des soins assidus. Sabine, la savante et vaillante Sabine, suffira à cette tâche complémentaire. La voilà installée dans le château où la reconnaissance d'Aliette et de Bernard la traite en souveraine. Mais bientôt cette gratitude s'entremêle, chez Aliette, d'instinctives inquiétudes et de vagues soupçons. Pourquoi son mari, à qui elle avait conseillé, avec une spirituelle abnégation, d'aller, de temps en temps, se distraire à Paris, ne profite-t-il plus de ces congés? Pourquoi n'a-t-il plus l'air de s'ennuyer à Valmoutiers, depuis que cette jeune fille, douée d'une beauté originale et troublante, capable de causer de *omni re scibili et de quibusdam aliis*, en communauté d'idées et de scepticisme avec le vicomte de Vaudricourt, est venue rompre le tête-à-tête conjugal? Ses anxiétés ne tardent pas à se

changer en certitudes. Comprenez-vous ce supplice? Sabine a contribué à sauver son enfant ; elle la soigne encore avec une vigilance et une persistance extraordinaires ; — et elle va lui prendre, elle lui prend ce qui lui restait de la tendresse de son mari ! Cependant l'attitude de cette énigmatique jeune fille est correcte ; elle paraît braver, avec une superbe confiance en elle-même, les tentations contre lesquelles la religion ou religiosité de son oncle ne la défendrait pas suffisamment. Elle repousse d'un geste hautain les essais de galanterie du vicomte de Vaudricourt. Un sphinx, vous dis-je ; et le mot ne doit pas déplaire à Octave Feuillet, puisqu'il lui rappelle un de ses plus éclatants succès.

La situation n'en est pas moins poignante pour Aliette. C'est un lit de roses en comparaison de ce qui va suivre. Les apparences accusent Bernard et Sabine. Aliette les suit dans une de leurs promenades nocturnes... Sont-ils déjà tout à fait coupables? Se laissent-ils seulement glisser sur la pente fatale? L'épreuve est trop forte pour la pauvre suppliciée. Elle tombe malade. — « Ce n'est pas grave, simples désordres nerveux, » dit le docteur Tallevaut. — Oui, mais ces désordres prennent de jour en jour un caractère plus alarmant. Avant que ces alarmes passent à l'état aigu, nous assistons, entre Bernard et Tallevaut, à un dialogue où tous les mots portent, où se révèlent les espérances que le docteur a fondées sur sa nièce. Il l'a, pour ainsi dire, créée, repétrie, façonnée à son image. Il l'a faite sienne en lui infusant

ses idées, en lui communiquant sa science, en l'acclimatant à ses doctrines qui ne sont pas précisément une religion, mais qui, dans les intelligences d'élite, peuvent y suppléer au profit de l'humanité. Il compte l'épouser bientôt, en faire la compagne de sa vie, de sa pensée, l'héritière des trésors de savoir qu'il amasse depuis un quart de siècle. — Jamais confiance ne fut plus complète et ne parut mieux justifiée.

Cependant l'état de madame de Vaudricourt devient de plus en plus inexplicable. Tallevaut lui-même n'y comprend rien. Ce n'est plus de l'anémie; c'est la décomposition graduelle de tous les organes de la vie. Le docteur, qui s'était sincèrement attaché à cette adorable jeune femme, gémit de l'impuissance de son art. Il voit Aliette languir, dépérir, entrer en agonie, sans pouvoir arrêter ni définir ce mal dont les effrayants progrès déconcertent la science. Aliette meurt, et peu s'en faut que Tallevaut ne soit aussi navré que Bernard de cette mort mystérieuse. Je ne connais pas, dans le roman contemporain, de péripétie plus terrible, plus foudroyante que celle-ci; admirablement préparée, et d'autant plus imprévue. Le docteur quitte cette maison en deuil. Il ne se résigne pas à accepter sans contrôle l'énigme de cette mort. Il veut la résoudre. Le voilà, pâle et tremblant, dans sa bibliothèque, ouvrant un buffet en vieux chêne où sont enfermées les substances dangereuses qu'il employait dans ses médications ou ses expériences : horreur! Dans cette série de flacons il y a une place vide. — « De ses lèvres agitées par

une légère convulsion, un mot s'échappe, faible comm
un souffle : — ACONIT!

Le doute n'est plus possible. Sabine a empoisonn
Aliette! Justement, la voici qui vient remettre l
flacon à sa place. Le dialogue entre l'oncle et l
nièce contient l'impitoyable logique du roman. Sabin
se redresse comme un serpent sous la malédictio
de son oncle, de son maître, et nous sommes forcé
d'avouer que la scélérate a presque raison contr
l'honnête homme. Je dirais volontiers comme M. d
Fontanes lors du retour de l'île d'Elbe : « C'est épou
vantable, et, ce qu'il y a de pire, c'est que c'est ad
mirable! »

— « Et qu'avais-je affaire, moi, de toute cett
science dont vous m'avez saturée en me dégagean
de toute croyance? Parce que vous m'aviez façonné
sur votre modèle, supposiez-vous que je n'avais n
imagination, ni sens, ni conscience de ma beauté, n
envie de jouir des biens de ce monde? La vertu san
religion est une duperie; si le ciel n'a rien à m
donner, c'est à la terre que je dois demander de satis
faire mes ambitions, d'assouvir mes convoitises. Sa
vante et incrédule par vos soins, mon incrédulité m
permettait d'accepter sans remords ce que ma scienc
m'offrait. Une occasion s'est présentée d'épouser u
gentilhomme riche, beau, spirituel, sceptique comm
moi, je l'ai saisie au vol. Vous n'avez le droit ni d
vous étonner, ni de vous plaindre, et vous vous gar
derez de me dénoncer à la justice. J'aime le vicomt
de Vaudricourt et j'en suis aimée. Dans un an, je se

rai sa femme ; il ignore tout. Il croit qu'Aliette est morte d'un arrêt du cœur : je vous défie de le détromper !... »

Le coup est trop rude pour le pauvre docteur ; il meurt, cette nuit-là même ; une congestion l'a foudroyé. Sabine et Bernard sont libres ; au bout d'un an, ils se marient. Ici va commencer le châtiment du sceptique qui n'a su que martyriser une sainte. Détail bizarre, mais merveilleusement observé ! Il ne tarde pas à se sentir plus mal à l'aise avec Sabine dont il partage l'incrédulité qu'il ne l'était auprès d'Aliette, dont la piété fervente était à la fois pour lui une gêne et un reproche. C'est que, avec Aliette, il avait la sécurité, et que Sabine, lancée à corps perdu dans le monde, entend bien faire servir son matérialisme à toutes les satisfactions de la matière, à toute la fougue de ses plaisirs, à toutes les excuses de ses prochaines infidélités. Peu à peu, Bernard devine le monstre auquel il a confié son honneur et donné son nom. Il en souffre horriblement, et il n'est encore qu'au début de l'expiation. Il apprend, par une vieille gouvernante, Victoire Genest, qui a soigné Aliette pendant sa dernière maladie, non seulement que sa seconde femme a empoisonné la première, mais qu'Aliette est morte, pardonnant à son mari, l'aimant toujours... et persuadée qu'il était complice de Sabine.

La santé de Bernard était déjà chancelante à la suite de tant de secousses. Cette révélation le tue. Mais « il veut mourir dans la religion d'Aliette. Vivante, la pauvre enfant avait été vaincue ; morte, elle triomphait. »

Tel est, non pas ce roman, mais le squelette de ce roman, où j'ai été forcé d'omettre bien des pages délicates, fines, profondes, pathétiques, charmantes. C'est la perfection de l'art mise au service d'une grande idée. Le succès est immense; l'idée est discutée. Je le crois bien! Si tous les libres penseurs, fiers de n'avoir jamais empoisonné leur prochain, apportent leur protestation, la procession sera longue. Je fais taire en moi le catholique, qui serait un juge suspect : vieux critique, uniquement préoccupé de la question littéraire, je déclare avoir bien rarement lu, dans ma trop longue vie, un roman plus beau, d'un art plus accompli, d'un style plus parfait, d'une donnée plus consolante pour les chrétiens, plus accablante pour les incrédules, d'une vertu plus désinfectante pour la littérature actuelle, — un livre qui m'ait ému plus profondément.

M. ERNEST LEGOUVÉ

Soixante ans de souvenirs. — Première partie.

Le 25 février 1830, — le soir d'*Hernani*, — au moment où j'applaudissais avec une frénésie dont je suis bien revenu, on m'aurait étonné si l'on m'avait dit que mon enthousiasme était partagé par un jeune homme, mon aîné de deux ou trois ans, qui, cinquante-six ans après cette soirée mémorable, me ferait lire avec un vif intérêt la réhabilitation, — que dis-je! — la glorification de Casimir Delavigne, de Népomucène Lemercier, de Bouilly, d'Emmanuel Dupaty, de Jouy, d'Andrieux, de Béranger — et de Legouvé, auteur du *Mérite des femmes*.

M. Ernest Legouvé est éclectique en littérature; il ne pouvait pas ne pas l'être. Dans une page vraiment éloquente (183), il décrit excellemment le trouble qui s'empara de lui, lorsque, entraîné par le courant ou plutôt par le torrent de l'opinion qui prenait, chez les jeunes gens de cette époque, un caractère d'hostilité furieuse contre la génération précédente

et même contre les classiques du grand siècle, forcé d'admirer les beautés et les hardiesses de la nouvelle école, il en arriva à se dire : « Mais, si les novateurs ont raison, c'est donc que mon père et ses amis avaient tort? Si Victor Hugo, Alexandre Dumas, Alfred de Vigny, Alfred de Musset, Lamartine, etc., etc., inaugurent la poésie et le drame modernes, c'est que l'on est dans le vrai en traitant leurs devanciers de radoteurs, de *perruques* et de *momies.* » — Cette lutte entre un légitime orgueil filial et une inflexible évidence s'élève, sous la plume de M. Ernest Legouvé, jusqu'à l'émotion dramatique.

Heureusement le temps, tout aussi éclectique que lui, a peu à peu adouci les violences de ce *heurt* entre les poètes dits de l'Empire et les hommes de 1830. Il a cicatrisé les blessures ouvertes par ce déchirement entremêlé de colères et d'invectives. En prouvant qu'il y avait bien du clinquant dans l'or du romantisme, — et il n'est pas au bout du triage, — il donne envie de se demander s'il n'y avait pas un peu d'or pur dans le clinquant des antagonistes de la révolution littéraire. C'est, je crois, la pensée de M. Ernest Legouvé, et je n'ai garde de le contredire. Quand je songe que Sainte-Beuve, le plus ardent, le plus exclusif des romantiques de la première heure, en était venu, sur le tard, à prendre parti pour Gingnené, Garat, et autres survivants de la littérature voltairienne, je déclare que M. Legouvé, qui n'était nullement engagé avec la *Pléiade* et le *Cénacle*, avait parfaitement le droit de plaider pour

des poètes d'un vrai mérite, tels que Delille, Lemercier, Casimir Delavigne et Legouvé.

Ses *Souvenirs*, en somme, m'ont charmé, attendri, ému, amusé, passionné, comme si j'y avais eu un enjeu. Au fait, pourquoi pas? Ne puis-je pas me croire de moitié dans quelques-uns de ces récits, où je me retrouve avec mes illusions, mes admirations, mes amitiés, mes joies, mes tristesses d'une époque si lointaine, que le vieil homme a peine à se croire le même individu que le jeune homme? Lorsque l'aimable écrivain, par exemple, me parle de madame Malibran, ne me semble-t-il pas que je vais lui répondre : « Merci de l'avoir si bien peinte. J'ai été un de ses innombrables amoureux, sans que l'adorable femme s'en soit jamais doutée! »

Si j'essayais de colliger tous les détails où les *Souvenirs* de M. Legouvé s'accordent avec les miens, ce n'est pas un article que j'écrirais, c'est un volume.

Pour être plus bref, après avoir dit que M. Legouvé a été admirablement inspiré par ses *Souvenirs*, que ses chapitres sur Casimir Delavigne, sur deux secrétaires perpétuels de l'Académie française (Andrieux et Villemain), sur son père, sur madame Malibran, sur Berlioz, sur Eugène Sue, sont des modèles, je vais m'amuser à indiquer les quelques points où ma mémoire me sert, non pas mieux, mais autrement que la sienne.

Pour Casimir Delavigne, je suis absolument de son

avis. Tôt ou tard, on rendra au digne poète des *Messéniennes* sa vraie place; la première parmi les poètes qui, dans notre siècle, ne sont pas les premiers; à côté d'Alfred de Vigny; à peine au-dessous d'Alfred de Musset, à qui nous reviendrons tout à l'heure. Je suis étonné que M. Legouvé, qui assistait probablement à la première représentation de *l'École des Vieillards*, et qui nous la raconte en maître — (il avait seize ans en 1823) — n'ait pas noté deux nuances, d'ailleurs fort légères. Il nous dit, page 27: « Armand, chargé du rôle du duc d'Elmare, sut envelopper cette déclaration nocturne et périlleuse de tant de respect, de tant de goût, de tant de mesure,... que Casimir Delavigne, qui attendait, anxieux, dans la coulisse, lui sauta au cou en s'écriant: — « Vous » m'avez sauvé! »

Est-ce bien exact? Armand, qui grasseyait habituellement, était, ce premier soir, pris d'une indisposition locale qui le privait de la presque totalité de ses moyens. — « Vous y étiez donc, vous qui n'aviez que douze ans? » me dira M. Legouvé. — Non, je n'y étais pas; mais j'ai sous les yeux le feuilleton de Duvicquet, qui me paraît dans la note juste, et qui revient à deux reprises sur cet enrouement du jeune premier de 1823. Il y ajoute une remarque qui ne saurait échapper au goût si fin, à l'esprit si mesuré de l'auteur de ces *Soixante ans de souvenirs*. Danville est un vieillard amoureux; il en a toutes les faiblesses; mais il n'est ni sot, ni ridicule, et nous le verrons, au

quatrième acte, se relever de toute sa hauteur tragique d'homme de cœur et d'honneur, en face du duc d'Elmare. Or ce vers, qui fut célèbre :

J'ai dix fois plus d'amis depuis mon mariage,

a pu être applaudi, et faire rire d'autant plus qu'il était dit par Talma. Mais Danville, en le prononçant, se montre par trop naïf ; il s'abaisse au niveau des maris de M. Labiche. Sauf la grâce du vers, qui est joli, je crois entendre Geoffroy dans *le Plus heureux des trois*, et dans *les Jocrisses de l'amour*.

Pour M. Jouy ou de Jouy, M. Ernest Legouvé a trop d'indulgence. J'ai toujours entendu dire que *l'Ermite de la Chaussée d'Antin* était, pour les trois quarts, de ce pauvre diable de Merle, journaliste d'infiniment d'esprit, de qui j'ai souvent parlé dans ces *Causeries*. *Sylla* dut tout son succès au génie et à la *mèche* napoléonienne de Talma. Mais ce sont les relations du librettiste de *la Vestale* avec l'Opéra et avec Meyerbeer, qui me trouvent le plus récalcitrant. Un des meilleurs souvenirs de ma vie littéraire a été — je crois l'avoir déjà dit — l'amitié de Meyerbeer. — (Voir les *Souvenirs d'un vieux mélomane*.) Il m'a raconté tout autrement ses rapports avec M. de Jouy. Un soir, en 1844, il y mit tant de verve et de malice, lui, si correct, si prudent, que j'en exprimai ma surprise à Berlioz. — « C'est, me dit-il, que Jouy déménage depuis quinze jours. — Tant de jours pour déménager ? Son mobilier était donc bien considérable ? » — Bien mince au contraire ! c'était le mobilier de sa cervelle !

Jouy, homme de plaisir à tous crins et de galanteries à outrance, était tombé dans le radotage. Ce pécheur endurci n'était plus qu'un ramolli. (Voir les *Mémoires* de Philarète Chasles.)

Il me semble que, dans ce léger désaccord de mes souvenirs avec ceux de M. Ernest Legouvé, les dates me donnent raison. Meyerbeer, né en 1794, n'avait que treize ans, lors de la première représentation de *la Vestale*. Depuis cette radieuse soirée (1807), la gloire de Spontini était toujours allée déclinant. Est-il vraisemblable que, vingt ans après, vers 1827, Meyerbeer, si fin, si madré, si habile à distinguer du succès de la veille le succès du lendemain, soit arrivé chez Jouy en solliciteur, et lui ait demandé un poème d'opéra? C'est de lui-même que je tiens une version toute différente. Après *Robert le Diable*, Jouy, vieilli démodé, déplumé, allait attendre à la barrière l'illustre compositeur, pour le supplier de l'accepter à titre de librettiste. Meyerbeer eut besoin de toutes ses ruses diplomatiques pour esquiver la corvée.

Quant au poème de *Guillaume Tell*, auquel on a généralement attribué, dans l'origine, le demi-*fiasco* de cet incomparable chef-d'œuvre, il est possible qu'Hippolyte Bis, collaborateur de Jouy en ait plus de la moitié sur la conscience. Pourtant ce ne fut pas trop selon moi, de deux tragiques en retrait d'emploi pour perpétrer ces vers et ces hémistiches immortels:

« Contre l'avalanche homicide
Ma force te servit d'égide. »

« La fête des pasteurs, par un triple lien,
Va célébrer, dans ce jour d'allégresse,
Trois serments de l'hymen, et ce n'est pas le tien ! »

« Ma hache sur son front ne s'est pas fait attendre. »

Et *les dangereuses larmes*, et *le chemin qui ne trahit pas*, etc., etc.; sans compter les deux vers que cite M. Legouvé, que j'avais oubliés, et après lesquels il faut tirer l'échelle lyrique :

Aux reptiles je l'abandonne,
Et leur horrible faim lui répond d'un tombeau !

N'est-ce pas le procédé des tragédies secondaires de 1810, exagéré, aggravé, envenimé, et appliqué aux vers que l'on chante, faute d'oser les dire? Remarquez ici la différence [entre Scribe et Jouy (nous ne dirons pas bis). Lorsque Scribe, obéissant aux despotiques exigences de Meyerbeer, écrit des drôleries, des solécismes ou des non-sens, tels que *Fortune, ou non propice, — une heure, et puis qu'on le pende à l'instant*, et beaucoup *d'et cætera*, il sait très bien qu'il manque de respect à la langue, à la grammaire, à la versification françaises, et, comme le font en pareil cas les hommes d'esprit, il est le premier à en rire ; il a accompli sa tâche; il s'efface bien vite derrière le compositeur, qui ne lui a demandé que des situations musicales. C'est à celui-ci à mettre une belle musique sur des vers sciemment et volontairement ridicules. Les auteurs du poème de *Guillaume Tell* ne l'entendent

pas ainsi. Ils réclament leur part de l'effet; ils tirent à eux la couverture, — qui doit servir à les berner. Vers cette époque, — 1828, 1829, 1830, — M. Philippe Lebas me disait que, depuis l'éclatant succès de *la Vestale*, la tragédie lyrique était pour M. de Jouy un sacerdoce. Sacerdoce, c'est bien le mot. Il aurait cru se défroquer, s'il avait accepté, vis-à-vis du compositeur, l'humble rôle de marguillier, de bedeau ou de donneur d'eau bénite.

Le chapitre sur Villemain est parfait; impossible de nous rendre d'un trait plus juste et plus fin cette physionomie étrange dont la laideur proverbiale était le triomphe du spiritualisme, puisqu'on l'oubliait en l'écoutant, puisque le charme de son organe, l'expression de son regard, complétant les paroles de sa bouche, s'emparaient si puissamment de l'auditeur, qu'un de mes camarades de collège et de Sorbonne me disait : « On regretterait qu'il fût plus beau! » Même justesse d'appréciation, quand M. Legouvé nous rappelle tout ce que perdit le brillant professeur à devenir un homme politique et un ministre. De son ministère brusquement interrompu par une démission forcée, je ne veux retenir que le joli billet laissé à la porte de madame Émile de Girardin « M. Villemain a passé chez madame de Girardin pour avoir de ses nouvelles et la prévenir qu'il n'est mort ou imbécile qu'officiellement. » C'était la revanche de l'esprit, un moment perdu et bientôt retrouvé. Dans ce chapitre charmant, je me permettrai de compléter un détail et d'en contredire un

autre. M. Legouvé nous dit, page 131: «Jeune homme et homme, il avait adoré sa mère, vieille femme spirituelle, passionnée, fière de lui, jalouse de lui, mais si follement qu'elle lui fit manquer un mariage très avantageux, parce qu'elle trouvait son fils trop amoureux de sa fiancée. »

Ici je puis dire: « J'y étais. » — L'excellent et éminent docteur Double m'avait, en quelque sorte, adopté comme un enfant de la maison. Cette fiancée de Villemain, c'était mademoiselle Mélanie Double, pas jolie, mais excessivement spirituelle, et tellement grisée de l'idée de devenir la femme de M. Villemain, que cette griserie pouvait, contre toute vraisemblance être prise pour de l'amour.

Un soir, j'arrivai après le diner; les figures étaient allongées, rembrunies, et M. Ferdinand Bonnet, chantant la chansonnette en vogue : *C'est des bêtis' d'aimer comme ça !* ne réussissait pas à les égayer. Je remarquai quelques larmes dans les yeux de mademoiselle Mélanie. C'est qu'elle avait eu l'imprudence d'inviter une de ses amies, madame Claire M..., d'une beauté foudroyante, et que, depuis le commencement de la soirée, M. Villemain n'avait de regards, d'attentions et d'esprit que pour elle. Je fus forcé d'en conclure qu'il n'était pas amoureux; quelques jours après, lorsque sa vieille mère le menaça de se jeter par la fenêtre s'il donnait suite à ce mariage, la résignation filiale lui fut plus facile que M. Legouvé ne paraît le croire.

Franchissons maintenant un espace de vingt-neuf ans (mars 1859). Nous sommes aux Tuileries, par grand extraordinaire. MM. Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie française, Legouvé, chancelier, et Flourens, directeur, sont venus présenter à Napoléon III Victor de Laprade, élu en 1858, reçu le 17 mars 1859. La scène est piquante, et l'on me croira sans peine, si je dis que Laprade, en me la racontant ne cherchait pas à en émousser les piqûres. L'Empereur se faisant attendre, puis arrivant effaré, ahuri, le regard atone, ayant l'air de sortir des limbes, bredouillant avec un fort accent alsacien quelques mots inintelligibles, demandant au nouvel académicien quand il prononcerait son discours, rien n'y manquait. Mais la spirituelle réponse de M. Villemain : « Sire, nous avons tous du talent, » n'est pas possible, parce que la question de l'Empereur : « Avait-il du talent ? » ne l'est pas davantage. Laprade, successeur d'Alfred de Musset, n'a pas pu répondre qu'il succédait à M. Brifaut.

Or, si Napoléon III avait le droit d'ignorer l'auteur de *Ninus II*, perdu, comme son héros, dans la nuit des temps, il n'en était pas de même d'Alfred de Musset, appelé souvent aux Tuileries pour organiser des *saynettes* ou lire un nouveau proverbe. (Voir, dans les *Confessions* d'Arsène Houssaye, la lecture interrompue par l'entrée de M. de Rothschild.)

M. Legouvé, après avoir conté, avec tout son talent d'auteur dramatique cette scène impayable, ajoute : « Quelques jours plus tard, les journaux nous appri-

rent le mot de l'énigme; à cette même heure où l'Empereur nous avait fait attendre, il était en conférence avec M. de Cavour; c'est dans cet entretien qu'il décida la guerre d'Italie. Franchement il avait le droit d'être inexact. »

Ici je ne puis opposer qu'une objection et un doute. Ce n'est pas au palais des Tuileries, en mars 1859, c'est à Plombières, en juillet 1858, entre deux douches, qu'eut lieu l'entrevue de Napoléon III avec M. de Cavour, prélude de la guerre d'Italie; l'on se demande comment un tel élément de trouble et de ruine a pu sortir de ces eaux essentiellement calmantes et reconstituantes. De plus, on m'affirme que M. de Cavour n'était pas et ne pouvait pas être à Paris en mars 1859.

Ces doutes, j'en parle tout bas.
Plus loin, j'admire et je m'incline...
Ah! que ne pardonne-t-on pas
Pour Desdemone et pour Rosine?...

La voilà, Maria Malibran, la vraie, et non pas celle d'Alfred de Musset, dont les vers, trop vantés peut-être, me désolent (style Sarcey) par leurs métaphores incohérentes, leurs dures assonances et leurs rimes anémiques. En trois stances, je compte : Que ne l'étouffais-tu... Connaissais-tu... Que ne détournais-tu... Que ne t'occupais-tu... Que ne l'*imitais-tu*... Ne savais-tu donc pas... Ne *sentais-tu* donc pas (deux fois!...) Total : huit *tu* duriuscules, pour ne pas dire durs, en dix-huit vers. Et quelles rimes !

Ne sentais-tu donc pas que ta belle jeunesse
De tes yeux fatigués s'écoulait en *ruisseaux*
Et de ton noble cœur s'exhalait en *sanglots ?*
Quand de ceux qui t'aimaient tu voyais la tristesse,
Ne sentais-tu donc pas qu'une fatale ivresse
Berçait ta vie errante à ses derniers rameaux ?

Ce dernier vers est déplorable ; et quelles rimes, *ruisseaux*, *sanglots*, *rameaux !* Pourquoi pas *miséricorde* et *hallebarde?* M. Legouvé ne nous dit pas, mais nous laisse deviner que, dans ces stances célèbres, il n'y a pas un trait qui ne porte à faux. Lisez la page 264, que je voudrais pouvoir citer tout entière. Quelle vérité! quelle ressemblance! Comment ne s'était-on pas aperçu plus tôt de tout ce qu'il y avait à la fois de vulgaire et d'absurde à nous représenter cette jeune femme, de la forte race des Garcia, morte, à vingt-sept ans, en pleine jeunesse, en pleine sève, en pleine vie, pour avoir mis trop de son âme dans ses rôles ? — « C'est, nous dit spirituellement M. Legouvé, de la vérité d'oraison funèbre. » — « La mort, ajoute-t-il, a saisi la Malibran en pleine puissance d'elle-même. Elle n'est pas morte d'enthousiasme, elle est morte d'une chute de cheval. Je n'hésite pas à opposer ainsi brutalement la prose à la poésie. » Il faut relire tout ce chapitre, lumineux, éloquent, entraînant, pathétique. Et comme *la vraie mort* est racontée !

Resteraient Berlioz et Eugène Sue. Pour Berlioz, je craindrais de me répéter. Beaucoup moins lié que Legouvé avec l'auteur des *Troyens*, je le voyais bien

souvent dans l'intimité, grâce à notre ami commun, Joseph d'Ortigue. Eugène Sue est plus nouveau pour moi. Je ne l'avais jamais vu qu'au balcon de l'Opéra et du Théâtre-Italien, étalant des gilets d'une magnificence peu démocratique. Ce n'est pas en 1848, c'est en 1850, qu'il fut élu député. Nous n'étions pas alors aussi blasés qu'aujourd'hui en fait d'élections radicales, écarlates, socialistes, communistes, démagogiques, autonomistes, collectivistes, incendiaires, assassines et récidivistes. L'élection de l'élégant romancier, survenue après celle des citoyens Carnot, Vidal et de Flotte, fut une sorte de scandale : elle motiva la loi dite du 31 mai, qui ne fut appliquée qu'au profit d'un fabricant de chocolats, acheva de discréditer l'Assemblée législative, permit au prince Louis Bonaparte de marquer un premier point dans cette partie où il s'agissait pour lui, contre toutes les règles, d'écarter le roi, et ne fut peut-être pas étrangère à l'idée et au succès du coup d'État de décembre. Mais il est bien entendu que, dans ces pages si intéressantes, M. Legouvé néglige le personnage accidentellement politique, pour s'occuper surtout de l'homme et du romancier. Je vous recommande notamment la page 347. Le spirituel écrivain y dit la moitié de sa pensée — et le quart de la mienne — au sujet de M. de Balzac, que, sous bien des aspects, il juge inférieur à Eugène Sue. Ceci va me fournir le mot de la fin. Ils sont charmants, ces *Soixante ans de souvenirs*. Je les ai lus avec un vif plaisir ; mais ce plaisir serait allé jus-

qu'au ravissement si j'avais rencontré un peu plus souvent le bon Dieu parmi ces aimables païens du premier Empire, — et si M. Legouvé, inspiré par son amitié quasi fraternelle pour Eugène Sue, avait plus énergiquement déclaré que Balzac est un homme de génie, un observateur profond, un *voyant* extraordinaire, un alchimiste vertigineux, un prodige d'analyse, de physiologie, de pathologie, d'anatomie, de vivisection, mais qu'il est trop enclin à chercher midi à quatorze heures, constamment lourd, fréquemment obscène, souvent incompréhensible, maintes fois absurde, et presque toujours ennuyeux.

HISTOIRE

DE LA MONARCHIE DE JUILLET

par Paul Thureau-Dangin. (Tome troisième.)

I

Ce livre, un des plus remarquables qui aient paru depuis quinze ans, ne me plait pas seulement parce qu'il est signé d'un nom qui m'est cher, parce qu'il me remet en présence des maîtres de mon adolescence et de ma jeunesse, mais aussi parce qu'il justifie mon antipathie toujours croissante contre les abus du régime parlementaire.

Voilà un groupe d'hommes éminents, supérieurs, qui furent illustres avant d'être puissants; l'élite des intelligences dans un siècle qui finit mal, mais qui avait bien commencé. La plupart sont arrivés à la politique par l'histoire, et l'histoire leur a dit tout ce que la politique peut avoir de perfide, si on s'abandonne à ses séductions sans se méfier de ses pièges. Ils viennent d'assister à la révolution de Juillet; ils

savent, par expérience, avec quelle facilité le peuple de Paris soulève les pavés et chasse les dynasties; avec quelle nonchalance les bourgeois le regardent faire. Ils sont ambitieux, ce qui n'est un tort que lorsqu'on sacrifie son pays à son ambition au lieu de soumettre son ambition au service de son pays. Ayant pris part à l'emménagement de la monarchie de 1830, ils ont vu, presque jour par jour, cette monarchie naissante, fragile, lutter contre un nouvel embarras, traverser une nouvelle crise, conjurer un nouveau péril. Ils ont entendu les hurlements d'une multitude avide de sang, lors du procès des ministres. Ils ont prêté l'oreille au glas sinistre de Notre-Dame et de Saint-Germain-l'Auxerrois. Sous leurs yeux ont roulé dans la Seine, jetés pêle-mêle par des mains impies ou barbares, les vases sacrés, les ornements, les meubles et les livres de l'archevêché. Initiés aux secrets du gouvernement et même de la police, tout leur prouve que cette frêle royauté, qui est leur œuvre, ne tient qu'à un fil; que les sociétés secrètes et les sectes socialistes n'ont pas désarmé; que les colères légitimistes ne sont pas apaisées; que la révolution a été mise en goût plutôt que rassasiée par les journées dites *glorieuses*, et que partout, dans les bas-fonds ou les sous-sols de la société, s'aiguise un poignard, se charge un pistolet, s'organise une machine infernale, s'élabore une pensée de régicide.

Ils sont en possession de ce pouvoir qu'ils aiment avec passion et que leur ont livré des circonstances

si extraordinaires qu'eux-mêmes n'avaient osé ni les désirer ni les prévoir, et qu'ils s'en sont alarmés avant d'en jouir. Dans leurs songes les plus hardis, il leur eût été impossible d'imaginer une situation, un événement, un régime, un gouvernement, mieux appropriés à leurs vœux, à leurs sympathies, à leurs études, à leurs préférences, à leurs aptitudes, à leurs origines, au plein exercice de leurs facultés, de leurs opinions, de leur politique. Plus haut et plus à droite, ils auraient eu à se contenter de rôles secondaires; plus bas et plus à gauche, ils seraient débordés, submergés, engloutis, dévorés.

Nous voici en 1836; les plus mauvais jours sont passés. Les dangers imminents n'ont pas disparu, mais ils s'éloignent; les orages grondent dans le lointain, mais ils n'éclatent plus; les républicains ajournent leurs espérances; les émeutes ont cessé de figurer sur *la carte du jour*. On dirait un dogue qui montre encore ses dents, mais renonce à mordre. La monarchie, décidément fondée, n'a plus qu'à s'affermir, avec le concours de ceux qui l'ont aidée à naître, et qui ont tout intérêt à ce qu'elle vive après être née. Pour eux, ce serait le moment unique, impératif, d'oublier les petites querelles de préséance et d'amour-propre, d'effacer les dissidences et les nuances de détail, de s'unir étroitement pour contribuer ensemble à une œuvre qui, si elle eût réussi et duré, aurait été l'œuvre-maîtresse du siècle et aurait sauvé la France.

Eh bien, dans ce moment psychologique qui pou-

vait tout assurer ou tout perdre, savez-vous quelles étaient les deux idées dominantes des personnages dont je parle? 1° Étudier le croc-en-jambe le plus propre à faire choir le rival dont ils convoitent le portefeuille ; 2° ne redouter et ne combattre d'autre péril qu'une ingérence trop active de Louis-Philippe dans les affaires extérieures et intérieures d'un royaume où on lui permet bien de régner, mais non pas de gouverner. Les menaces du dedans et du dehors, la mauvaise humeur des puissances étrangères, l'agitation des peuples attendant que la France leur donne l'exemple de la révolte, le feu couvant sous la cendre, l'irritation des classes ouvrières s'apercevant que la révolution de 1830 leur a glissé entre les doigts; bagatelles que tout cela! Le gouvernement personnel, voilà le vrai danger. L'essentiel, c'est d'empêcher le roi, dont la politique n'est pourtant pas bien inquiétante, d'empiéter d'un millimètre sur les prérogatives de ses ministres et de la Chambre.

Ils invoquaient l'Angleterre; comparaison dérisoire! En 1688, lorsqu'une révolution ARISTOCRATIQUE, ménagère des institutions et des traditions du passé, renversa définitivement les Stuarts, les mœurs du temps autorisaient encore ces répressions violentes et sanglantes, impossibles sous Louis-Philippe à qui l'on permettait à peine de contresigner l'arrêt de mort de ses assassins. Le changement de dynastie s'était opéré *par en haut*, comme sauvegarde de la religion nationale, du maintien des lois, des privilèges de la no-

blesse, basés sur l'hérédité la plus immuable. En outre, le génie anglais est le contraire du nôtre, comme Shakspeare est le contraire de Racine. Le pauvre diable, errant sans pain et sans asile dans les quartiers mal famés de Londres, casse les vitres de l'hôtel de lord Wellington, crie famine, fréquente les *meetings*, prend part aux émeutes, a des bouffées de colère qui semblent devoir tout détruire. Mais son effervescence s'arrête au moment où le *God save the King* (ou *Queen*) serait contredit par une *Marseillaise*. Il est fier de son gouvernement, de sa suprématie maritime, des hommes illustres qui honorent son pays, fier des antiques races en qui se perpétue la vieille Angleterre, dont les beaux noms se substituent souvent sans jamais périr, et dont les domaines, vastes comme la moitié d'un de nos départements, lui paraissent des témoignages de stabilité quasi féodale. En Angleterre, on croirait que le lion ou le léopard populaire va tout dévorer, et, après des démonstrations tapageuses, il épargne ce qu'il pourrait anéantir. En France, un petit monsieur râpé, sans foi ni loi, griffonne une page féline sur la table d'un café ; et, entre les lignes de cet article, il y a une révolution radicale, laquelle, non contente de renverser une famille royale et de saccager un palais, ne se tient pour satisfaite que si l'on déclare non avenu tout notre passé jusqu'au moment où elle a démoli, ruiné, pillé, triomphé et régné. C'est que, en France, la démocratie, en attendant pire, avec ses instincts de destruction universelle, a été pour tout dans nos révolutions,

pour rien ou pour presque rien en Angleterre, lors de la révolution de 1688; et encore, combien n'a-t-il pas fallu d'années de lutte, de trouble, de malaise, de violences, d'incertitudes, avant d'arriver à ces perfections constitutionnelles qui permettent d'avoir un roi fou régnant sous d'habiles ministres!

On eût compris, excusé peut-être ces susceptibilités parlementaires, si la révolution de 1830 avait hissé sur le trône un prince jeune, aventureux, épris de gloire ou de gloriole, refusant de se résigner à être impopulaire, pressé de répondre aux dédains ou aux défiances des empereurs et des rois en tendant la main aux peuples, en soutenant la Pologne contre la Russie, l'Italie contre l'Autriche, — ou bien encore un prince tel que nous en avons connu, suspect de n'avoir accepté la royauté représentative qu'à titre provisoire et comme moyen de parvenir à la royauté absolue. Mais, d'une part, le politique le plus madré ou le plus vaniteux de cette époque — M. Thiers, par exemple, — ne pouvait se dissimuler que Louis-Philippe, par sa sagesse, sa vieille expérience, son humeur pacifique, sa résistance aux entraînements révolutionnaires et aux aventures internationales, son peu de goût pour le panache, son habitude de ne rien sacrifier au *paraître*, ses allures de bonhomie bourgeoise, relevées et ennoblies par l'honneur d'être un Bourbon *quand même*, avait plus fait, à lui tout seul, pour l'apaisement de l'Europe et l'établissement de la monarchie, que tous ses conseillers et tous ses ministres; d'autre

part, que Louis-Philippe, l'homme le plus spirituel de son royaume, avait, en effet, assez d'esprit pour comprendre qu'il perdrait tout en cessant d'être un modèle de souverain constitutionnel pour devenir une caricature de tyran.

Ce troisième volume s'ouvre avec le premier ministère de M. Thiers, *dit* du 22 février, et se termine, en Algérie, en face d'Abd-el-Kader, toujours prêt à recommencer (1836-1839). Cette période de trois années est fertile en événements, en épisodes de divers genres : attentat d'Alibaud, de qui je m'étonne que la statue ne soit pas encore votée par le conseil municipal de Paris; chute de M. Thiers, qui, sous Louis-Philippe, donna constamment à la galerie le droit de se demander s'il était plus nécessaire qu'impossible ou plus impossible qu'inévitable; Louis Bonaparte à Strasbourg; l'avènement du ministère Molé, qui fut la lune de miel de la monarchie de 1830, avec tout ce qui aurait dû lui rallier les hommes d'ordre et de bon sens; lune de miel qui coïncida avec une autre et s'éclaira de ses doux rayons; le mariage du duc d'Orléans avec la princesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin, époux dignes l'un de l'autre, desquels un témoin peu suspect, le paysagiste Paul Huet, républicain, choisi par le duc pour donner des leçons à la princesse, me disait au retour de chaque séance : « Ménage délicieux! On ne sait lequel des deux est le plus charmant! » — les fêtes de Versailles; l'inauguration du musée impliquant l'aveu spirituel que les

grandeurs du dix-septième siècle ne pouvaient être renouvelées qu'en peinture; puis un chapitre que l'auteur a dû écrire avec amour en songeant aux saints et aux saintes de sa famille: le mouvement religieux et, un peu plus tard, les progrès de la paix religieuse; puis la fatale coalition, organisée pour renverser le ministère Molé, et où figurèrent MM. Guizot, Thiers, Odilon Barrot, Rémusat, Berryer, J.-B. Teste, Duvergier de Hauranne; la coalition, que Paul Thureau a retracée avec une *maestria* incomparable, et qui dut peser comme un lourd remords sur la conscience des grands coupables; car, par cette alliance de toutes les ambitions et de toutes les vanités, préférées à la dignité de leurs convictions et aux intérêts de la France, ils prouvaient ce que valaient, à leurs yeux, l'honneur, la foi jurée, le patriotisme, l'unité d'une vie politique, la stabilité du trône qui les abritait, les principes du gouvernement qu'ils avaient fondé. Ils nous fournissaient, à nous, légitimistes, un prétexte spécieux pour dire aux spectateurs de cette triste comédie : « Vous voyez bien! ils n'ont pas de convictions, parce que leur monarchie n'a pas de racines. Ils jouent avec leurs opinions comme avec les pièces d'un échiquier, qui passent indifféremment de droite à gauche pour faire échec au roi; il y a de la bâtardise dans leur politique comme dans la dynastie qu'ils ont bâtie sur le sable et qu'ils s'amusent à ébranler pour le bon plaisir de leur orgueil. Nous seuls pouvons vous apporter ce qui leur manque. »

Les coalisés discréditaient en leur personne ce qu'ils

étaient si intéressés à affermir. Ils méritaient que Royer-Collard, reniant ces disciples qu'il appelait ses écoliers, adressât à ses électeurs de Vitry-le-Français ces paroles sévères : « L'agitation produite par la révolution de Juillet, chassée des rues où elle a été réprimée, s'est réfugiée, s'est retranchée au cœur de l'État : là, comme dans un lieu de sûreté, elle trouble le gouvernement, elle l'avilit, elle le frappe d'impuissance et, en quelque sorte, d'impossibilité. Sous les voiles trompeurs dont elle se couvre, c'est l'esprit révolutionnaire; je le reconnais à l'hypocrisie de ses paroles, à la folie de son orgueil, à sa profonde immoralité. Au dehors, la foi donnée ne l'oblige pas; pourquoi la Charte jurée l'obligerait-elle davantage? Cependant les institutions fatiguées, trahies par les mœurs, résistent mal; la société appauvrie n'a plus, pour sa défense, ni positions fortes, ni places réputées imprenables..... Voilà que le trône de Juillet est attaqué, je voudrais ne pas dire ébranlé, ce trône que mes mains n'ont point élevé, mais qui reste aujourd'hui, je le reconnais, notre seule barrière contre d'odieuses entreprises. »

Ainsi les plus sages esprits de cette époque eurent un pressentiment, qui devait, neuf ou dix ans plus tard, se traduire en fait. Organisée par MM. Thiers, Guizot, Odilon Barrot et Berryer, la coalition fut le prélude de la révolution de février, qui bafoua M. Thiers, hua M. Odilon Barrot, mystifia M. Berryer, et fut cause que Sainte-Beuve put écrire un jour,

dans ses inappréciables *Cahiers*, cette phrase étonnante : « Et ce Guizot! plus bête que Polignac!!! »

Ce que je ne me lasse pas d'admirer dans le livre de Paul Thureau-Dangin, c'est la puissance d'intuition, l'espèce de seconde vue avec laquelle il s'est approprié des documents inédits, et, à force de les faire siens, est devenu le contemporain des événements qu'il raconte, des fautes qu'il juge, des figures qu'il peint. Il n'était pas né pendant cette courte période qui va de 1836 à 1839; et cependant quelle vie, quel feu, quelle vérité dans ses récits! quelle ressemblance dans ses portraits! On dirait qu'une baguette magique l'a transporté dans ce monde politique où on ne se doutait assurément pas, en 1838, de ce que nous aurions à voir et à subir en 1886, de la collection d'intrigants, de gredins, d'imbéciles, de fripons, de voleurs, de farceurs, de pillards, de tyranneaux, de grotesques, d'affamés, de sous-vétérinaires, de chenapans et de scélérats, à laquelle cinq ou six hommes supérieurs peuvent préparer les voies en se coalisant.

Ici, je n'aurais que l'embarras du choix. Une circonstance particulière me décide à choisir le portrait de M. Duvergier de Hauranne :

« Dans l'opposition où il s'engageait avec tant de conviction, M. Duvergier de Hauranne apportait des qualités rares d'action, une énergie infatigable, une ténacité que rien ne rebutait, un courage qui allait toujours droit au but, sans crainte ni de déplaire aux autres, ni de se compromettre lui-même. Orateur de

second rang, ses discours, bien que nourris d'idées, hérissés de traits acérés, manquaient un peu de souffle et de chaleur. Mais, la plume à la main, c'était un polémiste remarquable, d'une langue serrée, ferme, précise, tranchante, avec je ne sais quoi d'un peu âpre qui trahissait en lui le petit-neveu de Saint-Cyran. Dialecticien redoutable, implacable, railleur à froid, il excellait à manier cette arme de la brochure, alors en faveur, aujourd'hui démodée. C'était surtout un merveilleux agitateur parlementaire : voyez-le descendre de banc en banc, pendant les séances, ou circuler dans les couloirs, la fièvre du combat dans les yeux, le geste affairé, saccadé. Il négocie des alliances, dresse des plans de bataille, colporte des mots d'ordre, gourmande la mollesse de ceux-ci, attise la colère de ceux-là, ramasse les soldats pour les pousser au feu, souffle et entraîne les chefs, tient chacun en haleine, les pénètre tous de sa vaillance — et aussi de sa passion. »

Que deviennent, pendant ce temps-là, la solidité du trône, le prestige de la couronne, le réveil des factions, la tranquillité du pays, le vrai patriotisme qui consiste à considérer, avant tout, si notre passion personnelle n'est pas de l'égoïsme et ne doit pas nuire à la France? Le 24 février se chargera de nous répondre. En attendant, ne vous semble-t-il pas que cette page admirable s'accorde avec le mal que je disais tout à l'heure du régime parlementaire et de ses abus? Nul ne l'incarna plus complètement, avec plus d'intensité, de fougue et de violence que le petit

neveu de Saint-Cyran. M. Duvergier de Hauranne fut, à vrai dire, le parlementarisme fait homme. Je ne l'ai rencontré qu'une fois ailleurs que dans la rue, où je crois le voir encore, tel que Paul Thureau l'a si merveilleusement décrit : marchant au pas accéléré, comme si de la rapidité de sa marche dépendait le salut du pays ou de l'opposition dynastique; tenue anglaise, chapeau gris, pantalon gris, guêtres grises, lunettes et parapluie. Cette rencontre unique en valait mille. C'était en prison, dans une prison comme il y en a peu, où le prisonnier gémissait, non pas sur la paille humide des cachots, mais sous des lambris dorés, sous des voûtes couvertes de peintures par d'habiles artistes; où il se trouvait en excellente compagnie, et pouvait sans scrupule fraterniser avec d'autres repris de justice, répondant aux noms de Léo de Laborde, Alfred Nettement, Bixio, Creton, Rémusat, etc.

Vous avez déjà deviné qu'il s'agit des lendemains du *Crime de décembre*, et que ces messieurs étaient incarcérés à Vincennes, dans les appartements particuliers du duc de Montpensier; procédé expéditif, méthode charitable, adoptée par M. de Morny dans l'intérêt de ces martyrs de la légalité. — « De cette façon, disait-il, ils sont dispensés de faire des sottises. Ils gardent vis-à-vis leurs commettants tout le prestige de l'héroïsme et, vis-à-vis le gouvernement, tous les bénéfices de la sagesse. »

Ce jour-là, — 6 décembre 1851, — j'étais allé visiter dans leur *prison* Léo de Laborde, mon vaillant

ami, et Alfred Nettement, rédacteur en chef de *l'Opinion publique*, qui dut à ce mémorable épisode l'honneur de périr de mort violente au lieu de mourir d'inanition. Nettement me prit à part, et me dit : « Le plus à plaindre de nous tous, c'est M. Duvergier de Hauranne. Il est effroyablement myope, et, avant-hier, à Mazas, il a failli manger sa soupe dans un crachoir, qu'il prenait pour une écuelle. Il est riche, il a deux valets de chambre, deux cautères, et c'est moi qui, ce matin, me suis vu forcé de les lui panser. » — La tentation était trop forte. — « Je ne le plains pas, répliquai-je ; son infirmier *pense* si bien ! » — Puisque je suis en train de citer des *mots* suggérés par M. Duvergier de Hauranne, en voici un de M. Sauzet, alors président de la Chambre des députés. (1838-1839). — M. Duvergier de Hauranne venait de publier un article violent dans la *Revue française*, et il en préparait un autre. — « L'article va paraître ; j'ai vu la copie, disait M. Saint-Marc Girardin à M. Sauzet, au commencement d'une séance. — Et moi, je vois le *brouillon* », répondit le président : — M. Duvergier de Hauranne venait d'entrer dans la salle.

Mais laissons-là ces sornettes. Paul Thureau et son livre méritent mieux. Dans un second chapitre, j'aborderai quelques-uns des points culminants de ses récits. Partout nous le trouverons au niveau de sa tâche si difficile et si considérable ; aussi spirituel et beaucoup plus sage que les personnages dont il parle. Il excelle tellement dans le portrait, que je ne puis résister à l'envie de citer celui de M. Charles de Rémusat, com-

mentaire vivant du mot tant de fois répété : « L'esprit sert à tout et ne suffit à rien. »

« Que lui avait-il manqué pour jouer sur la scène parlementaire un de ces premiers rôles auxquels il semblait, plus que tout autre, destiné par les qualités et la culture de son esprit, comme par sa situation et ses amitiés ? Dira-t-on que certains moyens de l'orateur lui manquaient ? dira-t-on que sa délicatesse affinée répugnait aux vulgarités qui abondent dans la politique ou aux lieux communs dont se compose, pour une bonne part, l'éloquence de la tribune ? Tout cela peut être vrai, mais n'est pas une explication suffisante. La cause principale était dans cette nature d'esprit que nous avons eu déjà occasion d'analyser, dans ce mélange de curiosité audacieuse et de volonté nonchalante, dans ce scepticisme souriant et railleur, se prenant à tout et ne s'attachant nulle part, interrogeant sans affirmer, et s'arrêtant à de telles objections, que la conclusion devenait impossible. Un tel homme pouvait être un brillant causeur, non un orateur : pas d'éloquence sans parti pris de conviction ou de passion. Encore moins se le figurait-on homme de pouvoir et d'action. Il assistait à la politique plus qu'il n'y prenait part, devisant agréablement sur les sottises de tous, princpialement sur celles de son parti, peu populaire auprès de la foule qui devinait dans son sourire beaucoup de moquerie et de dédain, et n'étant regardé déjà par ses amis eux-mêmes que comme un « amateur blasé ». — « Le premier des amateurs en tout, » disait Royer-Collard, dont il

devait être le successeur à l'Académie française. »

L'Académie ! Elle a décerné au livre de Paul Thureau le grand prix Gobert, le plus beau diamant de ses couronnes. Elle a deux manières de témoigner son estime aux écrivains éminents qui en sont dignes ; d'abord ses récompenses, puis ses votes. Voilà la première manière ; à quand la seconde ?...

II

En retrouvant dans le premier chapitre, le nom de M. Thiers et l'histoire de son ministère du 22 février 1836, l'envie nous prend, naturellement, de reconstituer, de recomposer, non pas *disjecti membra poetæ*, — (personne ne fut moins poète que M. Thiers), — mais les phases diverses de cette longue carrière.

En 1836, M. Thiers a 39 ans. Il n'est encore qu'un parvenu, ou, si vous le voulez absolument, un *homme arrivé*. En 1871, il est plus qu'un politique, plus qu'un homme d'État : — il est l'arbitre des destinées de la France. Il ne tient qu'à lui d'être le distributeur d'une couronne, presque un souverain ; car vienne une prochaine édition de l'*Almanach de Gotha*, ce bourgeois d'Aix-en-Provence, cher au bourgeois de Paris, y figurera à côté des empereurs, des rois, des princes et des princesses par droit de naissance.

Pourtant, regardez-y de près ; c'est le même homme ; rêvant de *faire grand*, et restant petit, parce que la petitesse — je ne dis pas la bassesse — de son caractère et de son âme contrarie sans cesse ses vel-

léités de grandeur; rapportant tout à lui, et ne méritant le titre de patriote que quand les caprices du hasard mettent son patriotisme d'accord avec son égoïsme; redoutant, chez le Roi, sans qui il ne serait encore qu'un journaliste factieux, l'abus du gouvernement personnel, et refusant de s'apercevoir qu'il ne l'interdit à Louis-Philippe que pour l'exercer lui-même; capable de calculer admirablement les chances, incapable de mêler à ses calculs un sentiment d'abnégation, une pensée de dévouement; trop enfermé dans son ambition, ou, comme dirait un Allemand, dans son *Moi*, pour comprendre qu'il y a des situations exceptionnelles qui élèvent le devoir au niveau de la puissance, que l'honneur n'est pas toujours du même côté que le pouvoir, que l'histoire est rarement du même avis que la politique, et qu'il y aurait plus de gloire à rétablir une monarchie qu'à l'escamoter; plus populaire, en définitive, que ses rivaux ou ses adversaires, parce que notre malheureux pays est fatalement enclin à se payer d'apparences, et que l'auteur du *Consulat et de l'Empire* a su, mieux que personne, deviner et flatter chez nous cette singulière alliance de l'imagination et du bon sens; l'imagination qui voudrait des récidives de victoires et de conquêtes, le bon sens qui apprécie les douceurs du bien-être et de la paix; à peu près comme le célèbre Tartarin de Tarascon, réunissant dans un seul type don Quichotte et Sancho Pança.

Dès cette époque lointaine, M. Thiers, ministre

traitait la France comme un convalescent à qui l'on permettrait de humer la fumée d'un bouillon sans l'avaler. Retenu par la sagesse du roi, trop avisé lui-même pour se lancer à corps perdu dans les aventures, il en donnait l'illusion, l'avant-goût, la sensation préventive, la première bouchée, à une nation inconséquente, ingrate envers son gouvernement, qui, en lui donnant le bonheur, la laissait sur son appétit de gloire. M. Thiers trompait sa faim ; il s'esquivait au moment de la satisfaire ; il s'arrangeait alors pour que l'on attribuât sa retraite au chagrin d'être arrêté, dans sa distribution d'appétissants hors-d'œuvre, par une volonté supérieure à la sienne. Généralement, il s'emparait d'une question plus ou moins palpitante d'actualité ; il la faisait sienne, sous prétexte d'ennoblir et d'illustrer notre politique accusée par les badauds de rester trop terre à terre, et il ne la lâchait qu'en lâchant son portefeuille.

En 1836, c'était la question d'intervention en Espagne. Entre le roi qui ne la voulait pas et M. Thiers qui la voulait ou avait l'air de la vouloir, l'accord ne pouvait être durable. D'ailleurs, Louis-Philippe pouvait bien se vanter — et à très juste titre — de n'avoir pas de favori ; mais il ne lui était pas défendu d'avoir des antipathies et des préférences. Le libéralisme des opinions n'implique pas la vulgarité des manières ; on peut être, des pieds à la tête, un type de Roi constitutionnel, et ne pas aimer certaines familiarités de langage et d'attitude ; on peut subir l'inconvénient d'être

de la branche cadette, et se souvenir qu'on n'en est pas moins de la Maison de Bourbon. J'imagine que ce ministre de fraîche date, de piètre origine, d'allure et de physionomie bourgeoises, dressé sur ses ergots, s'exagérant son importance, suffisant dans tous les sens du mot, toujours prêt (la phrase est du Roi lui-même), *à tirer à lui la couverture* et à prendre des poses de maire du palais, devait mettre martel en tête de Louis-Philippe et lui déplaire ainsi qu'à toute la famille royale et aux dévoués serviteurs de la jeune Monarchie. Au surplus, je n'ai pas besoin d'imaginer. Il m'a suffi, une fois dans ma vie (1867), non pas de causer avec M. Thiers, mais de l'entendre discourir sur l'ensemble de sa vie publique, encore destinée à tant d'imprévu, pour deviner aisément que son opposition meurtrière contre Charles X, *pécheur repentant* (*sic*), n'avait été qu'affaire de position, d'ambition et de politique, et que ses rancunes contre Louis-Philippe s'expliquaient par des griefs plus intimes et des animosités plus personnelles.

M. Thiers ne se soumet pas, mais se démet. Nous voici en présence de MM. Molé et Guizot, dont l'union aurait pu tout sauver, dont la rupture perdit tout.

Il est bien entendu que la page que je viens d'écrire n'est qu'une pâle lithographie d'après un tableau de maître; il me semble que Paul Thureau s'est surpassé à propos de M. Molé et de son ministère.

Moi aussi, quoique je sois un bien chétif person-

nage, je me permets d'avoir une préférence parmi les hommes d'État contemporains; cette préférence, c'est M. Molé, et ce n'est pas le chapitre III du volume de Paul Thureau qui me fera changer d'opinion. M. Molé est mort à la fin de 1855; Paul Thureau sortait à peine de l'adolescence, et il posséde à un tel degré le sens, l'intuition, la divination historiques, qu'il peint le ministre du 15 avril 1837, comme s'il l'avait particulièrement connu. Remarquez que, de tous ses collègues, antagonistes, devanciers, ou successeurs, M. Molé est le seul qui n'ait pas contribué à la chute de quelque rouage essentiel dans la grande machine politique et sociale. Rien de curieux comme le sans-façon avec lequel ces illustres conservateurs parlent des circonstances où ils ont détruit au lieu de conserver. Chateaubriand, dans une des pages les plus orgueilleuses de ses coupables *Mémoires*, après avoir conté comment il se vengea de sa brusque destitution du 6 juin 1824, et comment sa vengeance fut pour beaucoup dans la Révolution de Juillet, conclut ainsi : « Après tout, c'est une monarchie tombée; il en tombera bien d'autres. »

Un domestique dévoué, qui briserait un vase de Sèvres ou un lustre, témoignerait plus de repentir et de regret. M. Guizot avoue quelque part qu'il s'était peut-être un peu trop hâté de déclarer impossible, en juillet 1830, le maintien de la couronne sur la tête innocente du duc de Bordeaux avec le duc d'Orléans pour régent du royaume. Il n'avoue pas, mais l'évidence crie tout le mal que fit à la Monarchie de

1830 la coalition dont il fut le promoteur et le chef. L'ambition de M. Thiers a, je le répète, servi de dissolvant à tout ce qu'il a touché: Restauration, trône de Louis-Philippe, Empire et jusqu'à cette Assemblée monarchique du 8 février 1871, qu'il a, en réalité, dissoute en l'empêchant d'accomplir la tâche pour laquelle nous l'avions élue. On n'a pas oublié l'*Alea jacta est!* de Lamartine, jouant sur un coup de dés l'avenir de la France et de l'Europe. Louis Bonaparte dont nous allons dire un mot tout à l'heure, joue, lui aussi, la France en trois parties liées: à Strasbourg, où il perd; à Boulogne, où peu s'en faut qu'il ne perde à la fois son enjeu et sa personne, et au 2 décembre, où il fait sauter la Banque, en attendant qu'il saute lui-même. Gambetta, dictateur, prolongeant pour le bon plaisir de son orgueil une lutte désespérée, sans autre issue qu'une épouvantable aggravation de nos désastres et supprimant les élections en novembre 1870... Mais arrêtons-nous: il faudrait descendre trop bas, même pour critiquer les héros du 4 septembre, les chefs de la République actuelle. Ils échappent à la discussion par le mépris, et le dégoût; ce ne sont pas des politiques, pas même des politiciens; ce sont des hommes de proie. Ce n'est pas un groupe, c'est une bande.

M. Molé n'eut jamais sur la conscience ces sacrifices de la patrie à l'individu. Il avait servi l'Empire et la Restauration avec loyauté, avec sagesse, sans courtisanerie, en se prêtant sans se donner; nuance délicate que doit toujours observer un homme d'esprit

en des temps variables comme le nôtre; ce ne fut pas pour lui un médiocre honneur, que Napoléon, assez mal élevé, dit-on, mais capable d'apprécier chez autrui les signes d'une éducation supérieure, prît plaisir à sa conversation, de même qu'il goûtait celle du comte Louis de Narbonne, délicieux causeur d'ancien régime. M. Molé ne crut pas avoir à se reprocher le *cynisme d'une apostasie* en se ralliant à la monarchie de 1830. Ce dut être pour Louis-Philippe un allégement de ses anxiétés royales, de n'avoir plus à subir ces familiarités, ces rudesses, ces rugosités révolutionnaires, démocratiques ou bourgeoises, qui furent probablement le silice des premières années de son règne. Avec M. Molé, il était sûr de n'avoir pas à entendre, comme le bruit des clous d'un soulier ferré: « Sire, nous ne serons jamais d'accord sur cette question, » et de n'avoir pas à répondre: « — Je le pensais, monsieur Dupin, mais je n'aurais jamais osé vous le dire. »

Impossible de rien ajouter aux pages exquises où Paul Thureau nous peint ce galant homme que l'on avait pu aussi appeler un homme galant, et qui, si on le déclara passé maître dans la grande intrigue, c'est-à-dire, je le suppose, dans la grande politique, eut au moins le mérite de rester au-dessus des petites roueries parlementaires, des commérages de coulisses et de couloirs et, en s'occupant des cordages, de négliger les ficelles. Louis-Philippe, dans ses rapports immédiats et quotidiens avec ses ministres, s'était

rarement trouvé à pareille fête. Son esprit très français, légèrement voltairien, ne se sentait pas à l'aise avec les doctrinaires tels que M. Guizot, en qui se combinaient la rigidité calviniste, la physionomie genevoise, l'orgueil d'une vertu hautaine, d'une raison trop sûre d'elle-même, et la perpétuelle envie d'ériger sa doctrine en dogme. Les fées sérieuses qui avaient richement doté le berceau du duc de Broglie avaient oublié de mettre des fleurs dans leur corbeille et d'ajouter le superflu au luxe du nécessaire. Le noble duc n'était pas aimable ; il n'avait jamais sacrifié aux Grâces; il manquait de liant, et sa gaucherie ombrageuse, chez un homme d'une aussi haute valeur, prenait aisément un air de fierté embarrassant pour son interlocuteur, fût-il roi constitutionnel. M. Thiers, nous l'avons dit, apportait dans ses relations ministérielles tant de suffisance, qu'on était tenté de le trouver insuffisant. M. Molé offrait au Roi l'avantage de n'être ni doctrinaire, ni dogmatique, ni méticuleux, ni parvenu, de s'être formé à la grande école de Napoléon, sans en garder une humeur belligérante qui aurait pu troubler le rôle pacifique de Louis-Philippe. On a pu dire de Napoléon Bonaparte, que son prodigieux génie était mal équilibré, que, à force d'avoir dompté l'invraisemblable, il en était venu à se croire arbitre de l'impossible. Il n'en est pas moins vrai que les hommes qu'il avait *dressés* à son école, ou, si vous voulez, sous son joug, — les Montalivet, les Daru, les Pasquier, les Molé, — se reconnaissaient à je ne sais

quelle étiquette où le bon sens s'était inscrit à côté de la discipline, où l'amour de l'ordre s'unissait à la haine des utopies, où la netteté des idées s'accordait avec la fermeté des actes. En 1846, lorsque M. Molé, retiré de la politique, répondit, à l'Académie française, au discours de réception de ce pauvre Alfred de Vigny, aussi chimérique que grand poète, on s'aperçut, dès les premières phrases, qu'il portait encore cette ineffaçable empreinte. Il réhabilita, contre l'auteur de *Cinq-Mars* et de *la Canne de Jonc*, la politique de Richelieu et le génie de Napoléon. Il ne permit pas que l'estampille académique accréditât une légende insensée, d'après laquelle Étienne, l'homme d'esprit à tout faire, souple et servile sous l'Empire, libéral et hardi sous les Bourbons, rédacteur de la fatale Adresse des 221, directeur, pendant les Cent-Jours, du *Journal des Débats* confisqué aux Bertin, — aurait eu l'honneur d'être une victime du despotisme impérial.

C'est le 30 octobre de la même année 1836, qu'eut lieu l'échauffourée de Strasbourg ; folie, extravagance, absurdité, crime peut-être, qui a malheureusement prouvé, par ses suites, la supériorité d'un aventurier qui se remue sur un prétendant qui ne bouge pas ; je n'en parle que pour remarquer que Paul Thureau y a trouvé l'occasion de peindre en maître ce prince qui n'était alors que le prince Louis Bonaparte, et qui, depuis lors, s'appela l'empereur Napoléon III. — « Comme tous les exilés, il était plein d'illusion sur ses chances. Les politesses que lui faisaient cer-

tains ennemis impatients ou dépités de la Monarchie de Juillet, tels que Carrel, la Fayette, Chateaubriand (hélas, oui!); la part de bonapartisme qui se mêlait à l'opposition de gauche (hélas, oui!); les honneurs tant de fois rendus par le gouvernement à la mémoire de Napoléon, l'écho que ce nom prestigieux trouvait encore dans l'imagination populaire, tout cela servait à entretenir et à exagérer ses illusions. Rêveur taciturne, utopiste flegmatique, fataliste en même temps que sceptique, téméraire quoique indolent, esprit confus et cependant possédé par une idée fixe, ce « doux entêté », comme l'appelait sa mère, avait dans son étoile, dans la puissance de son nom, dans la mission de sa race, dans le droit de son héritage, une foi superstitieuse que l'on eût volontiers qualifiée de folie, si l'événement n'avait fini par lui donner raison. Tempérament de joueur, s'il en fût, il était résolu, sans se laisser jamais démonter par aucune perte, à mettre indéfiniment tout son enjeu sur le même numéro, jusqu'à ce qu'il sortît. Du reste, sur les moyens d'arriver, sur l'emploi de la fourberie ou de la violence, aucun scrupule. Dès la première heure de sa vie publique, il s'était montré homme de conspiration et d'aventure; tel il devait rester jusque sur le trône. »

M'accuserez-vous de manquer à la charité chrétienne, et d'empiéter sur la police des mœurs, si je relève ici un détail dont je suis peut-être seul à me souvenir? — « Le lieutenant-colonel Taillandier accourt avec d'autres officiers, rassemble ses hommes

et, d'une voix brève, énergique, les avertit qu'on les trompe...

Ce lieutenant-colonel Taillandier était le mari.... de la sœur... de M. Alphonse Gent, aujourd'hui sénateur de Vaucluse.... Pas un mot de plus!

Je glisse, faute d'espace, sur deux épisodes du plus vif intérêt; l'amnistie et le mariage du duc d'Orléans. L'amnistie! ce mot suspect me rappelle un souvenir personnel. Une seule fois, en avril 1854, à la suite d'un article sur les jésuites et le R. P. de Ravignan, qui avait effarouché quelques gallicans empaillés, lecteurs de *l'Assemblée nationale*, j'eus l'honneur d'être présenté à M. Molé, qui m'avait approuvé sans réserve. Ce qui, dans ce magnifique hôtel séculaire de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, me frappa le plus après l'exquise bienveillance et la distinction suprême du maître de la maison, ce furent deux chefs-d'œuvre d'Ary Scheffer, *Faust et Marguerite*, et *Marguerite au rouet*. En les offrant au président du Conseil de 1837, le duc d'Orléans avait fait graver sur les larges cadres d'or : « Offert à monsieur le comte Molé, en reconnaissance de ses heureux efforts pour obtenir l'amnistie. » — A cette heure de trêve et d'apaisement, prélude de son mariage, le généreux prince aurait voulu que tout le monde, même les coupables, même les factieux, même les ennemis, s'associât à son bonheur. Cette douce lune de miel dont je parlais l'autre jour, lui devenait encore plus chère, si ses rayons pénétraient jusque dans les geôles. Songez donc! Pour un prince placé dans la situation où se

trouvait le duc d'Orléans en 1837, et où les exigences de la politique, les combinaisons de la diplomatie, pouvaient le condamner à faire de son mariage le contraire d'un roman, quelle aubaine, quelle délicieuse surprise d'avoir l'amour par surcroît, et de se dire que, si le cœur avait été consulté, il n'aurait rien demandé de plus, rien donné de mieux! Cette famille d'Orléans possédait un tel trésor de vertus et d'affections domestiques, qu'elle avait de quoi en distribuer à ses filles adoptives. En les faisant siennes, elle les rendait capables de ressentir et d'inspirer ces délicatesses de sentiment qui font du mariage un paradis. Les tendresses conjugales s'épanouissaient si naturellement dans cet intérieur royal où le père et la mère donnaient l'exemple, qu'il suffisait d'y entrer pour se mettre à l'unisson. On eût dit des fleurs de pur amour et de chasteté souriante dont l'odeur saine se communiquait à quiconque acquérait le droit d'en effleurer la tige, d'en aspirer le parfum. Et voilà la famille que nous avons détrônée et bannie au profit des citoyens Flocon, Caussidière et Sobrier d'abord, puis au bénéfice des sieurs Jules Favre, Grévy, Basly, Barodet, Jules Ferry, Clémenceau, Lockroy et Brialou !

Combien je sais gré à Paul Thureau d'avoir attendri la gravité de son style pour retracer en des pages charmantes cette idylle qui devait si vite se changer en élégie! Pour le lecteur obsédé par le souvenir de la tragique catastrophe du 13 juillet 1842, ce charme s'entremêle de la tristesse qui s'attache à toutes

les affections et à toutes les joies humaines. Il n'en est que plus pénétrant, parce qu'il ne s'accorde que mieux avec la fragilité et la brièveté des félicités d'ici-bas. La duchesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin avait répondu aux objections qui ne manquent jamais en pareil cas, et que suggéraient les périls accumulés autour de la Royauté de 1830 : « J'aime mieux être un an duchesse d'Orléans, en France, que de passer ma vie à regarder ici, par la fenêtre, qui entre dans la cour du château. » C'est à ce sentiment, où l'ambition la plus légitime s'ennoblissait de courage et d'amour pour la France, que répondait Jules Janin, presque sérieux ce jour-là, lorsqu'il écrivait : « Oui, princesse, votre bonheur est à nos yeux un titre de plus : nous vous aimons d'avoir aimé la France avant d'être Française comme nous ! »

Un an ! Elle en eut cinq ; après quoi, elle fit ses premiers pas sur cette voie douloureuse que notre siècle a peuplée de veuves en deuil, de mères orphelines, de souverains et de princes découronnés. Un jour, cette Française d'adoption et de cœur eut la douleur de voir le plus grand de nos poètes lui préférer MM. Bocage et Étienne Arago, et la consolation de se dire que, si son mari avait vécu, les choses se seraient passées autrement. Elle mourut, jeune encore, enveloppée dans sa douleur conjugale et maternelle, sans autre indemnité que d'inspirer à une femme d'un esprit supérieur une biographie digne d'elle.

Je ne sais pas moins de gré à Paul Thureau d'avoir rappelé le succès unanime qu'obtinrent le duc d'Or-

léans et son frère le duc de Nemours, lorsqu'ils visitèrent les diverses cours d'Allemagne et d'Autriche, pour se faire connaître avant de se faire épouser; succès d'autant plus flatteurs qu'ils rencontraient dans ces antiques chancelleries et auprès de ces vieux diplomates d'ancien régime, des préventions plus défavorables. Le duc d'Orléans, tel que je me le représente d'après l'admirable portrait de M. Ingres, offrait le type accompli du prince français, très français et très moderne, très dégagé du formalisme des traditions surannées, mais conservant assez de dignité princière pour tenir à distance l'insolence et la familiarité démocratiques. C'est le *cœur léger*, que Paul Thureau a pu écrire ce chapitre. Moi, je n'ai pu le lire sans remords. A cette même époque, nous nous amusions à appeler le duc d'Orléans *Rosolin*, *Grand-poulot* , et cela nous semblait infiniment spirituel. On peut se consoler d'être malheureux, ruiné, vaincu, persécuté, opprimé, bafoué, de subir un gouvernement que ne supporteraient pas les Peaux-Rouges et les Muscogulgues; on ne se console pas d'avoir été bête.

L'espace me manque pour parler convenablement de deux plus intéressants chapitres de ce livre magistral; la coalition, et les progrès de la paix religieuse. J'ai déjà dit, en m'appuyant sur le témoignage de Paul Thureau, ce que fut la coalition, quelles furent ses conséquences. Ce qu'elle fut? Le *Journal des Débats* devançait et résumait l'opinion des hommes sages et prévoyants lorsqu'il s'écriait : « Vous pour-

rez avoir encore notre concours; vous avez à jamais perdu notre estime! » — Ses conséquences furent fatales et logiques. Aveuglés par des passions que ne devraient pas connaître les vrais politiques, ses chefs discréditaient les institutions que, à l'origine ils s'étaient chargés d'affermir, et encourageaient le pays à mépriser ce qu'ils rendaient méprisable. La France — et elle n'y était que trop disposée — pouvait désormais se dispenser de respecter ce qu'ils ne respectaient pas eux-mêmes. On eût dit des augures raillant le culte qu'ils prêchaient, de mauvais prêtres jouant avec les vases de l'autel qui les faisait vivre. Les élections, en trompant les espérances de M. Molé, purent l'amener à donner sa démission, le 8 mars 1839. Mais tout l'honneur du combat fut pour lui. Seul ou à peu près seul contre les plus grands orateurs de la Chambre, arrivé au ministère avec une médiocre réputation d'éloquence, il n'avait cessé de grandir sous les traits acérés, perfides, envenimés, des Guizot, des Thiers, des Berryer, des Odilon Barrot (quel amalgame!). Les contemporains n'ont jamais oublié le *omnia serviliter pro dominatione*, imprudemment cité par M. Guizot. M. Molé le cloua sur son banc par cette foudroyante réplique : « Ce n'est pas des courtisans que Tacite disait ce qui vient d'être cité tout à l'heure; c'était des ambitieux. »

Quant au progrès de la paix religieuse, je n'hésite pas à qualifier de chef-d'œuvre le chapitre que Paul Thureau lui consacre *con amore:* je ne pourrais que le gâter en le commentant ou en l'abrégeant. Un mot

seulement avant de finir. Les gouvernements qui se sont succédé en France depuis soixante ans, ont eu des attitudes fort différentes à l'égard de la Religion catholique : Charles X, une protection trop visible peut-être; Louis-Philippe, une neutralité soupçonnée d'indifférence ; l'Empire, un semblant d'alliance, trop intéressée pour être sérieuse, parsemée d'intermittences, parfois compromettante pour l'Église, sans profit pour personne; la République actuelle, déclaration de guerre, persécution, haine, impiété, sacrilège, blasphèmes. La Restauration, patronnant les serviteurs trop zélés du trône et de l'autel, nous légua les démolitions de Saint-Germain l'Auxerrois, le sac de l'archevêché, le renversement des croix de mission; la neutralité de la Monarchie de 1830 nous donna l'admirable école catholique des Lacordaire, des Montalembert, des Gerbet, des Dupanloup, des Cochin, des Falloux, des Veuillot, et eut pour exécuteur testamentaire le respect des choses saintes au milieu des folies de la République de février.

La succession de l'Empire fut, dès le début, grevée d'un énorme arriéré d'animosité contre le bon Dieu. Que nous léguera, en tombant, la République de MM. Goblet et Boulanger? Je suis trop vieux pour m'en enquérir. Survivant de l'époque que Paul Thureau retrace avec tant d'autorité, de conscience et de talent, je veux, à travers les tristesses qu'éveillent en moi ces lointains souvenirs, garder trois consolantes images : M. Molé à la tribune, le R. P. de Ravignan

dans la chaire de Notre-Dame, et, un demi-siècle plus tard, un écrivain éminent, un chrétien sincère, le fils de mon plus vieil ami, racontant excellemment cette histoire, pleine de leçons dont nous n'avons pas profité.

PAUL DE SAINT-VICTOR

Anciens et Modernes.

Nous sommes depuis quinze ans en proie à une telle anarchie littéraire, les classifications et distributions de renommée sont devenues si arbitraires et parfois si dérisoires, que, si on me demandait où en est, cinq ans après sa mort, la mémoire de Paul de Saint-Victor, je ne saurais que répondre. Est-il démodé, à titre de champion du Beau idéal, d'énergique ennemi de l'École naturaliste? Est-il accepté comme un de ces *anciens* auxquels la génération nouvelle permet de ne pas mourir tout entiers, pourvu qu'ils se contentent du rôle de précurseurs? Son style brillant ou brillanté, aussi différent de celui de M. Nisard que de celui de M. Zola, lui est-il compté comme rouleau d'or ou comme paquet de clinquant? Sa parenté visible avec Théophile Gautier lui obtient-elle grâce auprès des capitaines Fracasse et des Tranche-Montagne qui cassent les vitres pour ameuter les passants? Est-il l'égal ou l'inférieur de M. Ber-

gerat, l'inférieur ou l'égal de M. Huysmans, le chef d'emploi ou la doublure de M. Leconte de l'Isle, le rayon ou le reflet de M. de Goncourt, la quintessence ou la tisane de M. Catulle Mendès, le maître ou l'humble serviteur de M. Richepin, l'eau-forte ou la lithographie de M. Céard, le colonel ou le brosseur de ces *bons cosaques* dont on nous parlait l'autre jour, avec enthousiasme, desquels on peut dire : » Que serait-ce, s'il étaient mauvais? » et qui sont sujets, je le crains, comme les Cosaques de 1815, à prendre la pommade pour de la vanille et la chandelle pour du lard? La question est pendante, et ce n'est pas ce nouveau volume qui la résoudra.

Je ne puis résister à l'évidence : ce vernis si éclatant commence à s'écailler en maint endroit. On dirait que le soleil manque pour faire chatoyer cette prose si engageante, si enjôleuse, qu'on la tient quitte de l'idée, tant on est ravi de l'image. Pour la lire, Lamartine n'aurait plus besoin de lunettes bleues. De simples besicles lui suffiraient, si toutefois on pouvait se figurer le poète de *Jocelyn* avec des besicles. Dans ce livre — *Anciens et Modernes*, — il est plus facile de saisir le *procédé*, et dès lors l'art baisse d'un cran. Ce qui aggrave ici le mécompte, c'est qu'on cherche en vain le *pourquoi* de ce livre. Est-ce de la littérature? Est-ce de la critique? Est-ce de la légende? Est-ce de la poésie? Est-ce de la chronique? Est-ce de l'histoire? A quelle pensée d'ensemble faut-il rattacher ces chapitres si courts, que le volume n'en contient pas

moins de trente-deux? Quel rapport peut-on entrevoir, quel lien peut-on établir entre une *Audience de Caligula* et *les Nièces de Mazarin*, entre *les Ministres d'Arcadius* et *Christine de Suède*, entre *les Chats* et *les Kœnigsmark?*

Voici, selon moi, l'explication la moins invraisemblable de cette espèce de décousu. Je crois, sans en être sûr, y reconnaître la méthode favorite de Paul de Saint-Victor. Lorsqu'il avait à parler — presque toujours avec ennui — d'un livre ou d'une pièce de théâtre, il expédiait la pièce ou le livre en quelques lignes passablement dédaigneuses et hautaines; puis il reprenait le sujet en sous-œuvre; il le traitait à son point de vue, le faisait sien et lui consacrait onze colonnes sur douze. C'est ainsi j'imagine, que le drame de *Patrie!* de Victorien Sardou, a pu lui suggérer son chapitre sur le duc d'Albe dans les Flandres; une réimpression du théâtre d'Alexandre Dumas, les pages curieuses sur Marie Mancini, sur Caligula et sur Christine à Fontainebleau; madame Ristori, dans *Maria Stuarda*, son parallèle entre Élisabeth et Marie Stuart; le livre charmant d'Henri Blaze de Bury sur *les Kœnigsmark*, son étude sur les petites cours allemandes au dix-septième siècle, etc... Les éditeurs ont coupé le léger fil qui unissait le commentaire au texte et les libertés d'une notice originale aux servitudes d'un compte rendu. Le cygne captif dans la cage du feuilleton a pu prendre son vol. Le séduisant écrivain y gagne de n'avoir plus rien à démêler avec ces actua-

lités d'une semaine ou de vingt-quatre heures. Mais il y perd des points d'appui, et quelques-uns de ses médaillons semblent suspendus dans le vide.

Je me trompe pourtant; on découvre, en y regardant de près, une certaine unité dans ce volume. Nous parlions, l'autre jour, des différences qui séparent l'oraison funèbre de l'histoire proprement dite; l'une avec ses servitudes, l'autre avec ses franchises. Eh bien, dans ces *Anciens et Modernes*, Paul de Saint-Victor nous montre les nuances qui distinguent l'histoire de ses en-dessous. Idéaliste par les qualités spéciales de sa prose, par ses affinités avec le Sinaï romantique, par sa haine contre la vulgarité bourgeoise, par son goût pour les cimes, par sa physionomie de *gentleman* athénien — hélas! et quelque peu païen, — il est, dans ce livre posthume, réaliste, de l'école expérimentale d'un Sainte-Beuve plus pittoresque, ou d'un Michelet moins érotique. Il ne faut pas le lire, si on veut conserver quelque illusion, non pas, grand Dieu! sur Caligula ou Catherine II, mais sur des figures plus discutables et plus controversées. Dans cette galerie où Satan, j'en conviens, aurait à prélever une dîme effrayante, l'auteur ne réhabilite que Machiavel; et encore! comme on réhabiliterait un bandit lettré, un brigand de génie, qui, se trouvant dans une caverne de voleurs et d'assassins, écrirait le manuel du vol, du brigandage et de l'assassinat. — ou un escamoteur, qui, présidant un tripot, enseignerait à ses collègues à insinuer des *portées* dans leur manche, à

se servir de cartes biseautées ou à faire sauter la coupe.

Une fois en train de chercher dans cet ouvrage incohérent des conditions d'unité, je crois en découvrir une autre. A mesure que l'auteur me mettait en présence des prodigieux méfaits de ces monstres, — Caligula, Rufin, etc., etc., etc., tous emportés, comme dans une ronde du sabbat, par le vertige du pouvoir absolu, je me demandais si le hasard vengeur des Rémusat, des Duvergier de Hauranne et des Dufaure, ne m'imposait pas cette lecture pour me punir d'avoir dit récemment trop de mal du gouvernement parlementaire. Il est certain que M. de Freycinet n'a pas encore porté, comme Caligula, le nimbe d'Apollon, le trident de Neptune, la robe de Vénus et le caducée de Mercure ; que le général Boulanger n'a pas encore condamné les officiers atteints de particule à servir de rôti aux lions de la ménagerie Bidel ; que M. Sadi-Carnot ne s'est pas encore roulé nu sur des monceaux d'or — (il lui sera bientôt difficile de s'en procurer) — et n'a pas, que je sache, fait boire à ses convives des perles fondues dans du vin de Falerne ; — et que M. Floquet n'a pas forcé M. Baudry-d'Asson de l'appeler Jupiter, sous peine d'être brûlé vif. C'est justement pour cela que cette lecture m'a été désagréable. Quand on nous aura répété, pour la centième fois, que Néron, Caligula, Commode, Héliogabale, étaient des fous furieux, que Rufin avait mérité le poétique anathème de Claudien, que le duc d'Albe

a commis des atrocités dans les Flandres, que Philiphe II eut des torts graves à l'égard de son fils don Carlos, que les princes souverains des petites cours allemandes étaient des *goinfres* et des ivrognes, que Catherine de Russie, à force d'avoir des bontés pour ses courtisans, ne fut plus elle-même qu'une courtisane couronnée, on ne nous apprend rien, et nous avons le droit de répondre : « La belle affaire ! Est-ce de ce côté que nous vient aujourd'hui le péril? Avons-nous à craindre des récidives en fait de délire absolutiste, d'orgies d'omnipotence, d'excès de fanatisme religieux, de despotes prêts à immoler leurs thuriféraires si on ne les adore pas comme des dieux, de princesses soupçonnées de jouer les Locustes ailleurs que dans la salle à manger de Néron ? Ce n'est plus d'en haut que nous menacent les épouvantables phénomènes de la bestialité humaine, ces tragiques métamorphoses d'hommes en tigres, ces soifs de sang d'autant plus terribles qu'il leur suffit de s'étancher pour avoir envie de boire encore, et qu'il n'y a que la première saignée qui coûte.

Oui, je connais encore un despote, capable de ces effroyables folies. Celui-ci ne souhaite pas, comme Caligula, que ses sujets n'aient qu'une tête pour avoir le plaisir de la trancher d'un seul coup. C'est lui qui a des milliers de têtes, et chacune de ces têtes peut, d'un signe, faire couper celles qui l'offusquent. Sa tyrannie est plus dangereuse et plus meurtrière que les anciennes; car les tyrans d'ancien régime, quand ils n'étaient pas positivement des monstres, pouvaient

trouver dans les jouissances matérielles, inséparables de leur pouvoir, de quoi les adoucir et les disposer à une facile clémence. Le nouveau tyran dont je parle a cela de particulier que sa puissance, loin d'amoindrir sa misère l'exacerbe et l'envenime. A chaque frein dont on le dégage, sa pauvreté le serre plus étroitement à la gorge. A chaque grain d'encens qu'on brûle en son honneur, cette fumée lui fait mieux sentir la dureté et la sécheresse de son pain. On lui dit qu'il est roi et les trous de son manteau royal ne rendent que plus visibles ses guenilles et ses haillons. Il est le Tantale de sa propre royauté, qui lui montre, comme dans un mirage, les fruits d'or qu'il ne goûtera jamais. Il règne, et il n'en souffre que davantage. On le flatte sans le désaltérer, on l'adule sans le nourrir. On le grise de ses prérogatives, et on oublie d'y ajouter le privilège de manger des poulardes truffées, de boire du vin de Chambertin et de coucher dans des draps propres. Il dépend de lui de rejeter le duc de Broglie dans la vie privée à l'aide d'un Papon ou d'un Camélinat quelconque, et il ne dépend pas de lui d'enguirlander d'un billet de banque le sceptre tremblant dans ses mains. A présent, vienne une occasion, un incident, qui lui rende plus poignant le constraste de ce qu'il endure avec ce qu'il peut, un épisode qui éveille à la fois ses convoitises et ses rancunes, une abdication de toute force qui n'est pas la sienne, un désistement absolu des dernières garanties sociales que chaque jour sape et débilite ; vous verrez — que dis-je ? — vous avez vu

ce nouveau despote à l'œuvre ; vous avez reconnu qu'il sait au besoin égaler, s'il ne le dépasse, tout ce que l'antiquité, le Bas-Empire, la barbarie et le moyen âge peuvent nous offrir de mieux en ce genre ; il a fait ses preuves. Si nous continuons de ce train, il les fera encore en les centuplant. Ce néo-tyran, c'est le peuple, tout ensemble émancipé, exalté, couronné, dépravé et affamé par la Révolution. *Nomen illi legi.*

Mais voilà bien du pédantisme, bien des chevauchées sur mon *dadu* ou mon haridelle, à propos d'un livre dont l'auteur impassible n'a probablement voulu qu'introduire son beau style dans les coulisses de l'histoire. Ce style me semble d'un granit moins fin, d'un tissu moins serré que celui d'*Hommes et Dieux* et des *Deux Masques ;* pourtant les morceaux en sont bons, et, même en s'éventant un peu, ce parfum capiteux et subtil se retrouve dans bien des pages. Le chapitre intitulé *Élisabeth et Marie Stuart* est un chef-d'œuvre. En voici quelques lignes, qui vont vous indemniser de mes lourdeurs.

« Là, dans la sombre et froide Écosse, régnait ce dieu abstrait et iconoclaste de Calvin, qui ne veut être adoré que sous la forme du triangle. Là sévissait, dans toute sa rigueur, ce culte né dans la ville des horlogers et qui n'était lui-même alors qu'une horloge théologique aux rouages secs et criards, qui avait le diable pour jaquemart et la damnation pour mécanisme. Là nasillait des anathèmes apocalyptiques ce

pédant Knox qui se donnait des airs d'Isaïe, en se drapant dans son manteau rogné de presbytérien. Figurez-vous Marie Stuart régentée par la férule de ce sinistre cafard. Pauvre Rosine couronnée, tombée sous la tutelle d'un Bartholo puritain! Il la tance, il la rudoie, il l'invective; il lui jette, à tout propos, à la tête, sa grosse Bible ensanglantée sur tranche; il lui reproche ses danses, ses parures, ses médianoches, ses joueurs de luth, ses ballades à la française, ses sonnets à l'italienne, toutes les voluptés et toutes les élégances au milieu desquelles avait fleuri sa jeunesse. Il arrache, de ses vilaines mains tachées d'encre, les dentelles et les joyaux de ses femmes... »

Tout ce chapitre est de ce ton ; c'est de l'excellent Saint-Victor. Il fustige de main de maître Élisabeth, « cette fausse prude qui péche à huis clos et va de sa ruelle à son oratoire ; qui, toute sa vie, singea la vierge et porta, avec une emphase visible, le lis fané du célibat. Cette « vestale de l'Occident », comme l'appelaient ses poètes, aurait, dans la Rome antique, mérité vingt fois d'être enterrée vive. »

Et le portrait physique opposé à la délicieuse image de Marie! — « Cette figure aigre et hargneuse, au nez crochu, aux lèvres rentrantes, avec ses petits yeux durs et pâles, que surmonte une grosse montagne de cheveux roux, produit une impression répulsive. Sa taille plate plonge dans un vertugadin chargé de rosettes et de passequilles. Le mauvais goût de la vieille fille perce à travers la magnificence de la

reine. Rien de plus laid et de plus baroque. Les Indiens se figuraient la Compagnie des Indes comme une vieille dame très riche et très avare, qui les gouvernait de Londres par ses soldats et ses employés. Devant ce mannequin grimaçant, mêlé de clinquant oriental et de raideur britannique, on se souvient de la vieille dame des Indiens et on croit la voir parée du costume d'une des pagodes du pays. Tous ses portraits du temps ont le même aspect de caricature fabuleuse. »

Et ailleurs : « Une basse jalousie de femme envenima sa haine contre Marie Stuart... La victoire d'Élisabeth n'est plus que la vengeance d'un *laideron*, torturant et tuant une belle jeune femme tombée entre ses mains sèches. » Le catholique le plus fervent n'aurait pas une syllable à ajouter à ce magnifique *éreintement* de la Reine-Vierge *quand même*, de la *virago d'État* qui personnifia le protestantisme en Angleterre. Entendons-nous : Sainte-Beuve, bien mal renseigné cette fois, a appelé Chateaubriand « un épicurien à imagination catholique », — Chateaubriand épicurien ! Les deux mots sont bien surpris de se rencontrer. Il aurait dû dire : « Un catholique à imagination sensuelle. » — Volontiers j'appellerai Paul de Saint-Victor un libre penseur à préférences catholiques. C'est un artiste de la Renaissance sans autre culte que le beau, mais, par cela même, préférant la religion de Léon X, de Raphaël, du Primatice et de Jean Goujon à celle qui habille les statues et déshabille les églises. Ses oracles, ses pontifes sont

les poètes, les sculpteurs, les architectes, les peintres, groupés autour de Diane de Poitiers ou de Marguerite de Navarre, et enjolivant d'un paganisme inconscient les austérités du moyen âge chétien. Son style fait songer à la soie, au velours, aux dentelles, qui remplacèrent à la cour de François Ier et de Henri III les rudes cuirasses et les pesantes armures. Ses substantifs, ses abjectifs, ses métaphores, entrelacés comme des guirlandes de fleurs, forment une sorte de Décaméron, qui enrichit la rhétorique, mais qui peut-être énerve la langue : sous sa plume d'oiseau de Paradis, elle gagne en souplesse ce qu'elle perd en vigueur et en franchise. Si j'osais naturaliser deux barbarismes, je dirais que Saint-Victor a été tout à la fois un *renaissant* et un *décadent*. Il tient à la Renaissance par ses goûts, par ses élégances, par sa haine contre les excès du fanatisme religieux ; il tient à la décadence par le soin minutieux qu'il prend des phrases et des mots, aux dépens des idées.

Dans ce volume dont il n'a pu, hélas! corriger les épreuves, se sont glissées quelques négligences qui mettent à jour ses *procédés*. Ainsi dans ce charmant chapitre sur Élisabeth et Marie Stuart, après avoir dit que Marie Stuart est la plus séduisante des grandes dames du martyre et de l'échafaud, — (et Marie-Antoinette, plus grande dame, aussi belle, plus pure et plus malheureuse?), il ajoute : « C'est la tête de *Méduse de la sympathie*, que cette tête coupée, si belle et si poétique, dans sa fraise de point de Brabant. » —

Dans sa notice sur Philippe II et don Carlos, je lis : « Si, ainsi que l'affirment quelques témoignages, un soupçon d'hérésie plana sur Carlos, nul doute qu'*Abraham atroce de l'orthodoxie*, il ne l'ait tué comme un mouton d'holocauste. » Cette *tête de Méduse de la sympathie*, cet *Abraham atroce de l'orthodoxie*, c'est le mauvais Saint-Victor ; c'est le bon vin, où sont tombées quelques gouttes d'eau-de-vie frelatée : c'est l'abus qui discrédite l'usage ; c'est ce qui explique pourquoi on se lasse moins vite des grisailles jansénistes de M. de Sacy que des splendeurs vénitiennes et rutilantes de Paul de Saint-Victor.

Page 225, chapitre des *Kœnigsmark*, une distraction des éditeurs a laissé passer une phrase qui dit exactement le contraire de ce qu'elle voudrait dire. Il s'agit de la mort mystérieuse de Philippe de Kœnigsmark, héros de roman échoué dans la tragédie : « Ce qu'il y eut d'étrange dans cette mort, ce fut le silence qui se fit sur elle. Un sac jeté dans le Bosphore, d'une lucarne du sérail, par une nuit sans lune, n'aurait pas fait *plus de bruit* (lisez *moins*), que la disparition de ce gentilhomme connu de toute l'Europe. »

Enfin quelques répétitions, dont Saint-Victor, de son vivant, se serait scrupuleusement abstenu ; page 136, à propos de Léonora Galigaï, la maréchale d'Ancre :

« Son histoire est un pot au noir. Cela est resté obscur et furtif, comme le serait l'influence d'une négresse au sérail. » — Et, page 147, à propos de mademoiselle Choin et du grand Dauphin, qui trouva

moyen d'être si petit dans le grand siècle du grand Roi : « C'est le pot au noir que cette histoire de la Choin : cela est resté obscur et furtif, comme le serait l'influence d'une négresse au sérail. » A onze pages de distance ! Ce n'est pas assez. J'ai aussi remarqué deux ou trois fois : « L'origine des femmes de cette espèce se perd dans les ténèbres des mille et un nuits ; » — et la métaphore du drapeau, qui devient *un sac à remplir.* »

Ce sont là des vétilles, qui ne doivent pas m'empêcher de recommander à l'attention ou à la curiosité des gourmets, des connaisseurs, des amateurs de ravissants bibelots, *Gabrielle d'Estrées, Christine de Suède, les Nièces de Mazarin, l'Homme au masque de fer, le Musée d'artillerie, Louvois, Venise, Sheridan, la Divine Comédie,* etc., etc., pages affriolantes et attristantes tout ensemble, comparables à de délicieux bonbons qui fondraient dans la bouche, mais y laisseraient je ne sais quel arrière-goût de satiété ou d'amertume, et auxquels les bons estomacs, et même les mauvais, finiraient par préférer un bouillon ou un verre de madère. En lisant *Anciens et Modernes,* je me suis rendu compte de ce que la vie littéraire et la littérature de Paul de Saint-Victor ont eu, malgré un charme presque magique, d'inconsistant et d'incomplet. Élève des Jésuites, ayant jeté aux fleurs de l'Attique et aux abeilles de l'Hymète le froc de ses premiers maîtres, il en avait gardé une vague odeur d'encens et un reste de ce respect inquiet que les plus indifférents ressen-

tent dans une église. La foi catholique était pour lui quelque chose d'analogue au membre perdu par un amputé, et qui, à certains moments, le fait souffrir comme s'il l'avait conservé. Aristocrate de naissance, d'éducation et de goût, épris des poésies et des grandeurs du passé, il refusait de s'apercevoir que la neutralité superbe, en un temps tel que le nôtre, tournait au profit de ce qu'il prétendait haïr, aux dépens de ce qu'il aimait. Je l'ai vu, à la première représentation d'une pièce du Gymnase, tourner dédaigneusement le dos à la scène, sous prétexte que tous les personnages étaient des épiciers, des maquignons, des traiteurs, des sous-vétérinaires (rien de la Chambre des députés), — et nous venons de le voir, dans *Anciens et Modernes*, chercher la petite bête, — et même la grosse, — parmi les rois, les reines, les empereurs, les impératrices, les princes, les princesses et autres grands de ce monde. Doué de manières exquises, il avait réussi, j'ignore comment, à se faire dénoncer comme mal élevé par les recruteurs officiels d'écrivains et d'artistes présentables, pour les soirées de Compiègne et des Tuileries. Auteur d'un livre admirable, — *Barbares et Bandits*, — où les héros de la Commune sont traînés par les cheveux dans leur boue, dans leur pétrole et dans leur sang, il avait fini, à force d'hugolâtrie, par se déclarer du même avis que le poète qui ne se lassait pas, surtout dans les derniers temps, de prendre parti pour les assassins et les incendiaires contre leurs victimes. Comment expliquer ces contradictions?

La poésie contemporaine possède un petit chef-d'œuvre, *le Vase brisé,* de Sully-Prud'homme :

« Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé... »

Il y a une nuance : un vase fêlé n'est pas précisément brisé. Il sauve les apparences ; il se contient. L'eau qu'on y verse ne fuit pas. Les fleurs qu'on lui confie gardent un temps leur fraicheur. Pourtant, si vous l'effleurez légèrement de votre couteau d'ivoire, vous devinez que le cristal sonne faux. Cette fêlure invisible, nous l'avons tous, ou presque tous ; chez les uns, une ambition déçue ; chez les autres, un amour trahi ; pour ceux-ci, l'orgueil froissé ; pour ceux-là, le sentiment d'une vie manquée. Chez Paul de Saint-Victor, cette fêlure, c'était le chagrin d'être né pour croire et de ne plus croire à rien.

VICTOR DE LAPRADE

SA VIE ET SES ŒUVRES

Par Edmond Biré.

I

Le 13 décembre 1883, lorsque, après avoir perdu notre roi, nous perdîmes *notre* poète, ma douleur s'aggrava d'une crainte. Je me disais : Nous assistons au triomphe et au règne de tout ce que Laprade a détesté et méprisé. Nous voyons proscrire tout ce qu'il a aimé, chanté, adoré. L'honneur, dont il fit son culte comme Chateaubriand ; la religion, qui lui inspira ses plus beaux vers et qui adoucit ses souffrances ; l'idéal, qu'il chercha constamment dans les régions les plus hautes et les plus pures ; la famille, où ses tendresses filiales et paternelles reçurent et donnèrent de si nobles exemples ; la patrie, qui eut en lui, aux moments suprêmes, le plus éloquent de ses interprètes, de ses justiciers et de ses vengeurs ; la morale, qui ne fut pas une seule fois offensée ou effleu-

rée par sa muse chaste et austère ; la liberté enfin, la liberté qu'il aima trop peut-être, mais en lui donnant sa belle âme pour miroir et sans jamais confondre la fausse liberté, qui est le plus hideux des despotismes, avec la vraie, que les esprits vulgaires ne sont capables ni de chérir, ni de pratiquer ; tout cela est bafoué, raillé, berné, persécuté, meurtri, broyé, blasphémé, écrasé, dans la société, dans la politique, dans la littérature et dans l'art. Toutes les notions du mal et du bien, du laid et du beau, du juste et de l'injuste, de la vérité et du mensonge, sont interverties. L'obscénité bat monnaie ; la pornographie se fait des rentes, le vice gouailleur, cynique, immonde, effronté, se pavane sur les trottoirs et derrière les vitrines. L'exploitation de toutes les bassesses et de toutes les turpitudes de la bestialité humaine devient une industrie lucrative ; elle vous glisse ses infâmes produits dans la main, comme les Anglaises méthodistes insinuent dans vos poches ou dans votre sac de nuit leurs brochures protestantes. On exhume les impiétés et les saletés du dernier siècle en guise de propagande de renfort et pour concourir à l'œuvre de perversion universelle. D'ordinaire, la pourriture a au moins le mérite d'anéantir ce qu'elle touche. Nos modernistes ou modernisants ne l'entendent pas ainsi. Ils lui ordonnent de conserver ce qu'elle atteint. Ils soignent la longévité de la *Charogne*, de la *Géante* et des *Femmes damnées*, de même que des héritiers bien appris *soignent* les appétits sensuels du vieillard gâteux dont ils héritent. On ressuscite Baudelaire ;

donc, on doit enterrer Laprade; nous devons nous attendre à voir sa gloire subir une éclipse, jusqu'à l'heure vengeresse où tomberont à la fois les malfaiteurs politiques et les malfaiteurs littéraires.

Abstulit hunc tandem... Le livre d'Edmond Biré me rassure et me fait presque rougir de mes craintes. Avec un talent qui grandit d'année en année, Biré est à mes yeux le type accompli de l'homme de bien qui se dit matin et soir : « Fais ce que dois, advienne que pourra. » — Il va droit devant lui, sans s'inquiéter de savoir ce qui se passe à gauche et même à droite. Tant pis pour ceux qui désespèrent et qui, au lieu de poursuivre leur chemin, se laissent languissamment tomber aux bords de la route! Biré n'admet pas — et il a bien raison — que la vérité disparaisse parce qu'on l'outrage, que la justice abdique parce qu'on l'opprime, que les idées d'ordre, de réparation et de salut se désistent parce que leurs gardiens ont commis ou commettent des fautes. Il partage mes indignations, mais non pas mes faiblesses, — ou plutôt mes lassitudes.

Sa fidélité et son dévouement seront récompensés, en attendant mieux, par le succès de son livre. Les monographies, où il n'y a guère de place que pour la louange, ne sont pas toujours intéressantes. Notre malice voudrait, de temps à autre, mettre une goutte de verjus dans ce pot de crème ; ce qui ferait, j'en conviens, un breuvage abominable! Le volume de

Biré attache, attendrit, émeut, sans que l'intérêt se ralentisse un moment. Laprade y revit tout entier, et je ne connais pas, pour une œuvre de ce genre, un plus bel éloge. En relisant ces pages si éloquentes et si vraies, il me semble que le poète revient au monde, que je revois cette mâle figure, que nous nous retrouvons, soit au café Caron avec Hetzel, Sandeau, Chenavard, Charles de Lacombe et Léopold de Gaillard ; soit à Cannes, dans l'admirable villa Vallombrosaz ; soit à Lyon, chez lui, dans son appartement de la rue de Castries, qui m'inspira un jour un pressentiment singulier et un étrange rapprochement. Il logeait très haut, au quatrième, près du ciel, — je dirais près des étoiles, si l'on voyait des étoiles, dans la cité de Brialou, autrement qu'en plein midi. Un soir, je sortais de chez lui, peu de temps après sa glorieuse disgrâce, qui le rendait populaire et lui avait valu des ovations où se confondaient les noms de Montalembert, d'Augustin Cochin, d'Edgar Quinet, d'Eugène Pelletan, d'Albert du Boys, d'Émile Keller, de Hénon, de Charles de Ribbe, de R. de Belleval, de Louis Ulbach, de Laurent Pichat, de Jules Simon, d'Henry de Riancey — et de Gambetta, alors âgé de vingt-trois ans, étudiant en droit, rue Vavin, 15. J'étais avec M. Sauzet. Il me fit remarquer que le rez-de-chaussée de la maison était occupé par un liquoriste, fabricant de toute sorte d'alcools et de boissons incendiaires. — « Dieu veuille, me dit l'aimable président de la Chambre des députés — et de l'Académie de Lyon, — Dieu veuille que ces matières inflamma-

bles ne fassent pas un jour sauter la maison! — N'y a-t-il pas là, répliquai-je, un emblème, un présage, une menace? Tout au haut, dans une espèce d'intimité avec les esprits célestes, un poète épris d'idéal, d'infini, amoureux de l'*au delà*, des grands horizons, des forêts, des cimes, de l'espace, de l'azur, de la liberté, ennemi de tout despotisme, de toute servitude ; tout au bas, sous le même toit, de quoi mettre le feu à toutes ces idées généreuses et en faire des éléments de destruction et de ruine!

Mais, pour le moment, nous n'en sommes pas là. Edmond Biré décrit avec un charme infini les origines et l'enfance du poète. Que de vertus autour de ce berceau! quelles saintes traditions de famille! Comme on comprend que Laprade ait eu sans cesse les yeux fixés sur ces souvenirs sacrés, sur ces nobles exemples, et que les inspirations qu'il puise à cette source limpide soient autrement franches, autrement senties, autrement *vécues* que celles d'un autre grand poète, fils d'un soudard et d'une libre penseuse! Ce modeste écusson, la grande Révolution l'a estampillé de ce sang si pur, de ce sang dont chaque goutte donnait un nom de plus au livre d'or de la noblesse française. Elle réunissait dans un même rayonnement d'auréole M. de Meaux et Antoine Chavassieu, grand-père maternel de Victor de Laprade. Son père, que j'ai entrevu à Lyon, écoutant avec un légitime orgueil son fils, alors professeur à la faculté de littérature, était l'ami le plus intime de

M. de Chantelauze, un des ministres de la dernière heure, en 1830, qui subirent le ministère comme un moyen d'offrir leur vie à leur roi; de M. de Chantelauze, un des prisonniers de Ham, un des hommes dont la population parisienne, furieuse et affolée, demandait la tête. Client de M. Sauzet, il eut l'honneur de mettre dans cette éloquence cicéronienne une flamme qui ne se ralluma plus ; son nom, consacré par le dévouement, la vertu et le malheur, a retrouvé un nouveau lustre sous la plume de son neveu Régis, érudit incomparable, écrivain de race, auteur de *Marie Stuart*, du *Cardinal de Retz*, ami de Sainte-Beuve, académicien d'après demain.

On aurait pu croire que Victor de Laprade, entrant dans le monde avec cette escorte de souvenirs et d'exemples, n'irait pas chercher midi à quatorze heures, et serait tout bêtement légitimiste, comme vous et moi. Mais les poètes ! même les meilleurs ! on doit toujours s'attendre à les voir, au seuil de la vie, jeter leur gourme, sacrifier au chimérique, revers dont l'idéal est la médaille. Il faut, d'ailleurs, avoir vécu dans ce temps-là, au lendemain de la fatale révolution de juillet, pour se rendre compte du mouvement qui se fit dans quelques âmes d'élite. Il leur déplaisait que cette révolution se bornât à un changement de dynastie avec quelques libertés de plus et quelques garanties de moins. Puisque l'antique race royale, chère à leur enfance et à leurs pères, reprenait la route de l'exil, elles auraient voulu du

moins, à titre de compensation, un je ne sais quoi de grandiose, de chevaleresque, qui dégageât la nouvelle monarchie de son caractère pacifiquement bourgeois; l'intervention de la France en faveur des peuples opprimés; la délivrance de la Pologne; un souci plus vif et plus efficace des souffrances du pauvre, du prolétaire, et des moyens de les soulager. Ce n'était, à proprement parler, ni la république, ni le socialisme, ni surtout la démagogie, mais plutôt un rêve fénelonien, un beau rêve où l'on se croirait à Salente où les nations fraterniseraient entre elles et n'auraient plus besoin d'être gouvernées, où la peine de mort s'abolirait d'elle-même parce qu'il n'y aurait plus d'assassinats, où les riches se dépouilleraient spontanément de façon à terminer l'éternel conflit entre le propriétaire et le travailleur. Il n'y avait à cela qu'un malheur : c'est que les passions révolutionnaires, toujours subversives, toujours corrosives, toujours dissolvantes, se chargeaient de faire de ce rêve d'or un cauchemar. La Pologne avait trois mains : elle en élevait deux vers le Ciel et tendait l'autre à tout ce que la France démocratique comptait d'ennemis de Dieu. Lamennais écrivait sa tirade, célèbre alors, aujourd'hui aussi démodée que la prose de *Sethos* ou des *Incas:* « Jeune soldat, où vas-tu? » — Mais, peu de temps après, il publiait les *Affaires de Rome*, pamphlet gorgé de venin et de fiel, qui a inspiré à Sainte-Beuve la phrase suivante : « L'injure y déborde; elle est CRASSEUSE. » L'abolition de la peine de mort était plaidée par des plumes éloquentes et

poétiques; mais les sauvages instincts de la multitude démuselée par sa récente victoire multipliaient les crimes, les meurtres, les scènes de pillage et d'incendie, les tentatives de régicide, les émeutes endiablées. Des hommes dont le nom exécrable décore aujourd'hui telle ou telle de nos places ou de nos rues, se faisaient un jeu de massacrer tout un régiment ou toute une famille royale pour atteindre leurs effrayantes visées. Madame Sand, dans des pages amphigouriques, intitulées *Contemplation*, chantait un nouvel âge d'or.

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.

Et l'on sait comment elle occupait son temps dans les entr'actes de ses effusions humanitaires.

Edmond Biré a très bien fait, selon nous, de ne rien dissimuler de cette phrase transitoire où Laprade joua avec le feu sans y brûler même le bout de ses doigts ou un poil de sa belle barbe druidique. Un de ses meilleurs amis m'a conté que, vers cette époque, ou deux ou trois ans après, madame Sand avait songé à lui pour sa fille Solange, devenue depuis lors madame Clésinger; si bien qu'elle échappa au plus spiritualiste des poètes (je me trompe, ce fut lui qui échappa), pour échoir au plus sensualiste de nos statuaires. On voit d'ici les tendances, les aboutissants, la pente, le penchant, que nous retrouverons plus tard, la nécessité, pour les martyrs et les anges de la famille, de surveiller cette magnifique imagination qui risque d'être dupe de ses magnificences. Laprade,

à cette date, est déjà atteint de la sensibilité nerveuse qui fera de son âge mûr et de sa vieillesse une longue torture; il a endossé à contre-cœur la robe d'avocat; il perd son temps; il est mécontent d'autrui et de lui-même; il écrit à ses amis Jean et Barthélemy Tissour: « Avec qui puis-je dire du mal des avocats, des épiciers, des constitutionnels, de la lettre que l'abbé Combalot vient de publier contre le SAINT DE BRETAGNE? Je viens de lire la *Contemplation* de George Sand ou une page des *Affaires de Rome;* j'étouffe à admirer cela tout seul... »

A lire ces confidences juvéniles, ne dirait-on pas que Victor de Laprade est, en ce moment, plus près de Pierre Leroux que de Montalembert?

Si je m'arrête à cette crise, qui, Dieu merci! ne tua pas le malade, — au contraire! — c'est d'abord pour féliciter Edmond Biré, dont la franchise, sur ce point délicat, accrédite ses louanges; ensuite, pour rappeler que Laprade n'en eut que plus de mérite de réaliser le vieux mythe de la fontaine Aréthuse et de rester pur au milieu de ces eaux turbulentes et amères; c'est enfin pour constater que, ving-cinq ans plus tard, dans son opposition furieuse, excessive, implacable, et, disons le mot, insensée contre l'Empire, le poète de *Courtisans et Tribuns*, avec plus de motifs et en meilleure compagnie, n'eut qu'à se continuer ou à se reprendre. Ce qui le sauva à ce dangereux début et pendant tout le reste de sa vie, c'est qu'il conserva

toujours la foi. Sa foi, comme celle de certaines dévotes auxquelles il ne ressemblait guère, fut souvent revêche, récalcitrante, grincheuse; mais il ne la perdit jamais; elle avait veillé sur son berceau; elle l'avait suivi fidèlement à travers les aventures d'une Muse qui, dans le trajet du Pinde au Sinaï et du Cithéron au Jourdain, eut peut-être un moment de distraction en contemplant le sommeil de Psyché — (elle était si charmante !). Je ne dirai pas qu'il la retrouva à ses côtés, quand survinrent les années d'épreuve et d'angoisse. Elle ne l'avait pas quitté, retenue sans cesse par la douce magie de cette poésie si belle, si chrétienne, où elle se reconnaissait à chaque vers, sans avoir à changer un hémistiche. Elle se réjouissait d'autant plus de posséder un si admirable interprète, que cette nature fière, indocile au joug, impatiente du frein, encore plus imprégnée de l'esprit de liberté que du principe d'autorité, pratiquant tout juste ce qu'il fallait d'obéissance pour ne pas être rebelle, aurait pu aisément confondre la discipline avec la servitude. Il y a plus de joie à faire accepter un collier par un limier de noble race que par un caniche ou un carlin.

En relisant la liste des ouvrages de Victor Laprade, je reconnais que je n'en ai pas laissé passer un seul, sans en rendre compte dans mes *Causeries*. Si, par grand extraordinaire, un de mes lecteurs avait l'étrange idée de descendre dans mes catacombes, c'est-à-dire de feuilleter mes volumes de critique, il y retrouverait, rangés en bon ordre, *Psyché*, les *Sym-*

phonies, les *Idylles héroïques*, les *Voix du Silence*, les *Poèmes civiques*, le *Livre d'un père*, les *Poèmes évangéliques*, *Pernette* et même, hélas! *Harmodius* et *Tribuns et Courtisans*. Je ne veux pas me répéter, et d'ailleurs Edmond Biré ne me laisserait rien à dire. J'admire dans son livre l'art tout particulier d'associer de si près le poète à l'homme, qu'on ne sait pas s'il analyse ou s'il raconte. Cette intime alliance de la biographie et de l'étude critique offre cet avantage que, à chaque nouveau chapitre, la figure se dessine d'une façon plus précise, et qu'on l'a tout entière avant de finir le volume. Non! j'aime mieux revenir un moment sur le seul détail où je me sépare, non pas d'Edmond Biré, qui pense, au fond, comme moi, mais de quelques-uns de nos amis, si toutefois de cruelles expériences ne leur ont pas ouvert les yeux.

Quelques jours après le 24 mai, salué par tant d'espérances et suivi de tant de mécomptes, je conseillais à mon cher ami Arthur Bucheron (Saint-Genest) de se marier. Il me répondit: « Je ne puis pas; j'aime trop ma mère! Je n'ai pas de place pour une seconde affection. »

Eh bien, moi, je dis: « J'exècre trop passionnément la république de MM. Brisson, Floquet, Goblet, Boulanger, Freycinet, Clémenceau et Lockroy! Je n'ai pas de place pour une seconde haine. »

La fatalité qui s'acharne contre la France depuis soixante ans n'a pas eu de symptôme plus caracté-

ristique et plus sinistre que le vent de folie qui souffla, après le coup d'État et l'avènement de l'Empire, sur l'élite de la société parisienne. (Je ne dis pas française, parce que la province fut beaucoup plus modérée, et que le respect humain seul empêcha l'aristocratie de nos grandes villes de garder la neutralité.) Quand la véridique histoire dira qu'il y a eu un moment où le chef du parti catholique, M. de Montalembert, promettait sa voix à Prevost-Paradol, le plus attique des libres-penseurs, — mais à condition que le sieur Rogeard, auteur des *Propos de Labiénus,* ne se présenterait pas; où Napoléon III, le plus doux, le plus débonnaire des tyrans, passait pour un Néron et sa cour pour le théâtre d'une perpétuelle orgie; où, en dépit de la terrible leçon du 24 février 1848, les gros bonnets de la droite se coalisèrent avec les éternels fauteurs d'anarchie politique et sociale; où un dernier sentiment de pudeur suffit à peine à arrêter sur les lèvres des duchesses et des marquises du noble faubourg d'odieuses calomnies contre l'impératrice; quand elle ajoutera que le plus spirituel des académiciens savait par cœur et colportait dans les salons les *Châtiments* de Victor Hugo; que l'Académie française, oubliant le précepte de la sagesse: « L'abus de la faiblesse n'est pas plus permis que l'abus de la force, » — s'ingéniait matin et soir en taquineries puériles contre l'Empire; que Berryer patronna la candidature académique du néfaste Jules Favre et fut son parrain; qu'il prit part, presque octogénaire, à la souscription Baudin; que, le jour où parut le premier numéro de

la Lanterne de M. Henri de Rochefort, premier ténor de l'athéisme et du blasphème, Laprade nous disait en frappant du poing sur la table du café Caron : « Ils le feront provoquer et tuer par un Cent-Garde ! » — qu'enfin un des esprits les plus éminents, les plus justes et les plus fins de notre époque, M. Vitet, sous la pression de nos désastres, en face des Prussiens vainqueurs, de Paris assiégé et affamé, de la France envahie, agonisante, mutilée, de la Lorraine et de l'Alsace perdues, écrivait cette phrase monstrueuse : « La chute de l'Empire nous dédommage des malheurs de la guerre ! » — quand l'histoire racontera tout cela et bien d'autres choses encore, on refusera de la croire, ou, si on la croit, il sera trop facile de s'expliquer les catastrophes finales.

C'est à cet esprit de vertige que répondirent les satires de Laprade, et c'est pourquoi je refuse de les admirer. La popularité, que ne lui avaient pas donnée des chefs-d'œuvre tels que *Psyché* (sauf quelques réserves), les *Poèmes évangéliques*, les *Symphonies*, les *Idylles héroïques* (sans réserves), il la dut, pour une saison, à ces poèmes satiriques qui n'étaient pas dans ses vraies cordes, et qui auraient pu lui rappeler le mot de je ne sais quel grand personnage. « On m'applaudit.... je viens donc de dire une sottise ? » — En plein Empire, sous le joug du despote, au moment où notre cher poète se couvrait de gloire en acceptant avec un courage incomparable les conséquences de ses hardiesses, j'avais peine à ne pas bouder des vers peu dignes de lui, où la

colère chantait faux et au-dessus du ton; où il n'y avait pas proportion entre l'indignation et son sujet; où une Muse fourvoyée époussetait les vieilles idoles de collège, Harmodius, Thraséas, etc., sans consentir à s'apercevoir que ces patriotes grecs ou romains, offerts en exemple aux écoliers du dix-neuvième siècle, ont fait plus de mal que cinquante autocrates et des milliers de courtisans; qu'un gouvernement national, même mauvais, ne peut pas être comparé à la domination étrangère, et qu'un grand poète est coupable quand il invite à cette confusion les factieux et les imbéciles. Il me semblait, d'ailleurs, que le style de ces satires laissait beaucoup à désirer. Il n'était pas homogène. L'auteur, habitué aux sommets, à l'intimité des grands chênes, à la pure atmosphère des cimes alpestres et des montagnes du Forez, se trouvait dépaysé dans ce conflit avec des réalités, des laideurs et des platitudes. Il ressemblait à un grand seigneur égaré en mauvaise compagnie et, faute de s'y connaître, exagérant le langage d'un monde qui n'est pas le sien, hasardant des trivialités qui ne sont pas de son dictionnaire. Il a fallu tout l'aveuglement, involontaire ou voulu, de l'esprit de parti pour admirer le *Jupiter lançant la foudre pour tuer des punaises*. Tartufe s'accusait d'avoir tué une puce avec trop de colère; mais il n'y avait pas de punaises dans l'honnête maison d'Orgon et d'Elmire. Dorine y aurait mis bon ordre!

En outre, la gravité — j'allais dire l'austérité des

inspirations habituelles de Victor de Laprade excluait cette veine comique, cette pointe de gaieté gauloise, ces bouffées de fantaisie, sans lesquelles la satire finit par avoir la main bien lourde. L'auteur enfonçait une griffe de lion ou une serre d'aigle là où aurait suffi le velours d'une patte féline. Quant à *une Statue à Machiavel*, qui, en somme, a été fort inoffensif pour nos contemporains... oh! mes amis! allez contempler les statues du grand citoyen Thiers, de l'encore plus grand citoyen Léon Gambetta; poussez jusqu'à Arcis-sur-Aube, où il est fortement question d'une statue à Danton. Demandez au conseil municipal de Paris s'il n'a pas envie de *statuer* le même honneur en faveur de Robespierre, de Marat, de Fouquier-Tinville, de Saint-Just, de Carrier, de l'Anacréon de la guillotine; promenez-vous sur le boulevard Barbès; passez par la rue Blanqui; puis demandez-vous s'il y avait lieu à faire vibrer la lyre d'airain contre l'idée (qui d'ailleurs n'existait pas, d'une statue au grand politique italien!)

Tant que l'Empire se tint à peu près debout, je me gardai bien d'écrire ce que je pensais. Mais, en avril 1876, lorsque, tout meurtri de la lutte électorale qui livrait la France à Gambetta et à laquelle j'avais pris part avec une vivacité de jeune homme, je vis paraître ou reparaître le déplorable volume intitulé *Tribuns et Courtisans*, lorsque je lus notamment le *Conseil de famille*, une sorte d'*Agésilas* agressif, où l'héroïne, doña Séraphina, tient un langage propre à faire croire qu'un de nos poètes les plus catho-

liques est passé à l'ennemi, où fourmillent les mauvais vers et même les vers faux :

« Que l'on a déporté UN tas de VAURIENS... »

je ne pus me contenir ; je dis tout ce que j'avais sur le cœur, et... *genus irritabile vatum!* le poète m'envoya sa carte avec les trois terribles lettres P. P. C.. qui sont le *Mané, Thécel, Phares* de l'amitié, et qui signifient, comme on sait : PALTOQUET, POLISSON, CANAILLE. Heureusement, cette brouille dura peu. La bienfaisante influence d'une admirable femme, madame Autran, toujours prête à dépenser en l'honneur des vers de son mari de tels trésors de susceptibilité qu'il ne lui en restait plus pour les vers de ses amis, — ne tarda pas à nous réconcilier.

Mon *dada* m'a entraîné. Pourtant Edmond Biré et Laprade ne doivent pas y perdre tout ou partie des hommages que je leur dois. Ce sera le sujet d'un second chapitre.

II

Edmond Biré est le premier à remarquer un détail qui a sa valeur : parmi les poètes plus ou moins célèbres de notre siècle, Laprade est le seul qui se soit soutenu et ait même grandi jusqu'à la fin ; — car le déplorable volume de *Tribuns et Courtisans* n'est pas une décadence, c'est un accident ; ce n'est pas le signe d'une inspiration qui faiblit, c'est le symptôme d'un accès de fièvre chaude.

Il a fallu des circonstances particulières pour qu'on refusât de s'apercevoir que M. Victor Hugo, à dater des *Contemplations*, commençait à déménager ; déménagement qui, pendant les quinze dernières années, ressembla fort à l'écroulement de la maison. Lamartine, égal à lui-même dans *Jocelyn*, ne se retrouve plus que par éclairs dans la *Chute d'un ange*, et l'on sait, hélas ! ce que fut sa lamentable vieillesse. Glissons, comme chat sur braise, sur le souvenir d'Alfred de Musset, de peur de retomber dans des redites. Comme lui, Brizeux était un peu trop adonné à la *dive bouteille*. Son joli poème de *Marie* donne sa me-

sure, et les récidives sont loin de valoir le début. Je crains d'être accusé de paradoxe, si je dis qu'Auguste Barbier n'a pas eu de décadence, par la bonne raison qu'il n'a jamais eu que très peu de talent. Sa fameuse *Curée* est, en très mauvais vers, un appel aux pires passions de la foule, une apothéose de l'armée des barricades et de l'émeute. Lorsque, quarante ans après, l'Académie le nomma pour le récompenser de son hémistiche, *le Corse à cheveux plats*, elle dut en éprouver quelque regret en voyant cet Archiloque croisé de Joseph Prud'homme lire sous ses lunettes un discours grotesque où il se déchaînait contre la *Cage hyménéenne.* Théophile Gautier, Théodore de Banville, poètes d'ailleurs si remarquables, se condamnaient d'avance à une sorte d'immobilité en sacrifiant l'idée, le sentiment, l'âme, qui est inépuisable, à la forme, à la ciselure, dont les raffinements, une fois parvenus à leur perfection, sont forcés de rester stationnaires. A cette nomenclature des *improgressifs*, Edmond Biré aurait pu ajouter Joseph Autran, qui n'a rien écrit de supérieur à *la Fille d'Eschyle* et aux *Poèmes de la mer*, et dont le livre posthume, la *Comédie de l'Histoire*, me rappelle un des plus pénibles incidents de ma vie littéraire, puisque, pour avoir dit ou laissé deviner la vingtième partie du mal que j'en pensais, je perdis l'amitié de son admirable veuve.

Comment expliquer ce privilège de la Muse de Laprade, traduisant en beaux vers le *vires acquirit eundo*, du poète latin? Ce n'est pas, à coup sûr, parce

que les années respectèrent la santé et les forces physiques de l'illustre auteur de *Pernette*, des *Poèmes civiques*, du *Livre d'un père* et du *Livre des adieux*. Nul n'a plus souffert que lui, et plus longtemps. En 1855, — il avait quarante-trois ans, — je ne le connaissais encore que par ses poésies insérées dans la *Revue des Deux Mondes*. Un ami commun m'écrivait : « Je vous en prie, ne retardez pas trop l'article que vous m'avez promis sur les *Symphonies* de notre cher Laprade ! Vos éloges allègeront, pour une heure ou deux, les douleurs qui font de sa vie un véritable martyre. » — Et ce martyr avait encore vingt-huit ans à vivre ! Et, comme si ce n'était pas assez de ces souffrances, de ces insomnies dont je puis dire : *Non ignara mali*, ses crises se renouvelaient si souvent, elles étaient si cruelles, que le patient, persuadé que ces tortures ne pouvaient être qu'un commencement d'agonie, ne se lassait pas d'annoncer sa mort pour la semaine suivante ; si bien que ses amis avaient fini par croire que ce mourant à perpétuité ne mourrait jamais !

Le secret de cette longévité poétique, résistant à ces douloureuses épreuves, et, plus tard, de ces merveilleuses fleurs d'automne épanouies sur une ruine vivante, pourrait devenir, avec l'aide d'Edmond Biré, un intéressant sujet d'étude. Il serait facile de recomposer cette noble et virile figure. Sans négliger la forme, plus correcte chez lui que chez Alfred de Musset et même chez Lamartine, Laprade s'inspire des phénomènes du monde idéal plutôt que des images du monde visible. Il puise à cette source limpide,

sans qu'elle se tarisse jamais; viennent les années, et, avec elles, le cortège bien prématuré des misères de cette guenille pour laquelle notre poète a moins de complaisance que Chrysale. Il souffre, il se roidit contre ses douleurs. Dans cette lutte incessante, il contracte une sensibilité, une susceptibilité nerveuse, à laquelle sa poésie ne saurait échapper. Quand elle se laisse emporter par une passion injuste ou au moins démesurée, — et, je le répète, ce malheur lui est arrivé une fois, — les nerfs malades exagèrent le courroux, enveniment l'épigramme, exacerbent la satire, font croire, comme à Sganarelle, que *tout soit perdu* parce que les bavards sont réduits à se taire, les braillards à baisser le ton, les journalistes à mettre de l'eau dans leur encre et les factieux à rentrer *dans leurs repaires.* Mais ce n'est qu'une crise passagère. Nous voici en face d'effroyables catastrophes, de malheurs sans nom, d'épouvantables abus de la victoire et de la force. Le patriotisme du poète s'aiguise de la sensibilité nerveuse dont nous venons de parler. Il n'aurait été qu'éloquent; il est sublime; il mérite de marcher *primus inter pares* dans le groupe des Tyrtées de la défaite. Pourtant le chrétien ne pousse jamais la douleur jusqu'au désespoir ou le désespoir jusqu'à la révolte. La famille est là, avec ses douceurs et ses tendresses; le foyer avec ses vivifiantes chaleurs qui raniment le cœur sans le consumer; les berceaux et les tombes; l'avenir dans le regard des enfants; le passé dans les portraits des ancêtres. Laprade, brisé tout ensemble par les douleurs de la France

et par les siennes, se rassérène sous ces balsamiques influences : il écrit le *Livre d'un père* ; un collier de perles dont sa belle âme a fourni l'écrin. Un pas encore, un progrès du côté de cet infini qui l'appelle, qui l'attend au bout de la voie douloureuse, et qui se dépouille de ses voiles à mesure qu'approche le moment où les yeux qui le devinaient vont se fermer pour le contempler. Cette dernière étape d'un croyant mûr pour le ciel se formule dans le *Livre des Adieux :* inspiration suprême où l'adieu qui sépare se confond avec l'adieu qui réunit !

En même temps, l'illustre malade s'applique, dans la plénitude de son intelligence, les vérités qu'il chante si admirablement. Dans une de ses dernières lettres, il m'écrivait qu'un de *nos chers expulsés* lui faisait de longues visites, et, par la douce magie de de sa parole, changeait son supplice en espérance. On le voit, nous sommes loin du pathos *contemplatif* et humanitaire de George Sand, des injures *crasseuses* de Lamennais, et même des velléités de mauvaise humeur opposées au *Syllabus* et à la fatale lettre du 27 octobre 1873, qui tuait nos illusions royalistes sans nous permettre encore de les déplacer.

Pour tracer cette rapide esquisse, je n'ai eu qu'à suivre pas à pas le récit d'Edmond Biré. Attristé, malgré tout, de lire sur la même page la signature de Montalembert et celle d'Edgar Quinet, l'ennemi particulier de la religion catholique, je passe au

chapitre IX, où j'apprends de touchants détails que j'ignorais. Je savais vaguement que, en 1862, à Lucerne, lors du rendez-vous que s'y donnèrent les légitimistes pour porter leurs hommages au comte de Chambord et justifier une fois de plus leur titre de courtisans de l'exil, — les plus chevaleresques quand ils ne sont pas les plus dangereux, — Laprade avait reçu, de Henri V et de son adorable sœur, un de ces accueils qui suppriment toutes les nuances, triomphent de toutes les objections et, depuis la marquise de Sévigné, arrachent aux esprits les moins susceptibles de vanités vulgaires cette exclamation extatique : « En vérité, nous avons un prince incomparable, et, s'il règne un jour, jamais l'on n'aura vu un plus grand roi ! » C'est ou c'était là, pour le dire en passant, un inconvénient ou un péril de ces pèlerinages : toute critique de détail, tout essai de retour à la réalité, à la juste mesure, était impossible, parce que celui qui s'y serait risqué aurait, par cela même, avoué implicitement qu'il avait été médiocrement reçu. Ainsi dix ou douze mille rivalités d'amour-propre se cotisent pour composer un portrait qui ne peut pas ne pas être flatté. Au surplus, n'est-ce pas l'histoire de presque tous les portraits ? — « Mon cher artiste, dit Cidalise, il me semble que vous m'avez fait la bouche un peu grande. — Madame, si vous voulez, je ne vous en ferai pas du tout. »

Ce que j'ignorais, c'est la correspondance qui s'établit entre le prince et le poète. Ici, je cède la parole à Edmond Biré, qui, en dépit de nos désillusions, a

conservé intact le don désormais bien rare d'émotion légitimiste :

« Royaliste de cœur et de raison, royaliste, comme Berryer, « parce qu'il était patriote, très bon patriote, » Victor de Laprade avait une affection profonde pour l'auguste exilé qui personnifiait à ses yeux, avec les espérances de l'avenir, les majestés et les poésies du passé. Le comte de Chambord connaissait ses sentiments et, plus d'une fois déjà, il lui avait écrit pour le féliciter du noble emploi qu'il faisait de son talent. Il pouvait lui écrire encore au lendemain de sa révocation et lui donner ainsi un nouveau témoignage de son estime. Mais, dans une telle circonstance, une lettre suffisait-elle ? Pour récompenser Sainte-Beuve de ses services, l'Empereur avait le Sénat. Le comte de Chambord fit mieux que nommer Victor de Laprade sénateur. Il chargea deux de ses amis qui étaient aussi les amis du poète, M. de Belleval et M. de Barberey, de l'aller voir en son nom. Ils lui demandèrent, de sa part, de vouloir bien être son correspondant littéraire, de le renseigner, à ses heures et en toute liberté, sur le mouvement intellectuel, sur les hommes et les œuvres. Un traitement qui eût remplacé celui que Laprade venait de perdre eût été attaché à ces fonctions. Faite avec une délicatesse digne du prince dont elle émanait, cette proposition fut accueillie, comme elle devait l'être, avec une vive gratitude ; mais l'idée de prendre une part des ressources de celui que la révolution avait dé-

pouillé, ne pouvait entrer dans l'esprit de Laprade et surtout dans son cœur. Il accepta donc avec empressement et avec orgueil l'honneur de cette correspondance avec le roi, mais à la condition qu'il ne serait pas question d'argent. »

Toute la page, que j'aurais voulu pouvoir citer en entier, a cet accent pénétrant, pathétique, cette attendrissement communicatif, fait pour aller au cœur des plus indifférents et des plus sceptiques. Savez-vous qui j'admire le plus dans ce *trio* admirable? Ne me grondez pas trop; c'est mon cher et entêté Breton, assez inébranlable dans son culte pour sauter par-dessus les fautes commises, les occasions manquées, les lettres regrettables telles que la réponse à l'illustre évêque d'Orléans, par-dessus la mort de notre roi et la nécessité de démarquer nos mouchoirs mouillés de larmes, — et se retrouver en 1886, Grévy étant consul, exactement ce qu'il aurait été, en 1862, entre Henri V, Laprade, MM. de Belleval et de Barberey. La religion royaliste, quand elle est aussi profondément enracinée dans une âme d'élite, n'a même plus besoin, comme la foi du chrétien, de s'appuyer sur une espérance; elle se nourrit de sa propre chair, elle vit de sa propre vie. Elle corrige, par son obstination généreuse, les caprices, les erreurs, les cruautés de la fortune.

Peu s'en faut qu'elle n'imite les mystiques élans de sainte Thérèse, s'écriant: « Mon Dieu! supprimez le paradis et l'enfer, afin que mon amour pour votre

divin fils soit plus pur encore et plus désintéressé. »

Sans nous élever jusqu'au surnaturel, nous pouvons dire que la passion royaliste, faite de tradition, de principe et de sentiment, finit par dépendre beaucoup plus de celui qui la ressent que de celui qui l'inspire. Ajoutons, pour notre consolation posthume, que la branche aînée des Bourbons, à travers bien des illusions et des naufrages, a eu seule le privilège de rencontrer, chez bon nombre de ses serviteurs, le dévouement absolu qui survit à tout, même à son objet.

Ces lettres de Laprade au comte de Chambord seront peut-être publiées un jour. Elles ne vont que du 18 avril 1862 au 21 octobre 1863. Edmond Biré en cite quelques fragments que je voudrais plus significatifs. — « D'ordinaire, nous dit-il, dans une correspondance de ce genre, celui qui tient la plume arrive bien vite, sous l'influence même des plus nobles et des plus généreux sentiments, à se faire courtisan de l'exil, à caresser les illusions du prince malheureux et proscrit, à éviter tout ce qui pourrait contrarier ses idées, à se donner carrière aux dépens de ses ennemis. Ici rien de semblable, et cela, si je ne me trompe, n'est pas moins à l'honneur du comte de Chambord qu'à celui de Laprade. Le poète s'exprime en toute liberté et en toute franchise. Il ne craint pas de signaler les fautes des meilleurs amis du prince, les torts de ses plus dévoués partisans. »

Après avoir lu ces lignes, on s'attend à trouver

autre chose que des nouvelles académiques, un portrait de Sainte-Beuve, qui est d'ailleurs parfait, et la question de savoir si l'Empereur aspirait à descendre et à s'asseoir dans un des quarante fauteuils. Ce bruit était surtout propagé par M. Cousin, qui commençait à avoir assez de sa guerre contre l'Empire. Il affectait d'avoir peur, contrairement aux poltrons qui simulent la bravoure. — « Prenez-garde ! disait-il à ses collègues; vous en ferez tant, vous en direz tant, que l'Empereur, pour vous fermer la bouche, vous demandera vos suffrages ! » C'est alors que le dialogue suivant eut lieu entre deux belles frondeuses d'un âge mûr :

« Quelle vanité, ce Cousin ! Il se rattache à l'Empire, parce qu'on a donné son nom à une rue. — Ma chère, il vaut mieux se rallier pour une rue que pour une place ! » — Un jour, le secrétaire perpétuel arrive tout effaré à la séance; il venait de recevoir une enveloppe officielle, portant le timbre de la maison de l'Empereur, et dont le gros cachet rouge semblait enfermer les destinées de l'Académie. On l'ouvre ! C'était tout simplement une lettre d'envoi fort inoffensive, accompagnant un exemplaire de la *Vie de César*.

Dirai-je toute ma pensée? il n'y avait pas de raison pour que cette correspondance s'interrompît au bout de dix-huit mois, et ne se prolongeât pas jusqu'à la chute de l'Empire. D'autre part, si, comme nous ne pouvons en douter d'après le témoignage d'Edmond

Biré et d'après ce que nous connaissons du caractère de Laprade, le poète s'exprima en toute liberté et en toute franchise, nous aurions peine à croire qu'il résista toujours à la tentation d'aborder certaines questions politiques, plus intéressantes que la candidature de M. Littré ou du Père Gratry ; la question du drapeau, par exemple, que Laprade, comme son noble ami, le comte de Falloux avait particulièrement à cœur. Il ne me fit jamais ses confidences, et je suis le contraire d'un sorcier; mais j'aime à la folie les inductions, les analyses, les conjectures, le plaisir d'aller du connu à l'inconnu. En octobre 1873, Laprade était venu passer quelques jours à Bellevue (Vaucluse), chez Léopold de Gaillard, dans une villa où il retrouvait, avec des intelligences dignes de la sienne, des chênes dignes de ses vers. Nous étions tout entiers à nos espérances royalistes. Il les partageait sans doute, mais sans nous cacher les inquiétudes que lui suggéraient ses pressentiments, — ou ses souvenirs. Quand parut la lettre néfaste, il fut plus consterné que surpris, plus exaspéré que consterné. Si, en 1862 et en 1863, il avait eu des effusions sentimentales.... hélas ! je cherche la rime, puisqu'il s'agit d'un grand poète, et je ne trouve que le dictionnaire des halles, aussi bien, un des plus fervents catholiques de Lyon, député de la Droite, jura, dit-on, comme un païen, à la même occasion.

J'en conclus, sous toutes réserves, après avoir lu ce chapitre du livre d'Edmond Biré, que Victor de Laprade, écrivant à son roi exilé, ne put se contenir ;

qu'il essaya de lui indiquer les moyens de finir son exil et de commencer son règne, et qu'il n'en fallut pas davantage pour que sa politique fît tort à sa littérature.

La guerre de 1870, les désastres de la France, le siège de Paris, les crises suprêmes, la perte de l'Alsace et de la Lorraine, nous montrent Laprade sous son vrai jour, Laprade patriote, grandissant avec les calamités de son pays. Ses lettres datées d'Aurillac sont admirables. Elles sont prophétiques : « Les phrases emphatiques de Gambetta présagent toujours de mauvaises nouvelles. Cet avocat n'est bon qu'à désorganiser la défense nationale en proclamant qu'il organise la victoire, suivant la vieille formule des démocrates anciens. Avant la fin de janvier, ce sera fait de Paris et de la France... » Je l'avoue, j'aime mieux voir le nom de cet odieux Gambetta encadré dans un anathème patriotique qu'au bas d'une adresse écrite en communauté d'idées et de sentiments avec l'auteur des *Muses d'État.*

On le sait, Lyon, le radical et socialiste Lyon, récompensa le grand poète de ses énergiques accents, supérieur même à Victor Hugo, même à nos farouches ennemis Arndt et Kerner, en le nommant député le 8 février 1871. Ce fut pour lui un honneur et un supplice. L'élévation de son esprit ne pouvait s'accommoder de la quantité de petitesses nécessaires pour faire un député selon la formule. Sa loyauté était écœurée en voyant M. Thiers tisser sa toile d'araignée où venaient se prendre indifféremment les mou-

ches, les abeilles et les guêpes. Sa passion royaliste, ravivée, aiguisée par les premiers crimes du 4 septembre, par les malheurs de la France et par le résultat inespéré des élections, s'irritait de ces atermoiements misérables où se perdait *le bon moment*, où l'occasion se faisait chauve, où les certitudes devenaient des chances, où les chances elles-mêmes s'estompaient dans le vague, où les partis et les fractions de partis prenaient le temps de se diviser et de se subdiviser sous l'influence corrosive des dissolvants parlementaires. A ces angoisses morales s'ajoutaient les souffrances physiques renouvelées sans cesse et envenimées, chez un homme nerveux, par l'étouffante atmosphère de la salle des séances, la cohue des couloirs, le tapage des interruptions et l'ennui d'avoir perpétuellement à entendre des discours oiseux, des propos offensants, toutes les vulgarités prises au sérieux par les imbéciles et exploitées par les intrigants. Je le voyais à cette époque aussi souvent que possible. Rien de plus curieux que le malaise de ce généreux esprit, de cet esprit franchement *libéral*, se heurtant à ces problèmes, que je ne me charge pas de résoudre :

Monarchie sans parlement, gouvernement absolu; — abomination.

Monarchie escortée d'assemblées délibérantes; moyen infaillible de la renverser; — désolation.

Assemblées délibérantes sans monarchie, une pétaudière; — horreur!

Tirez-vous de là, messieurs les politiques!

Après deux années de ce martyre, Laprade donna sa démission. C'est beaucoup d'accomplir un devoir sur deux ; or il regardait comme un devoir de cesser de toucher les émoluments en cessant d'assister aux séances. Ainsi qu'on devait s'y attendre, les braves Lyonnais le remplacèrent par le citoyen Ranc, pendant que les spirituels Parisiens préféraient le citoyen Barodet à M. de Rémusat. Quelques grognards de l'armée royaliste blâmèrent cette démission ; néanmoins, à ne considérer que l'enchaînement et la logique des faits, ce fut l'émotion causée par les deux élections radicales et communardes qui amena la chute de M. Thiers et l'avènement du maréchal de Mac-Mahon. Si le 24 mai resta stérile, s'il devint même funeste, à qui la faute ?

Mais laissons-là ces souvenirs, qui ne sont plus que des humiliations et des regrets. A dater de la page 353, on oublie les cruautés, les trahisons, les hontes de la politique. On assiste à un des plus beaux spectacles qui puissent réconcilier l'humanité avec elle-même ; un grand poète, un grand homme de bien, un chrétien sanctifié par la douleur, offrant à Dieu ses souffrances comme une rançon de ses péchés, rasséréné chaque fois qu'il voit un prêtre entrer dans sa chambre ; si bien que le rayon de foi et d'espérance brille tout ensemble sur la figure inspirée du prêtre et sur le pâle visage de l'agonisant. L'approche de la mort redouble sa tendresse pour sa digne femme et pour ses enfants. Il pleure leurs larmes, il prie leurs prières. — « Je souffre bien, mes enfants, leur dit-il,

mais je vous aime tant! » En disant ces paroles si simples, ne vous semble-t-il pas voir l'ange des pures amours essuyer du bout de ses ailes la sueur de cette agonie? Le Crucifix sur sa poitrine, les yeux fixés sur les êtres chéris qui entourent son lit de mort, comment être mieux pour mourir? Edmond Biré a été constamment au niveau de ces scènes pathétiques; il nous en donne la sensation profonde. Nous y assistons avec lui. Cette mort si courageuse et si chrétienne rappelle la mort sublime de Berryer. Seulement, Berryer adressait ses derniers vœux, ses hommages suprêmes, à son roi qui allait lui survivre. Laprade, survivant à son roi, recevait les cordiales visites de l'auguste héritier de la couronne, et ces deux Majestés retrempaient ainsi, l'une sa légitimité récente, l'autre son antique fidélité.

En finissant, je dirai à Edmond Biré, qui s'est vraiment surpassé dans ce livre : Il n'y a pas, entre vous et moi, la moindre dissidence. Si, en d'autres temps, de légers désaccords ont pu exister entre le grand poète et le vieux critique, voici comment je les explique :

Dans le même parti, dans le même groupe, on peut découvrir différentes familles d'esprits. Laprade préférait la liberté à l'autorité : mes préférences sont diamétralement contraires. Il n'y a jamais trop d'autorité contre les coquins ; il y a toujours assez de liberté pour les honnêtes gens.

LES GRANDES DAMES D'AUJOURD'HUI

Par Claude Vento.

L'aimable auteur de ce volume m'a donné, en me recommandant son livre, une de ces marques de confiance qui obligent. Avant tout, je dois prévenir un malentendu. Les ouvrages tels que celui-là peuvent être parfois attribués à des personnes de condition inférieure, dont les louanges ne sont pas toujours désintéressées, et qui, dans notre société démocratique, imitent les dédicaces des beaux esprits d'ancien régime aux grands seigneurs et aux fermiers généraux. Ici, rien de pareil. Le nom qui se cache sous le pseudonyme de Claude Vento et sous un bouquet de Violettes, est de haute et pure noblesse. Il tient aux plus anciennes familles de notre Provence, et, s'il n'y tenait pas, ce seraient elles qui y tiendraient. Il se relie à l'illustre maison de Suze, dont la mélancolique devise : *A la fin, tout s'use*, — pourrait s'appliquer à ce merveilleux groupe où ont brillé et brillent encore les belles héroïnes de Claude

Vento. Hélas! oui, tout s'use, tout passe, les empires, les palais, les cours galantes, les décamérons peints par Winter-Halter ou par eux-mêmes, la beauté, l'élégance, la richesse, l'éclat, la mode, la jeunesse, à moins qu'elle ne possède des procédés particuliers pour nous offrir, en toute saison, des conserves de jolies femmes ; et vraiment on serait tenté de le croire en lisant ou en regardant quelques-uns de ces charmants portraits. Nous devons donc remercier Claude Vento d'avoir fixé ce qui passe, arrêté ce qui fuit, ranimé ce qui s'use, ravivé ce qui meurt, et d'avoir versé dans son élégant encrier quelques gouttes d'eau puisées à la fontaine de Jouvence.

A présent que nous avons de vrais sujets de vigoureuses haines, il nous est difficile de comprendre qu'on ait pu haïr à ce point l'Empire et la Cour impériale. Il n'était pourtant pas bien méchant, ce tyran que l'on pouvait, d'après M. Victor Hugo, tuer avec tranquillité! Elle était bien belle, bien gracieuse et bien irréprochable, cette Impératrice, prédestinée de toutes les grandeurs et de toutes les douleurs! Mais la Fatalité, qui, depuis près d'un siècle, s'acharne contre la France, avait arrangé les choses de façon à brouiller les classes dites dirigeantes, qui ne devraient jamais se désunir. D'une part, les entraves imposées à la presse donnaient envie de suppléer aux libertés averties, suspendues ou supprimées, par cette Fronde des salons, plus meurtrière peut-être que les excès du journalisme ; car elle a le dangereux privilège de

tout dire, de tout laisser entendre et même de tout imaginer sans craindre d'être réprimée ou démentie. Elle est sans cesse entraînée à sacrifier le mérite d'être véridique au plaisir d'être piquante. D'autre part, les vainqueurs du 2 décembre devenus, à leurs risques et périls, nos seigneurs et maîtres, furent d'autant plus pressés de jouir de leur triomphe, qu'ils avaient joué plus gros jeu pour l'obtenir, et que ce prodigieux *schelem* leur donnait le goût des sensations fortes. Certes, il serait injuste de rappeler, à leur sujet, le vers de Corneille :

> À qui dévorerait ce règne d'un moment!

Pourtant quelques-uns d'entre eux — les plus éclairés, les plus sages, — pressentaient peut-être dès le début le vice de cette origine, la supériorité des monarchies de tradition sur les dictatures d'expédient, et ce qu'il y aurait de fragile dans un gouvernement condamné tôt ou tard à trouver sa faiblesse dans sa force, le jour où il se croirait assez fort pour se désarmer. Donc, on s'amusa un peu trop, quoique, d'après des témoins oculaires, on devinât, à travers ces amusements à outrance, « l'inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine ». — Les vainqueurs couraient de fête en fête, tandis que les vaincus boudaient. Il n'en faut pas davantage pour expliquer ces légendes où se confondirent la calomnie et la médisance, et contre lesquelles Claude Vento a eu raison de protester.

Les deux fléaux, en ces matières délicates, ce sont :

premièrement, le provincial qui est allé passer trois mois à Paris; secondement, le Parisien qui vient passer trois semaines en province. Serait-ce la peine d'être allé à Paris ou d'en venir, si l'on ne nous apparaissait avec toutes les attributions de l'homme bien informé, si l'on n'opposait pas à nos illusions naïves des récits où le roman se fait tantôt séditieux comme celui de George Sand, tantôt prestigieux comme celui de Balzac, tantôt égrillard comme celui de Paul de Kock, tantôt naturaliste comme celui de Zola? « Avez-vous vu, demandons-nous, *Georgette*, *Sapho*, *Marion Delorme?* — Oui, je suis allé à la *pre mière* de ces trois pièces (quand on arrive de Paris, on est toujours allé à toutes les *premières*). Je ne vous en dis rien, parce que les *lundistes* vous en ont assez parlé; mais j'ai admiré, dans les avant-scènes, la marquise d'Espard, qui, comme vous savez, a des bontés pour M. de Rastignac; la vicomtesse de Beauséant, qui est du dernier bien avec M. Gaston de Nueil; la duchesse de Langeais, dont les amours avec le général de Montrivau ne sont un secret pour personne; lady Dudley, qui s'est affichée avec Félix de Vandenesse, et la comtesse de Manerville, qui a fait des folies pour Lucien de Rubempré. — Mais je croyais que la comtesse de Manerville était vertueuse?... — Allons donc, mon cher, d'où sortez-vous? On voit bien que vous n'êtes pas allé à Paris depuis la présidence du maréchal de Mac-Mahon!... »

Et c'est ainsi que les contes deviennent des légendes et que les légendes deviennent de l'histoire.

Un autre jardin d'acclimatation de ces plantes vénéneuses, c'est le roman à clefs. Ici, la curiosité individuelle se fait complice de la malignité publique. Si l'on découvre ou si l'on invente une serrure pour chacune de ces clefs, quelle aubaine! Le nom que l'auteur n'a pas écrit, vous le chuchotez. Votre voisin de droite le dit; votre voisin de gauche le crie; un troisième l'imprime. Et les romans-feuilletons des journaux à grand tirage! Nous les lisons si légèrement et si vite, qu'il se fait parfois dans notre mémoire une confusion étrange : nous prenons le rez-de-chaussée pour le premier étage. La ligne qui les sépare est si imperceptible! Peu s'en faut que nous ne disions à nos amis et connaissances : « Allons! encore un scandale! Un vieux général, marié à une jeune et jolie femme, l'a surprise en *criminal conversation*. L'amant s'était réfugié dans une tourelle attenante à l'appartement de l'épouse coupable. Le général, s'inspirant de *la Grande Bretèche*, a fait murer la porte. Sa femme, pour ne pas être en reste, l'a fait tuer d'un coup de fusil... — Mais, mon cher Monsieur, que nous racontez-vous là? C'est *Porte-Close*, roman à sensation de M. du Boisgobey, publié dans *le Figaro*... — C'est possible... Grâce à nos mœurs actuelles, il est si facile de confondre! »

L'antidote du roman à clefs et du roman à sensation, le correctif d'œuvres telles que *l'Impératrice Wanda*, c'est le livre de Claude Vento.

Les voilà donc, ces charmeuses, ces enchanteresses,

ces fées, dont quelques-unes ont déjà séduit deux générations, et n'en resteront pas là! La princesse de Metternich et la comtesse de Pourtalès! La princesse de Sagan et la baronne de Poilly! Rivales de Josué, elles ont immobilisé le soleil de leur beauté, aussi rayonnant que le vrai soleil. Comme ces millionnaires Yankees dont on dit qu'ils sont trop riches pour qu'il leur soit possible de se ruiner, elles étaient si riches, — non, si belles au début, qu'elles n'ont dépensé que leur revenu, n'ayant pas, depuis longtemps, à se préoccuper de leur *capital*. Nous les avons peut-être vues à la première représentation du *Demi-Monde*, — il y a trente ans. — Ce sont leurs filles ou leurs nièces, dirait un imbécile. — Mais non, ce sont les mêmes, et voilà ce qu'il y a de plus ravissant. Leurs toilettes ont changé avec le temps, mais pas leur visage. Sur ce point, les grandes dames d'aujourd'hui sont toujours à la mode de demain. Leurs beaux yeux sont aussi vifs, leurs cheveux aussi blonds, aussi noirs ou aussi roux, leur teint aussi vermeil, leur bouche aussi fraîche, leurs dents aussi blanches, leur taille aussi souple, leurs épaules aussi rondes. Un poète a chanté l'art d'être grand-père. Parmi les grandes et belles dames qui figurent dans la brillante galerie de Claude Vento, il en est qui perfectionnent *l'art d'être grand'mère*, c'est-à-dire d'avoir des petits-fils et des petites-filles en restant de jeunes et jolies femmes.

Je vous ai conté que M. Scribe, voulant accom-

moder son ingénieux savoir-faire au déclin de mademoiselle Mars, écrivit pour elle un adorable rôle de grand'mère, mais d'une grand'mère si exquise, que tout le monde était amoureux d'elle, à commencer par le futur mari de Lucile, sa petite-fille. — « C'est très bien, lui dit-elle ; le rôle de Lucile me convient admirablement ; mais qui jouera la grand'mère? » — Mademoiselle Mars aurait changé d'avis, si, ouvrant le livre de Claude Vento, elle y avait rencontré de jeunes grand'mères, capables de jouer comme elle Bethsy (17 ans), de *la Jeunesse de Henri V*, Hortense (20 ans), de *l'École des Vieillards*, et qui peut-être ont joué et jouent encore le terrible rôle de Célimène.

Le volume de Claude Vento contient trente-trois médaillons, tous plus réussis les uns que les autres ; et par parenthèse, il a fallu une bien remarquable flexibilité de talent, une rare souplesse de style, pour varier d'élogieuses formules qui n'ont, pour éviter la monotonie, qu'une demi-douzaine d'épithètes : « Belle, jolie, noble, élégante, suave, spirituelle, vertueuse... » à l'instar de ces bulletins de victoire, où « tout le monde s'est distingué ». — Ah ! comme la tâche serait plus facile aux mauvaiseslangues et aux plumes venimeuses ! Ici, une allusion perfide ; plus loin, une malice voilée ; là, une phrase à double entente ; ailleurs, une épigramme démouchetée. Mais Claude Vento dédaigne cet équivoque moyen de succès, et on ne peut que l'en estimer davantage. Comme les

virtuoses célèbres qui, pour accroître la difficulté, brisent trois cordes de leur instrument et n'en gardent qu'une, elle a vaillamment et honnêtement supprimé celles qui auraient vibré avec le plus d'éclat. Pourtant, grâce à une incroyable délicatesse de sentiments et d'idées, elle a su s'arranger pour que le lecteur intelligent ne mît pas tout à fait sur la même ligne la duchesse d'Uzès et la princesse de Sagan, ou la duchesse de Luynes et la comtesse de Beaumont... Honni soit qui mal y pense!

Entre un vieux critique doublé d'un vieux paysan, et ces souveraines de beauté, il y a d'incommensurables abîmes. Pour essayer de les rendre moins larges et moins profonds, je cherche, parmi ces portraits parlants, ceux dont les originaux ne me sont pas tout à fait inconnus. Hélas ! quelle leçon d'humilité! En d'autres temps, j'aurais été le vassal de la duchesse d'Uzès, puisque mon village relève de son arrondissement et de son duché. J'ai entrevu à Cannes la duchesse de Luynes, chez sa noble amie, la duchesse de Valombrosa, cette incomparable châtelaine, dont l'hospitalité réussit à faire paraître encore plus délicieux ce climat et cette plage. J'ai eu le très vif plaisir d'entendre dans une maison amie la mélodieuse marquise d'Aoust, une de ces patriciennes auxquelles s'applique le cliché : « Quel dommage que vous soyez marquise! vous seriez l'égale de nos plus célèbres cantatrices. » J'ai eu l'honneur de rencontrer madame Standish, née des Cars, dans la

rade d'Hyères, sur un vaisseau que son beau-frère, M. de Montesquiou, commandait en second, et où la messe fut dite par monseigneur l'évêque d'Orléans. Elle m'apparut à travers la vapeur de l'encens, — ce qui a dû lui arriver bien des fois ; mais je l'ai assez vue pour être en mesure de constater que Claude Vento n'a rien exagéré en nous parlant de son élégance et de sa beauté. Je puis en dire autant de la belle marquise d'Hervey. Je passai quelques jours avec elle, en 1877, chez ma parente, la baronne de Fougères, qui figure à la page 429 de ce volume. Je m'y arrête un moment, pour compléter la mention un peu brève de Claude Vento. Madame de Fougères, née Berthe de Besplas, est non pas comtesse, mais baronne. Sœur cadette de l'héroïque Fernand de Besplas, admirable officier de marine, mort en 1864, à Cherbourg, en essayant de sauver un équipage naufragé, la baronne de Fougères n'est pas seulement jolie, elle est excessivement spirituelle (elle a de qui tenir : son excellent père, le marquis de Besplas, a été un des hommes les plus aimables de son temps). — Son talent de cantatrice, salué et consacré par Gounod, par madame Viardot et par madame Miolan-Carvalho, égale, s'il ne le dépasse, celui de la marquise d'Aoust. Si peu que je puisse en juger, la marquise excelle ou excellait dans la musique légère, brillante, riche en vocalises et en *fioritures* italiennes. La voix de madame de Fougères a le don d'émotion communicative. Elle s'élève et grandit avec le génie du compositeur. Il est difficile de l'entendre sans *y aller* de sa petite larme.

Un jour qu'elle chantait dans une église, le prêtre qui disait la messe fut si ému, que, dans son trouble, il oublia d'entonner le *Domine, salvam fac Rempublicam*, crime pour lequel M. Goblet lui aurait fait boire un calice d'amertume.

Dans les réunions de Montreux et de Clarens, dont il est question à cette même page 429, l'esprit de la baronne de Fougères, fin, original, sérieux, délicat, épris d'idéal, ayant en horreur les turpitudes naturalistes, lui a valu la respectueuse amitié d'Octave Feuillet, et, si je suis bien informé, c'est sous son influence que l'illustre écrivain a conçu et réalisé l'idée si profondément chrétienne de *la Morte*, qui passionne à cette heure les lecteurs et les lectrices de la *Revue des Deux Mondes*.

Parlerai-je de madame la marquise d'Hervey de Saint-Denis, dont le mari, savant polyglotte, professe le chinois, et que ses nombreux adorateurs courtisent pour des prunes? Pendant la semaine qu'elle passa à la Garenne, chez madame la baronne de Fougères, impossible de surprendre en elle un seul des petits travers que l'on attribue aux femmes à la mode. Elle fut simple, naturelle, aimable pour tout le monde, sans préférence ; pourtant nous avions un héros, le général de Charette, un délicieux compositeur, Gounod, des ducs, des marquis, des membres du Jockey-Club, fort élégants et fort désireux de lui plaire. Elle avait apporté une belle épreuve photographique d'après son portrait, peint par Cot, son regretté

maître. — « Il m'a peinte de face, nous disait-elle en souriant, pour *sauver* mon menton et mon nez. » J'avoue que je me demandai — et je ne fus pas le seul, — en quoi ce nez et ce menton, d'une régularité bourbonienne, avaient besoin d'être *sauvés*. Si, dans quarante ans, la marquise d'Hervey de Saint-Denis a un menton de galoche, je ne serai pas là pour le voir.

On sait que la marquise d'Hervey, sous le nom de Louise Dubréau, comme la duchesse de Luynes sous le transparent pseudonyme de Yolande Dalbert, a exposé avec succès des tableaux remarquables. Ses tableaux se sont même bien vendus, ce qui est le meilleur des compliments. En général, dans ce livre d'or des grandes dames d'aujourd'hui, d'hier et de demain, il y en a bien peu qui ne possèdent un vrai talent d'artiste, en musique, en statuaire ou en peinture. Elles ne sauraient mieux employer les loisirs que leur laisent les tyrannies de la toilette, les courses chez les grands couturiers, les servitudes mondaines, les œuvres de charité, la promenade obligatoire au bois de Boulogne, la dure nécessité de se montrer partout où les convoque le *highlife*, le *sport*, le *chic* ou le *pschut*, les caresses de leurs bébés ou de leurs petits enfants et la fidèle tendresse de leurs maris.

Ces favorites de la fortune, de la naissance et de la mode ne consentent pas à rester oisives. Elles ont entendu dire que l'oisiveté est la mère de tous les vices, et elles ne veulent avoir que des vertus.

Un de mes meilleurs souvenirs me ramène encore dans le voisinage de la Garenne, en Seine-et-Oise, aux portes de Meulan, qui n'a pas de portes, sur les bords de la Seine, dans une jolie villa qu'habitaient, en 1877, M. et madame Briatte et leurs trois filles, la comtesse Pillet-Will, la comtesse Jacquemont, et une troisième sœur, devenue depuis lors madame Froissart. On se serait demandé laquelle, de ces trois adorables créatures, était la plus belle, si l'on n'avait craint d'offenser, par des comparaisons frivoles, cette famille du bon Dieu, où tout respirait le calme, le bonheur légitime, l'union parfaite, et où il n'existait d'autre coquetterie que des coquetteries maternelles, bien justifiées d'ailleurs, car le jardin était peuplé de délicieux enfants qui étaient évidemment les vrais maîtres de la maison. Quel charme dans cette maison bénie! Quel parfum d'honneur et de vertu! Encouragé par la cordiale familiarité de l'accueil, on s'écriait en sortant : « Oh! les braves gens! » C'est chez le comte Pillet-Will, qui occupait alors son magnifique hôtel de la rue Moncey, que fut exécutée, pour la première fois, *la Petite Messe solennelle* de Rossini, le chant du cygne! M. Pillet-Will est un de ces riches qui savent obliger les pauvres à ne pas les haïr. Son beau-frère, le comte Jacquemont, brilla au premier rang des zouaves pontificaux, qui se firent admirer même des ennemis de la France et des ennemis de Dieu, et auxquels la France, en perdant tout, dut de ne pas perdre l'honneur. Il est resté, avec d'Albiousse, Théodore de Montravel et l'élite des survivants de

ces glorieuses défaites, un des meilleurs amis de Charette. Pourquoi n'écrit-il plus? Ses débuts avaient si bien réussi!

N'y a-t-il donc pas une seule brebis galeuse dans cette élégante bergerie où Claude Vento a changé sa houlette en baguette de fée? Non, mais il y a un loup, et ce loup, — qui pourrait le croire? qui s'attendait à le trouver en si bonne compagnie? — ce loup, qui a fait plus de victimes que tous les loups de l'Ukraine, c'est Gambetta! Ce sera ma seule critique. Que, dans les rares occasions où il est difficile d'absoudre la femme sans condamner le mari, l'auteur des *Grandes Dames d'aujourd'hui* prenne constamment parti contre le mari pour la femme, je m'y résigne tout en faisant à part moi de timides réserves. Il ne faut pas que les pédicures soient seuls à pratiquer l'esprit de cors. Mais ce n'est pas une raison pour être injuste, et, dans ce livre, je voudrais effacer ou déchirer les pages 219 et 223. L'intrépide colonel Robert de Beaumont peut rencontrer un bistouri dans sa famille ; — et qui ne serait fier d'être le petit-fils de notre illustre Dupuytren? — Mais il a su faire de ce bistouri une des épées les mieux trempées et les plus vaillantes qui aient jamais brillé à la tête d'un régiment. Quant « à la rudesse de cette main, mieux faite peut-être pour manier le bistouri paternel que pour toucher à cet être fragile (oh! oui, bien fragile!) qui est la femme », je ferai d'abord observer à Claude Vento qu'il faut, pour manier le bistouri sans faire trop crier le patient, une main

encore plus délicate que pour chiffonner des dentelles. Puis j'ajouterai : Je n'ai pas l'honneur de connaître le comte Robert de Beaumont ; mais je connais son frère Frédéric, et je ne crois pas qu'il existe un charmeur plus irrésistible, un *gentleman* plus aimable, plus gracieux, plus exquis, mieux fait pour répondre à toutes les délicatesses féminines.

Avouons que ces délicatesses, si remarquables chez la comtesse de Beaumont, née de Castries, eurent à faire quelques concessions, le jour où elle admit dans son intimité le néfaste Gambetta. Remarquez que je ne donne pas à ce mot *intimité* un sens insidieux et galant, mais simplement une admission de plus dans le cercle des intimes, avec effusions et poignées de mains sans conséquence. Au point de vue social, de caste ou de Castries, c'était pire peut-être qu'une passion fougueuse, ardente, irréfléchie, sensuelle, amenant une vraie faute. Belle-sœur du maréchal de Mac-Mahon, cette hardie fantaisiste paraissait oublier que Gambetta était et avait été l'ennemi le plus dangereux, le plus violent du maréchal, dans les élections de 1876 et 1877 ; que, par ses odieuses intrigues, ses insolentes harangues, ses grossiers coups de boutoir, il avait, plus que tout autre, contribué à préparer la démission du duc de Magenta et l'abominable République d'aujourd'hui. Elle oubliait que ce *grand homme*, comme l'appelle Claude Vento (ironiquement, je l'espère), aurait été, en 1871, si l'Assemblée avait fait son devoir, mis en

accusation pour avoir sacrifié des milliards et des milliers d'hommes à sa brutale ambition et à son féroce orgueil.

« Madame de Beaumont, nous dit sa panégyriste *quand même*, en faisant acte d'indépendance, faisait acte de grande dame ; en se montrant libérale, elle établissait ses preuves de réelle aristocratie. » — Non ! mille fois non ! Elle achevait de se déclasser, de glisser sur la pente fatale. Si elle affectait d'oublier son titre de sœur de la maréchale de Mac-Mahon, c'est qu'elle savait ou devinait que la maréchale n'avait plus de sœur !

Claude Vento cite l'exemple des aïeules, qui cajolaient Diderot, Voltaire et Rousseau. D'abord, ce n'est pas ce qu'elles ont fait de mieux. Ensuite, n'y a-t-il pas de notables différences? Aux yeux des grandes dames de 1770, Rousseau, Voltaire et Diderot n'étaient et ne pouvaient être que de brillants novateurs, de hardis philosophes, de séduisants utopistes. L'expérience n'était pas faite. Bien que la société fût profondément minée, ces grandes dames, aussi spirituelles qu'imprudentes, pouvaient encore se croire maîtresses de la situation. Aujourd'hui, il n'y a plus d'illusion possible. Une patricienne de haut parage, qui ouvre son salon, sinon son boudoir, à M. Gambetta, capitule avec l'ennemi.

N'insistons pas! Deux pages discutables sur 347! La proportion est toute à l'honneur de Claude Vento. Si parfois, en lisant ce volume, en admirant ces portraits au crayon et à la plume, il m'est arrivé de

ne pas prendre tout à fait au sérieux ces panégyriques, ces compliments et ces hommages, je me suis ôté le droit d'attacher trop d'importance à une seule fausse note au milieu de tant de caressantes mélodies.

ALPHONSE DAUDET

Tartarin sur les Alpes. — Nouveaux exploits du héros tarasconnais.

... « Quoique ce ne soit pas un phénix, » — disait Chamfort en apprenant que La Harpe, après avoir ostensiblement jeté au feu son drame des *Barmécides*, le faisait renaître de ses cendres. On n'en dira pas autant de *Tartarin de Tarascon*. Sa résurrection nous a tous ravis. Il était si amusant, ce Tartarin! Il y avait là une veine de comédie si franche et si gaie, et, avec l'exagération permise, une étude si vraie du caractère méridional! Voyez pourtant comme les succès s'attirent et s'entr'aident! comme le moyen de réussir est d'avoir déjà réussi! Cet incomparable Tartarin, à son entrée dans le monde, ne fut pas accueilli avec les honneurs dus à son rang. Il avait le bon goût d'aimer mieux être le premier à Tarascon que le second à Paris; on ne lui en sut pas d'abord assez de gré. En janvier 1870 — il y a seize ans, il y a cent ans! — *le Figaro* publiait son histoire par courts fragments, à sa troisième page, sans la

moindre de ces réclames qui, cette fois, ont fait le tour du monde et rebondi du bureau de rédaction dans le bordereau du caissier. La *Revue des Deux Mondes* reprochait au jeune auteur de ne nous offrir qu'un pastiche de don Quichotte. Que voulez-vous! Alphonse Daudet n'avait pas encore assez réussi; les fées, qui l'avaient doué à son berceau, se donnaient le malin plaisir de faire attendre leur charmant filleul.

Aujourd'hui, on serait tenté de dire qu'il réussit trop. Je ne suis plus de ce monde; mais j'avoue que je ne me fais pas une idée bien nette d'un glorieux cortège, composé de l'évêque d'Autun, de MM. Nisard, de Falloux, duc de Broglie, Marmier, Cuvillier-Fleury, Vielcastel, duc d'Aumale, Rousse, Jules Simon, d'Audiffret-Pasquier, Joseph Bertrand, Lesseps, Duruy, etc., etc., portant humblement les clefs de l'Académie à l'auteur des *Rois en exil*, de *Numa Roumestan* et de *Sapho*. Tout au plus, M. Pasteur, sous prétexte que ces ouvrages font rage!

Don Quichotte! nommer le héros de Cervantes, c'est rappeler un des plus beaux titres de Tartarin. Il confondait dans le même type don Quichotte et Sancho Pança, l'héroïsme du chevalier de la Triste-Figure et le *terre à terre* de l'écuyer à figure rebondie. Il avait la passion de l'aventure et le goût du *chez soi*, la nostalgie de la gloire achetée au prix de mille fatigues et de mille dangers. Tour à tour terrible et bonhomme, intrépide et poltron, *dur à cuire* et douillet, casqué de l'armet de Mambrin et

du bonnet de coton, il se réveillait de son rêve d'épopée pour s'envelopper de sa robe de chambre, se chausser de ses pantoufles fourrées et s'engloutir dans son fauteuil. Il avait faim et soif du baume de fier-à-bras, et, en attendant, il sucrait sa tasse de café et savourait son infusion de tilleul. Il eût mieux aimé fusiller un lion qu'une casquette; mais il savait que sa casquette ne lui avait jamais rompu en visière et il se demandait si le lion serait de composition aussi facile: dans ses accès de hardiesse, il lui aurait été doux de gravir l'Atlas africain; mais, pendant les heures de détente, il trouvait plus agréable et plus sûr de feuilleter celui de Lesage, qui dormait sur sa table. Ce matin, il aspirait à l'épithète effrayante de tranche-montagnes, et, ce soir, il lui semblait plus simple de découper une tranche de saucisson d'Arles ou de melon de Cavaillon.

A cette heureuse trouvaille s'en ajoutait une autre qui a inspiré quelques-unes des meilleures pages de la seconde partie, *Tartarin sur les Alpes*; la sincérité dans le mensonge; l'imagination méridionale, éblouie de ses propres mirages, et finissant par croire que ce qu'elle raconte est arrivé. Mentir avec l'intention de tromper son prochain, où serait le mérite? Mais réunir en une seule personne le trompeur et la dupe, s'appliquer tout ensemble à soi-même la faculté d'invention et le don de crédulité, voilà un des traits comiques du caractère de Tartarin, et il n'en faut pas davantage pour amener entre son compère Bompard et lui des scènes impayables.

Vous n'avez pas oublié ce groupe, en qui se résume Tarascon : les lieutenants au-dessous du capitaine, les satellites autour de la planète ; le pharmacien Bézuquet, nature tendre, aussi bonne pâte que ses guimauves et ses jujubes ; Bézuquet, dont la belle-mère vivra dans l'histoire pour avoir eu l'honneur de chanter, tous les soirs, pendant dix ans, avec le héros : *Grâce pour toi! Grâce pour moi !* à quoi Tartarin répondait en transposant pour sa basse-taille : « Ah ! ne me repousse pas ! » (4e acte de *Robert le Diable*) ; le commandant Bravida, Escourbaniès, puis une nouvelle connaissance, Pascalon, le jeune Séide du Mahomet de Tarascon ; Pascalon, l'élève pharmacien, dont le portrait est bien joli : « Presque un enfant, et déjà chauve, comme s'il portait tous ses cheveux dans sa barbe frisée et blonde, l'élève Pascalon avait l'âme exaltée d'un Séide, le front en dôme, des yeux de chèvre folle, et, sur ses joues poupines, les tons délicats, croustillants et dorés d'un petit pain de Beaucaire... L'enfant avait voué au P. C. A. une admiration frénétique, l'adoration brûlante et silencieuse du cierge qui se consume au pied de l'autel en temps de Pâques. »

Le P. C. A. (président du club Alpin), c'est Tartarin, et vous allez savoir ou plutôt vous savez pourquoi. Dans tout drame bien corsé, il y a un traître ; ici, — vous vous en doutez déjà, — le traître, c'est l'armurier Costecalde. Vous avez lu, dans *la Divine Comédie*, l'effrayant portrait de l'ENVIEUX. Dante, avec l'intuition du génie, avait pressenti Costecalde. Traî-

tre par envie; songez donc! Être rongé d'ambition et de vanité; — et se voir toujours effacé par le même homme! Ne mettre que douze grains de plomb dans sa casquette, quand il en met trente dans la sienne! Ne chanter que le chœur des démons, quand il chante le *duo!* Ne cultiver dans son jardinet que le laurier-thym et le syringa, tandis que Tartarin cultive le boabab! Ne fumer que la pipe, pendant que Tartarin fume le narghilé! Se promener piteusement, comme le plus vulgaire bourgeois, dans le classique tour de ville, et avoir vu une population tout entière saluer le retour du plus grand de ses concitoyens, échappé aux déserts brûlants de l'Afrique et aux griffes des lions dont il avait rapporté les peaux!

Il y avait jadis au Théâtre-Français un tragédien, nommé Lafon, qui, lorsqu'il parlait de Talma, ne l'appelait jamais que L'AUTRE. — « Essayez donc d'être quelquefois L'AUTRE! » lui disait le marquis de Ximénès pour le taquiner. Ce qui consumait Costecalde, ce qui enfermait son cœur ulcéré dans un double nœud de serpents plus venimeux que les vipères et les cobra-capello, c'est qu'il n'était jamais L'AUTRE. Il tenait à la fois de Judas et de saint Thomas; de Judas par la traîtrise, de Thomas par le doute; oui, le doute. Il n'était pas bien sûr que Tartarin eût tué des lions, et, si on lui disait: « Mais les peaux, Costecalde? les peaux? » il répliquait effrontément:

— « *Té, pardi!*... et les fourreurs, croyez-vous pas qu'il en manque, en Algérie! » Si bien que l'impec-

cable Tartarin, en montrant à ses compatriotes ces peaux léonines, les aurait fourrés dedans!

Une fois en train d'insinuations dubitatives, Costecalde ne s'arrêtait pas. A l'entendre, le fameux chameau, le chameau historique, n'était qu'une banale cocotte, venue de Marseille à Alger. Et pourtant il avait existé, le chameau. La preuve qu'il avait vécu, c'est qu'il était mort, et que son squelette faisait le plus bel ornement du musée de Tarascon.

Telle était la situation, quatorze ou quinze ans après la guerre où les Tarasconnais avaient déployé des prodiges de valeur. On ne leur avait pas laissé le temps de se lever ; mais, s'ils se fussent levés, les Allemands étaient anéantis. Daudet nous a « raconté « Tarascon et sa défense héroïque, l'esplanade torpil- « lée, le Cercle et le café de la comédie imprenables, « tous les habitants formés en compagnies franches, « toutes les barbes poussées, un tel déploiement de « haches, sabres d'abordage, *revolvers* américains, « que les malheureux en arrivaient à se faire peur « les uns aux autres, et à ne plus oser s'aborder « dans les rues. »

Tant de forces physiques et morales ne pouvaient se condamner au repos et demeurer sans emploi. Transformé par nos catastrophes, Tarascon n'est plus ni Athènes, ni Sybaris, ni Capoue. Tarascon est Lacédémone. — Bronzé, blindé, bardé de fer; plus de bouillotte à un sou la fiche! Plus de bésigue! Plus de romances sentimentales! Plus de chasses aux casquettes ! Supprimés, ces plaisirs enivrants, mais

dangereux, qui amollissent les nations et préparent les décadences! Les Tarasconnais, Tartarin en tête comme toujours, ont fondé le club Alpin, sur le modèle du fameux Alpine-Club de Londres; destiné à devenir pour les clubistes une école d'excursions pédestres sur les sommets, au bord des précipices, à travers les glaciers et les neiges, dans les anfractuosités des gorges et des ravins, de manière à les acclimater au danger et à leur faire acquérir ces « doubles muscles » dont Tartarin avait jadis le monopole. Seulement, ces Alpes sont les Alpines, et ici je puis parler en connaissance de cause, puisque je les contemple tous les matins, en ouvrant ma fenêtre. Des taupinières, ce serait les calomnier, puisque nos *anciens* assurent y avoir vu des loups, des vautours et des aigles. Un peu plus que des collines, un peu moins que des montagnes; des montagnes modérées, comme les coteaux de Sainte-Beuve. Mais, à défaut de grandeur, que de grâce! que d'élégance dans ces contours! que d'harmonie dans ces lignes qui rappellent, dit-on, les monts sacrés de l'Attique et de l'Asie mineure! Qu'importe que les agneaux y remplacent les chamois! En sont-ils moins tendres? Qu'importe que le thym et le romarin y jouent le rôle des sapins et des mélèzes sur les grandes cimes alpestres! Serait-il juste de leur demander davantage, lorsque, aux premiers rayons du soleil levant, dans toute la fraîcheur de cette heure matinale, chacune de ces plantes exhale un parfum ou étincelle d'une gouttelette de rosée? Ce parfum, cette rosée, ce romarin,

ce serpolet, c'est déjà la poésie. Où serait-elle mieux logée que dans ces Alpines, où s'abrite la jolie ville de Saint-Rémy, berceau de notre cher Roumanille, et dont l'ombre s'allonge le soir, jusque sur le clocher de Maillanne, patrie de Frédéric Mistral?

D'ailleurs, il faut tenir compte de cette magicienne qu'on appelle l'imagination. D'un coup de baguette, elle métamorphose ces gentilles montagnes en sœurs de la Jungfrau et de la Gemmi. On disait de Pradier qu'il partait tous les matins pour Athènes et qu'il s'arrêtait place Bréda. Les Tarasconnais , j'en suis sûr, guêtrés, équipés, sac et tente sur le dos, bâtons ferrés à la main, précédés de clairons et de clarinettes, croyaient partir pour l'Oberland. A demi-désabusés, le soir, ils ne se tenaient pas pour battus, et, pour prolonger leur illusion, ils décoraient de noms fabuleux et caractéristiques ces montagnes débonnaires: le *Mont-Terrible*, le *Bout-du-monde*, le *Pic-des-géants*. Était-ce leur faute s'ils n'y avaient rencontré ni géants, ni aurochs, ni léopards, ni tigres? Ces monstres auraient trouvé à qui parler.

M. de la Palisse m'attaquerait en contrefaçon, si je vous disais que Tartarin, le seul, l'unique, le légendaire Tartarin avait été nommé, par acclamation, président du club Alpin; P. C. A. — Costecalde, le haineux Costecalde, n'était que vice-président, et Tartarin était président sans le moindre vice. Nouvel aliment pour cette jalousie inextinguible qui, pénétrant dans les veines et les moelles de Costecalde, a traduit son sang en bile et sa bile en jau-

nisse. Mais qui sait? Costecalde va peut-être avoir sa revanche. Tartarin touche à la cinquantaine s'il ne la dépasse. Il s'est alourdi : il a pris du ventre. Soit dédain, soit fatigue préventive, il préside bien les Alpinistes, mais il ne les accompagne presque jamais. Son prestige diminue à mesure que son embonpoint augmente.

« Rarement Tartarin prenait part à ces ascensions ; il se contentait d'accompagner les Alpinistes de ses vœux, et de lire en grande séance, avec des roulements et des intonations à faire pâlir les dames, les tragiques comptes rendus des expéditions. »

Il n'y a pas à se dissimuler que la crise approche. Costecalde a si habilement tissé la toile d'araignée de ses intrigues, qu'il pourrait bien, aux élections prochaines, être élu président du club Alpin : P. C. A. Or, comme les grands conquérants, les grands souverains et les grands artistes, Tartarin est de ceux qui peuvent tomber, mais qui ne peuvent pas descendre. Il faut frapper un grand coup ; mais quel coup? Ce sont les Alpinistes eux-mêmes, les ingrats Alpinistes, qui vont inspirer Tartarin. Après tout, les Alpines peuvent bien être surnommées le *Mont-Terrible*, le *Pic-des-géants ;* mais elles ne sont que les miniatures des véritables Alpes. Or, qui ne préférerait un tableau d'Eugène Delacroix à une miniature d'Isabey? Fi des précipices pour rire, des montées qui ne sont que des rampes, des ascensions qui ne sont que des enjambées, des torrents qui ne sont

que des rigoles, des glaciers chimériques, des neiges imaginaires, des aigles qui ne sont que des *couquillades* (alouette huppée), des aires qui ne sont que des nids, de tout ce divertissement qui n'est ni un danger, ni une fatigue! Tartarin a toujours aimé à *faire grand.* Il se prendra corps à corps avec des Alpes dont ses collègues s'offrent, chaque dimanche, la réduction Collas.

Mais de l'idée au fait, de la coupe aux lèvres, de Tarascon au Faulhorn, il y a... il y a... la double nature de Tartarin. Tartarin a baissé d'un cran. Il n'est plus seulement mi-parti de don Quichotte et de Sancho ; il est un composite du lapin de garenne et du lapin de choux. — « Le lapin de garenne coureur, aventureux, casse-cou, faisant hardiment sa cour à l'Aurore, et le lapin de choux casanier, tisonnier, ayant une peur atroce de la fatigue, des courants d'air et de tous les accidents quelconques, pouvant amener la mort. » « Comment feriez-vous, disait en pareil cas l'excellent Sainville, du Palais-Royal, si vous étiez échoué dans une île déserte, et si vous n'aviez que du bois, des allumettes, une marmite, du charbon, de l'eau et deux lapins, — comment feriez-vous pour mettre la poule au pot? — — Vous tâcheriez d'avoir un lapin de garenne et un lapin de choux ; vous lâcheriez le lapin de garenne sur le lapin de choux. Ça lui ferait faire la chair de poule, et, sans perdre une seconde, vous le jetteriez dans la marmite. »

L'hésitation est longue; mais le héros n'en a que plus de mérite. Le courage prime-sautier de tempérament et d'instinct est moins beau que le courage réfléchi. — « Tu trembles, disait Turenne à son corps défendant ou se défendant: tu tremblerais bien davantage si tu savais où je te mène! »

Un chef-d'œuvre, un vrai chef-d'œuvre, le chapitre II, où nous assistons aux oscillations de Tartarin entre don Quichotte et Sancho, entre le chou et la garenne. L'issue du combat ne saurait être douteuse. L'héroïsme natif triomphe des faiblesses inséparables de notre débile humanité. Tartarin partira. Ses préparatifs de départ, l'attirail extraordinaire qu'il fait venir clandestinement d'Avignon, le piolet système Kennedy, les crampons système Whymper, la lampe à chalumeau, les deux cents pieds d'une corde de son invention, tressée avec du fil de fer, sa façon de *s'entrainer* en sautant par-dessus son bassin pour s'accoutumer à franchir les grandes crevasses alpestres, son testament, ses effusions épiques et élégiaques dans les bras du fidèle Bézuquet, sa sortie à quatre pattes sous le *portissou* de la pharmacie, tout cela est de main de maître, pétillant de gaieté, de fantaisie, de verve et de bonne humeur, sans une seule fausse note. Tout cela est d'un assez bon comique, pour que je propose à Daudet de supprimer les provençalismes indiqués par des italiques: « au *mouain*, autre*main*, etc. » — On n'est jamais bien sûr de rendre exactement l'accent parlé par l'accent imprimé. D'ailleurs Bézuquet, par exemple,

attendri jusqu'aux larmes par les douloureuses confidences et les commissions funèbres de Tartarin, et, grâce à un *tic* invétéré, pendant que les larmes le suffoquent, sifflottant un petit air, est plus drôle que Bézuquet disant *Té! qué ! pechère! vaï!* Le trait caractéristique et plaisant est dans la locution, le tour de phrase, plus que dans l'intonation et l'altération des voyelles. Ayez l'accent le plus pur, le plus exquis, le plus parisien ; si, en abordant un ami, vous lui dites *adieu* au lieu de *bonjour*, vous êtes classé ; vous vous déclarez Provençal ou Gascon tout autant qu'en disant *effètivemain*, *zou*, *boufre*, *outre*, etc...

C'est là une imperceptible vétille. Je soumettrai à Alphonse Daudet deux objections qui sont des doutes plutôt que des critiques. C'en est fait : voilà Tartarin au *Rigi-Kulm*, où son harnachement complet de consciencieux Alpiniste produit un immense effet de stupeur, d'effarement et bientôt d'enthousiasme, quand la glace est rompue : — « Jambières en drap jaune, casquette *dito*, passe-montagne tricoté, énormes lunettes vertes, bombées en verres de stéréoscope : pistolet, Alpenstock, sac au dos, paquet de cordes en sautoir; crampons et crochets de fer à la ceinture d'une blouse anglaise à larges pattes. »

Or, pour rompre la glace, en face du Mont-Blanc, du Finsteraarhorn ou de la Jungfrau, il faut avoir une fameuse poigne !

Le voilà sur le lac des Quatre-Cantons, dans la chapelle de Guillaume Tell, au Col du Brunig, à la Jungfrau, plus Tartarin que jamais, portant par-

tout la surprise, le mouvement, l'imprévu, la sensation d'une vie exubérante, l'effervescence d'une nature vouée aux grandes choses. Il a pourtant des déceptions, que nous partageons avec lui ; d'abord le ruissellement perpétuel d'une pluie torrentielle. Alphonse Daudet est-il bien sûr qu'il pleuve aussi constamment dans la patrie de Guillaume, de Walter Fürst et de Melchthal? J'ai voyagé en Suisse comme tout le monde. Nous avions souvent, vers trois heures, de jolies ondées d'opéra-comique, qui mouillaient à peine nos mackintosh ; avant et après (c'était en août et septembre), un soleil assez chaud pour les sécher. L'heureux auteur de *Tartarin* a-t-il voulu faire mentir le proverbe, et forcer ses lecteurs de dire : « Amusant comme la pluie » ? Puisqu'il fait dans la jeune littérature la pluie et le beau temps, je lui demanderai de tenir la balance un peu plus égale.

Mais enfin, s'il lui plaisait qu'il plût, nous ne nous querellerons pas pour si peu de choses. Ce qui me contrarie, c'est de voir le brave Tartarin, dont la bonne figure ne devrait éveiller que des idées exhilarantes et facétieuses, Tartarin qui a fait peur aux lions, mais qui ne ferait pas mal à une mouche, compromis dans un groupe de nihilistes. Le nihilisme, tel que l'a si bien décrit Melchior-Eugène de Vogüé dans ses origines et ses causes, est trop tragique pour se prêter à une histoire gaie, comme s'il s'agissait des *Brigands* d'Offenbach. Les sectaires sont plus effrayants que les scélérats, parce qu'ils se figurent que leur mission légitime leurs crimes. Je sais bien

qu'il y a un effet comique dans le contact du capitaine Fracasse de Tarascon avec ces assassins et ces incendiaires, dans la passion romanesque de notre héros pour la blonde et belle Sonia, qui poignarderait un czar et brûlerait un palais sans plus de scrupule que n'en éprouvait Tartarin pour égorger une casquette. Mais les lecteurs sont si bien lancés en pleine fantaisie, si bien persuadés que ce livre charmant n'est et ne doit être qu'un long éclat de rire, qu'ils refusent d'abord de prendre ces nihilistes au sérieux. Ils s'imaginent que l'auteur leur prépare encore une surprise, que ce sont là de faux nihilistes, une bande joyeuse d'étourdis et de jolies femmes, qui, ayant jaugé Tartarin, se font un malin plaisir d'ajouter à ses émotions alpestres une émotion poignante ; la noirceur d'un complot à la blancheur des neiges.

Je termine mes critiques par une question singulière : N' y a-t-il pas trop de style dans ce *Tartarin sur les Alpes ?* C'est un beau défaut, je l'avoue ; une débauche descriptive est explicable en face de ces Alpes que les hôteliers, les Anglais et les chemins de fer n'ont pas encore réussi à dépoétiser. Lorsqu'on possède un art aussi raffiné, une virtuosité aussi brillante, un stradivarius aussi authentique, il est difficile de n'être pas tenté de dédier des variations exquises au Mont-Blanc et à la Jungfrau ; l'on n'est pas fâché, d'ailleurs, de profiter de l'occasion pour nous rappeler, à nous, pauvres vieux arriérés, que le genre descriptif n'a commencé qu'avec l'école nouvelle, et que Rousseau, Chateaubriand, Bernardin de

Saint-Pierre, George Sand, n'y entendaient absolument rien. Pourtant le principe subsiste, et, si rien n'est brutal comme un fait, rien n'est entêté comme un principe. Dans un ouvrage qui n'est, en somme, qu'une comédie racontée, — je ne dis pas un vaudeville, quoique Labiche, Gondinet, Meilhac et Halévy en aient fait de bien amusants, — le style, s'il s'impose, s'il s'exagère, devient un embarras plutôt qu'une parure. Le lecteur n'aime pas à être distrait de son amusement pour s'assurer de la justesse d'une image, de la propriété d'une métaphore ou de l'heureux emploi d'un néologisme.

Le coup de maître, le coup de partie, le coup du Commandeur, c'est la création du personnage de Bompard ; c'est Tartarin rencontrant sur son chemin un compatriote dont l'imagination est encore plus inventive que la sienne. A en croire Bompard, la Suisse a été confisquée par une Compagnie anglo-américaine qui a *truqué* les montagnes, les gouffres, les glaciers, les torrents, les crevasses, de façon à ne leur laisser que l'illusion du pittoresque et le trompe-l'œil du danger. — Désormais, parcourir la Suisse, côtoyer les précipices, arpenter les glaciers, longer les crevasses, gravir les cimes les plus escarpées, c'est exactement comme si, installé à l'aise sur un plateau, on contemplait sans péril un immense panorama. Tout est prévu, combiné, machiné, étiqueté, numéroté, pour la sécurité et la commodité des voyageurs. Rien de comique, d'irrésistible, comme le chapitre intitulé : *Confidences sous un tunnel.*

Bompard avoue qu'il n'a jamais mis le pied dans les pays fabuleux d'où il prétend revenir : « Et le voilà comptant sur ses doigts tous ses *avatars* divers depuis trois ans ; guide dans l'Oberland, joueur de cor des Alpes, vieux chasseur de chamois, ancien soldat de la garde de Charles X, pasteur protestant sur les hauteurs... » Tartarin confesse qu'il n'a jamais vu, tiré ni tué le moindre lion. Et voici le plus drôle! Tartarin, désillusionné tout à la fois et tranquillisé, va braver sans pâlir des périls qui n'existent pas. Il aura tout le prestige de l'Alpiniste le plus intrépide ; il plantera sur les plus hauts sommets le drapeau du club Alpin, la tarasque étoilée d'argent. Or, comme la Suisse, quoique trop civilisée, a encore de quoi estropier, tuer et enterrer les explorateurs trop hardis, comme la Compagnie n'a jamais existé que dans l'imagination fabuliste de Bompard, vous voyez d'ici ce qui se passe : Tartarin affronte d'autant plus vaillamment des périls d'autant plus formidables qu'il s'en est remis à cette bienfaisante Compagnie du soin de macadamiser les abîmes, de ouater les crevasses, de matelasser les glaciers, de machiner les précipices. Il joue le rôle inconscient de ce duelliste novice et un peu poltron, qui, forcé d'aller sur le terrain, y fait bonne figure, parce qu'on lui a dit que les pistolets étaient chargés à balles en mie de pain. Cependant tout est bien qui finit bien. Tartarin, à peu près intact, rayonnant d'une nouvelle gloire, se retrouve à Tarascon en face de son ami Gonzalve Bompard. Inutile d'ajouter qu'il est réélu

à perpétuité, comme M. Jules Grévy, président du club Alpin, P. C. A. et que Costecalde en sera pour ses perfidies.

Je m'arrête, faute d'espace. Ce livre fait diversion à nos tristesses, à nos misères. Tout le monde l'a lu ou va le lire. Pour moi, réclamant mes privilèges de vieux critique et de vieux moraliste, je félicite sincèrement Daudet, et je lui dis : « Voyons, mon jeune maître ! est-ce que CECI ne vaut pas mieux que CELA ? »

DOM FRANÇOIS RÉGIS

Procureur général de la Trappe à Rome, fondateur et premier abbé de N.-D. de Staouëli (Algérie), par M. l'abbé BERSANGE.

I

Dom François Régis n'eût-il été que le fondateur et le premier abbé de la Trappe de Staouëli, il mériterait l'admiration et la gratitude de la France et de tout le monde chrétien; supposez, d'autre part, que son influence religieuse se fût bornée à consoler, à convertir, à fortifier, à réconcilier avec le ciel quelques-uns des hommes les plus illustres de son temps; sa sainte mémoire pourrait se contenter de cette gloire. En saluant les protecteurs et les collaborateurs de son œuvre, nous aurions à saluer aussi le bel hommage que vient de lui rendre M. l'abbé Bersange. Nous aurions à vous supplier de populariser son livre, de le faire circuler dans toutes les mains.

Au moment où notre religion est persécutée, moins encore par l'athéisme officiel du gouvernement que par le cynisme du blasphème, du sacrilège et du vice,

c'est une consolation de voir se grouper autour de ce fondateur, de ce bienfaiteur, des personnages qui ont fait en ce monde une assez brillante figure : Bugeaud, Pélissier, duc de Malakof ; Randon, Bosquet, Mac-Mahon, M. de Corcelle, le maréchal Vaillant, le duc de Dalmatie, le marquis de Bellisen, le duc d'Aumale, le comte de Paris, le comte de Meaux, M. du Terrage, M. de Vauchelles, Horace Vernet, M. Riant, etc. Puisque nous sommes en Afrique, ajoutons qu'un pareil livre, une pareille vie, dans les circonstances présentes, font l'effet d'une OASIS au milieu de sables stériles, habités par toute sorte de bêtes malfaisantes, parsemés de végétations vénéneuses; — ou mieux encore de ce qu'est devenue la plaine de Staouëli, défrichée et fertilisée par ces incomparables travailleurs, en regard de ce qu'elle était avant leur arrivée : un âpre désert hérissé de palmiers nains.

Rien de plus touchant que les premiers chapitres; Dom François Régis s'appelle de son nom séculier Léon de Martrin-Donos. La famille est très nombreuse. Le père et la mère rivalisent de piété; et pourtant, lorsque l'abbé Léon de Martrin, curé de Tals, parti pour visiter la Trappe d'Aiguebelle, se déclare décidé à y rester et à échanger contre le froc du moine cette simple soutane de prêtre qui ne le séparait pas tout à fait de ses parents, de ses frères et de ses sœurs, quelle désolation dans cette pieuse famille! La mère fond en larmes. Peu s'en faut que la malédiction paternelle n'aille chercher le novice dans sa cellule. C'est ainsi que nous avons vu plus récemment, dans

un autre cadre, le comte de Montalembert, malgré sa foi ardente, quoique père de quatre filles, donner des signes de désespoir, esquisser même des tentatives de résistance, lorsque son admirable Catherine, cédant à une vocation irrésistible, entra au couvent du Sacré-Cœur : heureuse faiblesse qui nous a valu, dans *les Moines d'Occident*, quelques-unes des plus belles pages de la langue française!

Les mondains, superficiels ou indifférents, peuvent être étonnés — qui sait? — scandalisés peut-être de ces contradictions apparentes chez des catholiques fervents. Il suffit de réfléchir pour comprendre que ces vocations sont surnaturelles. Afin qu'elles le soient encore plus, plus profondément marquées du sceau divin, Dieu leur suscite la seule épreuve, le seul obstacle qui puisse arrêter un moment ces âmes prédestinées. Qu'importe, en effet, à ces soldats de l'armée du sacrifice le renoncement aux joies de ce monde? Ils les ont pesées dans le creux de leur main, et elles ne valent pas à leurs yeux un progrès dans la perfection chrétienne, un pas qui les rapproche du ciel. Mais affliger ceux qu'ils aiment, ceux dont la tendresse les a entourés, dès le berceau, d'une exquise et balsamique atmosphère, voir couler des larmes sur ces visages bénis dont on ne connaissait que les sourires, être forcé de se dire que la source de ces larmes est dans l'excès même de la piété que ces êtres chéris nous ont apprise, voilà ce qui peut glacer les plus mâles courages. Lorsque la vocation a persisté, tout est dit : il ne reste plus au fond du creuset que de l'or

pur, et cet or, multiplié par l'héroïsme chrétien, va devenir le trésor de la société chrétienne.

On aurait bien surpris M. de Martrin-Donos, au milieu de ses colères, de ses gémissements et de ses résistances, si on lui avait dit que, même au point de vue humain, ce fils qu'il était tenté de maudire, ce fils qu'il traitait presque d'ingrat et d'insensé, se préparait, par son entrée à la Trappe, une riche moisson de gloire; que la crosse et la mitre des prélats les plus illustres, des plus éminents princes de l'Église, n'égaleraient pas, même dans l'estime et l'admiration des hommes, le bâton de voyage de cet humble religieux qui allait achever au profit de la France la conquête de l'Algérie. Car cette conquête était condamnée à demeurer incomplète et précaire, s'il lui avait manqué les deux éléments de civilisation et de durée : la consécration religieuse, seule condition d'autorité morale qui pût rallier les vaincus aux vainqueurs; — et la colonisation; — non pas cette colonisation dérisoire, qui se compose du rebut d'une population et se recrute parmi les aventuriers, les naufragés, les décavés, les escrocs, — ou les dupes d'une concession décevante qui les achève au lieu de les relever; mais une colonisation sérieuse, entreprise et menée à bien par un ordre monastique qui ne demande pour prix de son travail que la certitude d'être agréable à Dieu et utile à son pays.

J'espère ne pas déplaire à M. l'abbé Bersange en déclarant que son livre n'est pas seulement édifiant et

éloquent, mais poétique; oui, poétique. Un romancier contemporain a dit : « La poésie ne peut pas mourir. » — Nous ajoutons : elle ne peut ni se déplacer, ni s'encanailler, ni déchoir. S'il plaît à de prétendus novateurs de salir la littérature, de chercher la poésie dans le ruisseau, l'égoût et l'ordure, comme le crochet du chiffonnier cherche une pièce d'or au coin de la borne, au milieu des loques et des bouquets tachés de boue, ils ne l'empêcheront pas, cette fille du ciel, de rester sur les cimes immaculées. plus près de sa vraie patrie que du lieu de son exil. Ils ne l'empêcheront pas de préférer, pour ses ailes, l'azur au cloaque, le grand air au bourbier. Comment ne serait-il pas poétique, ce livre qui nous montre, d'une part, suivant l'expression de Montalembert, le plus sublime effort de l'homme vers quelque chose de plus grand que lui ; de l'autre, les plus belles scènes de la Nature, dominées par une croix? Cette terre, qui allait opérer des prodiges de fécondité sous la charrue, la bêche et la herse de dom François Régis et de ses frères d'*armes*, elle était tout ensemble antique et neuve ; antique, puisque l'Histoire sacrée et profane y reconnaissait le diocèse de saint Augustin et la rivale de Rome ; neuve, puisque le temps, la barbarie, la solitude, le fatalisme indolent des races musulmanes, lui avaient refait une virginité, puisque l'activité des travailleurs n'y était pas paralysée, comme dans notre vieille France, par le chagrin de s'acharner sur un sol désormais usé pour avoir trop donné.

Et quels décors! quels contrastes! quels horizons! Les robes de bure et les sandales mêlées aux brillants uniformes! Les chevaux africains servant tour à tour de monture aux géneraux et aux trappistes! Ici, tous les miracles de l'humilité chrétienne; là, tous les rayonnements de la gloire et des grandeurs d'ici-bas. Ces sables immenses, où passe le simoun, où rugit le lion, où bondit la panthère, où glapit le chacal, abreuvés tout ensemble du sang de nos soldats et de la sueur de nos moines; le sang qui assure la conquête; la sueur qui la fertilise, Accumulez tout ce que les raffinements de la civilisation, de l'industrie et de l'art peuvent offrir de plus splendide et de plus curieux aux regards blasés de nos Athéniens; découvrirez-vous quelque chose de plus beau que cette messe en Kabylie, célébrée par dom François Régis, peinte *con amore* par notre Horace Vernet? « Les généraux et l'état-major se tenaient au centre; sur les côtés les Arabes contemplaient avec admiration ce spectacle nouveau. Tout près murmurait la Méditerranée, et les hautes montagnes, étagées les unes sur les autres, formaient autour de ce tableau un cadre majestueux. »

Je le crois bien! un cadre tel que l'imagination n'en saurait rêver de plus sublime. Si vous voulez mesurer la distance entre la poésie immortelle et la poésie de convention, comparez à cette messe qu'Horace Vernet a fixée sur la toile, et dont vous trouverez la gravure dans le volume de M. l'abbé Bersange, la *Corinne au Cap Misène* de Gérard. Il ne s'agit pas

bien entendu, de discuter le talent des deux peintres.) Certes, le cap Misène, la baie de Naples, au fond le Vésuve empanaché de son éternelle fumée, les pêcheurs napolitains en costume classique, Oswald le beau ténébreux en bottes molles et manteau à la Quiroga, Corinne avec son turban et sa harpe, forment un ensemble fort intéressant pour le dilettantisme des deux sexes; mais regardez-y de près : ce n'est pas de la poésie, c'est du roman; soumis, par conséquent, à toutes les vicissitudes qui font, en quelques saisons, passer le roman du salon sur le quai sans s'arrêter dans la bibliothèque. Il a suffi de moins d'un quart de siècle pour que le livre, le tableau, le turban, la harpe, le manteau et les bottes, fussent relégués dans les vieux magasins d'accessoires, entre une chaise à porteurs et un carlin empaillé. Supposez, au contraire, que le tableau d'Horace Vernet disparaisse pendant cinquante ans, et qu'on le retrouve, en 1935, caché dans un grenier pour échapper au vandalisme de l'athéisme intolérant; les couleurs auront peut-être pâli ou se seront écaillées. Mais, s'il en reste encore assez pour laisser reconnaître dom François Régis disant la messe dans les déserts de Kabylie, élevant la sainte hostie au-dessus de ces têtes qui adorent ou admirent, tandis qu'une fumée qui n'est pas celle de l'encens, mais du canon, enveloppe à demi la gigantesque croix de bois et va se perdre dans les replis de la montagne, les hommes du métier pourront signaler les avaries de la peinture : l'âme du tableau n'aura rien perdu.

Et quelle douceur de songer que le cœur du moine qui disait cette messe et le cœur de l'artiste qui l'a peinte battaient à l'unisson dans un même sentiment de foi !

Je vais trop vite. J'aurais dû faire une halte devant cette Trappe d'Aiguebelle où la vocation monastique de dom François Régis fit sa première étape. C'est là que nous rencontrons le touchant épisode du vieux comte de Meaux, grand-père de M. Camille de Meaux, digne gendre de l'illustre Montalembert. En lisant ces pages bénies, en assistant à ce miracle de la grâce divine, on croit remonter à l'âge héroïque du christianisme, au temps de la primitive Église. Voilà un gentilhomme, un homme du monde, qui a été élu neuf fois député. Il n'a pas échappé aux épreuves de la vie ; mais il est entouré de soins et de tendresses par une famille admirable qui trouve dans sa piété le secret de tous les dévouements. Sans doute il a pu commettre, au cours de sa jeunesse, quelques-uns de ces péchés inséparables de la faiblesse humaine ; mais nous ne le croirons pas, s'il nous dit que ces fautes sont de celles qui ne peuvent être expiées que par des excès de pénitence, qui ne laissent au pécheur d'autre alternative que le désespoir ou la Trappe. Non ! non ! S'il vint se jeter dans les bras de dom François Régis, c'est qu'il avait, lui aussi, cette soif de sainteté que rien ne désaltère, ce besoin d'immolation qui ne se croit jamais assez immolé. C'est que ce qui n'était que suffisant ne lui suffisait pas. Il

ressemblait, dans la vie spirituelle, à ces prodigues opulents qui croiraient manquer du nécessaire, s'ils ne possédaient pas le superflu. Ici se placent deux remarques : — Nous sommes beaucoup trop enclins à regarder l'ordre des Trappistes comme une exception si extraordinaire, tellement en dehors de la nature, au-dessus ou au delà de nos forces physiques et morales, qu'il ne peut être que le refuge des grands coupables ou des grands désespérés; quelque chose comme une variante du suicide, approuvée au lieu d'être condamnée par l'Église. Erreur! On peut se convaincre, en lisant l'excellent ouvrage de M. l'abbé Bersange, que les vocations surhumaines, ces austérités dont la moindre révolterait notre mollesse, cet engagement à garder un perpétuel silence, à coucher sur la dure, à vivre de racines et de légumes sans sel, à jeûner jusques au coucher du soleil, à traiter la chair tout à la fois comme une ennemie et comme une esclave, ne sont dans ces âmes privilégiées que les progrès du bien aspirant au mieux. Ce qui les pousse dans cette voie, ce n'est pas le désespoir ou le remords. Elles n'ont rien de commun avec l'arbre que la foudre a frappé, et dont il ne reste que le tronc mutilé, calciné, noirci. C'est, au contraire, leur extrême pureté qui les détermine à devenir plus pures encore, leur nostalgie céleste qui les décide à une vie tellement mortifiée, que, ne tenant plus à la terre, elles peuvent se croire plus près du ciel. Le vénérable comte de Meaux avait mené l'existence la plus correcte lorsqu'il s'abîma dans les rudes disciplines de la règle de Saint-Benoît renou-

velée par l'abbé de Rancé. Dom Francois Régis était déjà un saint prêtre, un des curés les plus appréciés par l'archevêque d'Albi, quand un invincible aimant riva les clous de ses souliers aux dalles de la Trappe d'Aiguebelle.

Est-ce à dire que, dans ces vocations, il n'y ait pas de miracle? A Dieu ne plaise! Mais le miracle est tout entier dans cette lutte de l'esprit contre la chair, lutte où, d'après toutes les probabilités humaines, l'athlète devrait succomber. On sait quel est aujourd'hui le mot d'ordre parmi les sceptiques, les beaux diseurs de l'Institut, les savants, les demi-savants et une infinité d'ignorants : réduire à néant le surnaturel; prouver qu'il n'existe pas de fait anormal, qui, mis en contact avec la science moderne, ne se fonde comme un bâton de cire d'Espagne présenté à un bougeoir allumé. Ces esprits superbes ne s'aperçoivent pas qu'on se trompe en essayant de restreindre le miracle à un fait matériel, tel que la guérison d'un rhumatisme, d'une cécité ou d'une paralysie. L'âme peut servir de théâtre à des phénomènes tout aussi miraculeux; car, comme les miracles proprement dits, ils ne s'expliquent que par la volonté et l'intervention divines. M. l'abbé Bersange, dans une courte introduction, nous donne le détail abrégé du régime observé par les Trappistes : presque pas de sommeil, un carême perpétuel, une orgie de jeûnes et d'eau claire, un lit composé de deux planches, avec une natte de paille, des travaux agricoles ou manuels qui ne semblent

compatibles qu'avec une forte nourriture et quelques verres de bon vin, etc., etc. Maintenant consultez un médecin, non pas matérialiste ou athée, mais chrétien : pour un rhume ou une courbature, il vous interdira le maigre du vendredi. Si vous avez prolongé votre veillée au delà de l'heure habituelle, il vous grondera et vous rappellera que l'homme a besoin de six ou sept heures de sommeil. La pluie et la boue, si vous risquez de vous mouiller les pieds, le vent si vous vous exposez aux courants d'air, le froid si vous n'avez pas fourrures, pardessus, cache-nez, chemise de laine, gilet de flanelle; la chaleur, si une transition trop brusque peut compromettre votre larynx ou votre poitrine, tout est mesuré, examiné, discuté, calculé, afin de prolonger de quelques années, de quelques jours, une existence souvent inutile, quelquefois coupable, qui n'avait nul droit à tant de précautions et de soins.

Eh bien, écoutez M. l'abbé Bersange : — « Malgré un régime si pénible à la nature, nous dit-il, presque tous ces religieux jouissent d'une santé florissante et prolongent jusqu'à une extrême vieillesse cette vie de travail et de silence. »

Ici pourtant, je hasarderai une timide réserve qui n'ôte rien au caractère miraculeux de la vocation et de la vie des Trappistes. En ma qualité de *gentleman farmer*, j'ai vu souvent des citadins égarés à la campagne s'extasier devant les bonnes grosses joues, le teint vermeil, la mine éveillée, l'air de santé, de

vigueur et de bonne humeur des enfants de paysans. — « Voyez! disaient-ils, ils passent leur journée nu-tête, au grand air, de façon à attraper coups de soleil et fièvres cérébrales. Ils barbotent dans le ruisseau comme des palmipèdes; ils couchent pêle-mêle dans des taudis où régnent toutes les odeurs, excepté les bonnes. Ils vivent de pain noir, de pommes vertes et de mûres de buissons. Avec cela, pas une colique, pas une migraine, pas un rhume de cerveau!... tandis que les nôtres, soignés, cajolés, élevés sous cloche, bien couchés, bien nourris, bien vêtus!... » J'arrêtais parfois ces effusions pastorales et je répondais : « Vous ne voyez là que ceux qui ont survécu parce qu'ils étaient les plus sains et les plus robustes, bâtis, comme on dit, à chaux et à sable... Si vous consultiez les registres de notre état civil, vous reconnaîtriez qu'il faut en rabattre. La mort s'est fait sa part — une part plus large que dans les famille riches, — parmi les enfants en bas âge, débiles, rachitiques, scrofuleux, mal venus, incapables de résister aux intempéries d'hygiène, d'alimentation et d'atmosphère. Les autres, par cela même qu'ils sont sortis intacts de cette dure épreuve de la première enfance, se sont fortifiés, endurcis, bronzés, blindés. A présent, de même que les aliments les plus salubres se tournent en poisons pour les estomacs malades, ces enfants vivent de ce qui tuerait les vôtres. » — On peut en dire autant des Trappistes. Si on visitait leurs cimetières où se pressent des croix de bois noir, gages d'espérance plus certains que les monuments, les statues et les panthéons, on verrait que la

mort a prélevé sa dîme sur ces moissonneurs et que bien des ouvriers de la première heure sont tombés sur le sillon avant la onzième.

Et cependant, quel ressort, quelle énergie, quels trésors de force, de persévérance et de volonté, dans les rangs de cet état-major de l'armée du sacrifice, groupé autour de dom François Régis! Et ne croyez pas qu'ils soient tristes! Là encore le livre de M. l'abbé Bersange servira à rectifier la légende d'après laquelle les Trappistes contracteraient dans leur violente rupture avec le monde, dans leurs cruautés envers eux-mêmes, dans leur acharnement à dompter, à mater, à macérer leur corps, leurs sens, leur esprit, leur part d'humanité, un je ne sais quoi de sombre, de farouche, presque de sinistre; comme si leur silence disait aux visiteurs : « Que venez-vous faire ici? Ce monastère n'est pas une maison, c'est un tombeau; nous ne sommes plus des êtres vivants, mais des fantômes, des spectres, des squelettes. Nous sommes morts; pourquoi chercher à nous rendre la sensation de la vie? Nous sommes ensevelis; pourquoi nous exhumer? A quoi bon nous donner la vision de ce monde qui ne nous connaît plus et que nous avons oublié? Passez votre chemin! Dans cet état de transition entre la terre, dont nous ne voulons plus, et le ciel, auquel nous aspirons, tout ce qui essaye de nous distraire nous importune. Nous ne permettons pas qu'on nous dise que nous sommes des hommes; encore moins, que nous sommes des saints; encore moins, que nous sommes des anges! »

Rien de pareil dans la physionomie de dom François Régis et de ses coopérateurs, tels que les décrit M. l'abbé Bersange. Le fondateur de Notre-Dame de Staouéli est vif, actif, plein de mouvement, d'entrain, parfois même de gaieté. Si j'osais me servir d'une locution de marin, je dirais que c'est un *débrouillard*. Il a le don de rallier à lui toutes les sympathies, de dissiper les préventions hostiles, de surmonter les obstacles, d'aplanir les difficultés, de faire bon visage à la mauvaise fortune. Oui, un charmeur! charme étrange, indéfinissable, que les esprits vulgaires ont peine à concilier avec la robe et la cagoule du Trappiste! Ceux qui le subissent et sont fiers de le subir, ce ne sont pas des sacristains, des marguilliers, des bedeaux, des dévotes, des servantes de curé; c'est l'élite de nos généraux, de nos hommes d'État, de nos orateurs, de nos politiques; ce sont d'illustres protestants; c'est le peintre le plus spirituel, le plus français, de l'école française. Si vous voyez un nuage passer sur ce mâle visage, soyez sûr que les mortifications monastiques n'y sont pour rien; que peu importe à ce militant, à ce travailleur, d'avoir mangé des racines cuites à l'eau ou du pâté de foie gras, d'avoir dormi une heure ou huit, de s'être couché sur un matelas ou sur une planche. Ce qui l'assombrit un moment, ce qui l'inquiète, c'est quelque temps d'arrêt dans l'exécution de ses plans, une espérance déçue ou ajournée, un manque de fonds qui retarde constructions et défrichements, une signature officielle qui se fait attendre, une formalité qui traîne en longueur,

une marque de mauvais vouloir dans les bureaux, qui sont rarement commodes. Ceci m'amène, avant d'aborder la période la plus mémorable de cette belle et sainte vie, à vous faire remarquer le contraste entre l'esprit militaire et l'esprit parlementaire. Les ministres de la guerre, les chefs de notre armée d'Afrique, les officiers, les soldats, s'entendent aisément avec ce moine qui leur apparaît, la pioche dans une main, un crucifix dans l'autre, comme un hardi pionnier, destiné à compléter leur œuvre, à assurer leur conquête, à coloniser leur victoire, à prouver aux Arabes que pas n'est besoin de croire à Mahomet pour croire en Dieu. Ils comprennent que ce fils de Saint-Benoît et de l'abbaye de Citeaux, qui représente aux yeux des bourgeois voltairiens, endoctrinés par le *Constitutionnel* et le *Siècle*, l'éteignoir, l'immobilisme théocratique, personnifie, au contraire, sur ce sol Africain, la civilisation, la lumière et le progrès. Mais le parlement! mais les chambres! Elles liardent avec le bon Dieu comme elles lésinent avec la monarchie. Pour ces perpétuels dissolvants qui s'appellent les assemblées délibérantes ou souveraines, l'important n'est pas de savoir si l'abandon de l'Algérie déshonorerait la France; si ces nouveaux champs de bataille ne lui sont pas nécessaires pour faire l'éducation de ses officiers sans troubler la paix européenne; s'il n'y a pas là un dérivatif salutaire pour notre appétit de gloire; si une conquête n'est pas illusoire sans colonisation, et s'il peut y avoir des colonisateurs préférables à ces religieux qui ont fait vœu de rester pauvres en

travaillant; — mais si, en votant les fonds indispensables, en secondant ce mouvement civilisateur, ils ne donneront pas un rôle trop prépondérant à la Royauté et à l'Église, à l'épaulette et au froc; s'ils ne dépasseront pas le glorieux programme que leur impose leur titre de députés flottants entre le centre gauche et l'opposition dynastique, et qui consiste à ne laisser au pouvoir que ce qu'il faut pour se faire prendre le peu qu'on lui a laissé.

Nous voici sur le chemin de Staouéli, avec dom François Régis, sous la bienveillante et bienfaisante protection de M. de Corcelle : ce sera le sujet d'un second chapitre.

II

J'insistais, sur le mauvais vouloir que les Chambres du *juste milieu* avaient opposé à la conquête et à la colonisation de l'Algérie. Elles avaient, sinon une excuse, au moins un prétexte. « En 1840, dit excellemment M. l'abbé Bersange, l'avenir de notre grande colonie africaine préoccupait douloureusement un grand nombre d'esprits sérieux.[1] On s'interrogeait avec tristesse : Pourquoi tant d'expériences tentées en Algérie avaient-elles malheureusement échoué? Pourquoi tant de sacrifices, accomplis généreusement, étaient-ils devenus stériles ?

Pourquoi? Parce que, durant ces premières années, on avait accumulé fautes sur fautes ; parce que deux ou trois généraux, envoyés successivement en Afrique, n'avaient su ni justifier leur réputation militaire, ni répondre à l'attente du gouvernement et du pays ; parce que nous avions subi quelques-uns de ces désastres partiels qui discréditent les chefs et découragent les soldats. C'est ici que M. de Corcelle va inaugurer son admirable rôle de médiateur entre la colonie et la métropole. Sincèrement religieux, moins suspect que tout autre au libéralisme bourgeois, grâce

à ses alliances de famille, il avait gardé d'une visite chez ses voisins les Trappistes de Soligny-la-Trappe, l'idée que ces moines laboureurs, ces habiles et saints agriculteurs, pouvaient seuls faciliter la solution du problème et coloniser sérieusement cette terre conquise qui n'était encore que la terre promise. C'est alors qu'il prononça ou écrivit cette phrase, citée par M. l'abbé Bersange: « Il faut introduire une goutte de sainteté dans la caverne africaine. »

Hélas! oui, caverne. En 1840, le mot n'était pas trop fort; caverne de fauves, puisque la civilisation semblait reculer ou s'arrêter devant le domaine des lions et des panthères ; caverne de voleurs, non seulement sous le burnous des Bédouins et des Kabyles, mais sous les galons des employés de bureaux ou sous l'habit râpé des premiers colons, dont la conscience, souvent élargie par de fâcheux antécédents, faisait encore plus de concessions qu'on ne leur en accordait. Une fois convaincu, M. de Corcelle, renseigné, en outre par un voyage de trois mois en Algérie avec MM. de Tocqueville et de Beaumont, ne considéra plus les difficultés et les obstacles que pour avoir plus de mérite à les aplanir : il adressa à M. Villemain, ministre de l'instruction publique, un éloquent rapport, qui frappa vivement le vieux maréchal Soult, président du conseil. Le maréchal, qui avait bien, disait-on, quelques torts (en peinture) à l'égard des capucins d'Espagne, était disposé à les réparer au profit des Trappistes de France. Il venait de dire son mot souvent répété : « On bat le rappel

là-haut ; » et il n'était pas fâché de se mettre en bons termes avec le tambour-major. Mais l'homme qui, dans cette phase préliminaire, entremêlée d'hésitations, de mécomptes, d'espérances et de généreux efforts, nous apparaît, après M. de Corcelle, le plus digne de reconnaissance et d'hommages, c'est le gouverneur de l'Algérie, le maréchal Bugeaud.

Funeste conséquence des passions politiques et de l'esprit de parti ! Il a fallu plus d'un quart de siècle pour qu'un prêtre français osât écrire sur le maréchal Bugeaud ce qui sera contresigné par l'histoire : « Brave sans témérité, adoré du soldat, qu'il ménageait soigneusement, prompt aux coups de main, façonné sous l'Empire à la guerre de guérillas, il était l'homme qu'il fallait pour combattre les populations arabes. Il connaissait l'art de fatiguer l'ennemi par des courses multipliées et de le priver de ses ressources par de fréquentes razzias. »

Tout le portrait est d'une ressemblance parfaite. Ajoutons, avec le pieux biographe, que Bugeaud était franchement chrétien. Cette héroïque et loyale figure a bien souvent dominé mes causeries avec Louis Veuillot, déjà converti, comme on sait, lorsqu'il accompagna le maréchal en Afrique. L'illustre écrivain me contait comment il s'y prenait, le soir, pour que son rude patron ne s'endormît pas sans avoir fait sa prière. La journée avait été chaude, l'étape avait été longue ; la fatigue était extrême :

« Le sommeil, descendant sur la tente guerrière,
Essayait de fermer cette noble paupière... »

— Maréchal, disait Veuillot dont la familiarité s'autorisait des bontés de Bugeaud, Votre Excellence sait-elle ce que disent les Arabes ? — Non ! Eh bien, que disent-ils, ces J... F... de mécréants? — Que les chefs de l'armée française ne croient pas en Dieu. — Et sous quel prétexte? — Parce qu'on ne les voit jamais faire leur prière. — Ah! c'est comme ça!... Faites allumer un feu devant la tente ! » Veuillot ne se le faisait pas dire deux fois. Ce feu, ajoutait-il, alimenté avec des branches de lentisques,de myrtes, de mimosas et de lauriers-roses, sentait très bon, Le maréchal, aussi bien éclairé qu'en plein jour par cette flamme parfumée s'agenouillait devant sa tente.

« Un soir, — (c'est toujours Veuillot qui parle) — l'effet fut irrésistible. Nous étions venus visiter une tribu amie. Je récitais à haute voix le *Pater*, l'*Ave Maria* et les litanies de la Sainte Vierge, cette merveille de poésie mystique ; *Stella matutina*, *Rosa Mystica*... En ce moment, le muezzin, monté sur un *blockhaus* à une faible distance, entonna l'appel à la prière dans une de ces mélopées bizarres, sans sexe, empreintes de la mélancolie orientale, dont la monotonie n'est pas sans grâce et dont s'est inspiré Félicien David dans *le Désert* . Loin, bien loin, dans un des contreforts de l'Atlas, le rugissement d'un lion alternait avec le glapissement des hyènes. Le ciel, d'une pureté étonnante, ruisselait d'étoiles. L'air était si limpide, l'atmosphère si transparente, que bien des journées de Londres ou même de Paris sembleraient des nuits comparées à cette nuit. Je me re-

tournai, et je vis deux grosses larmes sillonner les joues hâlées du maréchal Bugeaud. »

Au surplus, un des charmes de l'ouvrage de M. l'abbé Bersange est de nous rappeler, si nous le savions, — ou de nous apprendre, si nous l'ignorions, que la plupart de nos généraux d'Afrique professèrent hautement et pratiquèrent sans respect humain notre religion. Et encore, c'est à peine si l'on entrevoit dans ce milieu la fière silhouette du héros chrétien par excellence, Lamoricière! Après Bugeaud, Randon et Yusuf, l'un protestant, l'autre à demi mahométan, convertis par leurs femmes; Pélissier, qui, bien que fort lettré et bon latiniste, exagérait la brusquerie militaire et le sans façon soldatesque, au point de faire dire, lors de son ambassade à Londres, par la reine Victoria : « C'est singulier! il ne m'a pas encore mise sur ses genoux! » — Pélissier changeait de ton et d'allures, quand il se retrouvait avec son cher fondateur-abbé de Notre-Dame de Staouéli. Il grondait sa livrée, lorsqu'elle refusait à Londres, de laisser pénétrer cette barbe, cette robe, cette *coule* et cette croix jusque dans le cabinet de M. l'ambassadeur. Le maréchal Vaillant était en intimité de sentiments et d'idées avec dom François Régis; le général Bedeau... Mais ici je rencontre une de ces anecdotes auxquelles je ne sais pas résister.

J'avais un curé, d'origine espagnole, jeune, ardent, plein de zèle, excellent prêtre; seulement il n'avait pas eu le temps de s'initier aux perfidies de la langue

française. Un jour, il célébrait dans son prône l'alliance de la bravoure militaire et de la foi. — « Mes frères, ajouta-t-il, connaissez-vous quelque chose de plus beau que ce spectacle : UN BEDEAU (majuscule) s'agenouillant et faisant sa prière devant son armée rangée en bataille, puis remontant à cheval et remportant la victoire? » Au sortir de la messe, le maire et l'instituteur, plus cultivés que le reste de la paroisse, me demandèrent comment un bedeau avait pu être général d'une armée, et comment une armée, commandée par un bedeau, avait pu vaincre l'ennemi.

Mais hâtons-nous de revenir à Staouéli, où nous attend dom François Régis. Contentons-nous — car l'espace nous est mesuré — de mentionner ses précurseurs, les promoteurs de l'œuvre : dom Joseph Marie (Pierre Hercelin); dom Orcise, abbé d'Aiguebelle; le P. Gabriel (Hippolyte Le Tertre de Mayence); c'est pendant ces préliminaires, sans cesse contrariés par quelque nouvel incident, que l'on put surtout apprécier le zèle, le dévouement, l'énergie, la persévérance de M. de Corcelle, infatigable, toujours sur la brèche, ayant réponse à tout. Cet éminent homme de bien vit encore, Dieu merci! Au milieu de tous nos sujets de tristesse, ce doit être pour sa vieillesse une consolation bien douce de songer que, sans lui, le génie colonisateur de dom François Régis eût été probablement paralysé, dès le début, par des maussaderies bureaucratiques, des jalousies locales, des conflits ou des malentendus entre les autorités ecclésiastiques et les autorités séculières. Dom François

Régis n'eut pas, parmi les laïques, de collaborateur plus actif et plus efficace. M. de Corcelle fut le parrain de cette œuvre admirable dont François Régis fut le père.

Ici, M. l'abbé Bersange s'interrompt un moment pour nous rappeler cette glorieuse et prestigieuse prise de la Smala, où Monseigneur le duc d'Aumale déploya plus d'héroïsme, d'heureuse audace, d'inspiration prime-sautière, d'impétuosité martiale, qu'il n'en faudrait — ou qu'il n'en aurait fallu — pour culbuter, réduire en poudre une smala républicaine et reconquérir un trône. Ce magnifique épisode, fixé sur la toile par Horace Vernet avec une verve, une fougue, une *maestria* prodigieuses, ne fut pas sans influence sur l'avenir de la Trappe de Staouéli. — « Abd-el-Kader, nous dit M. l'abbé Bersange, se retira dans le Maroc et l'Algérie française respira ! »

Dès lors cessèrent les appréhensions et les hésitations de dom Hercelin. Enfin, nous voici (août 1843) en présence de dom François Régis, brusqué d'abord, puis affectueusement accueilli et fidèlement patronné par le maréchal Bugeaud. Le nouveau conquérant de l'Algérie est-il au bout de ses peines? Elles commencent, au contraire. D'abord, la question d'argent. Les subsides promis ou votés manquent au dernier moment. Les ouvriers, qui ne sont plus payés, se dispersent. On leur a adjoint des condamnés militaires, qui se dérobent au travail. Bien des fois dom François Régis est forcé de traduire en français le

Pendent opera interrupta, minæque murorum ingentes... Il voit même se dresser devant ses yeux le spectre hideux de la faillite. Une muraille, nouvellement construite, s'écroule avec un fracas sinistre. Et les maladies! Elles sont nombreuses, et la plupart sont mortelles; bientôt on creuse, à la Trappe de Staouéli, plus de tombes que l'on ne bâtit de cellules; on dirait que, dans ce climat inégal, violent, fiévreux, malsain, dévorant, la mort, inquiétée dans son domaine, veut se venger d'avance de ceux qui apportent la vie. Ces douleurs s'aggravent de mécomptes et de catastrophes agricoles, dont je puis parler, hélas! en connaissance de cause. — « A la température inconstante et capricieuse du printemps succédèrent d'épais brouillards qui se changèrent enfin en une chaleur de 42 degrés centigrades. Au milieu de ce désordre atmosphérique, les récoltes furent détruites; les deux tiers périrent entièrement; le tiers qui restait fut de qualité si inférieure, que les malheureux agriculteurs allaient être réduits à acheter du grain pour ensemencer de nouveau leurs champs. »

Pourtant, il y avait des compensations, comme le disait dom François Régis avec son bon sourire. La Providence divine veut que, dans ces âmes prédestinées, l'espérance soit si étroitement unie à la foi, que l'on ne puisse déraciner l'une sans arracher l'autre. Au milieu de ses souffrances, la colonie naissante était constamment rassérénée par la fidélité de ses défenseurs, — M. de Corcelle en tête, — dont la

pieuse obstination semblait redoubler à mesure qu'ils avaient à lutter contre toutes les vraisemblances humaines. Bientôt dom François Régis fut comblé de joie par la visite des deux supérieurs, dom Hercelin et dom Orcise. Ils sont accueillis avec enthousiasme par les Trappistes et avec un heureux mélange de curiosité, de sympathie et de respect par les Arabes, qui viennent contempler les deux grands *marabouts* de France, et dont les femmes et les enfants baisent avec vénération ces robes et ces *coules*, moins faites pour les dépayser que les uniformes et les habits. Le 14 septembre fut encore un jour de fête. Monseigneur Dupuch, évêque d'Alger, accompagné du gouverneur et de son état-major, vint poser la première pierre de la partie nord du cloître. « Le ciment fut étendu solennellement sur une assise de boulets, restes de la bataille de Staouéli, recueillis dans les champs voisins; sur ce lit de bronze fut placée la pierre sur laquelle le pontife avait répandu l'eau sacrée... »

C'est dans cette cérémonie que nous apparaît une figure originale, dont M. l'abbé Bersange a tiré un excellent parti, et que nous saluons comme un emblème de plus de l'alliance de l'épée et de la croix. Son histoire est piquante. A la bataille de Marengo, le premier Consul remarque l'intrépidité d'un jeune soldat. Il le fait sortir des rangs, et lui dit : « Comment t'appelles-tu? — Mon général, j'ose à peine vous le dire... Je m'appelle Capon. — Eh bien, tu te nommeras désormais Marengo, » — répondit Bonaparte. Et le soldat Marengo était devenu colonel.

Il est charmant, ce Marengo! un brave cœur, un chrétien, un ami passionné de nos chers Trappistes, un *débrouillard*, lui aussi, avec une pointe de comique, qui fait rire, mais jamais à ses dépens, et qui est le témoignage d'une bonne conscience. On dirait qu'il porte bonheur à dom François Régis. En effet, les plus gros nuages se dissipent peu à peu; les malades se soulèvent sur leur grabat et, à force de courage, se figurent qu'ils sont guéris; ce qui n'est pas le plus mauvais moyen de guérir. Les palmiers nains, qui sont le chiendent de cette terre exubérante, font place à de riches moissons, à des vergers dont les fruits émerveillent les visiteurs, à des jardins potagers qui alimentent splendidement le marché d'Alger. Je parlais tout à l'heure de la terre promise. Elle eût envié les grappes de raisin que deux hommes avaient peine à porter, les cerises grosses comme des reines-Claude, les prunes grosses comme des pêches, les pêches comparables à des citrouilles, les melons qui mesuraient soixante-quinze centimètres de circonférence et ces choux... oh! ces choux qui rappellent le dialogue du Gascon et du Marseillais : « J'ai, dans mon jardin, des choux grands comme des maisons. — Et moi, dans ma cuisine, des pots grands comme des églises. — Pas possible! — Pardon! mes pots sont faits pour cuire vos choux! » Le maréchal Bugeaud fut ravi de cette métamorphose magique (le magicien, c'était Dieu), qui changeait les hyènes et les chacals en troupeaux de vaches et de brebis, les rugosités d'un sol aride en élégantes avenues, les touffes hir-

sutes de chardons et de ronces en massifs d'arbres utiles, les buissons épineux en poiriers, tous de bon chrétien, les cris nocturnes des hiboux et des chats-huants en tintements pieux des cloches hospitalières, les complots et les prédications sanguinaires des Arabes fanatiques et irréconciliables en paroles de paix apportées par les tribus amies; toutes les âpretés de la nature sauvage en souriantes caresses de la nature cultivée. Le maréchal s'assied à la table des Trappistes, dont l'œuvre complète si bien la sienne, et M. l'abbé Bersange profite de l'occasion pour nous dire avec un sentiment supérieur de vérité et de justice : « Cet homme de bien, alors méconnu, oublia dans la liberté d'un entretien familier la guerre sans trêve ni merci que lui faisaient, au parlement et dans la presse, les nombreux et trop injustes ennemis de son système de colonisation. »

Je ne suis encore qu'à la moitié du volume, à la moitié de cette sainte et laborieuse carrière, où dom François Régis se dépensa sans compter. Que d'intéressants épisodes nous aurions encore à extraire du livre de M. l'abbé Bersange! Les chaleurs caniculaires de 1848 ramenant les fièvres pernicieuses, décimant de nouveau l'abbaye, frappant dix religieux, funestes surtout aux hommes du Nord, et enlevant à l'affection du P. abbé les PP. Ephrem et Jean-Marie; le contre-coup de la révolution de février en Algérie et à Staouéli. Comment lire sans un serrement de cœur, sans un douloureux retour sur nos misères présentes, la page qui nous montre, deux

mois après la soumission du redoutable émir, le duc d'Aumale obligé à son tour de quitter Alger, exilé, fugitif... — « Les deux frères (le duc d'Aumale et le prince de Joinville) étaient consternés; les princesses pleuraient, et les petits enfants, qui ne comprenaient pas ce qui se passait, jouaient ensemble sur le pont... Sur le quai se pressait une foule émue... Quand le bateau se mit en marche, emportant les exilés, la prudence ordinaire en ces tristes conjonctures ne put comprimer les sentiments des spectateurs, et le cri : « Vivent les princes! » se fit entendre de tous côtés. »

Non! Il ne fallait pas être *consterné;* il fallait être révolté. Il fallait refuser de reconnaître cette absurde république, proclamée par surprise, à la suite d'un guet-apens, contre le gré de la France presque tout entière. pour le bon plaisir des citoyens Bocage. Étienne Arago, Ledru-Rollin, Flocon, Caussidière et Sobrier. Il fallait se dire : « Les cris de *Vivent les Princes!* » qui saluent notre départ, ne sont que les échos anticipés des *vivats*, des acclamations enthousiastes qui nous accueilleront au moment où nous mettrons le pied sur le sol de la patrie. On n'est pas factieux parce qu'on résiste à la plus odieuse des factions; on n'est pas rebelle parce qu'on désobéit à la plus effrontée des rébellions; on ne sort pas de la légalité, quand la légalité est faite par une poignée de fous, de sophistes, de vauriens et de chenapans. Nos armes sont victorieuses. Nos soldats et nos marins nous adorent. La province ne veut pas de cette néfaste révolution. Le vrai Paris n'en a jamais voulu.

Ce n'est pas, comme Bonaparte au golfe Jouan, avec un peloton et en choisissant les routes désertes ou les sentiers détournés, mais avec toute une armée, toute une marine, toute une nation, sur le quai de Toulon, au grand soleil, que nous serons acclamés par un peuple entier comme des sauveurs ; après quoi nous remonterons, tambour battant, jusqu'à Paris, où nous n'aurons pas même à bousculer et à jeter par les fenêtres ce gouvernement provisoire et dérisoire. Informé de notre approche, il se sera évanoui. »

J'aurais encore à suivre dom François Régis à Rome, à Londres, en terre-sainte ; trois nouvelles étapes qui ont fourni à M. l'abbé Bersange trois chapitres bien intéressants. Mais, pour moi, pour vous, pour presque tous les lecteurs de son éloquent biographe, dom François Régis restera le fondateur et le premier abbé de la Trappe de Staouéli, accomplissant et menant à bien, contre toutes les vraisemblances et en dépit de tous les obstacles, une œuvre à la fois française et chrétienne : civilisant la barbarie, fertilisant le désert, s'associant à notre conquête, la délivrant de son caractère problématique et précaire, confident, ami, collaborateur de nos généraux d'Afrique, réussissant à faire pénétrer dans cette colonie militaire l'élément religieux qui seul pouvait persuader, adoucir, désarmer le fanatisme indigène, incomplètement dompté. Voilà sa gloire, son immortalité ; je parle de sa gloire et de son immortalité d'ici-bas : ailleurs, Dieu s'est chargé de la récompense, sans choisir dans la masse des œuvres.

Je veux, avant de finir, dire encore un mot d'Horace Vernet, qui fut presque mon compatriote, puisqu'il reconnaissait lui-même ses origines vauclusiennes. Nous savions que les dernières années d'Horace Vernet avaient été parfaitement chrétiennes; mais M. l'abbé Bersange nous donne là-dessus les détails les plus précis, les plus consolants, et il nous les donne avec cette douceur pénétrante qui caractérise son ouvrage. Vernet fut le *pénitent* de dom François Régis; cette *clientèle* spirituelle amena entre eux une vive amitié qui ne se démentit pas un moment. Vous ne pourrez lire sans attendrissement le récit de cette confession si spontanée et si vaillante, de cette communion pascale, de cette semaine de retraite où le plus brillant, le plus déluré, le plus martial, le plus *troupier* de nos artistes, le favori du *high-life* parisien, se soumit au régime des Trappistes, partagea leurs pieux exercices et mangea comme eux le pain noir et les légumes sans sel et sans beurre. A ce sujet, Sainte-Beuve, dans sa belle étude sur les Vernet, où il exécute de main de maître l'infortuné Gustave Planche, a écrit les lignes suivantes : « Des idées graves et même religieuses le gagnèrent peu à peu; il ne faudrait ni les diminuer ni les exagérer, ni les antidater. Il nous suffit d'indiquer sans la forcer cette nuance dernière. »

M. l'abbé Bersange, fidèle à son admirable charité chrétienne, se borne à ajouter : « On comprendra difficilement la réserve légèrement sceptique avec laquelle un célèbre critique a parlé de la fidélité der-

nière et persévérante du peintre aux pratiques de la religion. »

Hélas! je la comprends, au contraire, très aisément. Sainte-Beuve, enterré civilement, n'était pas un athée de naissance. L'athéisme lui était venu peu à peu, sur le trottoir, sous les traits des filles et des cuisinières que cultivait sa vieillesse érotique. Dès lors, rien ne lui était plus désagréable que d'apprendre la conversion *sérieuse et pratique* d'un mondain, d'un joyeux viveur, d'un artiste célèbre, habitué, dans son jeune temps, à fréquenter les belles pécheresses plus que les curés, les salons plus que les couvents et les boudoirs plus que les églises. Cette sensation pénible est épidémique parmi les pécheurs endurcis. Un jour, madame Sand, sexagénaire, grand'mère et libre penseuse, vint faire visite à Horace Vernet. Elle rencontra dans son atelier le R. P. Hermann, qui, sous le sobriquet de Puzzi, avait fait partie de son groupe pendant les années de *bohémiennerie*, reflétées dans les *Lettres d'un Voyageur*. Elle se mit à injurier le pauvre Carme, en le tutoyant, et dans les termes les plus grossiers. Le P. Hermann, baissant la tête, acceptait en silence cette humiliation. Horace Vernet se taisait par politesse. A la fin, n'y tenant plus, il dit à madame Sand : « Je suis sûr, illustre George, que vous ne savez pas pourquoi votre ancien ami s'est fait moine ? — ? — Pour expier les péchés de ceux et de celles qui refusent de se repentir. »

CONFIDENCES DE LAMENNAIS

Lettres inédites de 1821 à 1848, publiées avec une introduction et des notes, par ARTHUR DU BOIS DE LA VILLERABEL. —

Il existe un Lamennais, pour ainsi dire, officiel, — le Lamennais de tout le monde — et celui-là, il faut bien l'avouer, est le contraire d'un homme aimable. Sombre, sinistre, fielleux, atrabilaire, mécontent d'autrui parce qu'il est surtout mécontent de lui-même, on se demande à quelle phase de sa vie on devrait le prendre pour entrevoir un sourire d'approbation sur ses lèvres contractées par une douloureuse ironie. Sous la Restauration, qui devrait être son gouvernement de prédilection, il est déjà aussi agité, aussi *grincheux*, aussi irascible que si MM. Frayssinous et de Quélen le blessaient dans ses convictions les plus chères. La colère est son état chronique. Il se plaint — et ses plaintes sont des invectives, — qu'on n'en finisse pas avec le gallicanisme, qu'on prenne au sérieux le Concordat, qu'on épargne de vieux évêques échappés à la Révolution et à l'Empire. C'est un indépendant avant d'être un ré-

volté ; un irrégulier avant d'être un déserteur. La discipline lui pèse, alors même qu'elle favorise les croyances dont il s'est fait le champion. Il inquiète ceux qui l'admirent; il épouvante ceux qu'il sert. Son orgueil est si gigantesque qu'il étouffe son ambition. Toutes les dignités de l'Église, toutes les richesses de ce monde sont au-dessous de son rêve. Volontiers il dirait : « Pape ne puis, évêque ne daigne, Lamennais je suis. » Volontiers, il s'enfermerait dans une mansarde, il vivrait de pain sec et d'eau claire, s'il pouvait, du fond de sa retraite, lancer des ukases à la société chrétienne, régenter les consciences, dominer l'épiscopat et le clergé, régner parallèlement au Souverain Pontife, dicter des lois à l'Église au lieu d'accomplir les siennes, créer au besoin un nouveau christianisme, où se combineraient tant bien que mal la pauvreté évangélique, la simplicité apostolique, la foi des premiers siècles, le pouvoir d'un seul et l'autorité suprême, l'omnipotence démocratique du suffrage universel, appliqué aux vérités religieuses.

Regardez le portrait de Lamennais, peint par Paulin Guérin, au plus beau moment de cette orageuse carrière, lorsque l'illustre auteur de l'*Essai sur l'indifférence* est encore l'oracle des catholiques et des royalistes, le collaborateur de MM. de Chateaubriand et de Bonald au *Conservateur*, le rédacteur du *Drapeau blanc*, l'honneur et l'espoir de la littérature chrétienne. Il supplée à la sécurité par le prestige ; son génie tranquillise ceux que son caractère effraye.

Ils sont trop fiers de lui pour ne pas lui passer ses âpretés, ses inégalités et ses boutades. Pourtant, regardez-bien. Est-ce le feu du ciel ou le feu de l'enfer qui brûle ou qui couve sous cette arcade sourcilière si profondément enfoncée? Ce teint jaune, presque livide, doit-on l'expliquer par les mortifications, les jeûnes et les veilles, ou par la fermentation incessante d'une pensée sollicitée par l'erreur, par le mensonge, par l'*au delà* du vrai et du divin? Hélas! la Bible nous apprend que les deux feux peuvent se confondre, et la suite des événements nous rappelle que déjà le sectaire perçait sous le masque du prêtre. Cette religion qui vit d'obéissance, il voulait que, dans ses mains, elle devînt à la fois un élément d'indépendance et un instrument de domination. Il commençait comme Tertullien a fini.

Que serait-ce, si je parlais du Lamennais après la chute, — le seul qu'il m'ait été donné de voir de près et de connaître? Le Lamennais surtout des dernières années!... Ah! il ne donnait pas envie de le suivre à travers les sentiers du schisme et de l'hérésie. Il n'avait ni la sérénité doucereuse de M. Ernest Renan, ni l'aplomb hâbleur du Père Hyacinthe. Jamais prêtre apostat ne garda plus profondément l'empreinte de cette estampille terrible, indélébile, qui fait les réprouvés quand elle ne fait pas les élus. Jamais nostalgie sacerdotale ne fut plus étroitement unie à la négation radicale de tout ce qui constitue, consacre, divinise le sacerdoce. Ce caractère ineffaçable dont il avait essayé de s'affranchir, il le portait incrusté sur

son pâle visage. Cette soutane dont il s'était dépouillé, on eût dit qu'elle s'était collée à sa peau comme la robe de Nessus. Oreste avait tué sa mère; lui n'avait pu qu'affliger la sienne, qui ne peut pas mourir; et cependant, il semblait, comme Oreste, poursuivi par des furies invisibles. Quels que fussent les éminents services qu'il aurait pu rendre à la religion s'il était resté fidèle, quelle que fût l'éloquence, la beauté des pages qu'il aurait écrites, je ne sais vraiment si sa physionomie, son attitude, le rapide déclin de son génie à dater de sa rupture avec Rome, ne furent pas des preuves encore plus frappantes de la vérité de ces dogmes, de ces mystères qu'il démontrait en les récusant. Ses silences parlaient; ses ténèbres disaient où il avait laissé la lumière. Son abattement enseignait à quelles conditions un ministre du Seigneur peut marcher tête haute et regarder en face les ennemis de son Dieu. Cette image de l'amputé qui souffre encore dans le membre qu'il n'a plus recevait ici son application exacte. Lamennais avait mal à la religion qu'il n'avait plus.

Eh bien, ce désespéré, ce damné dantesque, dont je n'ai aperçu que le spectre, et à qui on ne peut songer sans frisson, deux sortes d'avocats plaident pour lui les circonstances atténuantes: l'immensité de son malheur et la persistance des sympathies que lui ont gardées quelques catholiques, restés fidèles tout ensemble aux préceptes de l'Église et aux souvenirs de La Chênaie.

L'intéressante publication de M. Arthur du Bois

de la Villerabel a cela d'excellent qu'elle remet en lumière les deux Lamennais; le Lamennais aussi malheureux qu'un coupable peut l'être en ce monde, et le Lamennais des années heureuses, où il s'appelait l'abbé *Féli*, et où des intelligences élevées, pures, pieuses, sincères, originales, exquises, l'acceptaient à la fois comme un maître et un apôtre, comme un supérieur et un charmeur.

Il avait donc du charme, ce petit vieillard ridé et ratatiné, que je voyais, en montant ma garde aux portes du Palais-Bourbon, sortant de la Chambre comme un condamné à mort sortirait de la cour d'assises! Il avait eu de l'éloquence, ce convive taciturne qui, au sortir de table où il n'avait rien dit, se hâtait de demander l'échiquier ou le trictrac, pour se dispenser de rien dire! Il avait eu le secret des cœurs, des consciences et des âmes, ce misanthrope, ce Schopenhauër antidaté, qui semblait toujours nous dire: « Ne me demandez pas ce dont je me souviens, ce que je pense, ce que je crois, ce que j'aime; mes pensées sont des supplices, mes tendresses sont des martyres, mes doutes sont des bourreaux, mes souvenirs sont des fantômes! » Il faut bien se rendre à l'évidence. L'homme qui groupait autour de lui, par une irrésistible magie, les esprits les plus éminents et les plus variés, Montalembert et Lacordaire, Gerbet et de Coux, Maurice de Guérin et Emmanuel d'Alzon, La Gournerie et Carné, Salinis et Cazalès, Champagny et d'Ortigue, Liszt et Cabat, Turquety et Jehan Duseigneur, l'homme dont la clientèle alla un moment

de Lamartine à Victor Hugo, et dont les disciples ne connurent pas de plus grande douleur que d'avoir un jour à choisir entre leur *Credo* et son amitié, cet homme avait évidemment reçu du ciel, non seulement le génie de l'écrivain, qu'exacerba, envenima et finalement atrophia son apostasie, mais ce *don*, ce don mystérieux, indéfinissable, magnétique, réservé à un bien petit nombre, la faculté d'attirer à soi un groupe d'élite, comme l'aimant attire le fer, comme le tribun attire les multitudes.

Ces *Confidences* inédites sont les lettres adressées à un voisin, à un ami, M. Marion, une de ces belles âmes qui ne se reprennent plus après s'être données. M. de la Villerabel nous apprend à aimer cet homme de bien, de la forte race malouine, qui aurait pu, sous la Restauration, grâce à MM. de Chateaubriand et de Lamennais, venir à Paris occuper un poste important, avoir sa part de crédit et de célébrité, mais qui aima mieux être utile que puissant, ne consentit jamais à quitter sa terre de Mordreuc, voisine de La Chênaie, et préféra les humbles fonctions de marguillier de sa paroisse à celles de conseiller d'État. Il y a quelque chose de touchant dans cette fraternité de deux intelligences inégales, mais dignes de s'apprécier et de se comprendre, dont l'une, la moins douée, reste droite et pure, tandis que l'autre s'aveugle et s'égare. C'est la fable des *Deux Pigeons*, avec cette différence que l'un des deux pigeons est un aigle. Nous n'avons pas les lettres de M. Marion à son illustre et malheureux ami. Mais on peut supposer que,

après la rupture, à dater de 1834, il ne toucha qu'avec une extrême délicatesse et une discrétion infinie à la plaie saignante, d'autant plus réfractaire à tout contact qu'elle était plus douloureuse et plus vive. Il avait assez étudié le caractère de Lamennais, susceptible et irritable, doublé d'entêtement et d'orgueil, pour être sûr, premièrement, que l'intime blessure parlait plus haut que toutes les remontrances ; secondement, que les plus beaux sermons n'aboutiraient qu'à enfoncer plus avant le coupable dans sa faute, le rebelle dans sa révolte; le sectaire dans son schisme. Aussi me permettrai-je de chicaner M. de la Villerabel sur ce mot: *Confidences.* — Un grand poète a appelé la confession une confidence divinisée. C'est que le pénitent ou la pénitente ne cache rien ou ne doit rien cacher à son confident sacré. Humainement, la confidence, c'est la confiance absolue qui parle ou qui écrit. Le mot a un sens d'expansion, qui n'admet ni dissimulation, ni prétérition, ni réticence. Une âme qui s'épanche tout entière dans une autre âme, dans une âme sœur, — sœur de charité, — voilà la confidence. Ici je vois bien la sœur de charité ; il n'en est pas de plus attentive, de plus douce, de plus dévouée. Mais le malade ne l'emploie que pour causer avec elle de sujets étrangers à son mal. Les allusions sont si vagues, si lointaines, qu'il faut deviner ce que n'écrivent ni M. Marion, ni M. de Lamennais. Une amicale prière du catholique resté en Bretagne, conjurant Lamennais de ne pas renoncer à revenir à La Chênaie, signifie que ce retour tant désiré au milieu

de ses fidèles Bretons impliquerait nécessairement une réconciliation du rebelle avec l'Église et avec lui-même. Lamennais, demandant grâce pour ses vieux arbres, exprimant ses regrets de ne pouvoir rentrer au bercail, évoquant, en quelques lignes d'une mélancolie et d'une poésie incomparables, les images de ce coin de terre, inséparable de la foi perdue, c'est l'exilé volontaire, qui ne dit pas, mais qui laisse entendre qu'il n'a pas eu, depuis cet exil, une heure de repos, un jour de bonheur; que sa rupture avec l'Église n'a pas été pour lui une délivrance, mais un déchirement.

Ces lettres sont donc des confidences *à côté*, des confidences par induction; les *en-dessus* de confidences dont les *en-dessous* sont livrés à notre pénétration. Si j'osais, je proposerais le titre suivant : « Correspondance de Lamennais avec un ami resté catholique. »

La première lettre est du 4 mars 1821. Nous sommes encore bien loin des jours d'orage. Et pourtant le très vif intérêt de cette correspondance ne commence guère qu'après la révolution de 1830. Lamennais, qui fut dès le début un indépendant, est dès lors un *factieux;* mais ce n'est — en attendant pire — que contre le gouvernement de Louis-Philippe, dont il brave et subit les rigueurs. Ce tempérament révolutionnaire, ces instincts de malcontent *quand même*, s'étaient déjà révélés en 1828, lorsque parurent les ordonnances, signées Feutrier, répressives ou restrictives de la liberté d'enseignement. J'étais en

rhétorique. Lamennais ne nous apparaissait, à mes camarades et à moi, que sous les traits d'un fougueux ultramontain, d'un royaliste passionné, auteur de l'*Essai sur l'indifférence*, écrivain du *Conservateur* et du *Drapeau blanc*. Le titre de son nouvel ouvrage: *Des progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Église*, répondait parfaitement à cette idée d'un *ultra* en religion et en politique. Quelle ne fut pas notre surprise, quand nous vîmes, parmi les saints et les sages, dans les rangs du clergé de Paris et des prêtres de Saint-Sulpice, plus d'anxiété que d'enthousiasme, et quand nous entendîmes les libéraux à outrance se déclarer enchantés de ce pamphlet! Dans les deux camps, on avait deviné juste; ici, le futur sectaire; là, le futur allié. Mgr de Quélen ne s'y méprit pas. Il censura le livre, et c'est alors que le terrible jouteur, au lieu de se taire et de se soumettre, écrivit les deux lettres célèbres, beaucoup plus voisines de Jean-Jacques Rousseau que de Fénelon. La première commençait à peu près ainsi (je n'ai pas le texte sous les yeux):

« Monseigneur, depuis que vous occupez un des premiers sièges du monde chrétien, bien des livres ont paru qui outragent la religion, la royauté et la morale. Votre Grandeur n'a pas cru devoir mettre les fidèles en garde contre ces mauvaises lectures. Un pauvre prêtre, frappé des dangers qui menacent l'Église, a essayé d'avertir les catholiques; c'est lui que vous avez choisi pour le dénoncer aux méfiances

des amis de la religion et de la monarchie, etc... » — On le voit, la mèche était sous la mine. Que fallait-il pour déterminer l'explosion? Deux catastrophes qui se complétèrent l'une par l'autre ; la révolution de juillet, qui survint tout à point pour accélérer les déviations de ce génie, ivre d'indépendance et de liberté, trop prévenu pour comprendre qu'un affaiblissement de l'autorité et de l'esprit de respect ne pouvait pas être favorable aux intérêts de l'Église : — et un conflit avec la cour de Rome ; un de ces conflits où, pour un homme tel que Lamennais, un semblant d'obéissance n'est que le prélude d'une rébellion.

Ce qui acheva de tout perdre, ce fut la coïncidence fatale de cette fausse soumission, de ces hésitations, de cette rupture, avec un moment de vertige, de fièvre chaude et de délire, où se mêlèrent les ardeurs du romantisme, les libertés de l'Église saint-simonienne, la croisade contre le mariage, les velléités républicaines, l'espoir et la volonté d'en finir avec tous les jougs, toutes les gênes, tous les pouvoirs, tous les dogmes et toutes les disciplines Il suffit de relire les *Lettres d'un voyageur*, les articles de Sainte-Beuve et du malheureux Lerminier, le roman de *Spiridion*, pour se faire une idée de ce moment unique dans notre siècle. La passion dominait tout, justifiait tout, remplaçait tout. Sous prétexte d'idéal, on dédaignait la vérité. On avait trop de droits pour s'astreindre à des devoirs, trop de philosophie pour être sage, trop d'héroïsme pour être honnête homme, trop de vertu pour être honnête femme. A ce Cénacle il fallait

un saint : à cet évangile il fallait un apôtre; à cette chapelle il fallait un aumônier. Justement l'abbé de Lamennais tombait du ciel (hélas! dans le plus douloureux de tous les sens). On s'empara de lui, on l'accapara, on le grisa d'encens, on le couvrit de fleurs. Ces néo-chrétiens, mi-partie de Judée et de Bohême, disciples de la fantaisie, de l'amour libre et du hasard, ne lui laissèrent pas le temps de respirer, de réfléchir, de se reconnaître. Ils le félicitèrent d'avoir le goût du schisme, avant qu'il en eût le courage; d'avoir brûlé ses vaisseaux, lorsqu'il n'avait encore avarié que sa chaloupe. Ce fut comme une ronde du sabbat, tournoyant autour de ce prêtre, l'étourdissant de ses bruyantes spirales. Il chancelait; l'étourdissement le fit choir; à peu près comme ces danseurs novices qui perdent pied au milieu du tourbillonnement des valseurs. Le désenchantement ne se fit pas attendre. Bien peu de temps après, le vide commença à se faire autour de lui. Le maître de La Chênaie eut à se demander s'il avait gagné ou perdu en échangeant l'abbé Lacordaire contre M. Pierre Leroux, Montalembert contre Charles Didier et sœur Rosalie contre madame Sand.

Ces souvenirs me mèneraient trop loin. Revenons bien vite à ces précieuses lettres, publiées par M. de la Villerabel, avec une introduction et des commentaires qui en augmentent encore le prix. Deux notes attirent l'attention du lecteur : l'une délicieuse, l'autre insensée.

Le grand écrivain reparaît avec un charme inex-

primable, chaque fois que son imagination, assombrie par l'impossibilité de se fixer, le ramène au pays natal, à La Chênaie, à Mordreuc, vers cet horizon dont jadis les lueurs, au couchant, se confondaient pour lui avec d'autres clartés... Singulier contraste! Cette *sensibilité*, qu'avaient laissée intacte ses violences, ses révoltes et ses colères, il l'aurait dissimulée, comme une faiblesse et une honte, à ses nouveaux amis, dont les opinions, semblait-il, s'accordaient avec les siennes; et il ne craignait pas de la faire voir à M. Marion, dont il se savait désormais séparé par un abîme! J'ai dit un mot des vieux arbres que l'on songeait à abattre, parce qu'ils dépérissaient. Voici la *supplique* de l'absent :

« Quoique je ne doive jamais, selon toute apparence, revoir La Chênaie, j'y tiens toujours par mes souvenirs, et je n'ai pu me représenter ce joli coteau, si soigné par moi, dépouillé de sa parure, nu en partie, sans en éprouver une vive peine. Qu'est-ce qu'un peu d'argent près de cela? C'est ce que je me suis dit. J'erre encore, en imagination, sous ces arbres dans la sève desquels coule ma vieille vie. Eux partis, il me semble que je resterais seul en ce monde. D'autres les abattront, je le sais bien, mais alors je ne serai plus. Je demande donc grâce pour ces pauvres arbres : leur caducité ne ressemble que trop à la mienne, et ceux qui m'ont vu naître, je ne veux pas les voir mourir. » (31 décembre 1844.)

Quel style! quelle sobriété ! Comme tous les mots

portent! Comme c'est plus pénétrant que la mélancolie, toujours un peu théâtrale, de M. de Chateaubriand! Et remarquez un détail, qui a son importance. Cette lettre est du 31 décembre 1844. Lamennais a soixante-deux ans. Il y en a dix qu'il n'est plus chrétien : or tout ce qu'il a écrit pour le public pendant cette phase lamentable, tout ce qui témoigne de son ardeur à brûler ce qu'il avait adoré est pitoyable, même au point de vue purement littéraire. Le déclin, — disons le mot — le rebâchage s'y accuse et s'y aggrave d'année en année. Son livre intitulé *Amschaspands et Darvands*, publié en 1843, est un tissu d'extravagances sans poésie, sans esprit, sans agrément d'aucune sorte. C'est à propos des *Affaires de Rome* que Sainte-Beuve écrivait à ses amis de Lausanne : « L'injure y est *crasseuse*. » Le *Livre du peuple*, l'*Esclavage moderne*, l'*Évangile du peuple*, sont illisibles ; Lamennais, journaliste révolutionnaire, démagogue, socialiste, collaborateur de George Sand, de Louis Blanc et de Ribeyrolles, a éparpillé dans *le Monde* (ne pas confondre), dans *le Peuple Constituant*, dans *la Réforme*, des articles dont pas une page n'a mérité de survivre. Les *Paroles d'un croyant* elles-mêmes, dont le succès produisit l'effet de l'explosion d'une chaudière, semblent aujourd'hui plus vieillies que la prose poétique des *Martyrs*. Dans tous ces écrits, le défaut absolu de proportion et de mesure, qui déparait déjà les ouvrages de la première manière, prend des dimensions extraordinaires. L'idée fixe se change en hallucination ; le penchant devient

une manie, la manie devient un *tic*. Pour cette imagination maladive, poussée au noir, consumée par un perpétuel accès de fièvre, tout grossit et s'exagère dans le sens le plus pessimiste. L'objection est une insulte, la contradiction est un outrage, la modération est un crime, la richesse est un vol, l'autorité est une oppression, l'adversaire est un scélérat. Le monde est peuplé d'ennemis, de conspirateurs masqués, de sicaires invisibles, acharnés à la perte du prêtre, qui s'est défroqué par amour pour l'humanité. L'iniquité couvre la face de la terre, des histoires de bandits couronnés, d'assassins revêtus de pourpre, de prévaricateurs armoriés, s'écrivent en marge de l'*Apocalypse*. Pathmos charge MM. Armand Marrast et Jules Favre de moraliser Babylone. Ce ne sont partout que ferments de haine, sujets de méfiance, motifs de représailles, revendications virulentes, pièges, trahisons, embûches, guet-apens, coupe-gorge, écrasement des faibles par les forts, des pauvres par les riches, des petits par les grands, vaste conspiration enlaçant comme un réseau les travailleurs au profit des jouisseurs. Cet homme de génie, qui a plané sur les cimes avec Dante et Bossuet, adopte et répète ce que dirait un tribun d'estaminet, ce qu'écrirait un journaliste de cabaret.

Eh bien, il lui suffit de correspondre avec M. Marion, ce Breton, ce chrétien de la vieille roche, pour retrouver les accents attendris, affectueux, doux, mélancoliques, d'un temps plus heureux. Il redevient

presque le Lamennais d'autrefois, non pas, hélas! de fait, non pas même d'intention, mais par la magie des regrets, par le mirage des souvenirs. Si enraciné qu'il soit dans son incrédulité et son impénitence, il ne peut pas faire que ces arbres qui l'ont vu naître et pour lesquels il demande grâce ne l'aient pas vu aussi, en soutane, s'agenouiller, prier et bénir. Il ne peut pas faire que chaque paysage, chaque buisson, chaque rocher, chaque ruisseau de son pays, ne soit pas associé, dans sa mémoire, à une scène de sa vie cléricale, à un épisode du temps où de pieux et admirables jeunes gens entouraient avec amour l'abbé *Féli*, recueillaient ses leçons, écoutaient avidement sa parole, s'inspiraient de sa foi et de son génie et peut-être, à son insu, lui préparaient des médiateurs auprès de la miséricorde divine. C'est pour cela que ces images le hantaient: c'est pour cela qu'il ne voulait pas revenir à La Chênaie. Était-ce seulement de peur d'être, pour ces populations catholiques, un sujet de scandale? N'était-ce pas aussi une vague appréhension, la crainte que le passé ne le ressaisît, ou du moins ne reprît sur lui trop d'empire? Le doute seul est un hommage au Dieu qu'il avait renié. Aussi ne saurait-on assez remercier M. de la Villerabel d'avoir publié ces lettres.

La note insensée, — vous l'avez déjà deviné, — c'est l'acharnement furieux de Lamennais contre le roi, les chambres, les ministres, la bourgeoisie, la société de 1835 à 1848. Un puritain, pessimiste et misanthrope, qui viendrait aujourd'hui à Paris pour la

première fois, qui s'arrêterait suffoqué devant d'immondes étalages, qui assisterait au triomphe de tous les genres de prostitution, de pornographie et d'obscénité, que l'on mettrait au courant de toutes les ignominies républicaines, des complaisances du pouvoir pour le vice et pour le crime, des faits et gestes de nos députés et de notre conseil municipal, de l'abaissement du pays vis-à-vis les puissances étrangères, des rapports du ministre de la guerre avec l'armée, de ce cloaque infect qu'on appelle par habitude le gouvernement, ne parlerait pas de la France de 1886, de MM. Goblet, Lockroy, Boulanger, Camélinat, Basly et Brialou, comme Lamennais parle de la France de MM. Molé, Guizot et Duchâtel. Jugez-en par quelques échantillons : « Jamais on ne vit tant de corruption et d'impudence dans la corruption. » — « Les plus infâmes époques de la France étaient glorieuses au prix de celle-ci. » — « L'armée est désorganisée au delà de tout ce que l'on peut dire; l'artillerie détruite, la cavalerie à pied. Nous ne serions pas en état de soutenir une guerre contre la Prusse; la trahison est effrayante... » — « On ne se figure pas en quel mépris la Chambre est tombée. C'est, en vérité, une complète dissolution sociale. La France pourrit sur un fumier. Nul ne peut dire combien de temps durera la dégoûtante agonie de ce demi-cadavre étendu dans la boue dont il se gorge et qui l'étouffe. » — « Je ne sais ce qu'il y a dans l'air; mais on n'entend parler que de malheurs, de crimes atroces et de suicides (1838). — La loi s'est faite la protectrice de l'infamie... » —

« L'effrénée corruption qui gangrène rapidement le pays, et dont le pouvoir s'est fait le principal moyen de gouvernement... » — « L'avilissement de la France au dehors, sa position prosternée aux pieds des puissances du Nord et ses intérêts sacrifiés aux intérêts d'une dynastie aussi lâche à l'extérieur qu'oppressive au dedans. Le ministère (Molé) se traîne à quatre pattes dans la boue. Jamais on ne porta plus loin le courage de la bassesse. » — « Il a suffi de l'haleine empestée d'un seul homme (Louis-Philippe) pour empoisonner trente millions de Français,... etc., etc., etc. » — Toute cette partie de la correspondance est du même ton.

Voyez pourtant la différence entre la vérité divine et la vérité humaine! La *religion* de Lamennais ne serait pas plus vraie aujourd'hui qu'elle ne l'était il y a cinquante ans; et, pour que sa politique fût d'une vérité absolue, il suffirait de dater de 1886 ce qu'il date de 1838.

LETTRES DE JULES DE GONCOURT

La collaboration fraternelle — que dis-je! — jumelle et siamoise — de MM. Jules et Edmond de Goncourt a été curieuse, touchante: elle tenait du phénomène. Par malheur, cette médaille bicéphale avait un revers. Depuis la mort de Jules, — le plus jeune des deux frères, — la littérature du survivant a tellement baissé, que, s'il n'était soutenu par la plus absorbante des coteries et adopté par l'école nouvelle, non pas tout à fait comme un ancêtre, mais comme un oncle à héritage, il ne serait plus coté. Pour ma part, dans le riche répertoire du roman naturaliste, je ne connais rien de pire que *la Fille Élisa*, *la Faustin* et *Chérie*.

Aujourd'hui, M. Edmond de Goncourt publie les lettres de son frère. Ils y passeront tous, les illustres, les célèbres et ceux qui, s'acharnant à poursuivre la célébrité, sont morts avant d'en atteindre l'ombre. « Il le fallait ! » aurait dit Bilboquet, *l'impresario* d'une troupe qui a laissé beaucoup d'élèves, fils d'Atala et de Zéphyrine. Le public aurait trop

perdu si on lui avait refusé plus longtemps des révélations d'une telle importance pour l'histoire de la littérature contemporaine : celle-ci par exemple :

« — Eh bien, et *c'te* princesse ? Comment *qu'elle* a trouvé mon habit ? Comment *qui* s'est comporté *c't* homme ? J'espère qu'il n'a pas bu son rince-bouche... »

Ou celle-ci :

« Ah ! pour les répétitions de substantifs, — *zut !* — Les répétitions d'épithètes, bon ; mais de substantifs, *du flan !* »

Ou celle-ci :

« Et comment que vont ces *bronches ?* Après ça, c'est si rare, une santé qui ne *bronche* pas !...

Ces *gaminantes escapades*, comme dit M. Henry Céard, panégyriste des deux frères, peuvent paraître très jolies, très drôles, sous seing privé et à huis clos. Imprimées et publiées, elle sont navrantes. Figurez-vous un visiteur entrant dans un salon d'intimes, où on rit aux éclats. Un initié lui explique ce rire ; il ne le comprend pas et le partage encore moins ; — et ce n'est pas lui qui est le plus attrapé.

Pour le lecteur habitué à ne pas confondre une plume avec un pinceau et une écritoire avec une palette, voici comment se dessine, dans ce recueil épistolaire, la physionomie littéraire et artistique de Jules de Goncourt. Il est arrivé à la littérature par la peinture. Il s'est efforcé d'amener les deux arts à un mariage qui n'est précisément ni d'inclination ni de

raison. A ce titre, il est resté un peu rapin avec tout ce qui s'ensuit en fait de crudités de langage, d'argot d'atelier et de corps de garde. Gentilhomme de lettres, au contraire, il est méticuleux, raffiné, précieux, pincé, retranché dans ses opinions exclusives, datant du XVIIIe siècle toutes ses admirations, hélas! et tous ses cultes, retardant tour à tour et avançant sa montre pour être le contemporain de Diderot, de Watteau, de Fragonard, et ne pas être celui de Victor Cousin et de Villemain, de Paul Delaroche et d'Horace Vernet, d'Émile Augier et de Jules Sandeau, d'Octave Feuillet et d'Alfred de Musset; plus amoureux du *rare* que du beau (la remarque est de Sainte-Beuve), un peu *talon rouge* ainsi qu'il convient à un *modernisant* épris de *bric-à-brac*, ne sortant de chez madame d'Épinay que pour aller saluer la princesse Mathilde, et ne quittant Trianon que pour la rue de Courcelles.

Ces deux éléments — la *haulte graisse* et la préciosité, la gaminerie et le raffinement, — ont essayé de se fondre dans ce recueil de lettres. Ils n'y ont pas réussi.

M. Edmond de Goncourt, publiant ce volume, ne pouvait en conscience se charger de la préface. Accoutumé à penser, à sentir, à imaginer, à écrire en commun avec son frère, il n'aurait pu encenser convenablement cette chère mémoire sans prendre pour lui la moitié des coups d'encensoir. Il s'est fait suppléer par M. Henry Céard, un des fidèles de cette petite Église. J'ignore si, dans ses romans, M. Céard

a sacrifié aux idoles du naturalisme. Dans sa préface, il est prétentieux, quintessencié, amidonné, guindé, enclin au paradoxe et aux néologismes. Dès la première page, nous cueillons des ambitions *irréalisées*, des *gaminantes* escapades, le mécanisme de leur *être cérébral*, une volonté qui étonne nos *tranquillités*, la curiosité du *coudoyé*, la *pyrotechnie flamboyante* du style, etc. M. Céard plaide une thèse à l'appui de ces hardiesses grammaticales et littéraires. Selon lui, « avec le raffinement des esprits et le développement suraigu de la sensibilité, la langue, telle que l'a écrite et parlée le XVIIIe siècle, s'est trouvée, à une heure donnée de la littérature, tout à fait impuissante à exprimer dans leur maladive variété toutes les modifications *pathologiques* de l'âme moderne. Pour des effets nouveaux, multiples, intenses, les Goncourt ont créé une langue *spéciale* qui donne à la prose *française* (?) quelque chose de la cadence, de la souplesse, de la sonorité d'un vers latin de Claudien et combine, dans un amalgame original, les subtibilités d'un Pétrone avec la nerveuse éloquence d'un Agrippa d'Aubigné. »

On sait que Claudien personnifie, de la manière la plus absolue, le vers latin de la décadence du Bas-Empire. Il n'est pas étonnant que nos Byzantins le préfèrent à Virgile.

Cette thèse du renouvellement de la langue française, désormais trop pauvre pour interpréter le génie de MM. de Goncourt, Émile Zola, Henry Céard, Paul Alexis, Huysmans, comme elle exprimait, en

des temps moins heureux, les médiocres idées de Bossuet, de Fénelon, de Racine et de Molière, soulèverait trop d'objections et nous mènerait trop loin. Mieux vaut citer la conclusion de M. Henry Céard :

« L'histoire littéraire n'entre pas dans ces détails d'alignement et de *voirie* artistiques. Pour la postérité, Ovide vaut Virgile, Saint-Amant égale Racine, et il en est beaucoup auxquels Rétif de la Bretonne parait plus intéressant que Voltaire. »

Voilà donc la théorie dont les romanciers naturalistes nous donnent la pratique ! Franchement, puisque Jules de Goncourt nous donne l'exemple de la *batifolade*, mettons-nous à notre aise ; avouons que nous aimions mieux ce garçon épicier qui avait laissé tomber du riz dans son thé, et qui, depuis lors, avait plus de thé au riz que de pratiques. Je ferai remarquer à M. Céard que, s'il suffit, pour égaler les hommes vraiment illustres, d'imposer son nom aux dictionnaires historiques, Cartouche et Mandrin, Ravaillac et Louvel, Robespierre et Marat, y tiennent encore plus de place que l'auteur du *Satyricon* et l'auteur du *Paysan perverti*. Pour moi, pauvre vieille ganache, fidèle à la routine et à l'ornière, je commence par écarter les noms trop offensifs tels que Voltaire et J.-J. Rousseau, et je déclare que j'aimerais mieux descendre de Montesquieu que de Rétif, et de Tacite que de Pétrone.

Encore un mot sur cette singulière préface, M. Céard nous dit :... « Passe une conception profonde, un

aperçu philosophique, qui, par la concision et la fantaisie de la *formule* (rien de M. Fleurant), mêle la *grandeur mélancolique d'un Pascal* au poétique caprice d'un Henri Heine. »

Voici (au hasard) une pensée de Pascal :

« — L'homme n'est ni ange ni bête; et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête. »

Voici une pensée de M. Jules de Goncourt :

« — A propos, le papier vergé pour les tirages est une blague, quand il est sec. »

Jules de Goncourt détestait la politique; ce qui ne l'empêche pas, soit dit en passant, de lancer une ruade à M. de Falloux; car remarquez que ces messieurs, tout en se disant indifférents à tout ce qui n'est pas l'art, le grand art, l'art pour l'art, ne manquent pas une occasion d'afficher leurs antipathies : « C'était le jour du triomphe de Falloux, écrit Jules de Goncourt (30 mai 1849), à peine sorti de l'adolescence; tu as lu son discours, je t'en félicite; tu ne l'as pas entendu! C'était l'accent *câlinard*, patelin, harmonieusement traînard et faux de la sacristie... »

Comme qui dirait, n'est-ce pas? l'accent nasillard d'un sacristain quêtant pour les âmes du Purgatoire! En vérité, le jeune néophyte avait déjà, ce jour-là, toutes les sortes d'esprit, excepté l'esprit d'à-propos. Nos orateurs catholiques et monarchiques, depuis Berryer, Montalembert, Larcy et Falloux jusqu'à MM. Keller et Albert de Mun, se sont constamment recommandés, non seulement par l'éloquence, le

courage, l'énergie des convictions, le dévouement à toutes les saintes causes, mais par la noble et mâle fierté de leur attitude, par cet accent irrésistible qui signifie : « Je puis être vaincu, mais je resterai debout. » J'en appelle aux souvenirs des survivants. Pendant cette phase trop courte, qui ne fut pour M. de Falloux qu'une série de triomphes, il conquit et domina l'Assemblée ; ses adversaires eux-mêmes s'inclinaient devant ce jeune lutteur qu'on aurait dit d'une race supérieure à celle de ses collègues et surtout de ses antagonistes. Assurément, le jour où Jules Favre fut écrasé par l'inoubliable apostrophe que rappelait naguère Paul Thureau-Dangin, il aurait été bien étonné d'apprendre que M. de Falloux venait de le foudroyer avec l'accent *câlinard*, *patelin*, *harmonieusement traînard et faux* de la sacristie.

Au surplus les ovations (d'autrui) agacent M. de Goncourt, qui ne les connait que par ouï-dire. On lit à la page 199 : « Feuillet a eu, à ce qu'il paraît, une ovation à l'Académie. Les mères faisaient queue pour lui présenter leurs filles. Il me rappelle tout à fait Marmontel par le succès — et par le talent. »

Ainsi voilà *le Roman d'un jeune homme pauvre* sur la même ligne que *les Incas*. Marmontel représente ici l'éternel grief des auteurs qui ne réussissent pas contre ceux qui réussissent. Qui sait si cette phrase venimeuse n'est pas un écho du salon de la princesse Mathilde? On ne l'a pas oublié, la sœur du prince Napoléon, l'Ajax des temps modernes, contempteur des dieux et des têtes couronnées, la

patronne du clan des athées et des convives de la table de Magny se trouva là tout à point pour permettre à MM. de Goncourt et à leurs amis, notamment à Sainte-Beuve ou Beuve, suivant les variations du thermomètre, de goûter les délices d'un menu princier tout en restant indépendants et sans devenir aussi impopulaires que s'ils avaient fréquenté le palais du tyran. Chose singulière ! Cette combinaison machiavélique ne leur réussit pas toujours. *Henriette Maréchal* fut sifflée, *le Candidat* du *grand* Flaubert, tomba à plat, tandis que Ponsard, Octave Feuillet et Émile Augier, invités de Compïègne, obtenaient d'énormes succès. Quoi qu'il en soit, on peut supposer que la princesse était jalouse de la souveraine, et que sa jalousie, forcément muette, avait pour interprètes les habitués de ses dîners.

Donc, Jules de Goncourt exécrait la politique ; soit ! je ne l'aime guère, et ce n'est pas là ce qui nous aurait brouillés. Mais, en admettant que, dans ces lettres, qui vont de 1849 à 1869, il n'ait pas cru devoir dire un mot d'épisodes d'une certaine importance, — le coup d'État et ses suites, le mariage de l'Empereur, la guerre de Crimée, la guerre d Italie, celle du Mexique ; en admettant que nous n'ayons à chercher dans ce recueil qu'un chapitre d'histoire littéraire, encore faudrait-il que cette littérature fût celle de tout le monde et ne fût pas uniquement la sienne. Exemple (hiver de 1855) : « Les médiocres et les

vieux régnant ; pas un courant, pas un mouvement ; la mer littéraire endormie comme un lac d'huile ; — l'éditeur, un mythe ; quelques titres, une défaveur ; le théâtre possédé absolument par les *vaudevillistes infects* ; la critique, une accoucheuse qui ne fait que des avortements ; les petits journaux ne révélant personne ; les grands toisant les jeunes gens ; l'inimitié, l'insolidarité poussées au plus haut point dans la république des lettres... »

Quand on aime passionnément la littérature, il faut l'aimer pour elle, et non pour soi. Croirait-on qu'il s'agit ici des deux années 1854 et 1855, qui furent littérairement magnifiques. Ces *vaudevillistes infects* s'appelaient Émile Augier, Jules Sandeau, Dumas fils ; c'est de ces deux années que datent les deux chefs-d'œuvre du théâtre contemporain : *le Gendre de M. Poirier* et *le Demi-Monde* (avril 1854 et mars 1855). Que voulez-vous ! Chacun fait ce qu'il peut ; excusez les gens incapables d'écrire *Vautrin*, *Paméla Giraud*, *Henriette Maréchal*, le *Candidat*, le *Bouton de rose*, *Thérèse Raquin*. Ces deux fécondes années rendirent aux lettres, — aux vraies, et non pas à la culture des plantes parasites, — nos maitres illustres, arrachés à la politique par les événements. Guizot et Villemain publièrent leurs beaux livres ; Cousin ses éloquentes études sur madame de Longueville et madame de Hautefort ; Tocqueville *l'Ancien Regime et la Révolution* ; le malheur d'être jeune ne nuisit au succès ni de *la Grèce contemporaine* d'Emond About, ni du premier grand ouvrage

d'Albert de Broglie. Prevost-Paradol et Taine débutaient avec éclat... Je m'arrête; la nomenclature remplirait trois pages.

Mais qu'importait à MM. de Goncourt et à leur groupe? La littérature n'était pas là; elle résidait tout entière dans la question de savoir si Jules Lecomte parlerait de *Manette Salomon*, si Émile Forgues dirait du bien de *Sœur Philomène*, ou si Charles-Edmond glorifierait *Madame Gervaisais*. La moitié du volume — où abondent les lettres de six, cinq et quatre lignes, — se passe à demander des articles ou à remercier les auteurs de ceux dont on est content. Quels larges et impersonnels documents pour l'ensemble de notre histoire littéraire! Et *Henriette Maréchal!* voilà le grand intérêt, le seul intérêt de l'hiver 1865-1866. On m'écrit que la pièce s'est récemment relevée à l'Odéon; allons, tant mieux! Quant à la *vraie première* (1er décembre 1865), j'y étais; voici quelle fut l'impression du public impartial: un prologue à tout casser, — sans une étincelle de gaieté, — suivi d'un drame vulgaire et bourgeois, dont le sujet traînait partout, et qui (*proh pudor!*) ne valait pas *la Mère et la fille*, de deux philistins, élèves d'Eugène Scribe, MM. Empis et Mazères!

Ce qu'il y a peut-être de plus amusant dans tout cela, ce que notre ami Edmond Biré a signalé dans un charmant article (*Français* du 30 septembre 1885), c'est l'alternative de haut et de bas dans les relations des Goncourt avec Sainte-Beuve, selon qu'il se promettait, s'exécutait ou se dérobait. Lorsqu'il avait

bien mérité de ces messieurs, on le portait aux nues, et on lui maintenait sa *Sainte*. Quand il se faisait par trop tirer l'oreille, on l'expropriait, on le *décanonisait*, et il n'était plus que le père Beuve. Dans le premier cas il avait du génie; dans le second, il n'avait plus que la gravelle.

Il était fort embarrassé. Au fond, il détestait cette littérature bâtarde, greffée sur la peinture. Mais Sainte-Beuve, dans les dernières années de sa vie, fut constamment partagé entre deux sentiments. Il tenait pour les grandes traditions littéraires qu'il avait gardées à peu près intactes, même au milieu du beau mouvement romantique de 1830. Il ne pouvait se dissimuler que ces orgies de couleurs, cet amalgame de recherche et de débraillé, de préciosités et de crudités, n'était pas précisément ce qu'avaient promis les programmes de M. Hugo et du Cénacle. Ce n'est pas lui qui aurait préféré Claudien à son cher Virgile, Pétrone à Tacite, Saint-Amant à Racine, Rétif de la Bretonne à Voltaire. Vers sa fin, d'ailleurs, il se sentait devenir non pas un dieu, mais un classique. D'autre part, il lui répugnait d'être du passé, de rompre avec les modernisants, de s'habiller à la mode de la veille, de ne pas être le maître, le régent, et, par instants, le camarade de cette jeune école. En outre, il s'était lié avec les Goncourt dans l'intimité de la princesse Mathilde, qui, à chaque instant, lui faisait cadeau d'un tapis, d'une couverture, d'un fauteuil, d'une paire de pantoufles, d'un rond de serviette, d'une calotte grecque ou d'une descente de

lit. Il ne pouvait rester sourd aux instances de cette aimable bienfaitrice. Enfin il savait gré aux Goncourt, devenus ses amis, de leur athéisme, qui affermissait et tranquillisait le sien.

Que faire? — J'ai sous les yeux l'article des *Nouveaux Lundis* (14 mai 18-6) sur un gros volume de MM. de Goncourt, intitulé *Idées et Sensations*. C'est un chef-d'œuvre de saine critique, de finesse et de bonhomie narquoise. Impossible de persifler les gens avec plus de grâce et de les complimenter avec plus de malice. Le père Beuve se fait humble et petit. Il se déclare incompétent. Du moment que la littérature est sacrifiée à la peinture, il se récuse, étant un lettré beaucoup plus qu'un artiste, et remontant à Virgile au lieu de ne pas aller plus loin et plus haut que l'abbé Galiani. Ce qu'il en dit, ce n'est pas pour blâmer, — bien au contraire, — c'est par acquit de conscience et pour soumettre des objections, qui sont peut-être des radotages. Il reste sur le rivage, tandis que ses jeunes et intrépides amis bravent la grosse mer et la tempête pour aller à la découverte d'îles inexplorées, inconnues, parsemées de végétations exotiques et habitées par des bêtes dangereuses. Mais il n'en rend pas moins justice et hommage à ces infatigables chercheurs, qui régneraient par la curiosité, quand même ils ne réussiraient pas par leur prestigieux et pittoresque talent. Il y a surtout une moitié de vache coupée en deux par un pont qui plonge le père Beuve dans une douce stupeur. Chemin faisant,

il épuise toute sa pelote d'épingles et tire la sienne du jeu. Pas un mot de plus ! J'ai passé par là, et je sais tout ce dont ce diable d'homme était capable pour faire des égratignures avec des caresses.

Je n'aurais pas écrit cet article, j'en aurais du moins adouci l'amertume, si je n'avais pas été révolté des impiétés que j'y rencontre. On a parlé de l'étincelante gaieté de Jules de Goncourt. Je me méfie de la gaieté d'un homme qui définit la vie « un cauchemar entre deux néants ». On lit à la page 186 : « Il y a des jours où le ciel me semble vieux et l'émail des astres éraillé. Le firmament montre sa trame ; on aperçoit des repeints dans des morceaux d'azur. Les frises de l'univers ont un ton pisseux. Le soleil est passé. Dieu me fait l'effet de ces directeurs de théâtre, menacés de faillite, auxquels les fournisseurs ne veulent plus faire crédit et qui réservent au public leur fond de magasin et leurs vieux ciels. Je me figure que le dais nuptial de nos premiers pères, d'Adam et d'Ève, devait être autrement flambant. Le ciel a eu depuis tant de représentations ! Et puis c'est un peu un décor du cirque que le ciel !... »

Voyons ! je vous le demande sans savoir si vous êtes chrétien ou sceptique, juif ou mahométan ; quoi de moins gai, de moins drôle que ces facéties de cabotin ou de rapin en goguette !

Ailleurs Jules de Goncourt conte au *grand* Flaubert comment il s'y est pris pour *désennuyer* son vendredi saint : « Nous avons hanté les églises *chic*.

Saint-Thomas d'Aquin, Sainte-Clotilde, etc. Eh bien, mon cher, je crois que tout cela est un peu plus mort que l'Académie. Ce qu'on appelle les fidèles, — et il y en avait peu, — m'a paru automatique, glacé ; les prêtres chantaient par habitude; le Christ au fond bâillait. Les jeunes gens qui se trouvaient là étaient chauves avec une tête en pain de sucre ; les bedeaux mêmes n'ont pas l'air de croire que c'est arrivé. Je crois qu'il n'y a plus que la crainte d'un déménagement et les frais d'un emménagement qui arrêtent les consciences... »

A quoi bon continuer? Cette page étonnera ceux qui savent, comme nous, que nulle part les offices de la semaine sainte ne sont plus suivis qu'à Paris, plus beaux, plus édifiants, célébrés avec une foi plus vive; nulle part les églises plus pleines, les fidèles plus fervents et plus émus.

Voilà donc l'évangile de cette école! Il explique admirablement sa littérature. Mais patience ! Sainte-Beuve appelait le christianisme une *institution ;* nous en connaissons une autre dont l'agonie commence et qui va disparaître longtemps, bien longtemps avant le christianisme. Ce jour-là, ce jour de délivrance, de bénédiction et de salut, le gouvernement n'aura pas besoin de se mêler du nettoyage. Le naturalisme s'évanouira de lui-même, comme se dissipent les miasmes chassés par un rayon de soleil.

LES POÈTES

Puisque la poésie, autrefois souveraine,
Dans nos cœurs desséchés a perdu son domaine,

nous devrions au moins lui réserver le 1er mai. Si j'en juge d'après mes impressions personnelles, il n'y aurait pas de meilleur moyen d'établir un secret accord entre les spectacles que la nature place sous nos yeux et les sujets qui nous occupent. Je sors pour ma promenade matinale; un moment, j'avais cru que le printemps, cette année, manquerait au rendez-vous. Il était tellement en retard, qu'on pouvait craindre que la République ne l'eût escamoté. Moi aussi, j'ai mes marronniers du 20 mars, et le 20 mars, en 1886, offrait tous les caractères du 1er avril. L'horticulture se changeait en pisciculture. C'est à peine si l'on apercevait, à l'extrémité des branches, quelques rares bourgeons, aussi timides qu'une jeune fille qui hésite à ouvrir sa fenêtre, sous prétexte que le vieillard qu'on veut lui infliger pour époux, grelotte sous le perron. Dieu merci! je me trompais; nous n'avons

rien perdu pour attendre, et Léopold de Gaillard, dans des vers qui ont été pour les lecteurs du *Correspondant* une charmante surprise, a pu s'écrier en présence de ce renouveau qui le renouvelle, de ce rajeunissement qui le rajeunit :

Plus de glaçons fondant en pleurs du haut des toits,
Plus de neige au lieu d'herbe verte !
De frais boutons gonflés pour fleurir à la fois
Je vois la campagne couverte.

Ce retard de près d'un mois semble donner au moins lugubre des revenants plus de grâce encore et de bonne humeur. Il en profite pour nous faire deviner ce qu'il doit être dans les zones tropicales, là où il procède par coups de théâtre et changements à vue, où, après nous avoir endormis, le soir, sous un pied de neige, il nous réveille, le matin, sous un chaud rayon de soleil.

Je passe en revue mes sujets, qui, fort heureusement, sont muets ; sans quoi, ils seraient forcés de mentir pour me dire qu'ils ne me trouvent pas horriblement vieilli. Ce n'est pas l'altière *Revue des Deux Mondes*, c'est la modeste revue d'un petit monde, qui tient à toutes les fibres de mon cœur, auquel m'attachent mille liens, les uns âgés d'un an, les autres de plus d'un demi-siècle. Pas un de ces amis ne manque à l'appel. Voici le cytise des Alpes, dont les grappes élégantes étalent plus d'or que notre budget n'en réclame. La pervenche se tapit entre les dernières violettes et les premiers lilas. Les églantiers s'entrelacent aux aubépines à fleurs roses. Les panaches

blancs des acacias, plus pressés d'habitude, ont attendu que les tilleuls fussent prêts. Les marronniers ont tous leurs aigrettes. Les clématites, aux vagues parfums, me sont dénoncées par un essaim d'abeilles qui vont leur demander leur miel. Les plantes grimpantes montent à l'assaut de mon toit. Et les nids ! Je les reconnais; on dirait que ce sont les mêmes. Les père et mère ne se méfient pas de mon hospitalité. Ils savent que mon chien et mes chats vivent en bonne intelligence, et que les chats, pour ne pas être en reste de politesse, ne croquent jamais un oiseau que par distraction. Je les vois tous à leur place; le nid de tourterelles sur le grand pin : le nid de loriots sur le peuplier de Virginie. A une branche de l'érable, le nid de grives; dans le massif de noisetiers, le nid de fauvettes ; dans une touffe de fusains, le nid de chardonnerets.

Eh bien, en rentrant après cette tournée printanière, j'aurais eu besoin d'un effort pour étudier un livre d'histoire, de politique, de philosophie ou de polémique. Au contraire, en lisant le ravissant volume d'Eugène Rostand, il m'a semblé que je continuais ma promenade. Si un chef d'orchestre invisible, pour saluer ma visite, avait ordonné à ce chœur de fleurs, de nids et d'abeilles de chanter une mélodie, elle n'aurait pas été différente de ces vers.

Les Sentiers unis! Quel aimable titre, et comme il est bien justifié! Oui, les sentiers unis, c'est-à-dire ceux où un honnête homme peut marcher droit de-

vant lui sans craindre les mauvaises rencontres. Pas une pierre qui le heurte, pas un buisson qui fasse saigner ses pieds et ses mains; pas un mirage qui l'égare; pas un ravin où il enfonce dans le sable ou dans la boue; et, quand viennent les heures crépusculaires, point de visions importunes, de fantômes accusateurs, de mystérieuses voix jetant à travers la nuit et l'espace un nom, jadis synonyme d'amour, aujourd'hui de remords! Récemment, à propos du passage à Paris d'un abbé virtuose, dont l'orageuse jeunesse aurait, ce me semble, exigé une vieillesse moins théâtrale, on a exhumé les souvenirs d'un temps où les sentiers de traverse étaient à la mode. J'en étais, de ce temps-là; j'ai connu quelques-uns de ces héros; j'ai assisté à quelques uns de ces naufrages, et j'en ai recueilli des épaves. Au départ, quelles magnifiques explosions d'allégresse et d'orgueil! Quels défis superbes lancés à tous les devoirs de la famille, à toutes les lois sociales! Quel lyrisme dans ces apothéoses de la passion révoltée! Avec quelle avidité ces poitrines ardentes aspiraient les gorgées de cet air qu'elles croyaient pur parce qu'il était libre! Que de fleurs sur la proue du navire! Que de chants sous les étoiles, pendant les belles nuits de l'Adriatique! Franz, Arabella, George, Fantasio, un *quatuor* comme on n'en reverra jamais de pareil! Toute la poésie, toute la musique, tout le roman de notre jeunesse! — Quelques années s'écoulent; que dis-je, des années? A peine des saisons et voilà la guerre allumée! Arabella, la patricienne, accuse

Franz de l'avoir déclassée; Franz, le grand artiste, reproche à la grande dame de l'avoir arrêté dans sa marche triomphale à travers l'Europe. Quant à Fantasio et à George, leurs récriminations bruyamment échangées ont défrayé les chroniques, inspiré les conteurs, suscité des plaidoyers, des réquisitoires, des répliques, et représentent, à distance, toute une phase de notre littérature. Ces quêteurs de superflu ont manqué du nécessaire. Ils voulaient plus que le bonheur, et ils ont eu l'amertume des lendemains d'ivresse; — mieux que la vertu, et ils sont tombés dans toutes les vulgarités du vice; — mieux que la liberté des honnêtes gens, et ils ont subi la pire des servitudes; — mieux que l'amour, et ils ont fini par la haine.

Il serait temps, après un demi-siècle, de leur faire l'aumône du silence. Mais, quand je lis dans les journaux, même les meilleurs, que Franz, plus heureux que les autres, a trouvé un refuge dans la foi, un asile dans le sanctuaire, je proteste. Cette étrange figure de *Signor abbate*, qui n'est ni prêtre, ni diacre, ni sous-diacre, et qui ne s'est enveloppé d'une soutane que pour échapper à un mariage avec une antique douairière, atteinte de métaphysique transcendante, m'inspire, je l'avoue, une invincible méfiance. La religion, chez Franz, après tant d'aventures, d'intrigues galantes, de ménages détraqués, de bonnes fortunes, de pianos éventrés, d'échelles de soie, de naturalisme paternel, et, tranchons le mot, de

scandales, ne devait et ne pouvait être que le repentir, l'application la plus humble et la plus sévère du sacrement de pénitence. Cet immense pianiste était aussi un immense pécheur, et, si la conversion eût été sincère, le pécheur devait absorber le pianiste. Or, on dirait que, pour Franz, cette espèce de demi-ordination n'a été qu'un *puff* inédit, un *boniment* à grand orchestre, un moyen original de recruter un nouveau public, de raviver notre curiosité, quelque peu lassée par cette interminable série de provocations musicales, littéraires, artistiques et tapageuses. Ses remords composent, son repentir pose, sa pénitence gémit en *si* bémol. Son humiliation quête des bravos. Sa mortification dîne en ville. Son cilice se porte en sautoir. Quant à ses *mea culpa*, ils sont impossibles. Où trouver une place pour frapper sur cette poitrine couverte de croix, de plaques, de cordons, de tout un étalage d'ordres indigènes et exotiques? Singulier repentir, qui refuse de rompre avec les glorioles de ce monde, qui marche sous un dais, qui s'assied sur un trône, qui prend sa grosse part de l'encens, qui trouve bon que l'on vende son portrait et sa légende à la porte de l'église! David n'avait sur la conscience qu'une Bethsabée ; et pourtant ses *Psaumes de la pénitence* pleurent autrement que les *Psaumes* de Franz. Dans la messe de Gran, je trouve bien un *Credo ;* mais je ne devine pas de *Confiteor*. Franz a toujours visé et visera toujours à l'effet. Constamment il a l'air de se demander, non pas si Dieu lui pardonne, mais si le monde le contemple.

l'écoute, l'applaudit, — et surtout ne l'oublie pas!

Me voici loin des *Sentiers unis*. Pour me faire pardonner ma digression, je me hâte de citer d'adorables strophes; puis-je mieux vous prouver que je n'avais pas tort de saluer d'intimes harmonies entre les nids de mon jardin et celui que chante Eugène Rostand?

LE NID

Chut! Parlez bas!... Au fond de la chambre bien close,
Silencieuse et tiède, où la mère repose,
Voyez-vous s'arrondir, à côté du grand lit,
Dans l'ombre où tombe à peine un vague reflet rose,
Ces plis flottants qu'un charme ineffable embellit?

Cela, c'est le berceau; — quelque chose de frêle,
Et qui fait aux plus forts ployer les deux genoux;
Un nid, un oreiller mignon, une nacelle,
Deux rideaux blancs baissés, d'où sortent des bruits d'aile,
Et des gazouillements d'oiseau, confus et doux.

Parlez bas!... il dort là, l'enfant qui vient de naître...
Le berceau! Dites-moi, pensez-vous qu'il puisse être
Au monde un nom plus pur, plus charmant et plus saint,
Et qui soit plus suave à la lèvre, et pénètre
Plus avant dans le cœur, lorsque le cœur est sain?

L'avez-vous entendu prononcer par des mères,
Ce mot? Et savez-vous ce qu'il y peut tenir
De tendre enivrement, de souriants mystères,
De dévouements sacrés, de pieuses chimères,
D'amour, de foi, d'espoirs, de rêves d'avenir?

Le berceau! Nom béni dans toute langue humaine,
Béni de la pauvresse et béni de la reine,
Chaste et doux, imprégné de grâce et de fraîcheur;
Nom céleste, éclairé d'une lueur sereine;
Nom vierge où l'on croit voir vraiment de la blancheur!

Oh! tenez, croyez-m'en, ceux d'entre nous qu'on loue,
Ceux qu'on appelle bons, ne sont que de la boue
Auprès de l'innocent dont l'asile est ici ;
Et la rougeur devrait nous monter à la joue,
En songeant à cette heure où nous fûmes ainsi.

Écoutez. Pouvez-vous tenter l'effort suprême
Que Jésus autrefois enseigna? Pouvez-vous
Redevenir enfant, et, comme en un baptême,
Laver ce que la vie a souillé de vous-même?...
Venez ; j'écarterai les grands rideaux jaloux.

Et je vous montrerai cet ange qui sommeille,
Ces blonds cheveux si fins qu'un rayon ensoleille,
Ce front que terniront, il semble, les baisers,
Cette bouche qui rit, tout en dormant, vermeille,
Ces petits bras jetés en arrière ou croisés.

Mais, s'il restait en vous une seule pensée
Que vous ne pussiez pas à Dieu dire tout haut,
N'approchez pas. Dans l'ombre où ce Dieu l'a placée
Laissez cette âme intacte et que rien n'a froissée ;
Car il faut être pur pour toucher un berceau.

C'est au même ordre d'inspirations qu'appartiennent plusieurs pièces du recueil : *Eddy*, *Dialogue avec le bon Dieu*, *Causerie de nourrice*, *Jeanne*, *l'Infante*, *la Petite Reine*... J'ai nommé EDDY ; voilà un jeune garçon qui n'est pas à plaindre. Pour être charmant, il n'a qu'à se ressembler ; il est entouré des soins les plus intelligents, des tendresses les plus délicates, des conseils les plus balsamiques. Je n'ai pu lire la page 80, d'un accent si paternel et si pénétrant, sans me souvenir d'un autre succès d'Eugène Rostand. Cette culture si attentive et si exquise me remettait en mémoire le

Ut flos in septis secretus nascitur hortis...

de Catulle. Qui ne serait ému en écoutant ce père, dont le fils a une si douce et si heureuse enfance, dire à son cher EDDY : « Il existe de pauvres enfants déshérités, frais et roses en naissant, comme toi, mais aussi abandonnés que tu es aimé, choyé, soigné, caressé ; » — et, après un poignant et pathétique tableau des souffrances physiques et morales de l'enfant pauvre :

Mon fils, mon bien-aimé, lorsque tu seras homme,
Quand tu liras ces vers où tremblant je te nomme,
Souviens-toi que ta vie eut un rose matin,
Une aube claire ; et pense à ceux dont le destin
Est, depuis le berceau, pénible, triste, sombre,
Qui n'ont pas eu d'aurore et n'ont connu que l'ombre.

Souviens-toi que ce sont tes frères. Va vers eux,
Pauvres déshérités innocents. Si tu peux,
Fais luire un peu de joie, un rayon sur leur tête
Courbée ; et pour rançon de la part qu'il t'a faite,
Puisses-tu rapporter à Dieu, tout triomphant,
La bénédiction si douce d'un enfant !

Rapprochez de cette pièce si touchante celle où ce père demande à Dieu pour son fils, le génie? la gloire? la richesse? la puissance? les honneurs de ce monde? Non !

Et le cœur palpitant, non sans avoir lutté,
Je répondis : « Mon Dieu, donnez-lui la bonté ! »

Ce vœu du poète est d'autant plus noble que, lui aussi, il a eu à se plaindre de l'injustice des hommes, de l'ingratitude des classes pauvres, de la bassesse des parvenus et des courtisans, de la méchanceté triomphante. Souhaiter pour EDDY la bonté, c'est de deux

choses l'une : ou se résigner d'avance à le voir subir de cruelles épreuves, ou supposer que, lorsqu'il sera tout à fait un homme, le règne des méchants sera fini, et que l'on pourra être bon sans être dupe ou victime.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule!
— Il fuit avec la fange et le gravier qu'il roule.

En dépit de Racine et d'Éliacin, j'avoue que le torrent, cette fois, ne me semble pas s'écouler assez vite. Il est stagnant, il est croupissant ; ce n'est plus un torrent, c'est une mare ; il retient et s'assimile tout ce qu'il devrait emporter, et il en résulte le plus effroyable foyer d'infection qui ait jamais empesté un pays. N'importe! s'associer vaillamment à une lutte d'où pouvait sortir le salut de la France ; se désister pour ne pas diviser les conservateurs, malgré des chances presque certaines ; rentrer paisiblement dans la maison où l'on retrouve plus de tendresses et de sourires que l'on n'a rencontré de bêtise et de mauvaise foi parmi les héros du suffrage universel, et n'avoir, en s'adressant à son fils, que des paroles d'apaisement, de douceur, d'amour et de charité, c'est donner un bel exemple, une belle leçon aux poètes révolutionnaires et anarchistes qui n'ont d'autre muse que la haine, d'autre inspiration que l'appel aux passions les plus destructives. Une leçon, ai-je dit? Celle-là serait trop douce. Celle que Dieu leur réserve sera plus terrible et plus décisive.

Je voudrais citer aussi *Jeanne*, « la dernière venue

dans la joyeuse maison » ; — *l'Infante*, — *la Petite Reine* :

> Le grand frère, quelquefois,
> Avec la sœurette aînée,
> S'en va promener au bois
> Jeanne, la dernière née.
> Comme son pas faible encor
> Vacille quand il trottine,
> Ils l'installent, cher trésor,
> Dans la voiture enfantine.....

Toute cette pièce est ravissante, et j'y trouve, à chaque vers, cette harmonie de l'enfant avec la fleur, du berceau avec le nid, du gazouillement des *bébés* avec la chanson des fauvettes et le roucoulement des tourterelles, que j'ai signalée au début de cet article. C'est l'alliance du printemps poétique avec la poésie printanière; Eugène Rostand a d'autres cordes à sa lyre. Il passe à Luchon une partie de la belle saison. Les Pyrénées, on le sait, n'ont pas de station plus pittoresque. J'en salue l'impression fidèle dans une série de petits poèmes, *Étés de montagne*, *les Sources*, *Coin de vallée*, *Angélus*, *Dans la ville d'eaux*, *Orages de cimes*, *la Chute*, *Chansons pyrénéennes*, — où la puissance et la force s'unissent à la grâce, Je ne me pardonnerais pas d'omettre un des poèmes les plus considérables de ce recueil : *6 Thermidor, an II*. 6 Thermidor ! Saint-Lazare ! André Chénier ! Le poète s'est constamment tenu à la hauteur de son sujet, de son héros :

> Chante, chante ! A l'entendre on se croirait en Grèce,
> Sous le ciel bleu, devant la mer enchanteresse,

Dans des bois de lauriers par le soleil dorés,
Auprès des clairs ruisseaux et des marbres sacrés,
Au pays où tout est eurythmie et lumière,
Où resplendit le beau dans sa candeur première.

Ce que j'admire dans ce poème, c'est qu'il me donne à la fois la sensation de cette beauté dont la Grèce avait eu le secret et dont André Chenier transmit l'héritage à la poésie française, et le frisson tragique de cette mort que l'on aurait pu conjurer en l'ajournant de quarante-huit heures. Né en 1762, André Chénier, s'il avait vécu aussi longtemps que Victor Hugo, aurait atteint et dépassé la grande hégire romantique. Quel rôle aurait-il joué, quel camp aurait-il choisi dans cette mêlée? *Je le vois bien* accueillant d'un signe de tête approbatif la muse d'Alfred de Vigny et même celle de *Rolla*. *Je ne le vois pas* ferraillant, à côté de Victor Hugo, en l'honneur d'*Hernani*, de *Marie Tudor* et de *Notre-Dame de Paris*. Le moyen âge aurait médiocrement attiré ce génie amoureux d'élégance et de lumière, — et aussi — pourquoi ne pas l'avouer? — un des génies les plus athées, les plus voluptueux, les plus païens, qui aient passé à côté de notre religion sans daigner s'en informer. Ce sont là de puériles conjectures. Ce qui est plus probable, c'est qu'André Chénier, sorti de prison avec mademoiselle de Coigny après le 9 thermidor, et relisant, en 1828, *la Jeune Captive*, l'aurait moins admirée que nous ne l'admirons; ou plutôt c'est nous qui l'admirerions moins, par cela même que l'auteur aurait échappé à l'échafaud. M. Ernest Legouvé, dans ses

Soixante ans de Souvenirs, a parfaitement démontré que, dans cette pièce célèbre, si le sentiment est admirable, la forme a singulièrement vieilli. Qu'est-ce que cette *illusion féconde qui habite dans un sein ? Palès qui a encore des asiles verts? Le pampre qui boit, tout l'été, les doux présents de l'aurore?* Qu'est-ce surtout que cette Philomèle (lisez le rossignol), qui, échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,

Plus vive, plus heureuse, aux *campagnes du ciel.*

chante et s'élance?

Autant de mots, autant d'impropriétés. Le rossignol a bien rarement quelque chose à démêler avec l'oiseleur, qui n'y ferait pas ses frais. Échappé à une cage ou à des filets quelconques, il ne s'élance pas aux *campagnes du ciel*, comme ferait en pareil cas l'alouette. Il ne dépasse guère le massif ou le buisson où il a caché son nid. Ces trois vers prouvent que le génie d'André Chénier était moins précurseur qu'on ne l'a dit et tenait plus qu'on ne le croit au siècle de Delille et de Parny. Il n'avait jamais regardé par la fenêtre et ne s'était jamais promené à travers champs par une fraîche matinée de mai.

Est-ce à dire que, pour s'imposer à l'admiration de la postérité, un poète ait besoin d'être quelque peu guillotiné? Ce serait excessif. Certes, dans ces *Sentiers unis*, qui sont vraiment au-dessus de tout éloge, il y a bien des pages auxquelles ne manquerait, pour être immortelles, que ce petit détail. Mais je n'oserais le souhaiter. Nous y perdrions un charmant

causeur, un vaillant publiciste, un homme excellent, un poète exquis. D'ailleurs Eddy, ses gentilles sœurs et leur aimable mère ne me le pardonneraient pas ; et leurs tendresses sont préférables même à l'immortalité poétique.

HARMONIE ET MÉLODIE

par M. Camille Saint-Saens. — (Calmann Lévy.)

Je commence par une anecdote, pour ne pas en perdre l'habitude. En 1860, j'avais deux amis : l'un, le bon et toujours regretté d'Ortigue, qui était alors rédacteur en chef du *Ménestrel*, en attendant le feuilleton musical des *Débats*, que lui livra Berlioz ; l'autre, un excellent homme, M. S..., ci-devant chirurgien-major dans l'armée du roi Joachim et qui, dans sa vieillesse, s'était fait collectionneur. Le voisinage d'Avignon, où abondent les marchands d'antiquités, secondait sa douce manie. Il avait acheté d'occasion quelques belles gravures du grand siècle, notamment un portrait de Pascal. D'Ortigue et le docteur S... s'étaient pris d'une vive amitié. On ne se gêne pas avec ses amis, surtout quand on a sa part du sans-façon méridional. D'Ortigue admirait passionnément ce portrait de Pascal. Pour moi, qui connaissais son faible, il était évident qu'il le convoitait ; enfin, un jour, n'y tenant plus, il demanda la gravure à son

heureux propriétaire et lui offrit en échange, quoi? un autographe du jeune Camille Saint-Saëns, qui avait été, disait-il, un enfant prodige, puis un adolescent de la plus grande espérance, et qui ne manquerait pas d'être à quarante ans un grand homme.

Je n'ai jamais oublié l'expression de surprise qui se peignit sur le visage du bon docteur. Il était à la fois étonné, embarrassé et vexé. Il demanda timidement ce que c'était que M. Saint-Saëns. Il n'osait pas refuser, mais il voulait du moins être renseigné. — « Camille Saint-Saëns! Un futur homme de génie, dont la gloire donnera à ses moindres écritures un prix considérable! » — L'échange eut lieu; je partageais, et au delà, la contrariété du docteur, qui d'ailleurs mourut l'année suivante. « Attendons pourtant, me disais-je, le premier chef-d'œuvre qui amoindrira la monstrueuse inégalité de cet étrange marché. » J'attendis douze ans; au mois d'avril 1872, j'étais à l'Opéra-Comique avec le pauvre Vaucorbeil. On donnait la première représentation de *la Princesse jaune*, et une atmosphère d'ennui régnait dans toute la salle. Le poème manquait d'agrément, et la musique s'en ressentait. Légèrement teintée de wagnérisme, elle n'avait ni la grâce de l'école française, ni le charme de l'Italie; ce fut une chute mélancolique et taciturne comme la chute d'une dernière feuille d'automne sur un premier tapis de neige. « Allons! me dis-je, l'équilibre entre la gravure et l'autographe n'est pas encore parfaitement rétabli. »

Treize années se sont écoulées depuis lors. Le jeune

homme est aujourd'hui un homme mûr, et, si son génie n'a pas pris son vol, c'est que ses ailes sont trop courtes. *Le Timbre d'argent* est tombé ; *Étienne Marcel* n'a eu qu'un succès de province: *Henri VIII* a réussi, mais ne paraît pas devoir se maintenir au répertoire. En somme, en y ajoutant de la musique de chambre très estimée des connaisseurs, on a un bagage fort honorable, qui a conduit M. Saint-Saëns à l'Institut, qui lui a donné dans le public et surtout parmi ses confrères une renommée légitime, une autorité incontestable, mais à quelques degrés au-dessous du génie et de la gloire.

Maintenant nous retrouvons M. Saint-Saëns sur un autre terrain : la littérature musicale. Remarquons, à ce propos, que, si les musiciens passaient jadis pour peu spirituels et médiocrement lettrés, les compositeurs contemporains ont heureusement changé tout cela. Ils réhabilitent ceux dont on avait dit : « Grosses bêtes! *Tout génie!* » La prose de Gounod est aussi élégante, aussi poétique, aussi exquise que sa musique. Nous ne saurions oublier les notices, rapports et discours de l'auteur de *la Juive*, lequel, s'il eût vécu quelques années de plus, serait arrivé de droit à l'Acamie française. J'ai eu l'honneur d'être, à *l'Assemblée nationale*, collaborateur d'Adolphe Adam, dont la plume facile courait aussi vite sur le papier ordinaire que sur le papier rayé. Et Berlioz! quelle verve incisive! quel fond de malice sournoise, quelles échappées de raillerie shakspearienne dans ses feuilletons des *Débats*, où il était cependant bien gêné entre

l'envie de dire du mal de tous ses confrères et la crainte que leur rancune ne se vengeât sur sa musique! Reyer est encore plus amusant dans ses articles que dans *Sigurd*. Auber, Rossini et Meyerbeer n'écrivaient pas; mais leurs *mots* valaient autant que leurs *notes*. Si l'on en citait moins de l'auteur des *Huguenots* que de ses deux rivaux, c'est que, fin diplomate, il avait l'esprit de les penser et l'esprit de ne pas les dire.

Harmonie et Mélodie! quel beau titre! Deux sœurs qui ne demandent qu'à s'aimer et dont on voudrait faire deux sœurs ennemies! Tout l'empire musical sous un seul rayon de soleil! Si j'osais, je dirais que la mélodie est le bel oiseau bleu couleur du temps, dont l'harmonie est non pas la cage, mais le nid. Malheureusement, le titre a le défaut de trop promettre, et le livre a l'inconvénient de trop peu donner. On l'ouvre avec l'espoir de s'élancer avec l'auteur vers les plus vastes horizons, de le voir intervenir entre les deux rivales et se placer tour à tour sous le patronage de Gluck, de Mozart, de Beethoven et de Rossini; — et l'on trouve six pages sur Félicien David, cinq sur la reprise de *Giralda*, sept sur madame Carvalho, sept sur Jacques Offenbach, cinq sur *les Argonautes*, ainsi de suite. Il n'y a pas là de quoi composer un ensemble propre à donner son nom au volume. Cherchons, au risque d'avoir peine à la trouver, l'idée maîtresse de l'ouvrage. M. Saint-Saëns n'ignore pas que, malgré les exagérations et les paradoxes insensés d'une coterie, d'une secte, qui, non contente d'admirer Wagner, essaye de le diviniser, Wagner n'est pas populaire en

France. Après les demi-chutes de la plupart de ses opéras, il a dû s'entendre dire que ses succès seraient plus brillants et ses auditoires moins revêches, s'il n'était pas soupçonné de wagnérisme, et si son harmonie très savante n'étouffait pas sa mélodie au lieu de l'embrasser. Il sait que, une fois pénétré d'une opinion, le public refuse d'en démordre. Il a voulu se défendre de ce reproche, se déclarer éclectique et nier, non pas son admiration pour les beautés de Wagner, mais son culte pour Wagner tout entier.

Si, à ce point de vue, la question devient un peu trop personnelle, elle n'est pas sans intérêt. Discuter Wagner aujourd'hui, c'est risquer d'avoir contre soi tout ensemble les fidèles de sa petite Église et les incrédules de sa religion. J'ai parlé de secte : les sectes sont intolérantes, surtout lorsque l'orgueil souligne chaque verset de leur évangile. J'ai assisté à la naissance du wagnérisme, entre M. Auber, qui disait : « On croirait lire une douzaine de pages sans une seule virgule, » et Berlioz, qui parlait du *Tannhauser* comme d'une mystification et d'une pasquinade. Le wagnérisme, pour ceux qui le professaient avec autant de bruit que Wagner lui-même, était à leurs yeux un titre d'honneur, la preuve que l'on voyait assez haut pour prédire l'avenir, que l'on était de ceux qui bravent la routine et se moquent des retardaires. Le wagnérien a tous les traits caractéristiques du disciple d'une école excentrique, spéculant sur l'attrait de la nouveauté et sur la stupeur des hommes raisonnables. Il est hautain, cassant, pédant, dédai-

gneux, enclin à déclarer que la musique n'existait pas avant *l'Anneau du Niebelung,* comme ces révolutionnaires toujours prêts à affirmer qu'il n'y avait pas de France et d'histoire de France avant la prise de la Bastille. On comprend que M. Saint-Saëns n'ait rien négligé pour dégager sa responsabilité et son talent de cet amas de sophismes et de folies. C'est à ce but que tendent évidemment ses ingénieuses analyses des principaux opéras de Richard Wagner. Ces analyses sont-elles assez compréhensives, soulèvent-elles assez d'idées générales pour justifier le titre du volume? Franchement, je ne le crois pas.

Les wagnériens français n'ont pas voulu comprendre que Wagner était tout d'une pièce, que sa nationalité, les sujets de ses œuvres, l'origine de ses inspirations, les paroles auxquelles il appliquait sa musique, que tout cela était non seulement uni, mais inséparable. Écoutez l'*Il mio tesoro* de Mozart, le célèbre quintette de Schumann, *le Roi des Aulnes* de Schubert, l'ouverture de *Freischütz,* la *Symphonie pastorale* de Beethoven : assurément vous reconnaîtrez dans ces chefs-d'œuvre l'empreinte plus ou moins profonde du génie allemand; mais enfin, même en dehors de l'influence germanique, on se figure qu'ils pourraient exister et qu'ils resteraient des chefs-d'œuvre. En revanche, on peut être certain que, si Richard Wagner avait eu à opérer sur des *poèmes* tels que *le Barbier de Séville, la Dame Blanche, Fra Diavolo, le Domino noir,* il aurait été tellement dépaysé, qu'il eût perdu même la raison d'être. Au lieu d'un composi-

teur contestable, discutable, parfois haïssable et agaçant, on n'aurait plus vu qu'une sorte de fantôme tombé du ciel scandinave sur une de nos plages ensoleillées. Étudier l'un après l'autre, analyser en maître les partitions colossales de Richard Wagner, ce n'est pas assez; admettre *Lohengrin*, récuser *le Crépuscule des dieux*, *Parsifal*, c'est essayer selon moi de partager ce qui n'accepte pas de partage, de chercher le beau, l'admirable, l'excessif, l'ennuyeux, le sublime et le ridicule, dans une œuvre immense dont les détracteurs, les admirateurs et Wagner lui-même auraient dit : *Sint ut sunt*, *aut non sint*. M. Saint-Saëns, dont l'autorité musicale est bien supérieure à la mienne, n'est pas aussi entier dans ses jugements: il lui semble que ce qu'il admire ne supprime pas ce qu'il condamne. Je fais un pas de plus que lui. L'homme m'est trop odieux pour que le compositeur puisse m'enthousiasmer, m'émouvoir ou me charmer. Dût-on m'accuser de chauvinisme, c'est plus fort que moi; la prévention est insurmontable, la réconciliation est impossible. Cet orgueil implacable, cette façon de se poser en roi rival de son propre souverain, de faire de son art une puissance supérieure à tous les pouvoirs, de se considérer non seulement comme un artiste assez grand pour honorer son pays et son époque, mais comme un législateur, un initiateur, un promoteur capable d'enfermer dans une triple croche toutes les destinées sociales, morales et politiques de sa patrie, tout cela pour aboutir à ennuyer son public pendant cinq heures d'un tapage assourdissant, me révolte,

m'exaspère et répugne également à l'esprit français et au bon sens universel. Il y a eu dans l'attitude et dans les écrits de Wagner après l'année terrible des détails que nous ne pouvons et ne devons pas lui pardonner. C'est méchant, venimeux et bête. Quand un homme célèbre a des rancunes à assouvir, des inimitiés à satisfaire, quand il veut s'associer à des haines séculaires et nationales, il devrait au moins se mettre à la hauteur de sa tâche et racheter par beaucoup d'esprit ce qu'il y a de misérable et de coupable dans les insultes prodiguées à un ennemi vaincu. Wagner, ordurier, grossier, injurieux, sans ombre de gaieté, de finesse et de vraie malice, est resté au-dessous du dernier des fournisseurs de nos cafés-concerts.

On m'opposera Weber qui fut, lui aussi, très peu aimable pour la France. Mais d'abord Weber a écrit le *Freischütz*, *Obéron* et *Euryanthe*, ce qui efface bien des griefs; ensuite, quelle différence! Lorsque Weber exprimait ainsi les ressentiments et les colères germaniques, nous étions vainqueurs et nous abusions de la victoire. L'esprit de conquête, passant de l'Empereur à ses lieutenants, faisait de nous des oppresseurs, objets de haines ardentes pour un pays où la défaite, au lieu d'éteindre comme chez nous le patriotisme, l'attisait, l'exaltait, l'aiguisait, et, pour ainsi dire, l'envenimait. C'est au lendemain de nos défaites, sur l'amas de nos ruines, quand la France vaincue, humiliée, mutilée, n'était plus que le sinistre et sanglant témoignage des revanches et des représailles allemandes, que Richard Wagner est venu

donner au lion blessé, sinon le coup de pied de l'âne, au moins le coup de dent du bouledogue; et cela pourquoi? parce que les membres du Jockey-Club, faute d'un ballet dans le *Tannhauser*, avaient commis un sacrilège : ces affreux iconoclastes avaient manqué de respect à un immortel chef-d'œuvre !

Ne comparons donc pas ce qui n'est pas comparable ; ne permettons pas à Richard Wagner de personnifier la rivalité entre l'harmonie et la mélodie. Ces deux sœurs, que les vrais maîtres ont parfaitement su réconcilier, restent étrangères à une musique spéciale, locale, en dehors de toutes les conditions ordinaires de la véritable musique. On n'est pas wagnérien parce que l'on réussit mieux l'harmonie que la mélodie; encore moins, bien entendu, parce que l'on est mélodiste plutôt qu'harmoniste. Seulement, il y a çà et là, chez Wagner, des harmonies assez puissantes pour se passer de mélodie, et, plus rarement, des mélodies assez originales pour nous faire dire : « Quel dommage ! et que ce musicien serait grand si ses prétentions étaient moindres et si ses opéras étaient plus courts ! »

En somme, j'aurais voulu que ces articles, d'ailleurs fort remarquables, sur ces diverses œuvres, se fondissent dans une large étude où Camille Saint-Saëns aurait magistralement traité la question toujours pendante entre la mélodie et l'harmonie, et serait arrivé à cette conclusion :

— Richard Wagner n'est ni un compositeur sublime, ni un compositeur ridicule; c'est un composi-

teur régional. Supprimez Wagner, vous aurez encore l'Allemagne ; supprimez l'Allemagne, plus de Wagner!

Franchement, la seconde hypothèse me plairait encore plus que la première. Pour moi, pauvre vieux mélomane sans compétence, il m'est impossible d'entendre un fragment quelconque de ses opéras si bruyamment discutés, sans me rappeler le paysan assistant à un sermon dans une église voisine de son village, voyant pleurer tout l'auditoire, restant impossible, et disant : « Comment voulez-vous que je pleure? Je ne suis pas de la paroisse. » Maintenant, s'il est bien convenu que le volume de M. Saint-Saëns manque un peu trop d'unité ou, pour parler plus savamment, d'homogénéité, j'ajouterai que ces courts chapitres, pris isolément, sont presque tous des modèles de sagesse, de sincérité et de justesse. Il n'y a pas jusqu'au compte rendu d'une reprise de *Giralda*, — sujet bien mince, — où l'auteur ne trouve moyen de décocher la flèche d'Apollon à ce qu'on appelle le point d'orgue, enjolivement puéril qui est à la vraie musique ce qu'un pâté de carton est à une timbale de madame Bontoux.

Listz, Reber, Félicien David, Berlioz, et même Jacques Offenbach, figurent dans la troisième partie. L'auteur n'est pas trop dur pour Offenbach, qui pourtant a fait tant de mal à l'art français et même européen, et dont le répertoire était comparé par Berlioz à un mauvais lieu peuplé de filles de joie. *Ni si haut, ni si bas!* Offenbach me fait plustôt l'effet d'un diablotin, d'un lutin, introduit par la fenêtre dans un

musée de chefs-d'œuvre, effleurant de son aile les objets les plus précieux, cassant les porcelaines, égratignant les toiles, bouleversant les bibelots et s'échappant par le même chemin en murmurant le nom de Théodore Hoffmann, dernier patron de ses bizarres fantaisies.

Félicien David ! Je ne sais si ma qualité de compatriote me rend partial ; mais David me semble le seul de nos artistes célèbres pour qui M. Saint-Saëns n'ait pas été juste. J'ai peine à croire que David, qui était au fond une bonne pâte — je ne dis pas une bonne bête, — eût organisé avec un cuistre tel qu'Azévédo un complot clandestin pour que le critique musical de *l'Opinion nationale* écrivît ces lignes monstrueuses : « Sur le fronton du temple de l'Art, on a écrit en lettres d'or le nom de F. D. ; et, sur les marches, on a déposé une ordure qui est Charles Gounod. » Jamais Félicien David ne s'est montré ni jaloux, ni haineux, ni immodeste. Une autre injustice, c'est de n'avoir pas insisté sur *Lalla Roukh,* délicieux chef-d'œuvre dans un ordre restreint. Camille Saint-Saëns se borne à dire qu'il dut le succès d'étonnement de cet opéra à une qualité maîtresse qui donne à ses œuvres leur principal caractère.... qu'il possédait au plus haut degré : « la naïveté ». Je crois plutôt qu'il le dut au parfait accord de son sujet avec le genre de son talent. Il manquait de puissance, de souffle, de force et de grandeur ; mais il avait le charme, la grâce, l'élégance et, dans une certaine mesure, l'originalité. *Lalla-Roukh* n'est pas, à propre-

ment parler, un opéra; c'est le diminutif d'une épopée musicale où la mélodie a des susurrements d'abeille plutôt que des chants de rossignol. On dirait le glissement d'esprits invisibles passant sur la surface des lacs et réveillant à minuit l'écho des vallées. On dirait une harpe éolienne dont les cordes vibreraient d'elles-mêmes sous le souffle d'une fée. N'est-ce pas un souvenir des *Amours des anges,* de Thomas Moore? N'est-ce pas un séraphin, parti des hauteurs de la verte Érin, se dirigeant vers l'orient et, dans le voyage, sentant peu à peu ses cantiques d'amour céleste se changer en hymnes d'amour humain? Cette musique ne chante pas; elle chuchote. Ses mélodies sont de doux murmures adressés à la lune et aux étoiles. Elle ne répond pas à une idée; elle berce une rêverie. On ne voudrait pas entendre longtemps cette harmonie monocorde; on voudrait s'endormir en l'écoutant. En un mot, même sur le théâtre qui possède *la Dame Blanche*, *le Pré aux Clercs*, *le Domino noir*, et d'autres petits chefs-d'œuvre, *Lalla-Roukh* mérite d'être comptée et de ne pas périr. C'est ce que l'auteur de ce livre aurait dû dire et ce qu'il n'a pas dit.

Et Berlioz! Camille Saint-Saëns l'admire, et il a bien raison; mais comment, lui qui en définitive est un maître, a-t-il pu être si laconique? Comment s'est-il contenté de sept pages pour juger ou pour décrire ce génie si complexe, ce caractère si compliqué, qu'il a eu besoin de devenir *posthume* pour vaincre toutes les résistances et rallier tous les suffrages? Berlioz a été tout à la fois son bourreau et sa victime. Mais fautil-

dire avec lui et avec M. Saint-Saëns que son mal vient de s'être trop assimilé Shakspeare, Byron et Gœthe? N'est-ce pas prendre l'effet pour la cause? N'était-il pas préparé d'avance à s'abreuver, à se griser de toute cette poésie capiteuse par sa propre nature, inquiète, turbulente, excessive, agressive, violente, fébrile, sujette à traduire en souffrances inouïes tous les *guignons* de sa vie d'artiste? Dieu sait s'ils furent nombreux et poignants! Dans sa première jeunesse, son père, quoiqu'il ne fût pas précisément pauvre, irrité de sa vocation musicale, lui coupe les vivres, et il a raconté lui-même comment il les remplaça, tantôt affamé, tantôt empoisonné par une cuisine infernale. Ce n'était pas le brouet noir des Spartiates; on eût dit l'officine de Médée. Il se prend d'une passion insensée pour une idéale Juliette, pour une angélique Ophélie, et, après sept ans de poursuites, lorsque enfin il l'épouse, il se trouve qu'Ophélie s'est cassé la jambe, que Desdémone aime trop le cognac, et que Juliette le rend assez malheureux pour qu'il écrive plus tard à son fils : « Tu ne sauras jamais à quel point ta mère et moi, tout en nous adorant, nous nous sommes fait souffrir. » Deux rayons de soleil se glissent dans ces ténèbres shakspeariennes ou dantesques : les vingt mille francs de Paganini et la protection des *Débats*, qui décident les directeurs de l'Opéra à monter *Benvenuto Cellini*. Ici, un incident presque comique. Duprez, chargé du principal rôle, chantant la scène principale et décisive, aperçoit dans la coulisse son médecin qui, par un signe convenu, lui annonce que sa femme vient

d'accoucher d'un garçon. Sa joie paternelle lui fait perdre la tête, et l'opéra finit comme une déroute. L'affreux régime alimentaire des premières années ne tarde pas à porter ses fruits : Berlioz souffre de cruelles douleurs d'entrailles; certes, on ne m'accusera pas de réalisme ou de naturalisme : je voudrais ramener à l'idéal toutes les maladies morales et physiques. Mais j'ai des raisons majeures pour douter qu'une gastrite chronique dispose à voir le monde en beau, à transiger avec ses opinions et à admirer la musique d'autrui. Berlioz n'était qu'ardent, batailleur, fougueux, le type du romantisme armé pour la guerre ; il devient atrabilaire et peut parfois passer pour méchant. Il se venge dans l'intimité ou dans sa déplorable correspondance des ménagements qu'il est obligé de garder dans son feuilleton. Il abuse de tout, même du calembour. Duprez l'a trahi ; il écrit ces deux lignes, à propos d'une autre *création* de l'illustre chanteur : « Je conseille à M. Duprez de ne plus faire de visites qu'au rez-de-chaussée; il lui est impossible de *monter*. » Autant de contrastes entre ses jugements imprimés, officiels, et les railleries ou même les injures qui fourmillent dans ses lettres. La fatalité s'acharne ; sa carrière musicale est une lutte perpétuelle, entre mêlée de perpétuelles tempêtes. Nos orchestres refusent de jouer ses partitions, et l'on voit des musiciens français se lever, secouer leurs pupitres, fermer leurs cahiers et s'esquiver au moment où le malheureux compositeur s'arme de son bâton de commandement devant son public assemblé. Il s'apprête à jouer son va-tout

dans l'opéra des *Troyens*, et cet opéra, mal préparé, mal chanté, incohérent, défiguré à chaque nouvelle représentation par une nouvelle coupure, répond à ses espérances par une demi-chute ou un demi-succès, ce qui revient à peu près au même. Mais ce n'est pas là la plus grande douleur de ce génie, de cette existence morbide qui aurait dû être illuminée de rayons et qui ne fut que sillonnée d'éclairs. Il possède toutes les qualités du novateur; il est le Victor Hugo, le Delacroix de la musique, il se sent de force à faire une révolution et à s'imposer à son siècle. Sa vieillesse maladive et chagrine lui persuade aisément que toutes ses ambitions sont déçues, que son œuvre est manquée. Et voilà que, au moment où il garde encore un espoir, où ses succès à l'étranger lui promettent une revanche en France, il apprend que sa place est prise, que ce qu'il voulait faire, un Allemand l'a fait, et que Richard Wagner est le gigantesque révolutionnaire qu'il aurait voulu être. De là, ses colères, ses âpres sarcasmes à propos de *Tannhauser* à Paris, ses invectives contre l'usurpateur dont la musique était pourtant plus voisine de la sienne que de celle de Mozart ou de Rossini. Rossini! il n'y a qu'une tache dont la mémoire de Berlioz ne se lavera jamais; c'est d'avoir appelé dans ses lettres Rossini un pantin et *Guillaume Tell* un opéra médiocre qui rachète à peine par quelques beautés éparses un fond de vulgarité.

Je m'arrête; je pourrais écrire un volume sur Berlioz, celui de nos grands artistes contemporains que j'ai le mieux connu et vu de plus près. Ce volume, je

vous l'épargne, et je reviens au livre de M. Camille Saint-Saëns, *Harmonie et Mélodie*. Lisez-le, ce livre instructif; il ne vous donnera pas tout ce que promettait son titre; mais, pour un homme du monde teinté de dilettantisme, il y a là une foule d'idées ingénieuses, justes, sincères, un fond d'honnêteté et de franchise qui désarme la critique. Camille Saint-Saëns, aujourd'hui dans sa pleine maturité, a encore un moyen — et c'est le meilleur — de mettre d'accord la mélodie et l'harmonie : c'est de nous donner un chef-d'œuvre où chacune des deux rivales aura sa part. Ce chef-d'œuvre, il est parfaitement capable de l'écrire; mais où trouvera-t-il un librettiste digne de l'inspirer?

LETTRES D'UN SOLDAT

Par le colonel DE MONTAGNAC, publiées par son neveu.— (Plon.)

Tous les dévouements, tous les héroïsmes sont frères. Passer de Rotrou[1] au colonel Lucien de Montagnac, ce n'est presque pas changer de sujet. Soyez sûr que, si Rotrou, à la tête d'un régiment, avait eu à donner sa vie, il ne l'aurait pas marchandée ; soyez certain, que si Montagnac, pendant un congé, avait appris que ses soldats étaient décimés par une épidémie, il y aurait couru sans perdre une minute et serait mort sans regret pour donner le bon exemple à ceux qui, chaque jour, apprenaient de lui à bien mourir.

La carrière militaire de Lucien de Montagnac n'a duré, à vrai dire, que treize ans. Elle a commencé sur les barricades du 3 et du 6 juin 1832 ; elle a fini le 23 septembre 1845 dans le désastre de Sidi-Brahim. Ici, je cède la parole à son neveu Élizé, qui a pieusement recueilli les lettres de son oncle et qui a fait

[1]. Je venais de publier sur Rotrou un feuilleton qui trouvera sa place dans un autre volume.

de ce reliquaire un trésor de famille. « Atteint d'un coup de feu dans le bas-ventre, il se soutient héroïquement à cheval pour commander ses hussards jusqu'au dernier soupir. Une main sur sa blessure, d'où le sang jaillit, de l'autre main il manœuvre son cheval et frappe du sabre. On n'a jamais vu plus noble et plus mâle figure en face de l'ennemi. »

« Blessé mortellement d'une balle dans le ventre, dit un témoin oculaire, et d'une autre à la tête, le colonel de Montagnac se fait jour à travers les cavaliers pour rejoindre les chasseurs d'Orléans qu'il fait former en carré. »

« La large blessure qu'il avait au ventre, écrit M. Jules Rémy, malgré la main qui la comprimait, ruisselait toujours, et cependant il parcourait le champ de bataille dans un galop formidable. »

« Les Arabes resserrant de minute en minute le cercle autour du groupe héroïque le font tomber comme un vieux mur. Les Arabes leur crient en français de se rendre ! aucun d'eux n'y songe ; tous tombent en s'encourageant. Cependant Montagnac a encore quelques minutes à vivre ; il les donne à la France. Assis sur un tertre au milieu du carré, il encourage ses soldats et les conjure de finir comme lui, plutôt que de se livrer à la discrétion des barbares. Puis, se sentant mourir, il remet le commandement au chef d'escadron Courby de Cognord : « Ne vous » inquiétez pas de moi, » lui dit-il, « mon compte est » réglé. Tâchez de gagner le marabout de Sidi-» Brahim. »

« Il se fait soutenir pas le chasseur Perrin et ferme les yeux, en s'écriant : « Courage, mes enfants, courage! »

J'ai prodigué à dessein ces images sanglantes et martiales ; j'ai tâché de mettre en relief les scènes ou plutôt l'unique scène de cette tragédie héroïque. Voici pourquoi : quarante ans presque jour pour jour se sont écoulés depuis cette date fatale, aujourd'hui effacée dans le lointain et l'oubli, où la France perdit un des jeunes officiers qui l'honoraient le plus et qui pouvaient lui rendre dans les plus hauts grades les plus éminents services. Même dans la jeune génération militaire, préoccupée de son avancement et de son avenir, qui se souvient de Lucien de Montagnac? qui lui rend pleine et entière justice? Où est-il, le rayon de gloire qui devrait à tout jamais illuminer son tombeau? Jusqu'au moment où j'ai ouvert le recueil de ces lettres, j'ignorais jusqu'à son nom. Je savais vaguement que la noble famille de Montagnac était une race guerrière, ayant pendant des siècles versé à flots son sang sur les champs de bataille pour ses rois et pour son pays : rien de plus. Eh bien, en relevant, sur cette terre d'Afrique à la fois si glorieuse et si meurtrière, ce jeune cadavre entouré d'Arabes qui l'admirent et de compagnons d'armes qui meurent avec lui, il m'a paru que je payais à sa mémoire une partie de l'arriéré que nous lui devons tous et que je protestais contre cette rouille ingrate qui l'avait peu à peu rongée. Son neveu s'est dignement acquitté de ce devoir sacré ; il m'a fourni l'occasion de faire

connaissance avec cet oncle dont il est si fier et de lire ces lettres si simples, si vaillantes, si énergiques, pour lesquelles, si j'osais je pourrais employer le vocabulaire des *troupiers finis et des durs-à-cuire*. Je l'en remercie.

Pendant ces treize ans, du 6 juin 1832 au 23 septembre 1845, que de brillants faits d'armes, que d'ordres du jour largement motivés, que de coups d'audace accomplis avec sang-froid et justifiés par le succès! Ici, je signale un contraste assez curieux : « Par son coup d'œil militaire, nous dit M. Élizé de Montagnac, son intelligence, son courage, vraiment extraordinaires, il avait su prendre un ascendant irrésistible sur ses soldats et sur ceux qui l'entouraient. Le colonel avait une voix de stentor, les traits du visage fortement accentués, la moustache épaisse, le front large, le regard intelligent et sévère ; d'une taille imposante, sa belle tête s'élevait, de même que celle de Kléber, au-dessus des rangs comme un drapeau. » C'est aussi ce qu'écrit le général Ambert dans *le Moniteur de l'armée* du 25 octobre 1845 : « Sa tête eût pu servir de modèle aux statuaires pour une tête de guerrier : le front haut et large, les pommettes saillantes, le nez aquilin et la physionomie rudement accentuée. De fortes moustaches couvraient le bas de la figure, et des yeux vifs, brillants, rapides, illuminaient le haut de la tête. »

Or j'ouvre le livre ; et je vois à la première page le portrait du colonel; il avait trente-six ans, et il était lui-même l'auteur de ce portrait; car Montagnac savait peindre ; il était élève de Paul Delaroche, qui

lui trouvait assez de talent comme peintre pour l'engager vivement à renoncer à la carrière militaire. Cette gravure ne rend nullement l'impression à laquelle on s'attend d'après les lignes que je viens de citer. Montagnac nous y apparait, moustache et impériale à part, plutôt comme un rêveur, un contemplatif, que comme un brave à trois poils. La figure n'a rien de celle de Kleber, tel qu'on se le représente hâlé par le soleil d'Égypte. Les yeux sont d'une exquise douceur, mais empreints d'une mystérieuse mélancolie comme si cet officier de trente-six ans prévoyait qu'il n'avait plus que six ans à vivre. Cette expression mélancolique, souvent étrangère au fond du caractère et aux actes de la vie, est donnée à certains regards comme un pressentiment et un présage. Trente-six ans ! Et même quarante ans ! On a dit que c'était l'âge de transition entre la première et la seconde jeunesse. C'est vrai pour le commun des hommes, mais non pas pour les militaires d'avenir. Pour eux, c'est l'âge par excellence, celui où la jeunesse garde encore toutes ses fleurs et où ils entrent en pleine possession de leur puissance et de leur énergie virile. L'âge de trente-six ans et de quarante est pour eux ce que la vingtième année est pour les amoureux et les poètes, ce que la seizième est pour les sœurs inconnues de Juliette et d'Ophélie. Ils ont surmonté les premiers obstacles qui sont généralement les plus rudes, les premiers périls qui sont les plus effrayants, tous les détails de l'apprentissage qui font l'effet de touffes de chardons groupées autour de

la branche de laurier. Je sais bien qu'avec la bravoure et les habitudes de Lucien de Montagnac, toujours le premier au feu, toujours au front de son régiment dans les moments les plus critiques, le péril est le même pour le colonel que pour le soldat; n'importe! encore deux ou trois pas, et, s'il réussit à les franchir sans encombre, le voilà hors de pair, au sommet des dignités militaires, arbitre d'une armée ou de l'armée, général, chef de corps, maréchal de France, en passe de rendre désormais d'immenses services, non plus à un régiment cantonné dans le voisinage d'Oran, de Médéah ou de Blidah, mais à la France tout entière.

Et cependant, qui n'hésiterait à plaindre et ne songerait à envier ces privilégiés de la mort, que les poètes antiques appelaient les favoris des dieux, et qui tombent foudroyés à leur poste d'honneur avant d'avoir donné à leur patrie tout ce qu'ils lui réservaient? Ils font penser à ces amours tranchées dans leur fleur sans avoir encore rien perdu de leurs illusions et de leur charme, à ces beaux adolescents qui meurent en souriant et que l'on oublie presque de pleurer, tant leur sourire a de douceur! La mort, cette gourmande, les a choisis, comme ces fruits que l'on cueille sur l'arbre avant qu'ils soient tout à fait mûrs et qui achèvent de se mûrir en route. Elle aussi, elle a des coquetteries de maîtresse pour ses amants; elle ne veut pas qu'ils vieillissent, que leur bravoure, leur gaieté devant l'ennemi, leur verve guerrière, perdent leur duvet (car toutes les qualités du cœur

ont leur duvet comme toutes les beautés du visage). Elle ne veut pas que ces jeunes héros deviennent des grognards infirmes, goutteux, rhumatisants, d'humeur acerbe, mécontents d'autrui et d'eux-mêmes, ne sachant que faire des années qui leur restent à vivre, réalisant en un mot le type du général en retraite, qui figure encore avec un certain prestige dans les vaudevilles de M. Scribe, mais qui est le contraire d'un homme aimable.

Sous un aspect plus sérieux, que de choses il y aurait à dire! Dans notre malheureuse fin de siècle, quiconque est mort avant l'âge a pu paraître enviable. Le colonel Lucien de Montagnac a été tué en septembre 1845. La monarchie de juillet n'avait plus que trois ans à vivre. Quel premier mécompte pour lui, cette catastrophe, prélude d'autres calamités, la nécessité de se séparer des princes de la maison d'Orléans, qu'il aimait, qui le lui rendaient bien, qu'il avait vus au feu, qui appréciaient tout son mérite; témoin le duc de Nemours, qui écrivait quelques jours après la mort du colonel: « Je pleure cet officier; il n'en était pas de plus brave et de plus intelligent. Le colonel de Montagnac était un de ces hommes de la plus haute espérance dont la France doit porter le deuil, parce que de telles pertes sont irréparables. »

Quelle souffrance pour cet homme intrépide, soldat *jusqu'aux moelles*, de voir ses compagnons d'armes, des héros, tels que Lamoricière, Bedeau, Négrier, Bréa, et tant d'autres, humiliés par des culotteurs de pipes comme Sobrier, Flocon et Caussidière, et,

quatre mois plus tard, décimés sur les barricades de juin 1848 par des bandes d'insurgés, de coupe-jarrets et de repris de justice ! Supposons que, par de nouveaux faits d'armes, de nouveaux titres de gloire, Montagnac, comme Mac-Mahon, Pélissier, Bosquet, Canrobert, fût arrivé à la dignité de maréchal de France ; plus âgé de quelques années, il eût été bien vieux en 1870, lorsqu'éclata la guerre néfaste, la guerre maudite. Il aurait eu soixante-sept ans. Aurait-il commandé en chef? Aurait-il été plus heureux que ceux qui se brisèrent contre la puissance du nombre et les fatalités d'une guerre si mal préparée par la France? On peut en douter, et, dans toutes ces hypothèses qu'il serait puéril de trop accumuler, on trouve une angoisse et un deuil de plus pour Lucien de Montagnac. Pourtant, il en est une encore que je ne puis omettre : Montagnac, arrivant à l'âge exceptionnel auquel sont parvenus les Thiers, les Guizot, les Victor Hugo, les Shramm, et ce descendant d'une race héroïque, amoureux du drapeau, épris de discipline, fanatique d'honneur, intimement lié à toutes les gloires de la France, assistant aux ignominies de ces dernières années et voyant les restes de sa patrie rongés, déchiquetés, dévorés par le Minotaure républicain qui va peut-être, dans les élections présentes, achever d'un dernier coup de dent son œuvre meurtrière.

Il ne faut pas demander à ce recueil de lettres une jouissance littéraire, telle que nous la trouvions récemment dans la *Promenade au Sahara*, de Charles Lagarde. Les tempéraments et les points de vue ne

sont pas les mêmes. Certes, devant l'ennemi ou durant une campagne, l'ardeur, l'énergie, la patience n'étaient pas moindres chez l'un que chez l'autre; mais, au fond, bien au fond, Lagarde était artiste plutôt que soldat, Montagnac, malgré les encouragement de Paul Delaroche. fut soldat beaucoup plus qu'artiste. Dans ses lettres, dont la plupart sont empreintes d'une certaine amertume et où perce l'esprit de critique, heureusement dominé par le sentiment de la discipline et du devoir. le jeune officier est tout à son affaire ; et, en dépit de quelques détails de couleur locale, cette affaire est de battre les Arabes, de se méfier des faux alliés et des traîtres, de mener à bien sa carrière à travers une foule d'obstacles, de s'abstenir des excès, mortels dans ce pays de feu où l'on envoie les malades se guérir et où se tuent des hommes bien portants, de protester enfin contre une foule d'abus et de fautes que commirent les chefs le plus accrédités et qui, pendant les premières années, firent passer notre conquête par de continuelles alternatives de succès et de revers. Si vous êtes enclin à blâmer ces critiques parfois un peu vives sous la plume d'un lieutenant ou d'un capitaine, songez que Montagnac fut une victime, lui aussi, non seulement des Arabes, mais d'un de ses compagnons d'armes, le colonel de Baral, dont les lenteurs inexplicables causèrent le désastre de Sidi-Brahim et la mort du colonel. « Si les rôles avaient pu être intervertis, nous dit M. Élisé de Montagnac d'après le récit d'un général, si le colonel de Montagnac se fût trouvé à la place du colonel de

Baral, le desastre de Sidi-Brahim se fût probablement changé en une victoire décisive pour nos armes. Votre oncle n'était pas homme à hésiter devant un appel de la fusillade. Il serait bien arrivé à temps, lui! »

La conduite du colonel de Baral fut jugée très sévèrement dans l'armée. Faut-il croire à des motifs personnels que rendaient malheureusement vraisemblables la situation respective des deux officiers? Tous deux étaient portés pour le grade de colonel, Baral à l'ancienneté, Montagnac au choix. En laissant Montagnac se compromettre dans une affaire dont il ne prévoyait pas la portée sanglante, Baral lui faisait perdre un point et le gagnait. N'insistons pas! La carrière militaire, toute de dévouement et de sacrifice, serait trop belle s'il ne s'y mêlait cette passion de l'avancement, bientôt traduite en jalousie et en dénigrement du frère d'armes. J'en ai vu des exemples presque comiques à force d'être curieux. Un de mes plus éminents confrères, membre de l'Académie française, à qui je parlais des haines littéraires et des effets de l'envie entre hommes de lettres, me répondit: « Ne nous humiliez pas trop! Il y a deux carrières où l'on se déteste et où l'on se dénigre bien davantage. — Lesquelles? — Les ténors et les généraux. »

Ces lettres s'ouvrent par un épisode bien original, unique peut-être dans les fastes de notre armée: le refus de la croix d'honneur, par le sous-lieutenant Montagnac sur les barricades du 6 juin 1832. Oui, Lucien de Montagnac refusa la croix d'honneur, pré-

sentée par le Roi lui-même, sous prétexte qu'il n'avait pas encore assez fait pour la mériter. La façon dont il raconte cette scène sans exemple donnera une idée de la vivacité et aussi de la causticité de son esprit. « Transportez-vous un instant, écrit-il à sa tante, dans la cour des Tuileries, et écoutez l'interlocution qui a tant étonné S. M. le roi Louis-Philippe, et surtout le tas d'imbéciles qui l'entouraient. » Le *speech* du jeune officier est très digne ; il exprime un sentiment très noble ; mais il faut convenir que ce pauvre Roi, tenant à la main ce ruban rouge que tant de regards convoitent, que Montagnac lui refuse et dont il ne sait trop que faire, devait avoir une attitude assez piteuse, peu favorable au prestige de la majesté royale, déjà si gravement entamé. Mais voici qui est plus fort : « Tous les autres vieux généraux qui composent l'état-major fixaient sur moi leurs yeux ébahis, et, si j'avais pu lire au fond de leur âme, je suis sûr que j'y aurais vu ces sottes épithètes, appliquées à mon individu : carliste, henriquinquiste, républicain... Je leur ai fourni l'occasion de penser, ils m'en veulent à cause de cela. Leur imagination engourdie a tant de peine à se réveiller ! »

Tas d'! é l'ocɔəlsıɯbicasion de penser! les imaginations engourdies! Il n'y va pas de main morte, ce jeune critique, et je conseille à ses chefs de se bien tenir quand il aura à juger leurs actes. Sans doute, il ne se rendait pas bien compte de la situation ; il croyait n'obéir qu'à un sentiment d'abnégation exaltée et de modestie ; qui sait pourtant? Sauf quelques années

de moins, j'étais de cette génération ; j'ai assisté *de visu* aux effroyables calamités de cette année 1832 où le choléra arborait son drapeau noir dans nos hôpitaux, l'émeute son drapeau rouge dans les rues de Paris, et la légitimité son drapeau blanc le long des haies de la Vendée. J'ai connu des officiers de la promotion de Lucien de Montagnac et des promotions suivantes. Quelques-uns brisaient leur épée ; ceux qui la gardèrent dans le fourreau avaient toujours peur d'avoir à la tirer, non pas contre l'étranger, mais contre des Français. Si, au lieu d'avoir à combattre les insurgés républicains ou anarchistes, Montagnac, envoyé contre l'insurrection vendéenne, eût été un des assiégeants du château de la Penissière, il eût éprouvé une sensation plus vive encore et plus amère d'anxiété et de malaise. Après la victoire, quels que fussent les vaincus, — ici chevaleresques et glorieux dans leur généreuse folie, là forcenés et criminels dans leur fièvre de destruction, — il lui répugnait de recevoir la plus belle des distinctions militaires pour s'être bravement battu contre des compatriotes. Il appelait de tous ses vœux l'ennemi ; une voix mystérieuse lui répondait que bientôt cet ennemi ne lui manquerait pas, et l'on sait comment son vœu, à force de s'accomplir, le renversa sanglant et mutilé sur le sable de Sidi-Brahim.

On a pu, dès ces premières pages, juger le ton de ces lettres et le tour d'esprit de celui qui les a écrites. N'oublions pas que ces lettres ont un caractère intime, qu'elles ne sont nullement destinées au public, mais

à la famille, et que ces vivacités de plume, légèrement atténuées par le fidèle neveu, n'avaient aucun inconvénient à l'époque où Montagnac les écrivait. La plupart d'ailleurs n'étaient que trop justifiées par les événements. Pendant les neuf années que Lucien passa en Afrique, les généraux qui avaient brillé sur d'autres champs de bataille, mais qui se trouvaient dépaysés sur ce nouveau terrain, se montrèrent rarement à la hauteur de leur tâche. Ils compromirent souvent le sort de notre armée et donnèrent à la politique bourgeoise des Chambres de Louis-Philippe maint prétexte pour se déchaîner contre cette maudite conquête où s'absorbait une partie de notre budget, où nos progrès étaient illusoires et où il fallait recommencer le lendemain l'œuvre de la veille. Bien souvent, pendant cette phase tourmentée qui va jusqu'à l'avènement du maréchal Bugeaud, aux éclatants succès du duc d'Aumale et à la prise d'Abd-el-Kader (décembre 1847), le gouvernement de l'Algérie fut une pétaudière, à laquelle les bureaux arabes ajoutaient, de temps à autre, un scandale. Mais ne revenons pas sur ces épisodes qui agacent évidemment les nerfs du jeune officier et qui aujourd'hui nous apparaissent comme des chapitres d'histoire ancienne effacés par des malheurs autrement irréparables. Ce qu'il faut voir dans ces lettres, ce qui les rend, même aujourd'hui, intéressantes et curieuses, c'est la personnalité de ce jeune *soldat*, ardente, prime-sautière, véhémente parfois dans ses colères et ses blâmes, mais toujours excusable, parce

que nous devinons que, en critiquant, elle se sent capable de mieux faire. Souvenons-nous surtout de cette mort héroïque, qui est longtemps restée légendaire dans notre armée. Parmi les généraux qui ont encouru les ironies de Lucien de Montagnac, il fait une honorable exception en l'honneur d'un homme qui devait plus tard jouer un grand rôle, le seul républicain qui ait su mériter les sympathies de tous les honnêtes gens, soit dans son élévation, soit dans sa chute : le général Cavaignac. Je ne puis mieux finir qu'en empruntant à la courte notice du neveu Élizé les lignes suivantes :

« Cinq mois après la tragédie du 23 septembre, une colonne française composée de quatre mille fantassins et de quatre cents cavaliers, sous les ordres du général Cavaignac, suivait la même route que le colonel de Montagnac et passait pour la première fois sur le théâtre de ce drame sanglant... Tous les cœurs étaient émus. Au pied d'un mamelon, on trouva les cadavres des soldats qui avaient tous péri, victimes de la trahison. On pouvait lire sur le sol l'histoire de tous les détails du combat : un carré régulier d'ossements montrait le carré qui s'était fait tuer, un contre quinze, et au milieu duquel était mort l'intrépide Montagnac, criant à sa troupe, pour dernier adieu, de mourir comme lui plutôt que de se rendre. Par les ordres du général Cavaignac, tous les ossements furent recueillis avec un soin religieux et placés dans une fosse, au pied d'un monticule sur lequel on a élevé

depuis, en septembre 1853, un monument qui porte le nom de colonne de Sidi-Brahim. »

Il manquait une inscription à ce monument. M. Élizé de Montagnac vient de la graver sur ces pierres tumulaires ; et nul ne pouvait s'en acquitter mieux que lui.

LE ROMAN RUSSE EN FRANCE

F.-M. Dostoïevski : *Crime et Châtiment.*

La merveilleuse étude de Melchior de Vogüé sur Dostoïevsky, sa vie et ses œuvres, a paru dans la *Revue des Deux Mondes*, le 15 janvier de cette année. A cette date, M. Victor Hugo, robuste octogénaire, sénateur, académicien, cinq ou six fois millionnaire, cajolé tout ensemble par le gouvernement et par les multitudes, heureux de réunir chaque soir douze ou quinze convives autour d'une des meilleures tables de Paris, contemplant du haut de sa gloire et de sa prospérité olympiennes les pauvres gens, les déshérités, les humiliés et les opprimés, était plein de vie et de santé; nul ne supposait que sa mort fût si prochaine. Sans quoi, le jeune et brillant auteur de ces pages inoubliables aurait été irrésistiblement amené à un rapprochement entre les funérailles du poète français et celles du grand romancier russe.

Au premier abord, on est plus frappé des analogies que des différences. Même concours, même affluence,

même exagération dans l'enthousiasme et la douleur; chez quelques-uns, même exploitation de la popularité d'un nom et des magnificences d'un cercueil. Ici comme là, des pompes presques officielles à force d'être nationales; ici comme là, le pouvoir s'associant à ces innombrables témoignages et en réclamant l'honneur de peur d'en subir le contre-coup. Dans les deux cortèges, même mélange des physionomies les plus diverses, mêmes contrastes d'origines, de costumes, de sentiments, d'idées, de situations, d'aspirations, de folies, de passions dangereuses, coupables ou criminelles; même triage à faire pour démêler le vrai dans les hypocrisies et les larmes dans les grimaces; même travail à accomplir pour séparer les masques des visages.

Regardez-y de près; vous aurez envie de dire : « C'est la même chose; seulement, c'est tout le contraire. »

On ne saurait assez le répéter, maintenant que le bon sens reprend ses droits; il a fallu des circonstances inouïes, absurdes, absolument indépendantes du caractère, du génie, de la vie et des ouvrages de Victor Hugo, pour qu'il devînt, dans sa vieillesse, l'idole populaire. Ce n'était ni sa vocation primitive, ni son aptitude spéciale. Je sais bien qu'il a écrit *les Pauvres Gens, les Misérables*, et quelques autres pages d'ailleurs fort belles, que d'élégantes comédiennes déclament dans des soirées où chaque toilette coûte de quoi vêtir dix familles indigentes. Mais, d'abord,

comme tout cela est factice, artificiel, voulu plutôt que vécu! Comme on devine que le poète a composé ces hymnes à la pauvreté dans un cabinet de travail bien aménagé, bien chauffé ou bien aéré, entre des bibelots d'un grand prix et un coffre-fort bien bourré de billets de toutes les banques! M. Hugo, dans sa longue carrière, n'a pas souffert un moment les maux qu'il décrit; il *se fait pleurer* sur ce qu'il chante; il s'attendrit au jugé; il s'émeut par procuration de sa lamentable clientèle. Volontiers, je le comparerais aux belles quêteuses, qui seront ce soir à l'Opéra, qui nous tendent leur bourse de velours en nous disant : « Pour les pauvres, s'il vous plaît ! » et qui nous payent d'un joli sourire, si notre offrande en vaut la peine. C'est la charité poétique, sœur de la charité mondaine.

Il y a plus. Pour que le peuple, le prolétaire, le pauvre, de quelque nom qu'on l'appelle, adopte un poète comme sien et sente son cœur battre à l'unisson de ce cœur illuminé par le génie, il faut que ce poète, s'il ne parle pas tout à fait sa langue, écrive du moins dans une langue intelligible à tous, aux illettrés, aux humbles, aux petits, à toute cette classe souffrante, vivant de privations et de misère, qui forme l'immense majorité d'un grand pays. Or, sans faire intervenir la critique littéraire, prenez l'œuvre entier de Victor Hugo depuis *les Contemplations* jusqu'aux *Quatre Vents de l'Esprit;* même en dehors des pages fort nombreuses que l'auteur n'a pas comprises lui-même et que nous ne comprenons pas, nous plus ou

moins lettrés, je défie l'ébéniste du faubourg Saint-Antoine, le pêcheur des côtes normandes, le mineur de la ville noire, le *canut* lyonnais, le batelier des bords du Rhône, le laboureur de la Beauce et de la Brie, le paysan breton et toutes les variétés des *nouvelles couches*, d'entendre un mot, de s'appliquer une ligne de toutes ses œuvres dont le format même était impopulaire, et qui ont marqué sa rapide décadence, *les Travailleurs de la mer*, *les Chansons des rues et des bois*, *le Pape*, *l'Ane*, *l'Homme qui rit*, cette énigme sans mot, posée par un sphinx enivré de métaphores et grisé de rimes riches. Ainsi donc, entre le poète enseveli au Panthéon et la foule qui fit de ses obsèques des obsèques nationales, il y avait des abîmes, pas un lien.

Je me trompe, il y en avait un, et c'est ici que je rentre dans mon sujet; il y avait la déclaration de guerre au bon Dieu, au Dieu des chrétiens; il y avait le sous-entendu révolutionnaire, anarchique, socialiste, athée, autonomiste, caché comme le serpent sous les fleurs, sous l'hommage décerné au grand contempteur de tous les cultes, au grand flatteur de toutes les révoltes, à l'homme qui, sous des formes doucereuses et sous prétexte de tendresse pour tous les genres de misère, avait adulé tour à tour le factieux, l'insurgé, la courtisane, le forçat, le condamné, le réprouvé, l'incendiaire et l'assassin. Chacun jouait son rôle dans ce gigantesque sacrilège : le gouvernement en profitant de l'occasion pour commettre une profanation de plus, les athées de Montretout et de Fouilly-

les-Oies en se chargeant de la partie grotesque de cette funèbre et menteuse cérémonie.

Avec Dostoïevsky, quelle différence! Il n'existe pas une douleur humaine dont le grand romancier russe n'ait eu sa large et terrible part. Misère noire, maladie mystérieuse et foudroyante, hallucinations comparables à des visions infernales, humiliations de toute sorte, hôpital, prison, travaux forcés, Sibérie, cinq de ces minutes suprêmes où le condamné politique se trouvait en présence du bourreau et où, grâce à la *clémence* impériale, il avait tout juste la vie sauve, Dostoïevsky a tout connu, tout subi, tout souffert, tout épuisé de ce qui peut assombrir, affoler ou envenimer le génie.

C'est donc le compagnon de toutes ses tortures, le complice de tous ses rêves d'émancipation, de délivrance et de renaissance, que saluait le peuple russe dans cette journée du 12 février 1881, dont Melchior de Vogüé a pu dire, à titre de témoin: « Qui a vu ce cortège a vu le pays des contrastes sous toutes ses faces: les prêtres, un clergé nombreux qui psalmodiait des prières, les étudiants des Universités, les petits enfants des gymnases, les jeunes filles des écoles de médecine, les nihilistes, reconnaissables à leurs singularités de costume et de tenue, le plaid sur l'épaule pour les hommes, les lunettes et les cheveux coupés ras pour les femmes; toutes les compagnies littéraires et savantes, des députations de tous les points de l'Empire, de vieux marchands moscovites, des paysans en touloup, des laquais et des mendiants;

dans l'église attendaient les dignitaires officiels, le ministre de l'instruction publique et de jeunes princes de la famille impériale. »

Voilà ce qu'on peut appeler l'ensemble d'une nation tout entière, la représentation fidèle de toutes ses forces, de toutes ses classes, de tout ce qu'elle avait de sève sans emploi, de songes sans réveil, d'ambitions sans but, de scélératesses greffées sur des utopies sans portée. Voilà aussi tout le personnel des romans de Dostoïevsky, y compris probablement le futur assassin du tsar. Certes, ce n'était pas la multitude qui manquait aux funérailles de Victor Hugo, sans compter les corporations, les délégations, etc.; et pourtant l'on pourrait parier qu'il ne s'y trouvait ni Jean Valjean, ni Fantine, ni Cosette, ni Marius, ni Gilliat, ni Déruchette, ni Eviradnus, ni Gwynplaine, ni Dea, ni Ursus, ni Homo, ni Gallus; c'est que ces personnages, tous ou presque tous en dehors de l'humanité, sont sortis du cerveau démesuré du poète sans qu'il eût jamais consulté, pour les créer, l'observation, l'expérience, les leçons et les exemples offerts par le commun des hommes. On ne peut pas dire que Dostoïevsky fût un observateur; il était plutôt un visionnaire, un halluciné, un esprit hanté. Mais, à tout prendre, qu'avait-il besoin d'observer ce qu'il retrouvait sans cesse en lui-même, dans la moelle de ses os, dans les plaies ou les cicatrices de ses blessures, dans les lugubres ou terrifiantes images qui traversaient continuellement ses pensées? Affamé,

rongé de vermine, glacé de froid et de dénuement, galérien, rivé à son boulet dont sa jambe conserva toujours la trace, terrassé par ses crises d'épilepsie, plus fréquentes et plus formidables que celles de Gustave Flaubert, témoin, acteur, consolateur de supplices encore plus cruels que les siens, il avait été tout cela, et tout cela vibrait dans ses romans; tout cela transpirait dans ses récits comme ces sueurs maladives dont chaque goutte dénonce une nuit de fièvre. Est-ce tout? Non, à beaucoup près. A coup sûr, la religion de Dostoïevsky et de *son* peuple ne fut ni celle de saint Thomas d'Aquin, ni celle de Bossuet, ni celle de Lacordaire, ni celle des martyrs de Pologne; mais le sentiment religieux ne l'abandonna jamais. Chez lui, comme dans ses nombreuses créations, jamais le cri de douleur ne se traduisit en blasphème. Il connut les colères de l'homme dévoué à ses semblables qui voit se commettre devant lui d'effroyables injustices, qui proteste intérieurement contre les restes d'un despotisme barbare, aujourd'hui plus débonnaire. Mais, à ses yeux, le châtiment, c'est l'expiation; mot que n'ont jamais prononcé les lèvres d'un Français révolutionnaire; l'expiation, c'est-à-dire un moyen de fléchir les colères divines, d'apaiser les consciences coupables, de rétablir l'équilibre entre le châtiment et la peine; l'expiation, parole consolante, chrétienne, évangélique, qui tient à la fois du pardon, de la rédemption, du repentir et de l'espérance.

Je viens d'écrire des mots consacrés par notre foi.

Dostoïevsky, son personnel et son public, avaient, eux aussi, une foi vague, confuse, entremêlée d'erreurs, incapable de se formuler dans un dogme, difficile à admettre pour quiconque s'appuie sur le roc des convictions catholiques, mais réelle et sincère, celle qui place un crucifix dans la chambre du moujik et dans les bras de l'agonisant, qui mêle une prière à toutes les plaintes, un rayon de lumière à toutes les ténèbres, un foyer de chaleur à cette glace, et qui, entre ce ciel gris et cette terre blanche, maintient des communications abolies par le scepticisme français et l'athéisme républicain. C'est ici que je reconnais la vraie différence, le véritable contraste, non plus entre les obsèques de Victor Hugo et de Dostoïevsky, comparaison fortuite qui m'a été suggérée par les circonstances, mais entre notre réalisme français et le réalisme, bien autrement puissant, des romanciers russes, notamment de Dostoïevsky. Le réalisme de nos auteurs en vogue est d'autant plus cruel que, s'acharnant à fouiller et à décrire toutes les misères, toutes les laideurs, toutes les ordures, toutes les turpitudes humaines, il les enferme dans une étude purement physiologique sans tenir compte de l'âme dont les destinées immortelles et les origines célestes pourraient racheter ce que ces tableaux, souillés de sang et de boue, ont de désespérant pour la créature humaine. Il traduit en français — dans son français, — le *lasciate ogni speranza* du grand poète italien.

Point de revanche à espérer dans la vie future, et ici-bas tout ce qui peut désoler et dégrader l'homme,

l'anatomie d'un supplicié sur un amphithéâtre, voilà le programme. Dès lors, plus de pitié, plus d'attendrissement, plus de communauté de sensation et de souffrance entre le narrateur et son héros, et, pour tout dire en un mot, plus de charité. Charité, mot touchant et charmant, fleur exquise du jardin mystique, parfum des bonnes œuvres discrètement cachées, mot qui, ramené à ses étymologies, signifie à la fois grâce et compassion pour les humbles et pour les pauvres : émanation de la divinité même, vertu souveraine, vénérée même de l'incrédule et qui assure éternellement la victoire à la vérité contre le mensonge, à notre religion contre le scepticisme. Cette charité existe dans toutes les œuvres de Dostoïevsky, et, là, on pourrait dire, en détournant la phrase de son sens habituel, que la première charité commence par soi-même, puisque c'est lui-même que le grand romancier russe a peint sous les traits de ses héros. Je n'excepte pas même l'étudiant Raskolnikof, qui, dans *Crime et Châtiment*, finit par commettre un assassinat pour un motif vulgaire. Il est évident que Dostoïevsky ne devait connaître les sensations du coupable, de l'accusé et du condamné qu'à titre de criminel d'État, convaincu de complot ou de délit politique. Mais, si l'on juge de son imagination malade, de ses nerfs surexcités, par le portrait que nous en fait Melchior de Vogüé, on peut tout croire : tous les genres de crimes, toutes les formes de l'expiation ont dû tour à tour visiter ce cerveau étrange où s'entre-choquaient la vérité la plus vraie, la réalité la plus nette, l'obser-

vation la plus intense, le vertige le plus effrayant, le cauchemar le plus sinistre, l'habitude de se repaître de ses douleurs et de partager cette pâture avec l'humanité tout entière. Dostoïevsky est tellement de bonne foi — que dis-je! tellement de moitié, — dans les horreurs qu'il retrace, que Vogüé a pu dire sans ombre de paradoxe: « Hoffmann, Edgar Poë, Baudelaire, tous les classiques du genre inquiétant que nous connaissions jusqu'ici, ne sont que des mystificateurs en comparaison de Dostoïevsky; on devine dans leurs fictions le jeu du littérateur; dans *Crime et Châtiment*, on sent que l'auteur est tout aussi terrifié que nous par le personnage qu'il a tiré de lui-même. »

Tout Dostoïevsky est dans ces lignes. C'est à cela qu'il doit cet inimitable accent de sincérité, que j'appellerais l'accent de la *personnalité*, si ce mot n'offrait un double sens; accent que rien ne remplace, et que les réalistes français, sur leur tas de documents — et de fumier, — ne posséderont jamais. Oui, l'étudiant Raskolnikof, c'est lui, et c'est pour cela qu'il a pu s'analyser en l'analysant, parcourir tout le clavier des sensations humaines, assister, comme un témoin, comme une seconde conscience, à tous les phénomènes du monde invisible, à l'incubation mystérieuse d'un embryon qui devient un être, d'un rêve qui devient une idée, d'une idée qui devient un acte, d'un acte qui devient un crime. Il y a de la divination dans cette prodigieuse analyse, mais la divination d'un cerveau qui a deviné parce qu'il a vu, et qui a

subi l'ébranlement de ses effrayantes visions. On dirait un noctambule errant dans un cimetière, une lanterne sourde à la main. La lanterne vacille dans sa main tremblante, parce qu'il s'effraye d'avance de ce qu'il va rencontrer.

Une fois maître de ce personnage de Raskolnikof, qui est sien à tous les titres, Dostoïevsky en fait ce qu'il veut, comme il ferait de lui-même. Il ne veut pas que l'étudiant assassin ait des remords ordinaires. Il le condamne à un supplice plus raffiné, quoique moins rare qu'on ne pourrait le croire : l'envie perpétuelle de se dénoncer, l'âpre et orgueilleux plaisir de rôder autour des policiers et du juge d'instruction, tandis qu'ils rôdent autour de son secret et finissent par le pénétrer; une possession encore, la possession de l'aveu, la nostalgie d'une confession, jetée comme défi à ceux dont le métier est de découvrir les criminels et à qui le criminel viendrait s'offrir en disant : « Vous vous croyez fort clairvoyants?... Eh bien, je vais, d'un mot, vous renseigner — et vous confondre. » — Figurez-vous un grand papillon noir, battant de l'aile aux murs et au plafond d'un bureau de police et, après de longues évolutions, se brûlant à la chandelle.

Dans de telles dispositions, avide de porter la livrée de son crime, affamé d'expiation, prêt à mettre sa résignation *chrétienne* au niveau de son châtiment, Raskolnikof ne pouvait avoir qu'une compagne,

une partenaire, un amour, une âme-sœur; déclassée comme lui, rejetée comme lui hors de toutes les lois sociales; la fille des rues, la fille de trottoir, ayant horreur de son ignominie, qu'elle accepte avec une sorte d'impassible inconscience, pour que sa famille hébétée par la misère ne meure pas de faim. Sonia est une des créations les plus étonnantes et les plus pathétiques de Dostoïevsky. Elle n'a rien de la pécheresse, de la courtisane du roman ou du drame français, qui se fait un orgueil de sa flétrissure, un bonheur de son opprobre, une virginité de son amour; elle se sait au-dessous du chien sans maître, souillé comme elle de toutes les éclaboussures du ruisseau. Dans ces conditions qui leur défendent de se mépriser *mutuellement* en se méprisant eux-mêmes, Raskolnikof et Sonia s'attachent l'un à l'autre pour expier et souffrir ensemble. Nous sommes loin de l'idée de révolte, de lutte antisociale, chargée par nos romanciers et nos dramaturges de réhabiliter le crime et le vice. Encore et toujours, l'expiation acceptée comme une loi morale de compensation entre le mal que l'on a fait et la peine que l'on subit, l'obéissance au souverain juge qui saura tôt ou tard réparer les iniquités des hommes, un fond de pitié, de piété, de résignation, de tendresse, adoucissant ces scènes tragiques, cruelles, sinistres, navrantes, éclairées çà et là du reflet de l'Évangile — ou d'un évangile — le patriotisme ou plutôt le dévouement à l'humanité tout entière, élevé à l'état d'une seconde religion, — sans exclure la première; avouez que le réalisme

russe ressemble bien peu au nôtre, et qu'il m'était permis d'insister particulièrement sur ce contraste.

Pour tout le reste, je me couvrirais de ridicule, si j'avais l'air de retoucher l'admirable étude d'Eugène-Melchior de Vogüé sur les divers romans de Dostoïevsky, — *Humiliés et Offensés*, *les Pauvres Gens*, *l'Idiot*, *les Souvenirs de la maison des morts*, *Crime et Châtiment*, *les Possédés*, etc. — Lors de ses brillants débuts, glorieusement dépassés à chaque nouvelle étape, Vogüé avait la bonté de m'appeler son maître. Maintenant il ne pourrait plus m'appeler que son répétiteur. Non! il me sied mieux dans ces lignes finales de revendiquer les privilèges et les traditions de la critique.

Rien de plus intéressant que cette nouvelle apparition de la littérature russe dans la littérature française. Mais il ne faut, selon moi, la regarder que comme un accident considérable. Les sentiments qu'elle exprime, l'état social qu'elle traduit, les misères qu'elle évoque, les aspirations qu'elle interprète, ne sont pas les nôtres. Ce n'est là ni notre génie, ni notre hygiène intellectuelle, ni le moyen de corriger ce que certains romans modernes, encouragés par le succès, ont d'excessif, de révoltant ou d'immonde. En résumant son opinion sur Dostoïevsky, que nous admirons comme lui, Vogüé nous dit que nul n'a poussé plus avant le réalisme et que nul n'a osé davantage dans le chimérique. Eh bien, il ne faut à la littérature française, si elle a le bonheur de

se réformer et de renaître, ni le chimérique ni le réalisme; il lui faut l'idéal et le vrai. Sous la plume d'écrivains qui n'ont pas traversé les mêmes épreuves et qui voudraient s'inspirer du sombre et maladif génie de Dostoïevsky, nous verrions, dans des proportions désolantes, les défauts grossir et les beautés disparaître. Nos anémies et nos névroses réclament de bons rosbifs et du bon vin de Bordeaux et non pas du caviar et de l'eau-de-vie de grain. Lisons, avec une attention profonde, avec une sympathie intelligente et aussi avec une ardente compassion, les récits fébriles, effrayants, magnétiques, saignants sous la hache du bourreau ou le bistouri de l'anatomiste, du malheureux Dostoïevsky; mais ne laissons pas dire que, dans la patrie de Montaigne et de Racine, de Bossuet et de Molière, de Voltaire et de Montesquieu, on n'est plus bon qu'à créer ou à copier une littérature d'épileptiques, de malades, de visionnaires, de possédés, d'assassins, de filles, de forçats, de monomanes et d'imbéciles.

LA JEUNESSE DE 1830

Par Mme Mary Summer.

Cette fois, je ne me plaindrai pas d'avoir mon éducation à faire avant d'écrire mon article, et d'être réduit à me renseigner auprès de l'auteur sur ce que je dois dire de son livre. J'ai, sur madame Mary Summer, un avantage dont je me passerais très volontiers. Elle n'était pas née, quand s'agitait cette terrible jeunesse de 1830. C'est par tradition, par procuration, en consultant les documents contemporains, qu'elle a pu mener à bien cet agréable volume. Moi, je suis en mesure de contrôler chacune de ces pages d'après mes souvenirs personnels. Cette jeunesse de 1830, c'est la mienne. J'ai été le témoin attristé de cette subite métamorphose, qui, en moins d'une semaine, changea de fond en comble la physionomie de Paris. Le roi de France ne fut plus que le roi des Français ; le sceptre s'enferma dans un fourreau de parapluie la couronne se cacha sous une douzaine de bonnets de coton ; la milice citoyenne releva de son poste la garde royale et les gardes du corps. Les habits noirs

remplacèrent les habits brodés ; les courtisans se déguisèrent en solliciteurs. Ce fut comme un changement de décor opéré, sans même que le rideau baissât, par le mystérieux machiniste qui reparaît aux heures sinistres de notre histoire, et qui s'appelle la Révolution. Pendant les entr'actes, on croirait qu'il sommeille. Il affecte un petit air d'innocence et de bonhomie qui tranquillise les naïfs et les imbéciles. Qu'exige-t-il? Rien. Que demande-t-il? Peu de chose : une réforme insignifiante, une liberté inoffensive ; de quoi se rassurer contre le retour de l'ancien régime, de la corvée, de la dîme et du droit du seigneur. Mais vienne le moment de crise, l'accès de délire populaire, alors le monstre se démasque et centuple ses exigences de la veille. Ce qu'il lui faut, ce n'est plus un rouage du gouvernement, c'est le gouvernement tout entier, la société toute entière. Son appétit s'accroît, ses dents s'aiguisent à mesure que les multitudes affolées lui jettent en pâture les mœurs, les lois, les dieux, les pensions, les croix, les cordons, les portefeuilles, les modes, les préfectures, tous les hochets, tous les insignes des vanités et des puissances de ce monde. Et voilà comment un touriste, un curieux, un explorateur, qui aurait passé à Paris le 24 juillet 1830 et qui y serait revenu le 31, ne l'aurait pas reconnu !

Oui, j'en étais, de cette jeunesse, et j'ai cessé d'être jeune quand elle a vieilli. Cette revue de la garde nationale, où Louis-Philippe risqua sa vie pour affermir son trône et où se croisaient tant de passions contraires, je n'en étais pas, — je n'avais pas vingt

ans ! — mais j'y assistais ; je me souviens encore de cette foule houleuse, de ces fenêtres pavoisées, de ces alternatives d'anxiété et d'espérance, d'acclamations et de murmures, des battements de cœur dont je ne pouvais me défendre en me demandant si un jeune *carliste* devait souhaiter une catastrophe ou s'il ne convenait pas mieux à un simple honnête homme de désirer le salut de cette frêle Royauté, notre seule garantie contre l'anarchie et ses fureurs. Nous n'avions pas alors pour ces princes les sentiments que nous avons aujourd'hui et que je retrouve dans cette jolie page :

« A partir de la Bastille, le péril disparut, et l'ovation commença. Les Parisiens acclamaient ces jeunes princes groupés autour de leur père, l'espoir de la dynastie et la sauvegarde de l'avenir : Chartres, si franc et si loyal, idolâtré de la jeunesse contemporaine ; Nemours, à peine âgé de seize ans, soldat plein de zèle, qui faisait la nuit des patrouilles avec la garde nationale à cheval ; Joinville, un enfant de douze ans énergique et résolu, qui annonçait déjà le vainqueur de Saint-Jean d'Ulloa, le marin qui devait ramener sur le sol français les cendres du glorieux vaincu de Sainte-Hélène. »

Et un peu plus loin : « — Regardez-les, colonel, dit Maugrin (Mauguin) ; n'est-ce pas le plus bel état-major qu'un roi puisse avoir ? — C'est ma foi, vrai ! Quelle figure ouverte a le duc de Chartres ! Nemours ressemble trait pour trait à son aïeul Henri IV, et Joinville a un petit air endiablé qui promet une solide épée à la France. »

« — Mais, papa, fit Letitia, tu ne connais pas les deux derniers ; moi, je les ai rencontrés l'autre jour au bois de Boulogne, se promenant avec leur précepteur ; il y en avait un surtout, un amour ! Des yeux bleus si expressifs, une tournure si élégante ! Il m'a saluée en vrai chevalier français. — Mademoiselle veut sans doute parler d'Henri d'Orléans. Cet enfant annonce d'heureuses dispositions, et je serais bien surpris s'il ne devenait pas un des hommes les plus remarquables de son époque... Ils ont beau être des fils de roi, sacrebleu ! ils sont gentils tout de même. »

C'est ce qu'on appelle une prophétie à coup sûr, un horoscope d'après coup. N'importe ! nous ne pouvons pas en vouloir à madame Mary Summer d'attribuer aux hommes de 1830, si peu d'accord, une opinion qui est aujourd'hui à peu près unanime parmi tous les honnêtes gens.

Je les ai connus, effleurés, coudoyés, regardés, entendus, les divers types que nous vîmes éclore sous les rayons du soleil de juillet, et que nous rencontrons, à cinquante-cinq ans de distance, dans le livre de madame Mary Summer : le garde national, dans toutes ses variétés, depuis le gros major, ventru, sanglé, rubicond, crevant de vanité satisfaite si Louis-Philippe le décore de sa main, jusqu'au cavalier qui se prenait au sérieux comme modèle d'élégance martiale, et à l'artilleur, plus dangereux, beaucoup moins rallié aux institutions nouvelles, qui se personnifiait dans Godefroy Cavaignac et ne pensait pas que Louis-Philippe fût la meilleure des Républiques ; le *bousingot*, plus vio-

lent, affichant ses opinions jusque dans son costume, et fraternisant volontiers avec le romantique à tous crins : le libéral de la Restauration, étonné que les insurgés du 29 juillet eussent dépassé son programme : le saint-simonien ou le sectaire, refusant de souscrire à la Charte nouvelle et d'accueillir la nouvelle monarchie, si ses utopies n'y trouvaient pas leur compte, et si, au lieu de quelques éligibles et de quelques électeurs de plus, nous n'avions pas des milliers de nouveaux propriétaires, appelés à jouir selon leur capacité et leurs œuvres. J'aurais voulu trouver dans cette galerie une figure qui ne l'aurait pas déparée et dont je puis parler en connaissance de cause : le libéral d'une autre nuance, grisé d'esprit, auditeur assidu des cours de la Sorbonne, irrité de la disgrâce de M. de Chateaubriand, inquiet des tendances du ministère Polignac, lauréat de l'Université, bourré au collège des illustres exemples d'Harmodius et de Brutus ainsi que des tirades patriotiques du *Conciones*, n'ayant jamais cru que cette opposition spirituelle et lettrée irait jusqu'au changement de dynastie, et ramené en arrière par cette révolution comme d'autres furent poussés en avant et finirent par accepter ce qui les avait révoltés dans les premiers moments. En revanche, sous les traits de Pardaillan et de Boisrosey, madame Mary Summer a fidèlement peint ces jeunes officiers démissionnaires, ne sachant que faire de leur épée, de leur bravoure et de leur temps, prêts à se lancer dans des aventures, et, en attendant, à se dépenser en amourettes et en intrigues. Puisque j'ai

réclamé à l'égard de l'aimable auteur de ce livre les privilèges du droit d'aînesse (et quelle aînesse!), je vais en abuser pour lui adresser quelques chicanes. M. Mauguin, qu'elle a déguisé sous le nom de Maugrin, n'était pas, à beaucoup près, doctrinaire. Il appartenait à l'extrême gauche; à ce titre, son éloquence d'avocat subtil et malin donna beaucoup de fil à retordre à Casimir Perier pendant cette terrible année 1831, où le grand défenseur de la société menacée acheva d'user ses forces et de se vouer à la mort. Seulement l'estime et l'esprit de conduite manquaient à M. Mauguin qui, n'ayant pas d'autorité morale, ne garda pas longtemps son prestige et, peu de temps après, disparut, je crois, de la tribune et de la Chambre. En revanche, Royer-Collard fut le doctrinaire par excellence, mais non pas le professeur sifflé par les étudiants en goguette. Celui-là était son neveu; il s'appelait Hippolyte et attirait notre attention par son élégance un peu bourgeoise et ses magnifiques gilets blancs. C'est lui, et non pas du tout son oncle, qui désarma un jour ses persécuteurs acharnés à lui faire cortège en jetant un louis au guichet du pont des Arts et en criant au préposé du péage : « Je paye pour tous ces messieurs. »

Mary Summer n'a garde d'oublier le bibliophile Jacob, qui était jeune alors, comme nous tous. Mais elle se trompe en lui faisant publier des romans-*feuilletons* dans *le Constitutionnel* et les journaux sérieux d'alors. En 1831, *le National* et *le Constitutionnel* ne publiaient pas de romans-feuilletons. Ce

fut Émile de Girardin qui, cinq ans après, en créant *la Presse*, y ajouta le double attrait du journal à bon marché et du roman coupé en tranches. Les vieux journaux se récrièrent et finirent par l'imiter. En nous décrivant le célèbre whist où les quatre joueurs s'appelaient Casimir Perier, Guizot, Saint-Cricq et Bertin, l'auteur de ce livre a encore commis une légère erreur : le Bertin à l'encolure puissante n'était pas Bertin de Vaux, mais son frère Bertin l'aîné, qui n'a jamais porté d'autre nom et qui servit de modèle à M. Ingres pour le plus célèbre de ses portraits.

Ce sont là des vétilles, que je mentionne pour mémoire, par coquetterie de vieillard, fier de n'avoir rien oublié, ayant si peu appris. L'essentiel, c'est que l'auteur a parfaitement réussi à rendre l'effet général, la caractéristique de cette époque, qu'un homme d'esprit, M. Bazin, surnomma l'*Époque sans nom*, et qui, en effet, ne ressemble à aucune autre. Songez donc! Les deux monarchies, les deux sociétés s'étaient suivies de trop près, pour que celle-ci pût exister sans beaucoup d'emprunts à celle-là. Cette génération dite de 1830 déconcertait l'analyse. Elle n'était pas guerrière ; et pourtant, les trois *glorieuses* journées l'ayant remise en libre possession de l'épopée impériale, elle résistait difficilement au plaisir de s'en donner la représentation posthume et le simulacre, comme si elle aspirait à lui ajouter un chant sur les bords du Rhin ou de la Vistule. Elle était bourgeoise, soutenue par des intérêts bourgeois, et cependant, d'une part, son premier soin, dès qu'elle fut un peu moins incertaine

de son lendemain, fut de singer les aristocratiques élégances des grandes dames qu'elle insultait dans ses drames et de semer sur le terrain conquis par le peuple toute une pépinière de nouveaux titres de noblesse; de l'autre, il eût suffi d'une étincelle, d'un ministre imprudent, d'une majorité indécise, d'un roi jeune et aventureux, d'une émeute victorieuse, pour tout emporter dans un flot d'écume démagogique. Elle n'était pas impie, et pourtant elle peupla de sacrilèges et de violences contre la religion toute cette année 1831. Le même jour, dans la même rue, vous auriez pu rencontrer le prêtre de Saint-Sulpice déguisé en laïque, le jeune vainqueur des barricades s'essayant à imiter les allures de ceux qu'il venait de vaincre, le gentilhomme de la vieille roche rasant les murailles pour aller relire Walter Scott et s'inspirer de ses jacobites; la patricienne du noble faubourg, blottie dans un coupé sans armoiries et se faisant conduire en *catimini* à la petite porte du Théâtre-Italien, où Donzelli et madame Malibran chantaient *Otello;* — et enfin, la reine du moment, la dame de la chaussée d'Antin, s'étalant sur le satin d'une splendide voiture et courant les magasins pour qu'il ne fût pas dit que cette révolution bénie paralysait le commerce.

C'était une soudure plutôt qu'une rupture ; une solution de continuité, que dissimulaient, en se cotisant, l'ambition, la vanité et la bêtise humaines. Période transitoire, qui vivait de tempéraments, d'accommodements, d'expédients et d'*à peu près;* modérée au moment où elle semblait prête à casser les vitres;

économe tandis qu'on l'invitait à se ruiner au profit de la sainte alliance des peuples; répétant les élégies de Lamartine à cette heure brûlante où le *Dœmonium meridianum* l'engageait à redire les belliqueux accents de Tyrtée; romantique en dépit des académiciens du *Constitutionnel*, qui, voyant triompher leur politique, espéraient un regain de succès pour leur littérature; catholique au nom de cette liberté qui enfiévrait les démolisseurs d'églises, les brûleurs d'archevêchés, les abatteurs de croix et les insulteurs de séminaristes. Elle se préparait à s'appuyer sur les intérêts matériels, — et ses prophètes, ses précurseurs, ses apôtres, prêchaient le partage des terres et l'abolition du capital; elle réclamait un régime flambant neuf, et ses chefs s'ingéniaient à accommoder les restes!

Encore une fois, c'est bien cela, je m'y reconnais. Voilà cette première représentation d'*Antony*, où madame Mary Summer m'a fait l'honneur de me réserver un strapontin; jouée entre deux émeutes et faisant elle-même partie d'une autre émeute en l'honneur de l'adultère et de la bâtardise; si ardente, si passionnée, que le vaste théâtre de la Porte-Saint-Martin aurait pris feu, s'il n'avait attendu, pour brûler, la Commune et le pétrole. Voici le salon d'un journaliste, antidaté de cinq ans par l'auteur de ce livre; car je crois bien qu'il s'agit du salon de madame Émile de Girardin, qui ne battit son plein qu'à dater de 1836. Ce jour-là, elle ne s'appelle encore que Delphine Gay, et elle s'apprête comme toujours à faire une lecture. Groupé autour d'elle, nous retrouvons son brillant

état-major : Hugo, Lamartine, Janin, Frédéric Soulié, Nodier, Lockroy, Dumas et cent autres; toutes les célébrités de l'époque, parmi les quelles M. Chevreul, qui pourrait encore, après cinquante-cinq ans, représenter la jeunesse de 1885. Est-il bien vrai que Rossini et Paganini aient joué, dans cette soirée unique, un duo comme on n'en entendit jamais de pareil? Je n'en avais jamais ouï parler; mais, du moment que c'était possible, on peut croire que c'est probable, et ce duo magique ajoute encore à l'éclat d'une page, constellée des noms de Berryer, d'Eugène Delacroix, du comte de Forbin, du baron de Rothschild, du duc de Choiseul (celui qu'on appelait familièrement *Vermillon*), de David d'Angers, de Mérimée, d'Eugène Sue, des Johannot, etc. Voilà le moulin de la Galette, où j'eus l'honneur un soir, ou plutôt une nuit, de manger une friture et un ragoût de cèpes à l'huile avec Méry, Alfred de Musset, Ulric Guttinguer et Alfred Tattet. Le procès d'avril, Sainte-Pélagie et ses hôtes politiques, la séance chez les saint-simoniens, le quartier latin en rumeur, improvisant une insurrection au milieu d'un joyeux pêle-mêle d'intrigues amoureuses et de toasts républicains, rien n'y manque. Madame Mary Summer, on le sait, excelle dans ce genre mixte qui tient du roman, de l'histoire et de l'anecdote, sans être précisément ni de l'anecdote, ni de l'histoire, ni du roman. Elle groupe si adroitement des personnages fictifs et des personnages réels, que la réalité fait croire à la fiction et que ses héros imaginaires semblent avoir vécu comme ceux dont nous gardons le souvenir.

L'inconvénient de ce genre, moins sérieux qu'agréable, c'est la difficulté de suivre le fil léger de l'intrigue à travers la multiplicité des acteurs et des épisodes. Je veux essayer pourtant de vous en donner une idée.

Deux femmes dominent le récit : Amalia Guarini, à qui son nom italien permet de s'intituler princesse et qui en France s'appellerait courtisane; beauté superbe, aux couleurs vénitiennes qui défieraient le pinceau du Titien ; et Théodora, épouse incomprise de M. Dupire, commandant de la garde nationale. Amalia représente l'amour sensuel ; Théodora, l'amour romanesque; inutile d'ajouter que cet amour n'est pas réservé à son vulgaire mari.

En présence de ces deux femmes d'une physionomie différente, mais également séduisante, l'auteur à placé un jeune et beau méridional qu'elle appelle Minelli et qui est à la fois chevaleresque, galant, poétique, mauvais sujet, sentimental et républicain. Les républicains d'aujourd'hui n'ont pas droit à cette diversité d'épithètes.

Amalia Guarini a un passé. Elle avait quatorze ans ; elle était innocente; sa gentillesse et sa beauté faisaient l'unique joie de sa mère, madame Dardel, vieillie avant l'âge et douloureusement infirme. Une institutrice infidèle, une traîtresse de mélodrame, la signora Barbara, enlève frauduleusement Julia Dardel sous le prétexte d'une partie de plaisir avec une famille amie. Julia était fiancée à son cousin Henri de Saint-Yves, jeune magistrat du plus bel avenir, que

sa fugue mystérieuse met au désespoir. Ce dramatique prologue est antérieur de dix ans à l'année caractéristique que l'auteur à entrepris de décrire. Donc, dix ans après, en 1831, tout ce monde, accru de figures nouvelles, se retrouve réuni chez M. Dupire. C'est là que reparaît Amalia Guarini, qui, vous l'avez deviné, n'est autre que Julia Dardel. Aussitôt, tous les cœurs battent pour cette incomparable beauté que le mystère rend encore plus attrayante. Elle séduit même l'avocat-député, M. Maugrin, plus éloquent à la tribune que dans les boudoirs; lequel naturellement se laisse mystifier comme un sot par l'irrésistible Minelli. Mais il y a deux hommes chez Minelli : le lovelace et le rêveur; au fond, c'est Théodora qu'il aime; il ne tarde pas à lui sacrifier l'aventurière plus ou moins italienne. L'antagonisme entre les deux femmes, voilà le roman ou du moins ce qui tient lieu de roman dans ce volume qui fait revivre des caractères, des mœurs, des costumes, des modes, des scènes, des noms célèbres plutôt qu'il ne s'attache à dérouler une histoire d'amour.

Mary Summer garde le sentiment chrétien qui purifie les péchés de cette jeunesse de 1831, assez peu chrétienne dans ses ardeurs, ses passions, ses exagérations et ses folies. La Guarini, au milieu d'un festin où brillent Rachel, Balzac, Anténor Joly, Nestor Roqueplan, Louis Véron (1841), tombe foudroyée par une congestion cérébrale. Elle a, avant de mourir, le temps de se reconnaître, c'est-à-dire de se repentir. Et quel est l'ange consolateur qui sert, en

ce moment, d'intermédiaire entre la pécheresse et la miséricorde divine? C'est Théodora, qui avait disparu avec Minelli et qui, revenue de ses erreurs, relevée de ses fautes, s'est faite sœur de charité. Cet épilogue est pathétique; il est bon que le lecteur, ébloui par tous ces feux follets de la gloriole et de la vanité humaines, retrouve au dénouement un rayon de la véritable lumière. L'intervention de Balzac et de Rachel dans cette scène funèbre ajoute encore à son effet. L'auteur ne pouvait mieux choisir, en fait de témoins, que cette grande tragédienne que tant de gens ont aimée et que personne n'a connue, dont l'ignorance s'illuminait de génie, et qui, misérable à douze ans, célèbre à dix-huit, morte à trente-sept, a résumé dans sa courte existence toutes les souffrances, toutes les ivresses, toutes les expiations, toutes les grandeurs, toutes les déchéances qui peuvent élever une femme aux étoiles et la précipiter dans le bourbier. Balzac est son digne vis-à-vis. Madame Mary Summer se trompe en le traitant de géant. Il était très gros, mais de taille moyenne. Il y avait réellement dans sa vie, dans son œuvre, dans les en dessous de cette existence inexplicable, un je ne sais quoi qui caractérisait le visionnaire plus encore que l'observateur ou l'inventeur et qui lui donnait le droit d'intervenir dans tous les actes de la tragédie ou de la comédie humaines. Seulement, je ne puis m'empêcher de sourire en le voyant, dans cet épilogue, enfourcher son dada dramatique et promettre à Rachel de créer pour elle dix chefs-d'œuvre, programme qui devait

aboutir à *Vautrin*, à *Paméla Giraud* et aux *Ressources de Quinola*.

Il m'était impossible de serrer de près dans une analyse le nouvel ouvrage de madame Summer. J'ai retrouvé dans ces pages ma propre jeunesse. L'auteur m'a aidé à refaire connaissance avec ce qui commençait à se perdre pour moi dans la brume et le lointain. Elle m'a forcé de me ressouvenir de ce que j'allais peut-être oublier; je l'en remercie; et pourtant, quel sujet de profonde tristesse s'entremêle à ce fugitif et mélancolique plaisir! Le suicide est un crime : le cloître est austère; toutefois, qui de nous n'aurait voulu ensevelir dans un cercueil de plomb ou cacher dans un couvent *sa* jeunesse de 1830, s'il avait prévu ce que serait sa vieillesse d'aujourd'hui?

LE ROMAN CONTEMPORAIN

Le Crime de Darius Fal, par ADOLPHE RACOT.

On parle souvent de notre décadence littéraire, de notre littéraire de *décadents*. Certes, on a bien raison, et moi-même il est rare que je me refuse cette mélancolique revanche des disgraciés et des vaincus. Pourtant le roman, malgré ses équipées, ses laideurs, ses folies et ses vices, aurait le droit de réclamer. Remontez avec moi à la fin du premier Empire et aux commencements de la Restauration. Nous avions Chateaubriand, Bonald, Lamennais, Fontanes, un peu plus tard, Villemain, Lamartine, Cousin, Guizot, Augustin Thierry, Casimir Delavigne et les prodigieux débuts de M. Victor Hugo. Mais le roman était représenté, sauf quelques exceptions glorieuses — et ennuyeuses, — par des subalternes : Ducray-Duminil, Ricard, Picard, Maximilien Perrin, lord Rohme, Villerglé, (Balzac, première manière), et même, à un niveau supérieur, mais bien bas encore, mesdames de Genlis et Cottin, MM. Pigault-Lebrun et Paul de

Kock, madame de Cubières. Il y avait pour cette littérature spéciale des éditeurs et des libraires spéciaux. Cela s'imprimait et se publiait en quatre petits volumes in-12, que nul ne songeait à acheter ; on les louait au plus prochain cabinet de lecture, et c'était leur seule façon d'être loués. Peu importait qu'ils eussent passé par les mains des couturières et des femmes de chambre du quartier, qu'ils fussent crasseux, décousus, maculés, déchirés. On les trouvait jusque dans le boudoir de grandes dames qui se seraient récriées avec horreur, si on leur eût proposé d'acheter des dentelles ou des bijoux d'occasion. Seulement, cela ne comptait pas. On lisait ou on feuilletait, les jours de pluie, ces sornettes sans conséquence, comme on jouerait aujourd'hui une partie de bésigue japonais, pour tuer le temps, ou comme on aurait recours à sa tabatière, pour ne pas s'endormir. Après quoi, le livre s'en allait je ne sais où, — sur les quais probablement, — et l'on n'avait pas même à prendre la peine de l'oublier. On n'oublie que ce dont on s'est souvenu six mois ou une heure.

A présent, nous avons changé tout cela. Le roman occupe le haut du pavé littéraire. Ennuyé de s'entendre traiter de genre bâtard, il a fait ce qu'a fait, au théâtre et dans le monde, tout un groupe de fils naturels, plus actifs, plus ingénieux, plus ambitieux et finalement plus puissants et plus célèbres que les fils légitimes. On dirait, si vous l'aimez mieux, un parvenu qui, après avoir longtemps travaillé dans l'ombre et sué sang et eau pour gagner son

pain, apparait tout à coup en pleine lumière et nous éblouit de ses millions et de son luxe.

L'inconvénient de sa richesse excessive, c'est, pour la critique, l'impossibilité de le suivre. Comment suffire à la tâche, quand, soir et matin, Calmann Lévy, Dentu, Ollendorff, Charpentier, Hachette et vingt autres nous prodiguent des romans dont quelques-uns sont très remarquables, dont aucun n'est tout à fait sans valeur? De là, la victoire prochaine de la réclame. Deux lignes et deux minutes suffisent pour déclarer que tel ou tel roman est un chef-d'œuvre. Pour le lire, l'analyser, en démontrer le fort et le faible, il faudrait au moins huit jours, et, pendant ces huit jours, on serait sollicité par huit autres romans qui auraient tout autant de droits à une audience.

Voyez plutôt ce que nous avons eu depuis un an, — et encore je suis sûr d'en oublier un grand nombre qui mériteraient au moins d'être nommés: — *La Grande Marnière*, *Solange de Croix Saint-Luc*, *Jean Mornas*, *Cruelle Énigme*... La *Revue des Deux-Mondes*, à elle seule, a donné en cinq mois *le Roman d'un fataliste*, *le Garde du corps*, *Péché mortel*, et chacun de ces romans mériterait une étude spéciale. Je dirais, par exemple, à M. André Theuriet que son *Peché mortel* est un joli péché, qu'il s'est montré comme toujours paysagiste charmant, habile à faire du roman, sans le rendre ennuyeux, un aimable professeur de botanique, mais que, en créant le délicieux personnage de Marthe Déglise, il s'est con-

damné à le gâter au dénouement, à flétrir cette fleur de beauté, de grâce et de vertu, sans quoi le roman n'existerait plus; je dirais à M. Georges Duruy, auteur du *Garde du corps*, que son idée est très spirituelle, mais peut-être médiocrement neuve, et que le lecteur devine trop aisément ce qui ne peut manquer d'arriver. Je dirais à M. Georges Ohnet, auteur de *la Grande Marnière*... mais, si je risquais une objection ou une critique de détails, cent éditions en trois mois me répondraient de façon à me confondre. J'aime mieux prendre en cette occasion le parti du triomphateur contre les envieux. Le grand tort de M. Georges Ohnet, ce sont les trois cents réprésentations du *Maître de Forges*, le chiffre colossal de ses droits d'auteur, le succès démesuré de ses romans et de ses pièces, cette qualité d'homme heureux, constamment heureux depuis ses débuts, le plus énorme des défauts aux yeux de ceux qui n'ont pas réussi ou qui ne réussissent pas. Je sais bien que *la Grande Marnière* n'est guère que le pendant du *Maître de Forges ;* mais il n'est pas plus défendu à un romancier qu'à un peintre de donner un pendant à un ouvrage consacré par un immense succès. C'est le *Mazarin* de Paul Delaroche arrivant après son *Richelieu.* D'ailleurs, quand on a commis cette page grossière, indécente et fort peu spirituelle, intitulée, je crois, *L'Épouse modèle*, on devrait le prendre de moins haut avec l'auteur du *Maître de Forges*.

Un détail singulier fait tache dans ce tableau de nos richesses romanesques. En province, où *le Figaro*

a, comme partout, d'innombrables lecteurs et des lectrices non moins nombreuses, on est encore un peu naïf, et l'on a la naïveté de s'étonner qu'un journal presque aussi riche que M. de Rotschild publie des romans tels que *le Tombeau des Goujons* et surtout *Johannès fils de Johannès*, qui sont de véritables non-valeurs en un genre où il faut au moins éveiller la curiosité et exciter l'intérêt quand on n'a pas le sens commun. C'est à peine si je puis excepter de cette condamnation en masse *le Lieutenant Bonnet*, de M. Hector Malot. M. Hector Malot, qui n'en est pas moins un romancier de mérite, ne s'est pas aperçu que tout dans son récit dépassait la dose d'invraisemblance et de contresens permise au roman-feuilleton. La chose, comme on sait, se passe dans une ville de garnison. Il n'y a presque que des officiers dans son livre ; et, parmi eux, un capitaine nommé Drapier, si pauvre et si endetté que sa femme finit par mourir littéralement de misère et de faim. La scène est touchante ; mais comment admettre que, dans une petite ville, dans un corps d'officiers mangeant à la même table et ne formant, pour ainsi dire, qu'une famille, on ignore jusqu'au bout la détresse de ce ménage et que ces militaires et leurs femmes, tous plus compatissants les uns que les autres, n'essaient de remédier à cette infortune que lorsqu'il n'y a plus de remède ? Ceci n'est rien ; le vice capital du *Lieutenant Bonnet*, c'est que le lieutenant Derodes, triste héros de cette triste histoire, est un être odieux, infatué de sa fortune, égoïste, méprisable, aussi peu

intéressant que possible; et pourtant on peut ne pas lui donner tort, lorsque, après avoir séduit Agnès de Bosmoreau, il refuse de l'épouser; car cette étrange Agnès, dont l'innocence diffère absolument de celle qui croit aux ènfants par l'oreille, a pris, pour attirer dans ses filets le millionnaire Derodes, des moyens si extraordinaires, un maillot si transparent, une tunique si courte, un costume si parfaitement semblable à ceux des écuyères du cirque et des saltimbanques de la foire de Saint-Cloud, que tous les *trucs* de cette chasse au mari font l'effet d'autant de repoussoirs.

On le voit, une critique collective du roman contemporain, dans les conditions actuelles, ne pourrait plus être qu'une nomenclature ou un catalogue où il serait injuste d'oublier *les Soirées de la Baronne*, de M. Eugène Guyon, illustrées d'une préface de Georges Ohnet, déjà nommé; *les Amours cocasses* d'Alain Bauquenne, auteur de *la Belle madame Le Vassart*, et *les Joyeuses commères*... de Windsor? non, *de Paris*, par Gustave Claudin, trop parisien pour s'égarer dans une forêt au lieu de se promener sur le boulevard, trop spirituel, trop honnête homme et trop hostile au naturalisme, pour ne pas réussir à purifier un titre inquiétant et à forcer les commères les plus joyeuses, les pécheresses les plus brillantes, de moraliser le récit de leurs joies, de leurs triomphes et de leur commérage par les misères de leur déclin.

Non ; puisqu'il m'est impossible de faire un tableau

d'ensemble, j'aime mieux, non pas tirer au hasard d'un sac trop plein un numéro quelconque, mais choisir dans une élite un roman qui mérite d'être serré de plus près. Vous comprendrez, n'est-ce pas ? que mon choix tombe sur le dernier venu, sur *le Crime de Darius Fal*, tout récemment publié par par M. Adolphe Racot. Je vous ai déjà dit tout le bien que je pensais de ses précédents ouvrages, *le Plan d'Hélène*, *la Maîtresse invisible*, et surtout *le Supplice de Lovelace*, un des meilleurs romans qui aient passé sous ma férule. — Si j'ai omis *Champagne Cornod*, c'est parce que, au moment où j'étais le plus encombré, une maladie a privé de mes feuilletons, pendant sept ou huit semaines, mes contemporains et la postérité. *Champagne Cornod* n'en était pas moins très intéressant, très dramatique ; et c'est là un des traits caractéristiques des récits d'Adolphe Racot : ils font l'effet de drames racontés ; il semble qu'on n'aurait qu'à transporter sur le théâtre les scènes principales pour avoir une pièce saisissante, émouvante, où les situations, les incidents et les personnages s'accorderaient sans le moindre effort.

Maintenant, voici *le Crime de Darius Fal*, dont un de mes confrères a dit avec raison que, dès qu'on l'a commencé, il est difficile de ne pas aller d'un trait jusqu'à la dernière page. Nous sommes en Auvergne, dans un des recoins les plus âpres, les plus sauvages de ce pays plus cher aux artistes qu'aux mondains. Partout la solitude ; la neige pendant quatre mois

d'hiver, et je ne sais quelle sensation d'abandon, de renoncement à la société; à la foule et surtout à la vie parisienne, qui fait croire à une retraite choisie par les désespérés, les naufragés ou les déclassés, n'ayant plus qu'à se faire oublier. C'est le refuge qu'a choisi M. Le Tremblay, personnage mystérieux, veuf depuis dix ans et père d'une charmante jeune personne qui se nomme Madeleine, et qui tiendra une grande place dans le récit. Ces préliminaires nous sont révélés dans une lettre écrite à une madame de Mortaise par un M. Hector Louvières, jeune banquier parisien, qui a eu sans doute de graves raisons pour échanger en plein hiver les plaisirs de Paris contre ce désert où tout est sinistre, même le nom ; il s'appelle Val-Démon. Ce qu'Hector Louvières a le plus remarqué depuis son arrivée dont il rend compte à madame de Mortaise avec une familiarité suspecte, c'est d'abord la présence d'un beau jeune homme de vingt-cinq ans, plus mystérieux que tout le reste ; Darius Fal, Hongrois d'origine, comptant des Magnats parmi ses ancêtres, mais, pour le moment, pauvre, déchu, ci-devant maître d'études au collège de Clermont et maintenant secrétaire de M. Le Tremblay, qui paraît en faire le plus grand cas. C'est ensuite une scène qui devait éveiller au plus haut point la curiosité et la surprise de l'hôte élégant de M. Le Tremblay : un rendez-vous nocturne sous les fenêtres d'Hector Louvières entre Darius et Solange, servante, ou soi-disant telle, de M. Le Tremblay, conversation à demi-voix entremêlée de reproches, de cris de colère, d'élans de passion, d'où il

résulte clairement que Solange a été la maîtresse de Darius, qu'elle l'aime encore, qu'elle gêne ses projets inconnus, ses ambitions inavouées, et qu'il voudrait bien s'en débarrasser.

Ce qui me frappe dans ces premiers chapitres, c'est que nous ne savons rien encore de positif sur ces divers personnages, et que déjà nous ressentons cette espèce de malaise que l'on éprouve dans la compagnie de gens équivoques tarés. Le Tremblay, Hector Louvières, madame de Mortaise, excitent nos méfiances, avant qu'elles soient justifiées. Ces premiers chapitres, sans rien expliquer encore, préparent admirablement les événements qui vont suivre. Nous ne sommes qu'à demi étonnés, un peu plus tard, quand nous apprenons le passé de ces trois écumeurs du bien d'autrui. C'est comme une toile de fond, une gaze transparente qui se relève peu à peu ou s'éclaire pour faire passer le théâtre du crépuscule aux premières clartés matinales et de l'aurore aux premiers rayons du soleil.

Ce n'est pas pour méditer, rêver, versifier, peindre ou contempler la belle nature, que Le Tremblay s'est réfugié et calfeutré au Val-Démon; c'est pour demander à cette morne solitude l'aumône de l'oubli.

Huit ans auparavant, Le Tremblay, sans se compromettre plus que de raison, a entraîné dans une exploitation de mines un brave homme nommé Fargis, son associé, sa dupe et sa victime. La société a fait faillite avec toutes les circonstances aggravantes. Fargis, incapable de supporter la misère et peut-

être le déshonneur, se brûle la cervelle. En guise de consolation ou de vengeance, il va chez M. et madame Le Tremblay et les rend témoins de son suicide. L'affaire fait naturellement beaucoup de bruit; Le Tremblay est un moment soupçonné de meurtre, un papier trouvé chez Fargis prouve qu'il n'y a eu d'autre meurtrier que lui-même. Le Tremblay est rendu à la liberté après quinze jours de prison préventive.

N'importe ! sa réputation n'a plus cette limpidité, cette fleur, ce duvet nécessaire à l'homme qui veut figurer et opérer dans ce monde des affaires, de la Bourse et de l'agiotage, où l'honneur poussé jusqu'au scrupule est sans cesse, comme chacun sait, préféré à l'argent. Voilà pourquoi il s'est volontairement exilé dans le recoin le plus abrupt de l'Auvergne. Se faire oublier par les Parisiens, demander au temps et à la province de le réhabiliter, arriver par gradations à un renouveau de bonne renommée, recommencer sa vie, régénérer cette province en retard de cinquante ans sur les grands centres de l'industrie, frayer des routes, utiliser les cours d'eau, canaliser les rivières, fertiliser les vallées, abaisser les montagnes, forcer les habitants à s'enrichir, et, à la suite de ces bienfaits, rentrer dans la vie publique par le conseil général et la Chambre des députés, tel est le plan de Le Tremblay. C'est la première fois peut-être que la Chambre des députés républicaine aura servi de savonnette à fripon. Peu importe ! Adolphe Racot n'est pas responsable des gentillesses économiques de nos honorables mandataires.

Je lui ferai une autre objection. Il me semble que, à Paris, aux abords de ce temple qui a justifié son architecture en se peuplant de *grecs* modernes, ce genre de réhabilitation par l'oubli s'improvise plutôt qu'il ne s'élabore. D'illustres exemples ont prouvé que l'on pouvait exploiter de mauvaises mines, engluer des actionnaires, les ruiner sans que rien y manque, même un suicide romanesque et tragique, gagner le port à l'aide d'un appareil de sauvetage, et, trois ou quatre ans plus tard, revenir sur l'eau où M. Gogo s'est noyé, faire peau neuve, redevenir un grand personnage, fonder un journal à sensation, être élu député, passer à l'état de millionnaire, avoir table ouverte, entrer dans l'intimité des princes, et, sans réussir à être ministre, réussir à en faire tomber une douzaine pour mieux démontrer que les pouvoirs publics sont les humbles serviteurs de la presse. Donc Le Tremblay veut être le bienfaiteur de ce pays perdu ; mais, pour que ces bienfaits soient réalisables, il faut commencer par détourner un cours d'eau dont la source ne lui appartient pas et dont le propriétaire, Jacques Quarouble, ne veut se dessaisir à aucun prix. En vain son voisin lui a montré cent cinquante mille francs en billets et en espèces ; vainement a-t-il fait ruisseler l'or sous le regard fasciné de ce paysan enrichi et âpre au gain, Jacques Quarouble s'obstine et ne cédera pas.

Une physionomie bien vivante et mise bien en relief, ce Quarouble ! Il est honnête, mais voilà à peu près tout le bien qu'on en puisse dire. Il a, pendant près

de trente ans, arpenté d'un pied infatigable à travers l'orage et la neige tous ces chemins qui sont à peine des sentiers, ces montagnes qui surplombent des précipices ; tour à tour contrebandier et colporteur, faisant commerce de dentelles, habile aux échanges, aux achats et aux ventes, fréquentant les marchés et y faisant autorité, achetant à chacun de ses retours un lopin de bonne terre, si bien que le voilà presque aussi riche que Le Tremblay et capable de refuser les cent cinquante mille francs sans mourir de faim ; d'autant plus qu'il possède beaucoup et vit de très peu.

Et Darius? Il donne son nom au roman, et pourtant nous l'avons à peine nommé. Il n'en est pas moins le principal personnage, celui qui intrigue le plus les lecteurs depuis le début jusqu'à la fin. Darius, c'est une énigme vivante, et Adolphe Racot, avec un art infini, l'a posé de manière à nous laisser constamment en suspens entre les sentiments généreux, chevaleresques, qui peuvent le ramener au bien, et les passions fougueuses, indomptables, qui peuvent le pousser au crime. Ces passions ou ces vices sont surtout l'orgueil, l'ambition, le supplice d'une situation subalterne hors de toute proportion avec ses aspirations et ses talents.

Vous demanderez peut-être quels sont, dans ce milieu peu rassurant, les personnages franchement sympathiques. Il n'en manque pas; nous avons d'abord madame Le Tremblay, rongée au cœur par l'acte déloyal de son mari et le suicide de Fargis ; madame Quarouble, pauvre créature matée par son

mari, épousée à trente cinq ans par ce terrible manieur d'argent qui, en la prenant pour femme, entend bien faire d'elle son esclave. Lorsqu'il est définitivement revenu au logis, elle était en proie à la plus noire misère ; son père, ruiné par sa faute, s'était pendu ; dans le pays, on ne l'appelait que la fille du suicidé. C'est justement là ce qui décida le choix de Jacques Quarouble. Il est désormais assez riche pour deux, et, avec une femme dont la fortune égalerait la sienne, il ne serait pas assez sûr d'être le maître.

Peu de caractères plus intéressants que Pierre Quarouble, fils du loup-cervier et de la brebis craintive. Son père voulait qu'il continuât son métier et doublât son pécule. Il a suivi une autre vocation, malgré les colères paternelles. Il s'est fait médecin. Les plus illustres princes de la science comptent avec lui ; il a été couronné par l'Académie, qui se prépare à lui ouvrir ses portes. Son ami Montauron mérite aussi nos sympathies : auteur dramatique applaudi, cœur généreux, âme charitable, et cette sympathie se change en compassion profonde lorsqu'on se trouve avec Pierre dans une mansarde, en présence de madame Fargis, la veuve du malheureux associé de Le Tremblay et de sa fille, Juliette, convalescente, soignée et guérie par le docteur Quarouble qui l'aime et qui songe à l'épouser. De ces éléments divers, Adolphe Racot a su tirer des effets irrésistibles et des épisodes que je suis forcé d'abréger. J'ai dit que Darius Fal apparaissait continuellement comme suspendu entre l'abime et les étoiles. Il en

est de même des sentiments de Madeleine Le Tremblay pour ce jeune homme, qui peut être au gré du hasard un héros ou un scélérat. L'étrange jeune fille ne néglige rien pour qu'il se croie détesté, et ce malentendu amène la catastrophe finale. D'un coup de dent ou de couteau, le scélérat absorbe le héros. Vous n'avez pas oublié les cent cinquante mille francs que Le Tremblay tient en réserve pour le jour où l'entêté Quarouble consentira à lui vendre le terrain convoité. Ce jour arrive : Quarouble, poussé à bout par l'énergique attitude de son fils, plus que jamais déterminé à épouser Juliette Fargis, vient annoncer à son voisin qu'il a changé d'avis et qu'il accepte la vente. Dorénavant, il aliénera tout son bien, et ce fils ingrat, ce fils dénaturé, n'en touchera pas un centime. Il est nuit, une nuit d'Auvergne en hiver : la solitude, le silence et la neige. On engage le rapace vieillard à ne pas se hasarder en rase campagne en portant sur lui cette somme considérable; mais il n'a peur de rien; il est encore d'une force hérculéenne, et il ne veut pas retarder d'une minute cette volupté des avares, le plaisir de posséder, de palper et de compter ses rouleaux d'or et ses billets.

Darius, invisible, a assisté au marché; il sait que Quarouble a sur lui cette somme, point d'appui avec lequel il se chargerait, lui Darius, de soulever le monde et de devenir une puissance. Il suit pas à pas Jacques Quarouble et le tue. Le châtiment ne se fait pas attendre, et sous quelle forme originale! Rentré dans sa chambre, il voit surgir un fantôme, mais

un fantôme aimable : c'est Madeleine Le Tremblay, qui vient lui dire qu'elle l'aime, et cela une heure après le meurtre, lorsqu'il n'est plus qu'un réprouvé, un criminel vulgaire, un gibier de cour d'assises et de guillotine. La situation n'est pas tolérable : Darius se tue avec le même poignard qui a servi à son crime. J'ai oublié de vous dire qu'il a déjà été la cause plus ou moins innocente de la mort tragique de Solange, laquelle, ne pouvant plus douter de l'ardente passion de Darius pour Madeleine Le Tremblay, s'est précipitée dans un gouffre tapissé de neige. Il n'y a plus d'obstacle au mariage de Pierre Quarouble avec Juliette Fargis ; mais il y a de la marge pour la punition des trois personnages frelatés que nous avons vus au premier chapitre. Le Tremblay, déchu de ses prétentions à une renaissance financière et politique, quitte Val-Démon et disparait ; Louvières, arrêté par les gendarmes, est flétri et condamné pour banqueroute frauduleuse ; et madame de Mortaise, absolument ruinée, voit arriver comme un justicier inflexible son mari, brave capitaine de frégate, qui a contre elle des preuves écrasantes et qui pourra réclamer son fils et le séparer de son indigne mère sans qu'aucun tribunal, même un tribunal épuré par la République, puisse le contredire.

Voilà le roman ; — non, je me trompe, le squelette du roman, de quoi vous donner, je l'espère, l'envie de le lire. Vous le lirez, et, quand vous l'aurez lu, vous serez de mon avis.

UNE PROMENADE DANS LE SAHARA [1]

Par CHARLES LAGARDE, avec une préface de Charles Joliet.

Ce n'est pas sans une certaine appréhension que j'ai ouvert cet élégant volume. Je me souvenais de *l'Été dans le Sahara*, d'Eugène Fromentin, que les artistes et les lettrés s'accordent à regarder comme un chef-d'œuvre. On ne refait pas les chefs-d'œuvre sans s'exposer, si l'on reste inférieur, à être accusé d'outrecuidance et à rencontrer des lecteurs (si toutefois l'on en rencontre) récalcitrants ou indifférents. Mais à peine avais-je lu dix pages de cette charmante *Promenade*, que j'étais complètement rassuré. Pourquoi ce promeneur n'est-il plus là pour recevoir mes légitimes éloges? Pourquoi est-il mort à quarante ans, dans toute la force de l'âge, lorsqu'il aurait pu écrire d'autres ouvrages, obtenir d'autres succès, et donner, avec moins d'exaltation guerrière, mais plus de solidité peut-être, un successeur à Paul de Molènes?

Quelques mots d'abord sur ce lieutenant Charles Lagarde, dont le nom se révèle pour la première fois.

1 Voir, dans ce même volume, le chapitre sur les lettres d'un soldat, du colonel de Montagnac.

Dans une courte préface, mon confrère Charles Joliet nous le fait connaître et deviner.

Peut-on imaginer une physionomie plus attachante, une existence plus émouvante que celle-là ? Voici un enfant débile, que sa faiblesse semble dispenser d'études suivies, d'un travail régulier, d'une carrière active. Son intelligence précoce, mais maladive, donne le plus et refuse le moins. Il est de ceux pour qui l'on dirait volontiers que le superflu est nécessaire et le nécessaire superflu. On l'envoie à l'école; il n'y va pas; où va-t-il? Le matin, il ne le savait pas lui-même, Le soir, il revient fatigué d'une course à travers bois ; il a rêvé au lieu de penser; il a lu avidement, non pas le *Conciones* ou les *Racines grecques*, mais le livre de la nature qui peu à peu lui ouvre tous ses secrets. Il ne vous dira pas comment Cicéron s'y est pris pour attaquer Verrès, ou Démosthène pour repousser Philippe de Macédoine; mais il vous répétera, comme parle le poète, ce que le brin d'herbe dit au grillon, ce que l'abeille dit à la fleur, ce que l'oiseau dit à la branche où il a caché son nid. A ce jeu-là, il amasse une science *à côté*, plus riche en découvertes que la science acquise sur les bancs du collège; et, chose étrange, ce rêveur est un observateur ; ce contemplateur sera un homme d'action, cet infirme va être un soldat, ce fantaisiste se soumettra à la discipline militaire, ce *propre à rien*, comme auraient dit ses professeurs, supportera les plus rudes fatigues, bravera les climats les plus meurtriers, saura s'acclimater à la vie la plus rude, aux spectacles les plus hideux, aux atmosphères les

plus malsaines; après quoi, lui mort trop tôt, il aura fait un livre qui mérite de vivre.

« Son culte pour les lettres, nous dit M. Joliet, demeura constamment platonique, et aucune arrière-pensée d'ambition, de gloire ou d'argent, et même de publicité, n'y mêla le moindre alliage. Il écrivait pour écrire, comme les oiseaux et les poètes chantent, par besoin de traduire sous la forme la plus nette et la plus élégante les impressions d'une intelligence supérieure, sollicitée par les recherches mystérieuses de la philosophie, ouverte à toutes les aspirations idéales du beau, du vrai et du bien. »

Tel que nous le montre son ami, il est facile de comprendre que Charles Lagarde n'aurait rien fait pour mettre en lumière son livre et que sa mort prématurée aurait favorisé cet incognito choisi par son indolence, peut-être par cette espèce d'orgueil négatif, habituel aux esprits supérieurs, si, de toute cette famille cruellement décimée, n'avait survécu une sœur. Je ne crois pas me tromper en affirmant que cette sœur, restée dans l'ombre, est digne de figurer dans la galerie où Chateaubriand, Ernest Renan, Maurice de Guérin, madame Craven ont placé des figures d'élite. Auxiliaires dévouées, patientes, mélancoliques, du génie, du talent, de la piété et de la vertu fraternelle, enfermées volontairement dans leur rôle d'abnégation et de tendresse, elles ne demandent rien pour elles-mêmes, tout pour ce frère dont elles ont fait l'objet de leur culte. Elles redoubleraient avec joie d'humilité, d'obscurité et d'immolation person-

nelle, pour que ce frère eût une part plus large de bonheur et de gloire. On dirait de ces jeunes filles bénies de Dieu qui se font religieuses et se cloîtrent pour que leur portion d'héritage revienne tout entière à ce frère bien-aimé. Quelquefois pourtant, il arrive que l'héritage s'entête et refuse de se séparer de celle qui prétendait y renoncer : témoin Eugénie de Guérin, que l'opinion universelle a déclarée supérieure à Maurice.

Homo duplex: cet adage latin pouvait exactement s'appliquer à Charles Lagarde. Cette duplicité est originale : est-ce à dire qu'elle soit inexplicable? Je ne le crois pas. Cette nature délicate, exquise, ennemie du lieu commun et de la route battue, amoureuse d'indépendance et de fantaisie, pouvait se refuser d'abord aux études rectilignes et correctes qui font le *fort en thème*, pour chercher dans le monde visible et invisible d'autres objets plus dignes de ses observations et de ses rêveries, et, plus tard, se passionner pour la vie militaire, qui, tout en la soumettant à une stricte discipline, lui ouvrait des horizons immenses et des perspectives infinies.

Il y a dans la préface, d'ailleurs excellente, un passage que j'ai peine à m'expliquer ou que je crains de mal comprendre. « C'est en vain, nous dit M. Joliet, qu'on chercherait dans la succession de ces décors panoramiques une figure sympathique, une émotion personnelle. Rien ne bouge, rien ne s'anime dans l'immensité silencieuse. C'est l'impassible contemplation, l'universelle atonie du fatalisme oriental. Les passions, les sentiments et les idées ne se traduisent

par aucune manifestation extérieure. Sans doute le peintre est là. Son œil est comme un objectif braqué sur la nature immobile, endormie, morte. Sa pensée est en harmonie avec le calme imposant et la morne sérénité de la solitude. Il est seul. Rien d'humain. Cet isolement est désespérant, cette aridité désolante. Tout repose, tout dort. La terre vierge est inféconde; le ciel, d'un implacable azur, est vide et sans oiseaux, le cœur marmoréen du soldat et du poète sans nostalgie et sans amour. »

Si M. Joliet veut parler de l'effet général de la plupart de ces tableaux, de la façon vraiment étonnante dont Charles Lagarde s'est assimilé cette nature africaine, je suis de son avis. Il est paysagiste et coloriste au plus haut degré, et l'on se demande comment un simple lieutenant aux chasseurs d'Afrique a pu, sans avoir jamais essayé, réussir comme les maîtres. Mais doit-on lui adresser le très juste reproche qu'inspirait à madame Émile de Girardin le *Tra los montes* de Théophile Gautier : « Mais mon cher ami, en Espagne vous n'avez donc pas rencontré d'Espagnols ? » Dans la *Promenade* de Charles Lagarde, j'aperçois au contraire la part de l'observateur et du moraliste. Il décrit ce qu'il voit avec une richesse de palette extraordinaire, mais il va plus loin : il pénètre jusqu'à l'homme. Je n'en citerai que deux exemples. Il n'est pas de question plus intéressante que celle de savoir si vraiment l'Arabe nous déteste à perpétuité, si sa haine est invincible, implacable, résistant à tous

les efforts de conciliation, toujours prête à se réveiller, à détruire en deux heures l'ouvrage de dix années, à soulever un vent de destruction et de mort sur l'œuvre de ses conquérants comme le simoun passant sur le sable des déserts. Eh bien, Charles Lagarde est le premier à m'apprendre un détail bien significatif : l'Arabe déteste moins le colon que le colon ne hait l'Arabe. Il l'a banni, il voudrait le détruire. Il l'a remplacé, il voudrait le supprimer. Sa présence et son voisinage lui pèsent, sinon comme un remords (la conscience du colon est généralement fort accommodante), du moins comme une gêne. Il éprouve à sa vue une impression analogue à celle que ressentait, au commencement de ce siècle, le parvenu, l'acquéreur de biens nationaux, en apercevant, des fenêtres de son hôtel ou de son château, l'ancien propriétaire délogé, ruiné, à peine toléré par le gouvernement nouveau, rasant timidement les murailles de l'immeuble dont il avait été le maître. Ce sentiment, analysé par l'auteur avec une extrême finesse, est naturel à l'homme, surtout quand l'homme n'est pas bon. Or ce n'est généralement pas, sauf quelques exceptions honorables, parmi les colons algériens qu'il faut chercher des types de scrupuleuse vertu. La plupart, avant d'en arriver là, ont essayé d'autres métiers et ont trouvé moyen d'échouer en y employant toutes les méthodes licites ou illicites qui pouvaient les faire réussir. Ils se sont déclassés avant de s'expatrier. Ils apportent dans cette nouvelle chasse aux écus un appétit féroce, une dent de loup-cervier, une rancune ou un mépris impi-

toyable pour les lois sociales dont ils ont à se plaindre et pour la morale qui les embarrasse et les condamne.

Une autre question bien délicate, moins humiliante pour les vaincus que pour les vainqueurs, c'est la question religieuse. Charles Lagarde nous dit — et ceci n'est pas seulement descriptif, — que la foi musulmane s'attiédit peu à peu chez ces sectateurs de Mahomet. Cet affaiblissement d'une croyance que leurs ancêtres poussaient jusqu'au fanatisme s'explique de deux manières : par le bienfait et par le maléfice ; par les œuvres admirables que réalisent sous leurs yeux nos évêques, nos missionnaires, nos moines et notre clergé, et surtout par le contact et les exemples des incrédules, des impies, ou, comme on aurait dit dans le grand siècle, des *libertins*, qui leur prouvent chaque jour que l'on peut porter l'étiquette d'une religion sans la pratiquer ni la respecter. Cette contagion du scepticisme et du vice, cette habitude de faire ostensiblement, souvent par jactance, tout ce que défend une religion de pureté, d'équité et de charité, est le corrosif le plus puissant que je connaisse ; c'est cela, c'est ce venin français qui a troublé notre conquête, affaibli notre influence, rendu indéfiniment impossibles, du vainqueur au vaincu, ce pouvoir de la persuasion, cette autorité morale sans laquelle la force n'est qu'une arme fragile entre des mains indignes. Or un peuple, naïf encore sous bien des aspects, malgré ses ruses de sauvage ou de fauve, en face de conquérants qui l'invitent par leurs actes à ne rien croire, puis-

qu'eux-mêmes ne croient à rien, doit perdre par gradations insensibles cet instinct religieux qui, même en se trompant, garde quelque chose de respectable et formait une des originalités les plus intéressantes de ce peuple écrasé et bientôt perverti par la civilisation européenne. Cet effet pourrait être résumé en une seule phrase : l'Arabe, depuis des années, voit une nation qui lui est probablement supérieure, puisqu'elle l'a vaincu malgré la protection de Mahomet, mépriser, profaner, railler, bafouer, salir de ses sarcasmes et de ses blasphèmes une religion qu'il devine préférable à la sienne.

— « Un peuple nous est donné avec certaines doses de vertus et de vices, une part quelconque de bon et de mauvais; il faut savoir ce que nous avons fait pour nous l'attacher. Des lois? Mais quand les lois fondaient la tolérance, l'amitié, la mansuétude, les mœurs ne pensaient qu'à la haine. Les Arabes ne voulaient pas de nous; et nous avons, nous, voulu d'eux? Est-ce que nous leur avons ouvert notre cœur? Était-il une plus dure oppression que celle du mépris? Les lois les plus douces deviennent féroces, quand c'est la haine qui les interprète. Vous voulez gouverner l'Algérie; prenez des hommes du dehors, exempts de préjugés anti-arabes. Ceux qui n'ont vu le pays qu'à travers leurs passions et leurs intérêts ne le connaissent pas. Si l'État subit la pression des colons, le sang coulera. Notre régime civil est inapplicable aux tribus. On ne le leur imposerait que par les armes, et nous les verrions défendre leurs dernières parcelles d'autonomie. »

Rien de plus exact, de mieux observé. Voilà la situation nettement établie. L'assimilation des deux peuples, étant données les origines et les races, offre des difficultés presque insurmontables. Elle ne serait possible qu'à la longue, par des moyens de douceur, par un lent et patient travail d'infiltration plutôt que par des procédés impératifs et coercitifs. Malheureusement, c'est ce que n'admet pas l'impétuosité française. Ainsi que le remarque excellemment Charles Lagarde, nous nous étonnons que l'Arabe, grave, silencieux, impassible, habitué à se complaire dans son immobilité, fort peu épris de progrès, laissant le temps passer sans se soucier de marcher avec lui, ne demandant qu'à faire le lendemain ce qu'il a fait la veille, n'ait pas, à la faveur de notre aimable domination, improvisé une rapide métamorphose et ne soit pas devenu, en quelques années, un Français remuant, actif, bavard, goguenard, avide de luxe et de jouissances, prêt aux entreprises les plus hasardeuses pour assouvir ses appétits variés ou ses ambitions vaniteuses. Il en résulte un malentendu perpétuel entre les deux races, qui devraient être unies et qui ne sont que juxtaposées.

Signalons une nuance, — j'allais dire un contresens, En général, les peuples colonisateurs ne sont pas aimables; témoins les Anglais, qui excellent dans ce genre d'industrie nationale. Les Français ont longtemps passé pour aimables; mais la République, qui bientôt ne leur laissera plus rien, n'a pas même voulu leur laisser cette épithète. Elle y a réussi; nous savons comment et à quel prix.

Charles Lagarde nous dit qu'il voudrait bien faire un portrait exact de l'Arabe, mais qu'il y arriverait difficilement. Il le fait en détail, au fur et à mesure de ses descriptions et de ses récits, parce que l'ensemble lui échappe comme il échapperait à tout le monde. Ce caractère est si divers, si complexe, qu'il ne saurait se prêter à une analyse complète. L'Arabe est tour à tour ou tout ensemble nomade et sédentaire, amoureux de déplacement et résigné, s'il le faut, à rester pendant de longues heures immobile sous sa tente ou sous un arbre de ses oasis, ne parlant pas, n'ayant pas l'air de penser, renfermant en lui-même un rêve dont il n'a peut-être pas le secret, mystérieux enfin, trop mystérieux pour pouvoir être saisi au passage et peint sur le vif. Le trait distinctif, que l'auteur de cette *Promenade* n'a eu garde d'oublier, c'est que ce peuple retarde sur nous de quelques siècles. « Un mot le peint, c'est un enfant. » Nous avons cru qu'il suffirait de notre influence et de nos exemples pour que cet enfant devînt précipitamment un homme et passât presque sans transition du bas âge à la maturité. Nous nous sommes trompés. Cette civilisation acquise ne peut être qu'illusoire et n'a que la valeur d'un trompe-l'œil. Cet enfant subitement transformé en homme apprend vite les vices de l'homme sans se dépouiller des ignorances, des faiblesses et des caprices de l'enfant. Rien de plus dangereux que les peuples barbares qu'on force de se civiliser trop vite. Cette civilisation n'est pas *bon teint;* le fond de barbarie résiste et reparaît au moment où il peut faire le plus de mal.

Comment suivre Charles Lagarde dans cette étude partielle de l'Arabe, sans être tenté par un rapprochement ou un contraste? Assurément, à ne juger que les surfaces, l'Arabe et le Russe ne se ressemblent guère; l'un s'obstine à ne jamais accepter d'autre originalité que la sienne; l'autre possède au plus haut degré la faculté d'échanger sa physionomie propre contre celle qui favorise davantage ses plaisirs ou sa vanité. Conduisez à Paris un Russe intelligent; au bout de trois mois, il sera plus Parisien que les plus fidèles habitués du boulevard. Essayez de franciser ou de parisianiser un Arabe; au bout d'un an, vous aurez encore un Arabe. Et cependant, notre ami Melchior de Vogüé, étudiant la Russie avec autant de sagacité que de succès, nous a montré des symptômes analogues; il nous a fait connaître ce qu'avait d'étrange ce défaut de proportion entre l'éducation précipitée de ce peuple et ses résultats; quelque chose comme un arbre exotique ou de serre chaude qui porterait sur une même branche un fruit encore vert, un fruit avorté et un fruit mûr d'une grosseur extraordinaire. C'est que, s'il y a d'énormes différences, il y a aussi des similitudes.

Comme l'Arabe, le Russe a dans sa nature du mystère et du double fond. Comme lui, il glisse entre les doigts qui veulent le saisir ; il esquive le regard qui voudrait le voir en entier. « Grattez le Russe, a-t-on dit, vous trouverez le Tartare. « Je ne vous dirai pas : Grattez l'Arabe; » l'opération vous exposerait à de trop piquantes connaissances.

On le voit, il y a dans ce livre et dans la manière de son auteur autre chose qu'un grand talent descriptif, autre chose que des tableaux où les beautés, les grandeurs et les sauvageries du paysage africain seraient fidèlement et brillamment reproduites, mais d'où l'homme serait absent. Charles Lagarde était trop méditatif, il avait trop lu, trop réfléchi, trop rêvé, pour s'en tenir à la couleur et à la forme matérielle. Mais, une fois que nous lui aurons rendu cette justice, quels trésors de pittoresque, quelles pages éclatantes, quelles richesses de palette nous aurions à saluer! L'auteur ne réussit pas moins les tableaux splendides, qui donneraient envie de les contempler avec lui, et les scènes hideuses, qui dégradent la nature humaine, atteignent les dernières limites d'horreur et de dégoût, et forcent de se demander comment il se fait que l'homme soit si misérable et si laid quand la nature est si opulente et si belle.

Ces qualités descriptives ne sont pas de celles qu'on analyse, mais de celles que l'on cite. Je voudrais citer une page pour donner une idée de ce talent que je ne connaissais pas hier et qu'aujourd'hui je place très haut. Mon embarras est de choisir. Partout, dans le gracieux comme dans l'horrible, dans le grandiose comme dans le joli, Charles Lagarde sait donner à sa couleur une telle intensité qu'il communique à ses lecteurs la sensation complète de l'Algérie, sa patrie adoptive, sa patrie préférée, où il aurait voulu vivre, vieillir et mourir. Dans cette Algérie, dans ce désert de Sahara, il y a du charme et de la terreur, de la magie

et de l'épouvante, de quoi plaire et de quoi serrer le cœur, tout le prestige poétique d'une nuit d'été et toutes les affres d'un enfer dantesque. Voici un échantillon de l'horrible : — « Il y a pire, il y a l'écume de cette écume, infirmes, vagabonds, estropiés, orphelins, prostituées, vieillards, lie impure, douloureuse, raccolée aux abords des villes. Ceux-là n'ont rien, pas même de vêtements. Ici, les os semblent trouer les guenilles ; plus loin, on dirait des spectres vêtus de toiles d'araignée. On ne peut guère compter sur le travail pour les relever d'une telle abjection ; leurs mains débiles, leurs âmes ramollies, ne comportent plus aucun effort. Tout ressort est usé en eux. On les parque, on leur distribue chaque jour un quart de pain de munition, juste pour ne pas mourir, et, quand il y en a trop, on les renvoie entre deux files de soldats dans leur patrie ingrate. On les appelle des *mesquinos*. J'en ai vu à Alger des bandes horribles. Il y avait des haillons dignes de Callot, des têtes émaciées de fakirs, des cas monstrueux d'éléphantiasis, des plaies bizarres. Une seule femme traînait ou portait jusqu'à cinq enfants. Je me rappelle un adolescent très blanc, grêle, à l'air doux ; il portait son père comme on porte un sac ; les bras et la tête du vieux lui pendaient sur la poitrine ; le pauvre être, écrasé sous ces ossements, se soutenait à peine. Le plus effrayant était le silence de ces déshérités. Les figures exprimaient l'abattement, la prostration, l'insouciance, non la douleur. Seuls, les tout petits geignaient lamentablement sur le sein tari des femmes. »

En regard de ce tableau navrant placez les *Parfums de Blidah*. « On aime Blibah. Ce nom est doux à prononcer. C'est le pays *où les citronniers fleurissent*. Blidah fait songer à Capoue. Les Maures l'appelaient la courtisane, par opposition à Alger la guerrière, à Coléah la sainte. Ils y avaient bâti de jolies demeures, sans luxe extérieur, mais fraîches, commodes, souriantes; nous-mêmes, aujourd'hui, nous les préférons aux nôtres. C'est la ville des fleurs; on y respire un air embaumé; le parfum des orangers s'étend des jardins jusque dans les rues et dans les maisons; l'atmosphère un peu tiède y cause plus de langueur que de malaise. Les abords sont remplis d'ombrages, de sentiers discrets, de jolis canaux. Les jardins sont séparés par des plants de roseaux, de figuiers, d'agaves aux feuilles métalliques, semblables à de larges glaives. Les oliviers forment sur les coteaux ravinés, le long des pentes onduleuses, des bouquets ravissants, de délicieux réduits, d'impénétrables fourrés, hantés des sangliers seuls. On a ainsi des échantillons de la nature vierge à côté d'une campagne cultivée et riante. Le vieil Atlas domine l'heureuse cité, couchée amoureusement à ses pieds; pour lui plaire, il adoucit un peu sa rudesse et se pare des plus vertes couleurs. De ses flancs sort l'Oued-Kébir, un ruisseau qui ne tarit jamais; il arrose l'oasis, et, s'il lui reste un peu d'eau, il se remet à couler dans son beau lit de lauriers-roses. »

Que ne puis-je citer la description de Boghari, vu

du haut de la montagne? Mais la citation me mènerait trop loin. C'est magnifique, sans jamais cesser d'être simple, naturel, sobre et net. On devine que l'auteur n'a pas eu le temps d'être infecté des procédés de la nouvelle école qui ne croirait pas faire acte de *modernité*, si elle ne surchargeait chacun de ses tons de manière à crever la toile. Quelquefois un trait suffit à Charles Lagarde pour livrer à l'imagination tout un paysage. « Sur ce fond charmant se détache Coléah comme une pièce de lin immaculée étendue sur la pelouse. » D'autres fois, le récit est interrompu par un épisode imprévu, curieux et profondément empreint de couleur locale. Ainsi *l'Aigle et l'Outarde*, que, en ma qualité de ci-devant chasseur de mauviettes, j'ai particulièrement apprécié. Charles Lagarde et ses compagnons tirent au hasard quelques coups de fusil sur un aigle gigantesque qui plane majestueusement dans l'espace et qui semble tenir sous ses serres un second aigle, victime d'un combat inégal. L'aigle, légèrement blessé, monte d'un jet dans l'immensité, comme un vers d'Alfred de Vigny, et laisse tomber aux pieds des chasseurs son fardeau, sa proie, une outarde énorme, plus grosse que lui, mais moins belliqueuse. Je m'arrête. Maintenant, si j'ajoute, avec Charles Joliet, que ce soldat, cet écrivain, ce peintre, ce moraliste, ce poète, se conduisit en héros pendant la guerre fatale et l'année terrible, qu'il eut sa large part du désastre de Sedan, qu'il eut deux chevaux tués sous lui, qu'un régiment au galop lui passa sur le corps, que, fait prisonnier, il fut, pendant une

partie de cet affreux hiver, interné à Erfürth, dont le nom, plein de glorieux souvenirs pour la France, dut lui rendre notre humiliation et sa captivité plus cruelles, vous comprendrez mieux tout ce que valait un pareil homme et comme il serait dommage qu'il fût mort tout entier. Son livre sauvera-t-il son nom de l'oubli ? Le fera-t-il vivre en lui survivant ? Je le crois, et je voudrais y contribuer pour ma faible part. Qui sait ? La mort, comme toutes les reines absolues, a ses caprices ; elle se plaît à faire le silence aux dépens de ceux qui ont fait trop de bruit ici-bas et à faire parler ceux qui n'ont rien dit sur la terre. Quand il s'agit d'œuvres et de gloires posthumes, quatre-vingts volumes n'y suffisent pas, et une page peut y suffire.

LE COMTE DE FALLOUX

Études et Souvenirs.

Les *vieux* sont sujets à se répéter; c'est ce qu'on appelle un commencement de radotage. J'ai répété à satiété le mot du cardinal de Retz à propos du grand Condé : « Il n'a pas rempli tout son mérite. » Mais ce mot s'applique si bien à M. le comte de Falloux, que je ne puis résister à l'envie de le repéter encore. On ne saurait songer, sans un serrement de cœur, à l'influence décisive qu'il aurait pu exercer, aux services qu'il aurait pu rendre, si son autorité morale et politique n'avait été depuis quinze ans neutralisée par la fatalité acharnée contre la France. Après la mort de Berryer, son fidèle ami, il devenait de droit le chef du parti royaliste; après nos désastres, il était nommé député par une acclamation unanime du département de Maine-et-Loire; à la Chambre, dans ce moment inoubliable où le rétablissement de la monarchie était bien près de rallier tous les conservateurs, il aurait été pour M. Thiers un voisin incommode à la fois et

de bon conseil, et, pour les deux branches de la Maison de Bourbon, non seulement un trait d'union, mais un lien assez puissant pour triompher des dernières méfiances. *Ce n'était pas écrit*, comme disent les Arabes, dont le règne allait commencer.

Mais si l'on ne permit pas à M. de Falloux d'être un grand citoyen, peut-être un sauveur, il n'a pas un moment cessé d'être un citoyen utile, et il suffit, pour s'en assurer, de lire son nouveau volume. Cette influence qu'il n'a pu exercer dans le monde politique il en a fait profiter son entourage, sa province, ses tenanciers, l'agriculture qu'il améliorait, les pauvres et les malades pour lesquels il fondait un hôpital, payé du produit des œuvres de madame Swetchine et sans doute d'un appoint ajouté par sa charité. De temps à autre, il se dérobait à sa noble retraite pour revoir ses anciens amis, dont il faisait volontiers ses hôtes, ou prononcer devant un public restreint des discours où s'associaient l'éloquence et le bon sens. Mais je me trompe, ses premiers discours, qu'il a eu raison de recueillir, datent du règne de Louis-Philippe; c'est l'éloge d'Antoine Parmentier, prononcé, en 1844, à l'académie d'Angers: c'est l'éloge de la sœur Rosalie, en 1857, à propos du livre de M. le vicomte de Melun; c'est le panégyrique d'Olivier de Serres, qui date de 1842; c'est une brillante et charmante notice sur la vie et les œuvres du comte Jules de Rességuier (1863), et, quelques années auparavant, le discours de réception à l'Académie française, qui fut un véritable événement et passionna la cour et la ville.

Chose singulière et triste pour les agriculteurs du Midi! le volume s'ouvre, comme on le voit, par deux noms de bienfaiteurs, Parmentier et Olivier de Serres. Aujourd'hui le bienfait de Parmentier n'a rien perdu de son prix. Nous mangeons toujours des pommes de terre, et il y a même de pauvres gens qui sont heureux d'en faire leur pain. Mais Olivier de Serres! s'il revenait au monde, s'il voyait dans nos terres les plus fertiles nos plus beaux mûriers conserver en juillet leur feuillage et nous paraître d'autant moins vivants qu'ils n'ont pas l'air d'être morts; s'il apprenait que nos vers à soie sont devenus une charge pour le propriétaire et le fermier, au lieu d'être un bénéfice; que tout l'espace occupé par le tronc et l'ombrage de ces arbres, qui jadis nous enrichissaient, est maintenant perdu, et que, parmi nos bons villageois, les plus pressés, les plus impatients arrachent ces mûriers désormais nuisibles pour les remplacer par de la vigne d'avance condamnée à mort, il gémirait de notre détresse et refuserait de lire l'*active chrysalide* du poète Écouchard-Lebrun. Mieux vaudrait, dirait-il, ne pas fuir *le jour et le plaisir*, puisqu'elle ne sait plus *filer son trésor liquide.*

Mais abordons un sujet plus littéraire et plus aimable. Le comte Jules de Rességuier est un peu oublié, un peu démodé parmi les générations nouvelles. Il nous fait maintenant l'effet, à nous les anciens, éprouvés par tant de révolutions littéraires, d'un gracieux et élégant pastel sur lequel les maigres doigts

du temps n'ont laissé intacts qu'un nom, qu'un sourire et une date. Jules de Rességuier, type du gentilhomme poète, ou, si vous l'aimez mieux, modèle du poète distingué, eut ce malheur, moins rare qu'on ne pense, de ne pas être par nature ce qu'il fut par circonstance. Il ne vit pas très clair dans l'avènement et les luttes du romantisme. Il ne le comprit que par le côté qui s'accordait avec son genre de talent, avec ses goûts et ses souvenirs; une renaissance du gothique; un renouveau de cette poésie un peu factice dont le but unique semblait être de détrôner les temples grecs, les dieux de l'Olympe, les symboles du paganisme, pour remettre en lumière le personnel et le décor du moyen âge: le page, la dame châtelaine, le chevalier, le damoiseau, le destrier, le palefroi, le rendez-vous sur la tourelle, le troubadour, l'archer, la ballade, le merveilleux chrétien; tout ce qui, chez Victor Hugo, ne fut que le prélude et l'accessoire, et ce qui fut l'unique inspiration de l'aimable et galant Jules de Rességuier. Il en résulta un peu de fadeur dans la poésie de ce noble Toulousain, qui se souvenait un peu trop de Clémence Isaure. Il édulcorait le romantisme qui rongeait son frein aristocratique, catholique et parfois mystique, et qui avait hâte de se débarrasser de ces justaucorps, de ces pourpoints, de ces chapelets et de ces reliquaires, pour nous apparaître dans toute sa rudesse démocratique, dans toute son âpreté révolutionnaire. Tel qu'il était, le comte Jules de Rességuier méritait de revivre un instant dans les pages amicales où M. de Falloux

le fait valoir par des citations heureuses. Voici quelques vers où se reflètent cette âme sincèrement française, cet esprit conciliateur, ce talent éclectique, ennemi des exagérations et des ruptures trop violentes :

Des deux écoles donc quelle est la différence?
Ce sont d'aimables sœurs; leur âge n'y fait rien.
L'une est le souvenir et l'autre l'espérance;
Leur intérêt commun est de s'entendre bien.

Qu'entre jeunes et vieux la guerre soit finie;
Tout système devient très bon par le talent;
Pour que le plus mauvais soit le plus excellent,
Une chose suffit... c'est un peu de génie.

La gloire est à Bouvine ainsi qu'à Marengo.
Immortalisez-vous par une ode superbe.
N'importe après cela qu'on se nomme Malherbe,
Jean-Baptiste ou Victor Hugo.

Ici, je fais mes réserves : Jean-Baptiste Rousseau, jamais de la vie! Malherbe, soit! Victor Hugo, oui, en choisissant.

J'arrive maintenant, à l'Académie française, ou plutôt j'y reviens; car j'y étais, à cette fameuse séance dont je n'ai oublié aucun détail. M. de Falloux devait faire l'éloge du comte Molé. Ces deux hommes étaient de la même trempe, remarquables tous deux par la sagesse, l'exquise distinction des manières et du langage, le dévouement à la patrie qui ne change pas plus encore qu'aux souverains qui ne cessent de changer, l'élévation des vues, et l'alliance d'une politique d'ordre avec une littérature de bonne

compagnie. Quant à l'auditoire, il était, comme disent les palmarès, aussi brillant que nombreux. Jamais l'excellent Pingard n'eut à accomplir plus de prodiges pour placer son élégante clientèle ; jamais il n'eut à introduire plus de duchesses et de marquises. Cependant, je me souviens d'un petit épisode qui me fit sourire. J'étais assis à côté d'un ami moins habitué que moi à ces fêtes académiques. Heureux de jouer auprès de lui le rôle de connaisseur, je venais de lui dire : « Toutes les dames que tu vois appartiennent au plus pur faubourg Saint-Germain. » En ce moment, entrèrent Bressant et Delaunay, sociétaires de la Comédie-Française. Nous avions derrière nous deux dames, jeunes et jolies, dont la toilette simplement élégante ne contrastait pas trop avec cette aristocratie féminine. L'une d'elles dit à sa compagne avec un accent qui n'était pas tout à fait celui de la rue de Varennes : « Dieu ! que ce Bressant est bien ! — « Et Delaunay donc, qu'en fais-tu? » — J'étais fixé.

En revanche, on se montrait avec un profond sentiment de respect le Père de Ravignan, qui était venu pour donner une marque de sympathie à l'illustre promoteur de la liberté d'enseignement. Plus humble que jamais, il aurait voulu pouvoir se cacher à tous ces regards fixés sur lui. Une de ses nobles pénitentes s'étant risquée à lui demander à voix basse des nouvelles de sa santé, il lui répondit doucement, mais de manière à ne pas lui donner envie de prolonger la conversation. Il relevait d'une maladie grave, et c'est le cas de rappeler ces lignes si touchantes cueillies par

M. de Falloux dans le livre du vicomte de Melun : « L'Église de France levait au ciel des mains suppliantes pour obtenir la vie de son missionnaire... La sœur Rosalie se souvint que plusieurs fois une santé précieuse avait été rachetée par le sacrifice d'une autre vie. Elle n'hésita pas à offrir la sienne à Dieu pour celle du Père de Ravignan. Dieu ne l'accepta pas alors; il rendit, sans cette précieuse rançon, son pieux et son éloquent serviteur aux vœux et aux prières universels. »

Le discours de M. de Falloux fut digne de l'orateur et de son sujet. Légitimiste sincère de 1830 à 1848, il n'avait pourtant pas beaucoup de chemin a faire pour se rapprocher de M. Molé. Celui-ci avait servi noblement la monarchie de Juillet, mais avec quelques nuances que l'on n'aperçut pas alors, que l'on a reconnues depuis. C'est une chose remarquable que les hommes qui avaient passé, je ne dis pas par le joug, mais par l'école vigoureuse du premier Empire, en avaient conservé un instinct d'ordre, un esprit de discipline et de rectitude, un sentiment d'autorité largement développé, dont M. Molé ne se départit jamais et qui le distingua constamment parmi ses coopérateurs sous le gouvernement de Louis-Philippe. Il fut, pour la révolution mal domptée, qui demandait sa proie et finit par l'obtenir par surprise, un modérateur par excellence, jamais un complice ; et, comme il suffit de n'être pas révolutionnaire pour ne pas être violent, il apporta dans la répression plus de douceur que bon nombre de ses collègues, hissés au pouvoir sur les barricades de Juillet. Je me souviens d'avoir

eu l'honneur d'être reçu dans le magnifique hôtel du faubourg Saint-Honoré, où tout respirait les traditions antiques et le souvenir des ancêtres. Le premier objet qui frappa mes regards fut le célèbre tableau d'Ary Scheffer, *Faust et Marguerite*, avec cette inscription gravée sur le cadre : « Donné à M. le comte Molé, président du Conseil. Hommage de reconnaissance pour avoir provoqué et obtenu l'amnistie. FERDINAND D'ORLÉANS. » Si ce ministère, attaqué de toute part, trop vite tombé sous les coups de la *coalition*, avait duré plus longtemps, s'il était devenu comme le type de la politique orléaniste, il aurait réussi peut-être à démontrer que l'on pouvait être rallié à la royauté nouvelle tout en restant absolument le contraire d'un révolutionnaire. C'est ce parti conciliateur qui a manqué à cette monarchie et qui nous donna le droit ou le prétexte d'accusations continuelles contre ses origines, ses intentions et ses œuvres. Aussi la coalition qui se forma pour le renverser et qui se composa d'éléments bien divers, — MM. Guizot, Berryer, Thiers, de Rémusat, J.-B. Teste, etc. — peut-elle être regardée comme la grande faute de ce régime qui aurait pu s'affermir en se prolongeant. Ce fut un dissolvant, un mauvais exemple, presque un scandale, la preuve que tous ces hommes éminents (sauf M. Berryer, ennemi déclaré du gouvernement d'alors) sacrifiaient le pays à leur ambition et ne craignaient pas d'ébranler le trône pour redevenir ministres. Lamartine, cette fois, résista à la tentation. Que n'a-t-il persévéré !

Toutes ces vérités, brillamment habillées du velours académique, reparaissent dans le beau discours de M. de Falloux. Que d'expressions heureuses ! que d'appréciations délicates ! Se souvenant du prédécesseur de M. Molé à l'Académie, M. de Falloux faisait allusion à la destinée et à la mort tragique des derniers archevêques de Paris et s'écriait avec une émotion qui n'avait plus rien d'académique : « M. de Quélen fut le premier de ces pontifes-victimes, chez lesquels la vertu s'élève à la hauteur du sacrifice. L'un a fléchi la calomnie, l'autre la guerre civile, le troisième n'a pu désarmer l'orgueil. Puissent-ils du moins faire monter jusqu'à Dieu le deuil de la France ! »

Citons encore la conclusion si éloquente et si chrétienne : « Né sous le règne de la philosophie du dix-huitième siècle, M. Molé apprécia trop bien ses œuvres pour pactiser avec ses doctrines. Le christianisme n'était pas pour lui l'objet d'une admiration spéculative, ou le bienfait épuisé des âges disparus ; c'était le libérateur et le père des siècles futurs. Il pensait que les continuateurs de Voltaire seraient plus coupables que Voltaire lui-même ; car nous avons l'expérience de plus et les abus de moins. Le monde avait frappé sur son cœur des coups répétés et cruels. Il était chrétien fervent ; il le disait avec modestie et sévérité pour lui-même ; il l'attestait avec énergie par le témoignage de ses actes... Sa persévérance politique ne se démentit pas un seul jour. Elle inspira ses dernières pensées et dicta sa dernière démarche. »

C'était tout ce qu'on pouvait dire en 1857. Cette

démarche, nous la connaissons : ce fut une tentative pour amener la *fusion des deux branches*, dans le sens le plus absolument favorable au retour de la monarchie légitime.

« Jamais M. Molé ne parut plus animé et plus jeune que dans cette sphère épurée. Après la vieillesse exempte de caducité, Dieu lui envoya la mort exempte de souffrance, entre les bras de ses plus proches et de ses plus chers, le lendemain du jour où il s'était agenouillé devant le prêtre, ministre et garant de la suprême miséricorde. »

Le morceau le plus considérable de ce beau volume, c'est la grande Étude intitulée : *l'Évêque d'Orléans et l'abbé Lagrange*. Pourtant je n'en parle pas, et je n'en dirai rien, sinon ce que je crois avoir déjà dit : A quoi bon revenir sur des questions irritantes? A quoi bon réveiller d'anciennes querelles, remuer des cendres éteintes, rouvrir des blessures cicatrisées? Dans les deux camps, la mort s'est fait une large proie : à quoi servirait la mort, si elle ne réconciliait pas? Que signifierait la pierre sacrée des tombeaux, s'il nous était permis de soulever cette pierre et d'en extraire un regain de récriminations et d'invectives? Vous semble-t-il possible que Louis Veuillot soit damné? Assurément non. Doutez-vous du salut de Monseigneur l'évêque d'Orléans? Ce serait un blasphème. Eh bien, s'ils sont élus, ils sont réconciliés; car le ciel cesserait d'exister si on pouvait s'y haïr, ou si, de ce bienheureux séjour, on pouvait léguer à ses amis et à ses proches un autre héritage que la tendresse et la paix.

L'amour, le pur amour, c'est la suprême béatitude, et où le placerait-on mieux que sous le regard immédiat de Dieu, de ses anges et de ses saints?

Il y a plus : quelques-unes de ces pages sont peut-être les plus éloquentes qu'ait écrites M. de Falloux. Peu s'en faut que je ne les blâme d'être si belles, parce qu'elles resteront. C'est là, notamment, que l'on rencontre cette phrase, décisive comme un verdict de l'histoire, que je voudrais effacer tout en l'admirant : « Jeter des fleurs sur une tombe n'est qu'un devoir pieux; elles n'y prennent pas racine. Jeter des fleurs sur une politique est beaucoup moins insignifiant; dépasser quotidiennement, systématiquement, en contre-vérités sans mesure, l'hommage que la courtoisie et le respect ont coutume d'accorder à la douleur, peut à la longue faire naître un danger grand ou petit, selon l'occasion. »

Oui, les livres de M. de Falloux sont de ceux qui ne s'oublient pas, après le succès d'une saison, mais qui se rattachent par mille liens aux informations et aux jugements de l'histoire; en cette circonstance, après tant d'illusions, de mécomptes, de châtiments, au milieu de périls mille fois plus graves et plus menaçants que celui de ne pas être d'accord avec tel ou tel défenseur de l'Église, voici ce que je redoute et ce qui m'afflige. Nous sommes à la veille d'une crise qui sera peut-être la dernière. Nous allons au-devant d'un inconnu plus sinistre (et c'est beaucoup dire) que tout ce que nous connaissons en fait de catastrophes, de calamités et d'angoisses. Si nous

devons périr, si nous devons tomber au fond du gouffre dont nous côtoyons le bord, si l'ennemi, qui nous guette et qui nous a déjà mordus jusqu'au sang, réussit à nous dévorer, je ne voudrais pas que l'histoire pût dire, à propos du triomphe de M. Clémenceau et de son groupe, bientôt absorbés dans une seconde Commune, dans un pêle-mêle d'anarchistes, de socialistes, d'autonomistes, de nihilistes, se débattant sur des ruines : « Mahomet II assiégeait Constantinople, qui ne s'appelait plus que Byzance. Peut-être les habitants de la ville et leur empereur Constantin Paléologue auraient-ils pu repousser son dernier assaut ; mais ils se querellaient sur des arguties théologiques pendant que l'ennemi était à leurs portes. »

Finissons par des images moins sombres, par une de ces polémiques charmantes qui consacrent, pour ainsi dire, l'amitié au lieu de la troubler. Notre cher et toujours regretté poète, Victor de Laprade, dans un paroxysme spiritualiste et sous l'impression de dégoût que lui causait certaine musique en vogue, avait publié un livre piquant, mais injuste, où il se déclarait hostile à la musique en général, comme à un art corrupteur, sensuel, débilitant pour toutes les forces de la conscience et de la volonté humaines. M. de Falloux ne manque pas d'arguments pour le réfuter ; il les puise dans la Bible, dans l'histoire, dans les temps modernes, partout où la musique, au lieu d'être une enjôleuse, fit vibrer d'ardentes passions et de généreux enthousiasmes, partout aussi où, se bornant au rôle de charmeuse, elle réussit à nous distraire de nos

soucis matériels et à nous ramener vers l'idéal, si cher à Victor de Laprade. Rappelons ici que M. de Falloux, comme Berryer, qui aurait été un baryton très présentable s'il n'eût mieux aimé être un incomparable orateur, avait toutes les aptitudes et tous les goûts du dilettante le plus exquis, incapable de supporter la musique médiocre ou la *musiquette*, mais assez fin connaisseur pour apprécier les vieux maîtres, Haydn et Palestrina, Gluck et Mozart, Rossini et Beethoven. Le plaidoyer triompha du réquisitoire, et ce n'est pas moi, *vieux mélomane*, qui protesterai contre ce triomphe.

En somme, ce volume n'est pas indigne de ses aînés. Les générations nouvelles, perverties par la *mal'aria* révolutionnaire, haussent les épaules et se hâtent de passer outre, quand leurs *anciens* ouvrent leurs reliquaires et nous font part de leurs souvenirs. Elles diraient volontiers, dans leur style déjà vieilli, que c'est le *vieux jeu*. Nous leur répondrons que, à ce jeu, surtout si M. de Falloux avait tenu les cartes, nous aurions probablement gagné la partie. On sait comment et pourquoi nous l'avons perdue.

SOUVENIRS

D'UN JOURNALISTE FRANÇAIS A ROME

Par M. Henri des Houx.

Ce livre m'a vivement intéressé ; si j'étais libre-penseur, il m'aurait amusé bien davantage. Jusqu'à présent, je l'avoue à ma honte, quand je voyais au bas d'un article la signature de M. Henri des Houx, j'avais soin de ne pas le lire; j'avais tort, grand tort. M. des Houx est plein de talent et d'esprit. Seulement c'est de l'esprit malin ; or l'esprit malin devrait inspirer une terreur salutaire à un catholique fervent tel que M. Henri des Houx.

On m'assure que ce n'est pas là son vrai nom. Dans tous les cas, le pseudonyme serait bien choisi. Le houx est un arbuste excessivement épineux, dont on tire un grand parti pour les haies. Je me souviens que, en 1816, — il y a soixante-dix ans, — je voulus franchir une de ces haies pour m'emparer d'un nid de fauvettes ; j'eus beaucoup de peine à en sortir ; et dans quel état, grand Dieu !

M. Henri des Houx est donc très spirituel ; mais il n'a pas été prophète hors de son pays. Pour quiconque savait calculer les probabilités, il était clair que la politique de Léon XIII différerait essentiellement de celle de Pie IX. Les situations étaient si différentes! Pie IX — un saint, mais d'une intelligence plus fine qu'étendue, — avait reçu intact, de ses prédécesseurs, l'héritage de saint Pierre. Son âme généreuse, profondément italienne, exaltée et abusée par les transports d'enthousiasme populaire qui éclatèrent lors de son avènement, s'était éprise d'un beau rêve : la régénération de l'Italie moderne ayant un pape pour promoteur et pour chef. Par malheur, dès son premier pas sur cette voie dangereuse, il se trouva en présence de la révolution ; la révolution, qu'il ne pouvait accepter pour alliée et qui allait le traiter en ennemi ; la révolution, avec son sinistre et perpétuel cortège de complots, de sociétés secrètes, de franc-maçonnerie, de violences et d'assassinats ; destinée à prendre, douze ans plus tard, pour son expression suprême, le condottiere Garibaldi, c'est-à-dire le plus ardent blasphémateur, le plus fougueux insulteur de la papauté. Ainsi la révolution, brutale et scélérate dans son impénitence, se plaçait, dès le début, en travers de tout ce que le souverain pontife voulait faire de glorieux et de fécond pour relever l'Italie de son abaissement et de ses ruines. Elle semblait dire à Pie IX : « Avec moi ou contre moi ! »

Naturellement, il dut passer d'un extrême à l'autre. Plus il avait été confiant, plus il conçut de méfiance

et de rancune contre cette puissance mystérieuse et néfaste, malfaisante et infernale, qui le réveillait de son rêve, détruisait d'avance son œuvre et ensanglantait son règne. Puis vinrent les spoliations ; puis cette monstruosité : le pape prisonnier dans ce Vatican qui représentait pour ses devanciers, dans son acception la plus magnifique, l'alliance du pouvoir temporel et du gouvernement spirituel, de l'Église et du génie, de la religion et des arts, de l'Évangile et de la Renaissance, de saint Paul et de Raphaël, de saint Pierre et de Michel-Ange.

De là l'antipathie fort explicable de Pie IX contre le catholicisme libéral, qui, à ses yeux, ne différait pas assez d'un catholicisme révolutionnaire ; de là, son attitude et ses actes pendant les quinze dernières années de son pontificat. Pour ne citer que les deux plus mémorables, le *Syllabus*, c'était l'éclatante rupture avec cette révolution qui ne pouvait plus désormais apparaître au Vicaire de N.-S. Jésus-Christ que comme la déléguée de Satan. La définition du dogme de l'infaillibilité, c'était le désir de léguer à ses successeurs, à défaut des domaines VOLÉS par la révolution, un surcroît d'autorité spirituelle et d'influence sur les âmes.

Toute autre était la situation de Léon XIII. M. Henri des Houx, qui procède un peu trop par insinuation, semble lui reprocher d'avoir accepté les faits accomplis. Ce reproche, sous une plume aussi chétienne, est une inadvertance. Que vouliez-vous qu'il fît, non pas contre trois, mais contre tous? Au moment où

Pie IX était monté sur le trône pontifical, le baromètre politique pouvait encore marquer *variable,* mais non pas *pluie et tempête.* La Prusse n'avait pas encore fait, à nos dépens, ces pas de géant qui ont donné, en Europe, à cette puissance protestante, une si effrayante prépondérance. La France n'avait pas, comme aujourd'hui, perdu son rang; le roi Louis-Philippe, quoi qu'on en ait dit, entretenait avec la cour de Rome les relations les plus amicales. J'en eus la preuve, quelques jours avant le 1[er] janvier de cette année 1848, qui commença si bien et tourna si mal. Un de mes amis, secrétaire de M. de Montalivet, me conduisit, rue de la Paix, chez Aucoc, et me fit admirer une merveille, un splendide nécessaire que le vieux roi envoyait au nouveau pape pour ses étrennes. La révolution semblait enrayée, la guerre contre l'Église endormie. Le fatal génie de Cavour et de Bismarck restait encore à l'état de chrysalide. Ce n'était pas une pacification définitive; c'était au moins une trêve.

Léon XIII, le lendemain de son élection, se trouvait en face de l'ennemie, devenue non pas victorieuse, non pas puissante, mais souveraine absolue. Si l'on m'accorde que la succession ininterrompue des souverains pontifes est une des preuves de l'immortalité de l'Église, immuable au milieu des agitations humaines, j'ajouterai que Léon XIII aurait également manqué à tous ses devoirs et à toutes les traditions, s'il avait refusé ce qui ne se refuse jamais. Or, du moment qu'il *consentait* à porter la tiare, héri-

tière, hélas! de la couronne d'épines, il ne pouvait faire que ce qu'il a fait. Pie IX, c'était le combat; Léon XIII, c'est la diplomatie; et le mot est d'autant plus juste que, si je consulte M. Henri des Houx, Léon XIII se croit, à bon droit, selon moi, un diplomate consommé. Ceci me ramène à ce livre curieux, bizarre, empreint de sincérité catholique plutôt que de charité chrétienne : *Souvenirs d'un journaliste français à Rome.* — A Rome! s'il était permis, à propos de la ville éternelle, de parler l'horrible argot des boulevards extérieurs, je dirais: *Fallait pas qu'y aille!*

Il existe plusieurs sortes d'*éreintements.* M. Henri des Houx, excellent catholique, ne se serait jamais pardonné, s'il avait *éreinté* Notre Saint Père le Pape et le Sacré Collège, comme Rochefort et Paul de Cassagnac éreintaient M. Jules Ferry. Il y a l'éreintement à coups de trique et l'éreintement à coups de goupillon : l'éreintement brutal et l'éreintement onctueux; torrentiel et par infiltration ; par immersion et par aspersion ; rugissant et câlin; léonin et félin; vigoureux et subtil; copiant Hercule et imitant Ulysse.

La méthode de M. Henri des Houx est surtout féline. Son velours est de qualité supérieure. Aussi ne se laisse-t-il pas percer par les griffes; mais on les devine, on les sent, il semble qu'on les voit. Ce sont de fines joueuses qui jouent sur le velours avec une dextérité incroyable. Exemple : il paraît que Léon XIII, par cela même qu'il se résigne à être dépos-

sédé, attache plus d'importance que son prédécesseur au cérémonial, aux magnificences extérieures, à des pompes qui n'ont rien de commun avec celles auxquelles le baptême nous fait renoncer. C'est tout simple: plus une puissance est affaiblie, plus elle aime à s'offrir la représentation posthume de ce qu'elle a été, de ce qu'elle devrait être encore, et à suppléer à la force par le prestige, à l'arme par le panache. M. Gladstone, sans décoration, sans uniforme, en pantalon gris et en veston, tient plus de place dans la politique européenne que le plus éblouissant de ces camériers de cape et d'épée, que l'ingénieux auteur nous peint « tout fiers de leur collerette tuyautée, de leur pourpoint de satin noir, crevé de velours, du maillot de soie collant et de la toque à la longue plume, se promenant avec une démarche d'opéra ». L'intention satirique, si elle existe dans cette page, est assez voilée pour passer inaperçue. Patience! dès le second chapitre, nous avons une traduction libre du: *Non licet omnibus adire Corinthum.* — « Il n'est pas permis à tous d'aborder Léon XIII. J'ai connu de pauvres curés français, qui, au terme de leur carrière, avaient économisé la petite somme nécessaire au voyage *ad limina.* L'exiguité du viatique abrégeat ile séjour. Au moins, en retournant au village, ils voulaient pouvoir dire qu'ils avaient vu le Pape, qu'ils avaient baisé le bas de sa robe blanche, reçu directement cette bénédiction apostolique, patrimoine de tous les fidèles... Souvent le pauvre curé s'en retourne comme il est

venu, faute d'avoir pu attendre l'audience collective du Pape, toujours retardée. »

Je pourrais multiplier ces citations; elles me mèneraient trop loin. D'ailleurs, si M. Henri des Houx, dont les griefs contre la cour romaine et l'entourage de Léon XIII paraissent sérieux, a écrit entre les lignes, bien qu'avec de l'encre peu sympathique, est-ce à moi de lire et de rendre lisibles ces caractères invisibles? Non. Je voudrais, au contraire, gratter, raturer, effacer ces palimpsestes où le ressentiment personnel a eu peut-être trop de part. Généralement, ce que M. des Houx reproche, ou a l'air de reprocher, ou a l'air d'avoir l'air de reprocher au Pape, ce ne sont, Dieu merci! ni des crimes, ni des hérésies, ni des fautes ou des erreurs graves. Ce sont plutôt des inconséquences, des contradictions, des contrastes, des *hiatus* entre le Léon XIII des premières années et le Léon XIII de 1885 et 1886. Il est autoritaire chez lui et, au dehors, il a des préférences pour les gouvernements constitutionnels. Il a patronné le *Journal de Rome* et il a fini par le condamner. Il a affirmé d'abord (?) que, s'il ne mettait pas à l'*Index* la *Vie de Monseigneur l'évêque d'Orléans*, par M. l'abbé Lagrange (??), c'était uniquement pour ne pas contrarier son libraire; — et, quelques jours après, il a protégé l'abbé Lagrange et son livre, sans égard pour l'excellent chanoine Maynard, si bon, si doux, si débonnaire, si modéré, si conciliant, si balsamique, qu'il faut être un crin pour ne pas s'entendre avec cette ouate. Léon XIII avait d'abord semblé prendre

à cœur le monument de Louis Veuillot: on ne s'est pas assez hâté, et, aujourd'hui, l'inauguration est indéfiniment ajournée, — et beaucoup d'*et cætera*...

Ce qui m'étonne, c'est l'étonnement de M. Henri des Houx, qui a trop d'esprit pour être naïf. Il devrait nous laisser la naïveté à nous, pauvres diables, qui nous bornons à pratiquer notre religion sans prétendre faire la leçon aux princes de l'Église. Encore une fois, c'est un changement de règne, un changement de politique, une modification profonde dans les relations du Saint-Siège avec l'Europe catholique et protestante; changement motivé, justifié par un bouleversement absolu dans la situation des gouvernements et des peuples. M. des Houx dit avec raison: « Le Pape croit conjurer le péril par un échange de concessions entre l'Église et la révolution. Je vois bien les concessions de l'Église; mais je ne vois pas celles de la révolution. »

Hélas! oui, c'est vrai; mais que faire? Je comprendrais et j'approuverais ceux qui voudraient voir Léon XIII jouer les Grégoire VII, si notre République devait se sentir foudroyée de ses foudres; si, sans l'avouer à ses amis, elle attachait une certaine importance à ne pas se brouiller tout à fait avec l'Église. Mais supposez que le Pape, renouvelant les grandes manifestations pontificales du moyen âge, mît en interdit la France républicaine, jacobine et radicale; voyez-vous d'ici, ricanant et se frottant les mains, l'immense majorité de nos seigneurs et maîtres? Les entendez-vous nous dire: « Ah! quel bon débarras!

Nous voilà dispensés de sauver tant bien que mal les apparences! Que nous importe la fermeture des églises, puisque nous n'y entrions jamais; l'interdiction des sacrements, puisque nous n'en usions pas? Tant pis pour les imbéciles qui allaient à la messe! Plus d'équivoques, plus d'ambages, plus de fictions diplomatiques! Plus de ménagements à garder vis-à-vis de ces Gérontes de la théocratie! Nous voilà libres d'être officiellement athées, persécuteurs, spoliateurs. Supprimé le budget des cultes, ce qui nous permettra peut-être d'équilibrer notre budget. Sus aux évêques, aux curés, aux derniers ordres religieux, épargnés par les décrets! Confiscations sur toute la ligne! Léon XIII aura été pour nous ce que Guillotin et Samson furent pour nos glorieux pères, les géants de 93. »

Ainsi Léon XIII se trouve placé entre deux périls, en présence de difficultés extraordinaires; ce devrait être une raison pour les catholiques sincères — et qui est plus sincère que M. Henri des Houx? — de ne pas rendre impossible cette tâche si difficile... Ah! restons unis! L'union, qui fait la force, console la faiblesse; l'union, qui décide la victoire, adoucit la défaite. Il en est des partis vaincus comme des ménages frappés par l'adversité; c'est en restant unis qu'ils peuvent se sauver de la désespérance. Évitons de réjouir nos mortels ennemis, qui, fidèles à une ancienne tradition, cherchent et trouvent dans nos discordes un prétexte pour déclarer que la foi qui se prête à de pareils dissentiments ne peut pas être une

certitude. Saluons avec un égal respect les pieuses et chères mémoires, les tombes, sacrées entre toutes, de Ravignan et de Lacordaire, de l'évêque d'Orléans et et de l'évêque de Poitiers, de Louis Veuillot et de Montalembert. La terre les séparait, le ciel les a réunis; leurs opinions étaient différentes, leurs prières sont les mêmes.

M. Henri des Houx a une façon spirituelle de glisser en douceur ses malices; il les attribue à tel ou tel de ses interlocuteurs, et parfois il ajoute: « Je n'en crois rien. » — « Un diplomate, nous dit-il, qui a vécu à Constantinople, prétendait, *sans malice*, que rien n'était plus semblable au Vatican de Sa Sainteté que le sérail de Sa Hautesse... Il y a aussi au Vatican des vizirs, des janissaires, des heiduques, des révolutions et des intrigues de palais, des rivalités de favoris. »

Il y a aussi, dirai-je, des têtes de Turc à l'usage des journalistes malicieux. A quels magnifiques coups de poing ne se sont pas exposés par leurs méfaits les Pérugins en général, et, en particulier, messeigneurs Jacobini et Czacki! Vous me demanderez peut-être ce qu'il faut entendre par le mot Pérugin. Le maître de Raphaël n'a rien à y voir. Les Pérugins sont les cardinaux et les prélats qui se sont attachés à la fortune de Léon XIII, lorsqu'il était évêque de Pérouse, et qui, depuis son avènement au trône pontifical, sont devenus ses conseillers, ses courtisans, ses créatures, ses favoris, — le diplomate revenu de Constantinople dirait ses sultanes favorites.

Il est lourd, le dossier du cardinal Czacki! — « A

Paris, prenant congé de M. Grévy et recevant le grand cordon de la Légion d'honneur, il exprima sa confiance dans les prières du président de la République pour l'assister à son heure dernière. »

« A Paris encore, monseigneur Czacki était réduit (par ses infirmités) à servir l'Église à table ou aux soirées de MM. Andrieux, Cazot et Constans. » — Celui-ci l'attirait peut-être en lui promettant des pompes ; mais ce n'étaient pas celles des cérémonies du Vatican.

« Au temps où monseigneur Czacki habitait l'avenue Bosquet,... ildisait, ou à peu près : « Voilà mes » instructions. C'est le Pape qui agit en moi ; c'est le » Pape qui se rend en ma personne aux soirées de » MM. Andrieux, Constans et Cazot. C'est le Pape qui » bénit les vainqueurs de Frigolet. Le Pape, c'est moi. » Léon XIII n'aimait pas alors à être compromis. A » présent, il n'a plus rien à compromettre. »

Entendez-vous? Comme qui dirait une belle dame qui, après avoir d'abord caché son jeu, n'aurait plus un seul bonnet à jeter par-dessus les moulins, plus un seul balai à rôtir au feu de ses intrigues amoureuses.

Toute cette page 63 est extrêmement curieuse. Il en résulte que M. Waddington, selon monseigneur Czacki, est le plus grand ministre des affaires étrangères que la France ait jamais eu ; que peu importe à la Cour de Rome l'odieux article 7, parce que les catholiques français sont très généreux ; qu'il vaut mieux que la France ait des ministres protestants

(sans amphibologie), parce qu'ils savent mieux se faire écouter des puissances hérétiques. »

Même on ferait bien de les choisir très maigres ; car il n'y a rien de tel que l'air étique pour fraterniser avec l'hérésie.

« Nous quittâmes, ajoute M. des Houx, le nonce du Pape. Il se croyait assurément en face de son intime ami, M. de Blowitz. »

Et, fidèle à sa méthode, il conclut ainsi : « Cette diplomatie est bien celle de Léon XIII. Mais l'élève a dépassé le maître. »

Quant à Monseigneur le cardinal Jacobini, — qui n'est nullement le pluriel de Jacobin, mais « dont la figure plairait à notre peintre Vibert, — et semble avoir servi de modèle à ces moines que la propagande anticléricale multiplie à la vitrine des marchands d'estampes, » — il me suggère des idées plus exhilarantes. « Il est propriétaire à Genzano, avec ses frères, de vignobles renommés, et le vin des frères Jacobini mérite sa réputation. L'étranger est un peu surpris de voir dans Rome plusieurs débits de détail, — disons le mot, plusieurs cabarets, ornés d'une enseigne aux vives couleurs que surmonte l'écusson de l'éminentissime cardinal Jacobini, secrétaire d'État. C'est là que les frères Jacobini écoulent, au profit des gosiers altérés, le jus de leur vigne... Le cardinal, pour rien au monde, n'omettrait de goûter à Genzano le repos du dimanche, du samedi soir au lundi matin, à l'exemple des maris parisiens, fidèles une fois par semaine à l'épouse en villégiature. »

La comparaison est un peu leste ; il est vrai que nous sommes dans les vignes du Seigneur, ou du moins de monseigneur. L'auteur ajoute : « L'Éminence Jacobini vient de recevoir la Toison d'Or. L'origine galante de cet ordre n'est pas faite pour effaroucher le successeur d'Antonelli. »

In vino veritas. Autant de mots, autant de malices. On rencontre, dans ce volume, le nom d'un évêque des Trois-Rivières (Canada), qui s'appelle La Flèche ; la Flèche du Parthe! dirai-je volontiers en songeant à M. Henri des Houx. Son carquois est admirablement garni de ce genre de projectiles ; mais il ne devrait pas oublier que les Parthes, à une certaine époque, furent pour Rome de dangereux ennemis.

Sérieusement, l'auteur de ce livre si piquant — trop piquant — nous semble, lui aussi, commettre une inconséquence; il a été trop Romain — plus Romain que le Pape, — pendant trois ou quatre ans; aujourd'hui, il est trop Français, — j'allais dire trop Parisien. Je suis persuadé que bien des détails dont il a l'air de se scandaliser et qui défrayent sa verve satirique — le vignoble de Genzano, par exemple, — paraissent tout simples aux Italiens. Cet épisode minuscule pourrait se généraliser. Un laïque français s'expose à de cruels mécomptes, à de singuliers déboires, en touchant de trop près aux affaires italiennes, soit sur les champs de bataille, soit dans les chancelleries, soit dans les journaux, soit dans les sacristies. Il y a, chez l'Italien moderne, même

catholique, même fervent, deux sentiments distincts qui se confondent, Dieu sait comment : le sentiment religieux et le sentiment national. Presque toutes les familles nobles ou illustres tiennent par un lien au Vatican et par un fil au Quirinal. Le camerier le plus correct, le protonotaire le plus convaincu, ont des frères et des cousins dans l'armée et à la cour du roi d'Italie. Des princesses et princes romains, qui vont tous les matins à la messe, préfèrent *in petto* Cavour à Metternich et Garibaldi à Radetzki. Nous autres Français, notre programme est moins compliqué. Par cela même que nous sommes catholiques, nous maudissons la révolution italienne et les spoliations subies par le Saint-Siège. Par cela même que nous sommes chrétiens, nous exécrons la république de MM. de Freycinet et Boulanger, avec laquelle nous n'avons pas à compter — sinon notre dernier écu.

M. Henri des Houx, dans ce livre que ses adversaires traiteront probablement de pamphet, vient de faire ses preuves de spirituel et parfois éloquent écrivain. A présent, le voilà quitte — mais pas comme dans le *Pater*, — à l'égard de ceux qui l'ont offensé, trahi, dupé, compromis et renié. Je vois bien çà et là dans son volume cette idée dominante, cette idée réparatrice, que la Religion, la Papauté et l'Église habitent des régions trop hautes et trop pures pour avoir à souffrir des faiblesses inséparables de notre triste humanité, ou à rougir des accointances d'un cardinal avec un marchand de vins ; mais je ne la vois pas assez, et, si j'étais myope comme mon confrère

Francisque Sarcey, il est probable que je ne la verrais pas du tout. Je ne mettrai pas M. des Houx en trop mauvaise compagnie en lui rappelant M. de Chateaubriand. A dater de sa brusque disgrâce du 6 juin 1824, Chateaubriand, ci-devant royaliste d'extrême droite, avait une manière, à lui, d'honorer, de célébrer et de servir la branche aînée des Bourbons. Il commençait par cribler de ses traits redoutables les hommes de cour, les ministres, les compagnons d'exil, les personnages suspects de favoritisme. Puis il écrivait, par exemple : « Madame la duchesse d'Angoulême, sublime! une des gloires de la France! Seulement elle ne daigna pas m'honorer d'un regard, le jour où nous apprîmes la prise du Trocadéro... Le vieux prince de Condé, un héros! digne de porter ce grand nom!... Seulement, il eut toujours l'air d'ignorer que j'avais donné ma démission, lors de l'assassinat du duc d'Enghien... N'importe! ma fidélité royaliste ne faiblira pas pour si peu, et je crierai : « Vive le Roi! » jusque sous le coup des injures et des avanies que m'a fait subir la Royauté. »

On sait ce qui en advint. M. Henri des Houx n'a pas à craindre le même dénouement, puisque les monarchies sont fragiles et que l'Église est impérissable. Pourtant, j'oserai lui conseiller, maintenant qu'il a fait un livre pour se venger, d'en faire un autre pour réparer sa vengeance. J'oserai l'exhorter, à présent qu'il a soulagé sa colère, à alléger sa conscience.

L'ŒUVRE

Par M. Émile Zola.

Vous me rendez, n'est-ce pas? assez de justice pour être bien sûr que mes anciens démêlés avec M. Émile Zola n'otent rien à mon impartialité. Je m'étais promis de ne plus parler de l'auteur de *Germinal*; à quoi bon? Mon opinion ne trouble pas ses succès et ses succès ne changent pas mon opinion. Mais, cette fois, deux motifs me ramènent au célèbre romancier. De bons juges ont déclaré que, dans *l'Œuvre*, M. Zola avait modifié sa manière; qu'il rivalisait de délicatesse, de chasteté d'exécution, avec les conteurs les plus pudiques; — et, d'autre part, il est clair que, dans le personnage de Sandoz, M. Zola s'est peint en pied, la plume à la main. L'étude est intéressante, quoiqu'elle offre — vous allez le comprendre, — des difficultés inquiétantes. Je vais essayer; mais je suis à peu près certain d'échouer misérablement.

Et d'abord, qu'entendez-vous par délicatesse et

chasteté d'exécution? Ces mots sont bien élastiques, et la preuve, c'est l'embarras que j'éprouve pour vous donner une idée du premier tableau, si chaste et si délicat. A une époque antédiluvienne, — car n'est-ce pas le déluge, la république jacobine et le roman naturaliste ? — j'entendis un jour vanter l'extrême dextérité de M. Scribe pour faire accepter par un public d'honnêtes femmes et d'hommes bien élevés des situations scabreuses. — « Il me semble, dit un *grincheux* qui se trouvait là, qu'il y aurait quelque chose de mieux; ce serait d'imaginer des situations qui ne seraient pas scabreuses, et qui n'auraient pas besoin d'être *sauvées.* » — J'en dirai autant des trente premières pages de *l'Œuvre.* Un jeune peintre, Claude Lantier, rentre chez lui, en juillet, au milieu d'un orage épouvantable. A la lueur d'un éclair féroce, il aperçoit, collée à sa porte, tremblante de frayeur et mouillée jusqu'aux os, une jeune personne qu'il prend d'abord pour une coureuse de trottoir et qui, par extraordinaire, est une fille provisoirement honnête. Il est minuit, il pleut à torrents. On ne peut pas songer à trouver un fiacre, surtout pour aller à Passy, où Christine est attendue. Après quelques pourparlers, — pour la forme, — Christine se décide à monter avec Claude. Il y a là, j'en conviens, de fort jolis détails : l'embarras de Claude, timide, brusque, maladroit, qui refait son lit et change ses draps, pour que Christine puisse y coucher; sa réserve vis-à-vis de cette jeune fille, dont il devine l'honnêteté en dépit des apparences; les gra-

dations qui amènent Christine de l'inquiétude à la sécurité et de la sécurité à la reconnaissance; les petits épisodes de ménage et de literie dans cette espèce de grenier situé sous les toits; Claude se contentant d'un divan pour y passer le reste de la nuit; c'est parfait; mais, le lendemain matin, par suite d'une chaleur tropicale, qui associe l'inconscience à l'indécence, par suite de circonstances sur lesquelles je glisse comme chat sur braise, il se trouve que Christine, sans cesser d'être un modèle de vertu, devient un modèle d'atelier.

Maintenant, si vous m'accordez que cette première apothéose de la chair et du nu a surabondamment de quoi bouleverser toutes les imaginations juvéniles, je vous accorderai que le morceau est réussi. D'ailleurs, dans ce premier chapitre, nous sommes agréablement surpris par la modération du langage; nous n'avons encore que « *Bigre! Fichtre! Ah! fichtre! Elle est bigrement bien!* Allez vous me *ficher la paix?* Ah! CE QUE je m'en moque! (tour de phrase qui, par parenthèse, revient à chaque instant dans le répertoire de cette école). Voilà que je vous *embête* encore! — Ah! *ces tonnerres de Dieu de femmes!* » C'est du plus pur faubourg Saint-Germain, et le chevalier de Méré lui-même n'y trouverait rien à redire. En revanche, la page 12 me chiffonne. Si la page 12 est du Zola chaste, qu'est-ce donc que le Zola voluptueux?

Je voudrais — mais est-ce possible? — maintenir le débat sur le terrain de la littérature. Je dirai donc,

en toute humilité, qu'un des défauts de *l'Œuvre*, comme de presque tous ses aînés, est d'être prodigieusement ennuyeux. Comment en serait-t-il autrement ? A quelles conditions un roman est-il intéressant? M. de la Palisse me dicterait ma réponse. D'après le nombre de personnes pour lesquelles ce roman renferme des éléments d'intérêt. Or essayez de compter la clientèle capable de se passionner pour un récit tel que *l'Œuvre:* Les grandes dames? non; les productions de M. Zola et de ses disciples doivent aujourd'hui produire sur leur *curiosité* le même effet que les chansons quinquagénaires de Thérésa édentée. Les grands cercles aristocratiques? Les classes dites libérales ou dirigeantes? Les avocats, les avoués, les notaires, les professeurs, les savants, les provinciaux riches et lettrés, la haute bourgeoisie? non; ce monde, qui est le vrai public, ne peut que rester indifférent à la question de savoir si Claude Lantier est un maître ou un *raté ;* surtout quand cette question se développe ou se délaye en 491 pages. Restent les artistes, sculpteurs, peintres, architectes; mais entendons-nous! Quels architectes, quels sculpteurs et quels peintres? Sandoz, qui personnifie M. Zola, et qui en profite pour se faire dire des douceurs par l'auteur de *l'Assommoir*, est, lui, du moins, en littérature, un arrivé ou un parvenu; ses livres ont de nombreuses éditions, bien qu'ils soient loin d'atteindre les chiffres de Georges Ohnet. Mais, s'il se vend bien, on peut dire qu'il s'entoure mal. Rien de plus écœurant que ce

groupe, dont M. Manet, s'il vivait encore, serait à votre choix le Raphaël ou le Rubens : — Mahoudeau, Chaîne, Jory, Gagnière, Dubuche, Fagerolles, etc., etc. Au moins les bohèmes de Henry Mürger, quoique bien démodés aujourd'hui, étaient souvent gais, quelquefois amusants, avec une teinte de mélancolie et d'attendrissement, qui mouillait le sourire. Musette et Mimi, ces sœurs cadettes de Bernerette et de Mimi Pinson, nous désarmaient par la fraîcheur printanière de leurs amours et les grâces fugitives de leur vingtième année, Mais ceux-ci ! Fagerolles et Gagnière, Dubuche et Jory ! Quand ils ont lancé un gros juron contre l'école des beaux-arts et le jury de peinture, ils ne savent plus que noyer leur verve dans une chope et épater le bourgeois. M. Zola, qui fut un des plus vifs admirateurs de M. Manet, paraît croire que le mouvement, l'avenir de l'art contemporain, sont renfermés dans ce groupe infect, destiné à nous dédommager de la peinture académique des membres de l'Institut. Or il a pris soin de fixer la date de ses premiers chapitres : 1863, l'année où un caprice débonnaire du tyran Napoléon III fit ouvrir le Salon des refusés. De 1863 à 1878, j'ai presque constamment rendu compte des expositions annuelles dans *le Correspondant* ou *l'Univers illustré*, et je puis affirmer que les sieurs Claude Lantier, Gagnière, Mahoudeau, Chaîne, Fagerolles, ou leurs synonymes, occupaient une bien petite place dans l'attention des connaisseurs et dans l'histoire de l'art.

Nos peintres, à nous, dans le passé et dans le présent, c'étaient Prudhon, Géricault, Ingres, puis Eugène Delacroix, Decamps, Marilhat, Corot, Diaz, Jules Dupré, Théodore Rousseau, Gleyre, Hébert, Jalabert, Gustave Ricard, Daubigny, Fromentin, Meissonier; plus tard, Troyon, Jules Breton, Millet, Gérôme, Bastien Lepage, Munkaczy, Henri Regnault, Jean-Paul Laurens et beaucoup que je sais, et beaucoup que j'oublie. Je cherche en vain ce que ces artistes et leurs œuvres, aujourd'hui classées, pouvaient avoir à démêler avec le *Plein air* de Claude Lantier (lisez le *Déjeuner sur l'herbe*, de Manet) qui devait révolutionner la peinture moderne, et à qui, d'après M. Zola, il n'a manqué qu'un public plus intelligent ou moins retardataire pour faire école et époque parmi nos jeunes artistes. Je m'en souviens, de ce *Déjeuner sur l'herbe*, où des demoiselles en chemise faisaient vis-à-vis à des messieurs en veston. On rit beaucoup moins haut que M. Zola ne paraît le croire. Nous nous demandâmes si c'était une mystification ou une gageure; nous haussâmes les épaules; M. Manet y fut pour la poudre et le plomb de son coup de pistolet; j'ajoute que Baudry, Bonnat, Gustave Moreau, Puvis de Chavannes, etc., etc., s'en émurent fort peu. Même dans ce cadre, M. Zola, entraîné par son tic révolutionnaire, n'est pas exact. Le jury ne refusa pas toujours les tableaux de M. Manet. Nous eûmes, en 1865, *Olympia*, que l'on surnomma la *Queue du chat*, parce que cette Olympia, trop grotesque pour être indécente, avait à ses côtés un chat dont la queue

gigantesque traversait perpendiculairement la toile dans toute sa longueur et se perdait dans les moulures du cadre. En 1873, le *Bon Bock*, le seul de ses tableaux qui ne soit pas ridicule, obtint les honneurs de la cimaise.

Mais, encore une fois, *qué* que cela me fait? Si vous saviez ce que cela m'est égal! Quand j'ouvre un roman, c'est pour y trouver des situations dramatiques, une action vivement menée, des caractères bien tracés, des passions qui ne relèvent pas toutes du matérialisme le plus abject, des émotions ou, si vous le voulez absolument, des sensations, dont je n'ai pas à rougir, comme si je m'arrêtais devant un étalage pornographique. Que m'importent, qu'importent à l'immense majorité des lecteurs, que Claude passe par de perpétuelles alternatives d'enthousiasme et d'abattement, qu'il brosse avec furie une tête ou un torse, et que, le lendemain, il gratte avec rage ce qu'il a peint la veille? Ce serait bon pour une étude de trente pages, écrite à l'adresse d'un public spécial par un critique d'art, tel que Charles Blanc, Théophile Silvestre ou Paul Mantz. Mais, dans un roman de cinq cents pages, destiné à être lu par des milliers de personnes étrangères à la peinture, c'est d'une ménotonie agaçante et d'un ennui incommensurable. Quand on croit que c'est fini, cela recommence. L'action, s'il y avait action, pourrait se comparer à ces vieux chevaux de *noria* qui tournent tout un jour sur eux-mêmes sans avancer d'un seul pas.

Il y a, dans *l'Œuvre*, un personnage mieux partagé que les autres: c'est Bongrand, membre de l'Institut, officier de la légion d'honneur, auteur d'un tableau dont le succès a été énorme et qu'a réclamé le musée du Luxembourg. Ce Bongrand doit être accueilli et même recherché dans quelques salons de bonne compagnie. Son langage ne s'en ressent guère. Ici, Mesdames, je ne veux pas vous prendre en traître; je vous en préviens, que je vais jurer, moi qui n'ai jamais juré de ma vie. J'ai trop souvent eu le chagrin d'être paralysé dans ma critique par l'impossibilité de citer. Au surplus, vous avez dû entendre dans la rue des querelles de cochers ou d'ivrognes. C'est votre faute plutôt que la mienne, si vous retrouvez dans l'ouvrage de votre romancier à la mode la langue des ivrognes et des cochers.

Dossier de Bongrand, membre de l'Institut, officier de la légion d'honneur : « Cette *sacrée* peinture est un métier de *tonnerre de Dieu*. — Ah ! *le pauvre bougre!*... Comment ! il n'y a que nous deux!... — Vous savez, là-bas, avec *ces bougres*, ça ne marche guère... Mais, *nom de Dieu!* il n'y en a pas quatre parmi nous capables de *foutre* un pareil morceau, etc., etc., » Assez! Assez! Trop!

Bongrand, je le répète, est le plus distingué de la bande; jugez des autres; tout le roman est écrit dans cette gamme. Entre *la Princesse de Clèves* et *l'Œuvre* c'est une ... une fichue différence... Tiens, ce que c'est que le mauvais exemple! J'allais jurer pour mon propre compte.

Je signale en outre, dans l'énervante histoire de ce malheureux Claude, une incohérence flagrante : il n'a aucun succès ; son *Plein air* fait rire à ses dépens non seulement tous les bourgeois, mais tous les artistes : son *Enfant mort*, admis à grand'peine au Salon, est placé si haut, que personne ne le regarde. Sa vie n'est qu'une série de *fours* et de déboires ; et, au bout de quelques années, il se trouve que son *Plein Air* inspire toute la jeune école, qu'il a les honneurs, sinon d'un chef, au moins d'un initiateur et d'un précurseur, que les exposants à grande médaille ne sont que les geais dont il est le paon, et qu'on dit un *Claude*, comme nous disons un *Meissonnier* ou un *Fromentin*. Mystère !

Un autre inconvénient des romans de MM. Zola et consorts, c'est que, non contents de s'assembler, ils se ressemblent. C'est tout simple ; ils n'admettent ni l'imagination, ni l'invention, ni l'action, ni l'esprit, ni la note gaie. Ils s'enferment dans un cercle étroit, dans un milieu spécial, où les personnages finissent par se confondre avec les auteurs, où l'on n'accepte que la formule et le document humain. Ils repoussent, comme indigne de leurs prérogatives hiérophantiques, tout ce qui faisait autrefois l'intérêt, le charme, le mouvement, l'émotion, la vie, la variété du roman. Qui ressemble moins à Dumas que Balzac, à Jules Sandeau (pas Sandoz, heureusement) que Mérimée, à Eugène Sue que Charles de Bernard, à George Sand que Frédéric Soulié, à Stendhal qu'Octave Feuillet ? Ici, ce qu'il y a de curieux,

c'est que la ressemblance se produit non seulement entre romans du même auteur, mais entre ouvrages d'écrivains différents. Bien des fois, en lisant *l'Œuvre*, j'ai cru relire *Sapho* d'Alphonse Daudet. Bongrand, Chambouvard, Mahoudeau, Chaîne, Jabouille, Gagnière, Dubuche, Fagerolles sont, avec un surcroît de laideur, de la même famille que Caoudal, Hettéma, Flamant, Déchelette, de Potter; ce de Potter, compositeur illustre, acoquiné, dans un immonde *collage*, avec Rosaria Sanchez, abominable mégère, sans jeunesse, sans beauté, pourrie de vices, qui fait de Potter son esclave, son caniche, sa *chose*, forme exactement le pendant de Jory, journaliste spirituel, épousant finalement Mathilde, veuve Jabouille, qui est successivement la maîtresse de Mahoudeau, de Chaînes, de Gagnière, de Fagerolles et de toute la bande. Je vais essayer de vous donner une idée de cette Mathilde et de l'atmosphère que M. Zola nous force de respirer avec elle : « Elle avait trente ans, la figure plate, ravagée de maigreur, avec des yeux de passion, aux paupières violâtres et meurtries. On racontait que les *prêtres* l'avaient mariée au petit Jabouille, un veuf dont l'herboristerie prospérait alors, grâce à la clientèle *pieuse* du quartier. La vérité était qu'on apercevait parfois des vagues ombres de *soutanes* traversant le mystère de la boutique, embaumée par les aromates d'une odeur d'encens. Il y régnait une discrétion de *cloître*, une onction de *sacristie*, dans la vente des *canules;* et les dévotes qui entraient, chuchotaient comme au *confessionnal*, glissaient des *injecteurs* au

fond de leur sac, puis s'en allaient, les yeux baissés. Par malheur, des bruits d'avortement avaient couru: une calomnie du marchand de vins d'en face, disaient les personnes *bien pensantes*. Depuis que le veuf s'était remarié, l'herboristorie dépérissait... Bien que Mathilde eût de la *religion*, la clientèle pieuse l'abandonnait peu à peu... Une senteur forte s'était répandue, la senteur des simples dont sa robe se trouvait imprégnée, et qu'elle apportait dans sa chevelure grasse, défrisée; toujours le sucre fade des mauves, l'âpreté du sureau, l'amertume de la rhubarbe, mais surtout la flamme de la menthe poivrée, qui était comme son haleine propre, l'haleine chaude qu'elle soufflait au nez des hommes.. Mathilde riait avec les autres, d'un rire aigu d'impudeur... Son rire avait montré les trous noirs de sa bouche, où manquaient plusieurs dents, et elle était ainsi laide à inquiéter, dévastée déjà, la peau cuite collée sur les os... »

Quel aimable tableau! quelle attraction irrésistible pour les belles dames dont nous parlent sans cesse Étincelle, Veloutine, Violette, et Parisis! C'est là le correctif des romans de M. Émile Zola. La note érotique et pornographique, les détails plastiques, et toutes les variétés du nu y surabondent. J'avais entrepris de compter combien de fois étaient répétés le mot ventre et le mot cuisses; je me suis arrêté au chiffre 45 pour le ventre et 48 pour les cuisses. — « Ah! quelles cuisses! s'écrie Jory; si l'on pouvait se

payer des cuisses comme ça ! » — Presque à chaque page ; — mais toutes ces obscénités nous sont offertes avec un tel assaisonnement de malpropretés et de grossièretés, que les adolescents eux-mêmes doivent échapper à la tentation par le hoquet de nausée. On dirait une des maisons chères à M. Duhamel, se partageant entre les pompes du démon et les pompes de M. Constans. Vous venez de voir le portrait de cette hideuse Mathilde, de cette goule comme l'auteur l'appelle, laide, édentée, dévastée, la peau cuite, collée sur les os, faite pour mettre en fuite *amores cupidinesque*. Eh bien, dans les derniers chapitres du roman, elle nous apparaît métamorphosée. Comme elle a mangé à une foule de râteliers, elle en a gardé de quoi se faire remettre des dents ; après avoir jeté plus de bonnets qu'il n'y a de moulins en Hollande et rôti plus de balais que n'en vendent les petites Alsaciennes, elle a finalement épousé Jory. Écoutons le grand romancier : « Mathilde le tenait cloîtré, despotiquement; elle l'abêtissait de pratiques amoureuses, le gorgeait de tout ce qu'il aimait,... à tel point qu'il en était tombé à une domesticité de chien fidèle, donnant les clefs de son argent... On racontait même que, en fille autrefois dévote, afin de consolider sa conquête, elle le jetait dans la religion et lui parlait de la mort, dont il avait une peur atroce... » — Plus loin, page 408 : « On disait les avoir *vus communier* tous les deux à Notre-Dame de Lorette... » — Bref, cette infâme créature est devenue une dame de paroisse, donnant le pain béni, et, lorsque l'on parle devant elle d'une drôlesse qui vaut mieux qu'elle, elle s'écrie avec un air

effaré : — « Oh! Messieurs! oh! Messieurs!... devant nous, cette fille!... Pas cette fille, de grâce! »

Si j'insiste sur le chapitre, c'est que j'y découvre tout un côté de cette littérature immonde, que l'on a trop peu remarqué. L'impiété de M. Zola et de ses disciples est celle des concierges de Paris, des conducteurs d'omnibus, et, généralement, des libres penseurs de bas étage, qui ricanent à la vue d'un prêtre, qui vous disent : « Comment! vous croyez à ces bêtises-là? Vous saluez ces fainéants de calotins? » et autres facéties qui rappellent le mot d'un homme d'esprit : « Le châtiment de Voltaire, c'est d'être le dieu des imbéciles. » — Ici, cette irréligion, épaisse comme la langue d'un ivrogne, se complique de l'idée que c'est fini, *qu'il n'en faut plus*, que la question est vidée : « Les cadavéreuses *nudités* des mythologies et du *catholicisme*... Quelle duperie, si cette gloire de l'artiste n'existait pas plus que le paradis du catéchisme, dont les enfants eux-mêmes se moquent désormais! etc., etc... » N'est-ce pas une consolation pour nous, catholiques, cette alliance intime, logique, du matérialisme radical et de la pourriture littéraire?

Ce qu'il y a peut-être de plus révoltant dans *l'Œuvre*, c'est le rôle que M. Zola a imposé à Christine, devenue d'abord la maîtresse, puis l'épouse légitime de Claude Lantier. Nous venons de voir avec quel sans-façon ces messieurs traitent la religion de Bossuet et de Bourdaloue, de Montalembert et de Lacordaire :

voilà donc ce qu'il font du mariage, de l'amour, de cette belle passion qui jadis animait le roman de son souffle, l'illuminait de ses clartés, l'échauffait de sa flamme! O douleur! ô honte! La femme, la mère, la compagne sacrée des bons et des mauvais jours, l'âme visible d'une existence d'honnête homme, n'est plus qu'un corps, une forme matérielle, un *modèle* gratuit, une nudité à domicile, que le mari, sous prétexte qu'il est peintre, déshabille à son gré, pose à sa guise, tout en vantant dans les termes les plus... plastiques, les beautés de ce corps souillé par ses regards! Et l'on ne sait pas si, ce qu'il aime, c'est cette chair qui frissonne sous ses yeux de fou, ou la copie de cette chair, qu'il profane en attendant qu'elle l'illustre! Mais n'allons pas plus loin; nous arriverions à la page 473, qui dépasse, en fait de lubricité, tout ce que nous inflige, depuis dix ans, l'école naturaliste. Ah! nous sommes loin des scènes de *Madame Bovary*, qui effarouchèrent la pudeur de M. Ernest Pinard!

Je veux, d'ailleurs, avant de finir cet article, assurément plus pénible pour moi que pour M. Zola, qui s'en moquera ou ne le lira pas, dire quelques mots de Sandoz, ou, en d'autres termes, de M. Zola lui-même.

Le doute n'est pas possible; Sandoz nous dit, page 210 : « Alors j'ai trouvé ce qu'il me fallait, à moi. Oh! pas grand'chose... Je vais prendre une famille, et j'en étudierai les membres, un à un, d'où ils viennent, où ils vont, comment ils réagissent les uns sur

les autres ; enfin une humanité en petit, la façon dont l'humanité pousse et se comporte... »

Il s'agit évidemment des Rougon-Macquart, — histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire, — dont M. Zola a dressé l'arbre généalogique en tête d'un de ses ouvrages. Mais ce qui prouve encore mieux l'identité, c'est le coup d'encensoir que M. Zola, sous le pseudonyme de Sandoz, se fait décerner par Claude : « Ah ! mon vieux, j'ai achevé ton bouquin cette nuit ; c'est rudement fort ; tu leur as cloué le bec, cette fois. » — Il est vrai que ce jour-là, Sandoz-Zola offre à Claude et à ses amis un dîner dont voici le menu : le potage queue de bœuf, les rougets de roche grillés, le filet aux cèpes les raviolis à l'italienne, les gélinottes de Russie, la salade de truffes, sans compter du caviar et des kilkis en hors-d'œuvre ; une glace pralinée, un petit fromage hongrois couleur d'émeraude, des fruits, des pâtisseries. Comme vins, du vieux bordeaux dans les carafes, du chambertin au rôti et un vin mousseux de la Moselle au dessert, en remplacement du vin de champagne, jugé banal. »

Hé! hé! On se traite bien dans le naturalisme : nous autres, pauvres diables, qui n'exploitons pas les ventres et les cuisses, nous n'en avons pas même de volaille.

Sérieusement, dans maintes pages de *l'Œuvre*, Pierre Sandoz, c'est-à-dire M. Zola, nous offre en détail sa préface de *Cromwell*. Nous y lisons, notamment, qu'on l'a calomnié quand on l'a accusé d'orgueil.

Je m'étonne qu'il se défende, comme d'une injure, d'un peché qui lui serait commun avec ses confrères et collègues, les grands hommes de tous les pays et de tous les temps. Bien des épisodes de sa vie littéraire, aujourd'hui perdus dans le rayonnement de sa gloire, nous ont donné le droit de croire qu'il était immodeste. Ailleurs, M. Zola-Sandoz se représente comme ayant partagé le sort de tous les novateurs illustres, points de mire des persécutions et des insultes. Ici encore, je proteste; peu d'écrivains ont été plus *gâtés* que M. Zola. Quand il publia, pour ses débuts, ses *Contes à Ninon*, il nous écrivit à tous, pour nous demander des articles, et tous nous dîmes du bien de ces inoffensives histoires. Plus tard, il a commis des imprudences, qui, avec moins de veine, auraient suffi à *couler* un homme de talent. Dans une correspondance russe, il a *éreinté* tous les romanciers contemporains, et avec une arrière-pensée si orgueilleuse, que Jules Claretie, si bienveillant, si bon, poussé à bout par cette outrecuidance, lui mit sous le nez une lettre où M. Zola lui disait : « Passez-moi la rhubarbe; je vous passerai le séné. » — Au théâtre, il n'a eu que des *fours* d'autant plus ridicules que, dans le siècle des Dumas, d'Émile Augier, de Sardou, de Feuillet, de Labiche, il semblait se prendre au sérieux à titre d'auteur dramatique. Il s'est tiré sain et sauf de toutes ces mésaventures; une fois en possession de la vogue, sans compter les éloges extatiques de ses séides, il n'a rencontré partout que des panégyriques ou des réclames. Partout on l'a qualifié de

Maître avec majuscule. L'autre jour encore, c'était le plus lu des journaux *dits* conservateurs, qui glorifiait *l'Œuvre* en trois ou quatre grandes colonnes. Non, M. Zola n'a pas à se plaindre des hommes; il a encore plus à se louer des événements; car, si, en 1873, le mouvement monarchique avait réussi au lieu d'échouer au profit de la république des crocheteurs, des pornographes, des pillards, des souteneurs et des assassins, de deux choses l'une : ou M. Zola compterait aujourd'hui plus de poursuites que d'éditions; ou il écrirait des romans vertueux comme ceux de madame Craven.

FIN

TABLE

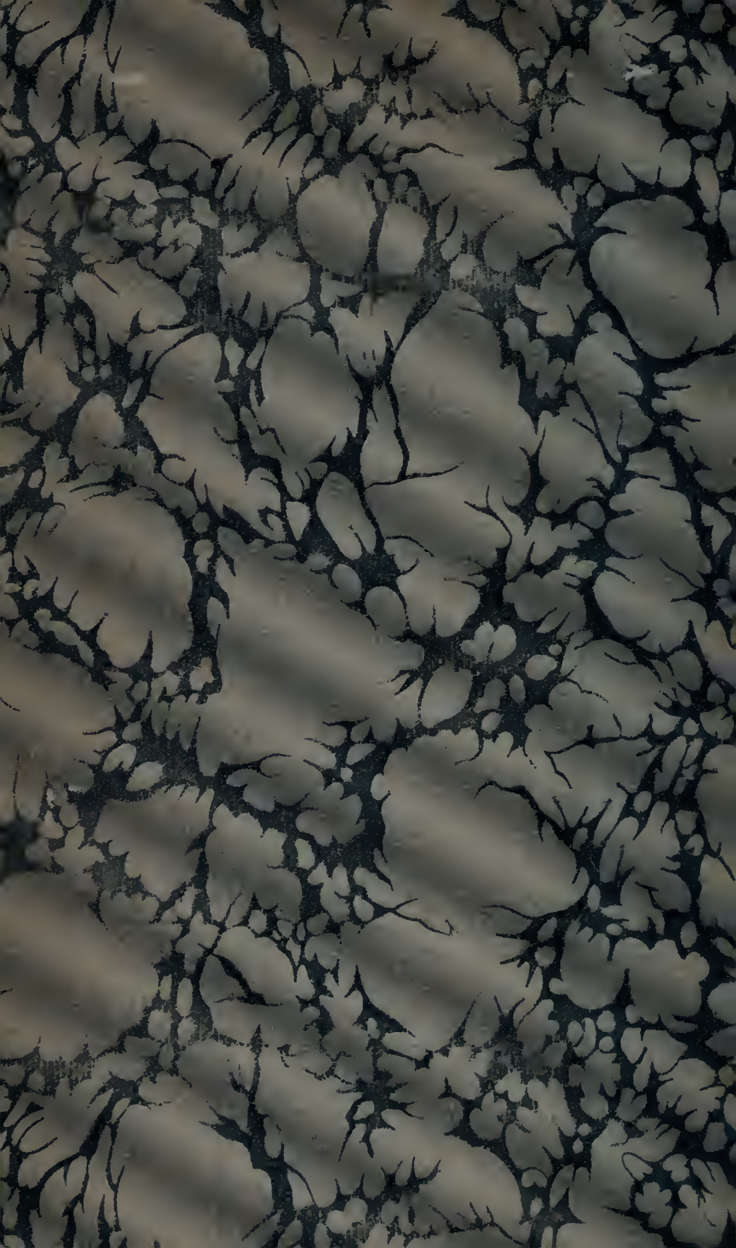
Paris. — Imp. de la Soc. anon. de Publ. périod. — P. Mouillot. — 67720

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Format grand in-18, à 3 fr. 50 le volume

HENRI ALLAIS	vol.
Un Casque	1
L'AUTEUR DU PÉCHÉ DE MADELEINE	
Histoire de Souci	1
RENÉ BAZIN	
Les Noellet	1
DUC DE BROGLIE	
Marie-Thérèse, impératrice	2
ÉDOUARD CADOL	
Le Chemin de Mazas	1
CH. CORBIN	
La Comtesse de Sartènes.	1
H. DE LA FERRIÈRE	
Henry IV	1
OCTAVE FEUILLET	
Honneur d'artiste	1
GRIMBLOT	
Mademoiselle Henri	1
GYP	
L'Éducation d'un Prince	1
LABARRIÈRE	
Rivales	1
PIERRE LOTI	
Le Roman d'un Enfant	1
COMTESSE DE MIRABEAU	
Le Prince de Talleyrand et la Maison d'Orléans	1
SAINT-SAENS	
Harmonie et Mélodie	1
PIERRE SALES	
Le Sergent Renaud	1
MAURICE SAND	
Le Théâtre des Marionnettes	1
LÉON SAY	
Le Socialisme d'État	1
LÉON DE TINSEAU	
Sur le Seuil	1

Paris. — Imprimerie J. Cathy, 3, rue Auber, Paris.



PQ
282
P8
v.7

Pontmartin, Armand Ferrard
Souvenirs

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

